N° 648 36e Année. Tome CLXXX 15 Juin 1925

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... **4 fr.** | *Etranger*...... **4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Bien avant que de connaître dans son intégralité les projets de M. Caillaux, la Bourse ne se faisait pas de grandes illusions, et se doutait bien qu'une fois encore, les valeurs mobilières seraient lourdement frappées ; aussi la connaissance intégrale des impôts en préparation n'a nullement modifié l'aspect des dernières séances, qui sont demeurées comme auparavant assez amorphes et hésitantes. Pourtant, si l'on en excepte les rentes françaises en nouvelle baisse, la cote prise dans son ensemble est plutôt résistante, le moral restant assez bon ; au surplus, voici quelques cours de nos fonds nationaux : 3 o/o perpétuel, 44.60 ; 4 o/o 1917, 46.25 ; 5 o/o 1920 amort., 67.30 ; 6 o/o 1920, 66.85. La tenue des différents types d'obligations du Crédit National n'est malheureusement pas plus réconfortante : ob. 5 o/o 1919, 316 ; ob. 5 o/o 1920, 332 ; 6 o/o 1924, 347. En rentes étrangères, les Russes enregistrent des cours en reprise, le 5 o/o s'enlevant à 17.50, le Consolidé à 15.70.

Au bilan hebdomadaire de la Banque de France, les avances nouvelles à l'Etat sont en diminution de 250 millions à 24.850 millions ; la circulation des billets est aussi en régression de 47.257.745 francs à 42 milliards 702.589.315 francs. Nos grandes banques se tiennent aux environs de leurs cours précédents et n'appellent pas de commentaires particuliers. La Banque de Paris abandonne une petite fraction à 1192, ainsi que le Crédit Lyonnais à 1400 ; le Comptoir d'Escompte est soutenu à 905. La tension des changes étrangers stimule de nouveau la Banque Ottomane à 895, le Crédit Foncier Egyptien à 2809. La Banque du Mexique est plus calme à 515.

L'augmentation de leurs charges fiscales pèse lourdement sur les charbonnages français, qui sont harcelés par les réclamations de leur personnel : Courrières revient à 550, Liévin à 232, Bruay se tient à 2480. Il y a un peu d'indécision sur les valeurs minières : le Rio cote 3834 contre 3820, Tharsis est sans changement à 353, Penarroya fléchit à 1299 à cause de l'augmentation du capital, Montecatini se maintient à 220. Tout le groupe des valeurs industrielles russes s'est distingué par son animation et les plus-values sont souvent importantes : Platine 701, Maltzoff 250, Hartmann 219, Taganrog 106, Naphte 245, Lianosoff 495.

Les affaires d'électricité furent traitées avec plus d'ampleur ; dans ce groupe, la part Nantaise d'électricité se relève à 845. Aux textiles, on note des mouvements d'assez grande ampleur sur les vedettes de ce compartiment, qui se retrouvent néanmoins avec peu de changement, du fait que le jour détruit ce qui fut accompli la veille : Dollfus Mieg 3420 ; Comptoir de l'Industrie Linière, 935. Bonne orientation de quelques valeurs de produits chimiques, notamment de Bozel-Lamotte à 300 ex-coupon, des Usines du Rhône à 424, de Saint-Gobain à 3775.

Au marché en Banque, continuation de la fermeté sur les valeurs sud-africaines : De Beers 1101 ; Jagersfontein, 304 ; Rand Mines 311, et sur les valeurs de pétrole : Royal Dutch, 31.100 ; Shell, 428 ; Mexican Eagle, 94 ; mais ce sont principalement les caoutchoutières qui ont accaparé l'attention et finissent à leurs plus hauts cours ; Padang progresse à 534, la Financière à 185.50 ; les Terres Rouges bondissent à 358, les Caoutchoucs de l'Indo-Chine s'inscrivent plus modestement à 755. Parmi les valeurs d'automobile, se distingue Peugeot à 618 l'action et 3500 la part. Ces excellents titres sont depuis le 2 juin admis à la cote officielle ; ils se négociaient jusqu'à présent au marché en Banque.

Cours de la livre 97.06, du dollar 19.95, de la lire 79.45.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois

FRANCE ET COLONIES		ÉTRANGER	
UN AN	70 fr.	UN AN	85.00
SIX MOIS	38 »	SIX MOIS	46.00
TROIS MOIS	20 »	TROIS MOIS	24.00
UN NUMÉRO	4 »	UN NUMÉRO	4.50

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris*. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

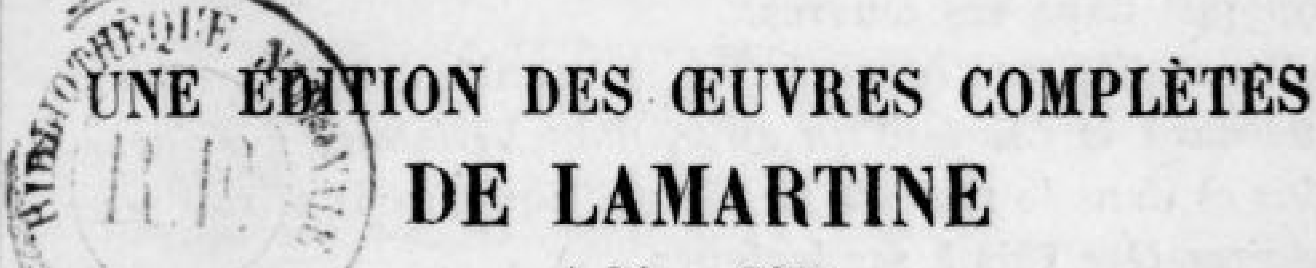
En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



UNE ÉDITION DES ŒUVRES COMPLÈTES DE LAMARTINE

(1860-1863)

—

En 1860, au fort de sa crise financière, Lamartine recueillait en 40 volumes de grand format in-8, de 500 à 600 pages, ses œuvres publiées ou inédites.

« Edition personnelle, définitive, unique, par souscription ; monument de bibliothèque ne se vendant pas en librairie, réservé aux seuls souscripteurs ». Ainsi s'exprimait le *prospectus* de cette entreprise destinée à un beau succès.

Dans la préface générale datée du 16 avril 1860, il protestait qu'il ne cédait pas à une tentation vulgaire de publicité :

> Je paye la vaine gloire de ma jeunesse par l'humiliation de mes jours avancés. Pourquoi ai-je réveillé l'écho qui dormait si bien dans les bois paternels ? Il me poursuit maintenant que je voudrais dormir à mon tour. C'est sa vengeance et c'est mon expiation... Il y a longtemps que la dernière racine de toute vanité littéraire ou politique est séchée en moi, comme si elle n'y avait jamais germé.

Mais il était poussé par sa conscience qui lui imposait le devoir de repasser avec sévérité ses œuvres et sa vie :

> Cette confession publique que les premiers chrétiens faisaient aux portes du temple, l'honnête homme doit la faire à haute voix devant les portes de la postérité.

Il s'engageait donc à s'examiner en toute justice, à se

frapper la poitrine toutes les fois que ses actes donneraient matière à répréhension, à corriger, polir et perfectionner les erreurs de goût ou de pensée qui lui auraient échappé dans ses œuvres.

En réalité, ses *repentirs* ne se manifesteront vraiment que dans la *Chute d'un ange,* dans l'*Histoire des Girondins* et dans le récit de sa vie politique, qu'il offrait pour la première fois à ses lecteurs.

Aussi bien une revision littéraire était si contraire à l'esprit de Lamartine, qu'on pouvait à l'avance douter qu'elle fût faite sérieusement dans la nouvelle édition : « Ce que l'on sent fortement s'écrit vite », déclarait-il en tête des *Harmonies.*

Quant à une revision morale, elle ne s'imposait pas : Lamartine poète, voyageur, romancier, orateur, historien, critique, avait-il jamais alarmé la délicatesse des lecteurs de bonne foi ?

On avait bien vu en 1825 un critique accuser les poésies de Lamartine d'être « l'hymne du découragement et du scepticisme ». Mais est-il donc nécessaire de prouver que les *Méditations*, les *Nouvelles Méditations* et la *Mort de Socrate* pouvaient affronter les scrupules des plus exigeants ?

Lamartine avait raison de protester dans *l'Avertissement* de *Child-Harold* et d'en appeler à la conscience de ses lecteurs.

A défaut de Lamartine, sa femme prit à cœur de tenir la promesse du prospectus.

Elle ne toucha pas à *Jocelyn* en dépit de quelques situations un peu vives ; le poème ne lui était-il pas dédié, et son nom n'était-il pas comme un hommage à la vertu, qui, en définitive, recevait toujours au cours du poème les hommages de l'écrivain ?

Mais la *Chute d'un Ange* avec ses audaces de pensée et ses peintures risquées l'effarouchait, elle dont son bio-

graphe, admirateur respectueux, a dit : « Elle voulait à tout prix, en dépit de la Bible, vêtir Eve (1). »

Sûre que le poète n'interviendrait pas pour défendre son œuvre, elle se déchaîna sans retenue contre le rationalisme du *Livre primitif* et le sensualisme de la cité des géants.

Supprimé, tout le début de la VIIIe vision qui semblait nier les Ecritures :

Le regard de la chair ne peut pas voir l'esprit !
Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit !
C'est ta raison, miroir de la raison suprême,
Où se peint dans ta nuit quelque ombre de lui-même...

Supprimé, le développement où le prophète affirmait que Dieu, pur esprit, est invisible à la créature humaine :

Le regard de la chair ne peut pas voir l'esprit !
Le cercle sans limite en qui tout est inscrit
Ne se concentre pas dans l'étroite prunelle ;
Quelle heure contiendrait la durée éternelle ?
Nul œil de l'infini n'a touché les deux bords.
Elargissez les cieux, je suis encor dehors.

Supprimés, les vers qui substituaient le culte en esprit à l'adoration dans le temple :

Ne renfermez pas Dieu dans des prisons de pierres
Où son image habite et trompe vos paupières...

La fervente iconoclaste, ivre de destruction, coupe sans pitié dans la luxuriante forêt de poésie, où l'idée de révélation n'avait pas trouvé d'abri sacré ; et le passage sur la négation des miracles rejoint les autres branches détachées du tronc rationaliste :

Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez
Prétend vous éblouir de prodiges sacrés,
S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète,
A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,
Que la marche des cieux se suspend à sa voix,
Que la sainte nature intervertit ses lois,
Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles,
Et que pour la raison il est d'autres miracles

(1) Charles Alexandre.

Que l'ordre universel, constant, mystérieux,
Où la volonté sainte est palpable à nos yeux ;...

Etouffez dans son cœur cette parole immonde :
La raison est le culte et l'autel est le monde.

Quand il s'agit de sauver l'orthodoxie, les sacrifices ne coûtent rien à M[me] de Lamartine. Son zèle s'emploie aussi contre les propos antisociaux du prophète. N'avait-il pas dit, au grand scandale des lecteurs de 1838 :

Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice ou vous faire des lois ?

La clameur avait été si forte, que Lamartine crut devoir s'expliquer dans un *Avertissement de la nouvelle édition*, contre le non-sens politique dont on l'accusait, comme s'il ne voulait « ni tribunaux, ni mécanisme social, ni gouvernement ». Dans sa pensée, cette sentence du prophète s'appliquait à une société parfaite, où il n'y avait plus besoin de lois écrites, où l'homme se gouvernait par la seule justice de la conscience et par la seule force de la vertu : « Si l'on suppose, protestait-il, que dans l'état connu et réel de l'humanité, je sois assez dépourvu du sens des réalités pour dire aux hommes : *Brisez ce magnifique phénomène de la société civile, chassez vos rois, destituez vos juges, licenciez vos forces et fiez-vous à l'égoïsme individuel, à la désorganisation et à l'anarchie*, en vérité on me fait trop d'honneur en me répondant. Personne, j'ose le dire, n'a plus que moi le sens de la nécessité des gouvernements. » L'édition de 1860, qui reproduit cette protestation, a coupé les deux vers anarchiques.

M[me] de Lamartine n'a pas seulement corrigé, elle a parfois remanié le texte, et préféré l'orthodoxie à la poésie, comme dans cette tirade sur les châtiments de l'enfer, qui ne contient plus qu'un seul vers de l'édition de 1838, le 4e :

La justice divine est féconde en mystère,
Ne la mesurez pas aux ombres de la terre ;

L'éternelle clémence à ses décrets s'unit,
Et, même dans l'enfer, c'est l'amour qui punit !
Quand du bien et du mal tout cœur a la science,
Le juge et le bourreau sont dans la conscience :
Jusqu'à ce qu'au remords le crime ait satisfait,
La peine du coupable égale le forfait ;
Par cette loi d'en haut la justice outragée
Ne se tait dans son cœur que quand elle est vengée.

N'allons point plus avant dans ce « massacre » *du Livre primitif :* aussi bien les débris jonchent le sol.

Mme de Lamartine voulait plus encore, nous dit Ch. Alexandre, et si elle eût osé, elle aurait supprimé « les descriptions sensuelles des 12e, 13e et 14e visions ». Que fût-il donc resté du poème ? Elle s'est bornée, et le sacrilège est suffisant, à pratiquer de larges coupures et à substituer parfois des variantes anodines à des expressions voluptueuses. Voyons-la porter le fer et le feu, d'une main pieuse et indiscrète, à travers quelques-unes de ces descriptions lascives où Lamartine, par naïveté et inexpérience, avait exagéré la crudité.

Ainsi elle atténue ou mutile la peinture de Lakmi :

Savante à tous les arts dont la corruption
S'efforçait d'exalter l'obscène passion,
A donner une voix à ces langueurs de l'âme,
Où sur des lits de fleurs la volupté se pâme ;
A feindre avec son corps le drame impur des sens
Dont la danse module en gestes les accents.

C'est encore Lakmi dont Mme de Lamartine se refuse à dire qu'elle savait

Enivrer un amant et lui faire puiser
Sur ses lèvres de feu la mort dans un baiser.

Arasfiel, le plus beau et le plus grand des Titans dominés par Nemphred, est, lui aussi, revu et corrigé par le pinceau timide de Mme de Lamartine. Tous les couplets où le poète, par scrupule de couleur antédiluvienne, s'égarait jusqu'au raffinement d'une dépravation brutale, ont été supprimés ; il est inutile d'insister davantage.

« Lamartine ignore le crime », dit Charles Alexandre. Oui, lui seul avait le droit de jeter un voile sur les nudités de *la Chute d'un ange* ; mais il n'avait ni le temps, ni le goût de se livrer à ce travail d'épuration. Et pourtant il avait promis dans son premier prospectus, comme le rappelle sa femme, « de corriger tout ce qui avait été mal interprété ». « S'il n'accomplit pas cette promesse, ajoutait-elle, il perdra tout crédit de sa parole.» C'est pourquoi elle prit sur elle ce « crime » de lèse-poésie, entraînant Charles Alexandre à le partager. A tous deux il sera beaucoup pardonné, au confident pour avoir mesuré sa faute et l'avoir commise par dévouement; à l'instigatrice, pour avoir cru sincèrement les droits de la morale supérieurs à ceux du génie ; mais nous ne lirons pas la *Chute d'un ange* dans l'édition de 1860.

§

Quatorze ans après l'apparition de l'*Histoire des Girondins* qui fut un triomphe, Lamartine reprenait son livre et en faisait lui-même la critique :

La vie, déclarait-il, m'a appris à être modeste, et les événements publics comme les événements privés, qui m'ont écrasé sans m'aplatir, ne me laissent de mes œuvres et de mes actes qu'une fière humiliation devant les hommes et une humble humilité devant Dieu.

C'est une sorte de *mea culpa* qu'il se propose de faire, dénonçant les erreurs et les sophismes dans lesquels il était involontairement tombé, et qui lui ont été signalés par des adversaires ou par une information plus poussée.

On se rappelle les principes que l'historien posait au début de son livre, pour être la règle de son esprit et de sa conscience. Il promettait d'abord une scrupuleuse investigation des faits et des caractères, car, disait-il « nous ne cherchons que la vérité, et nous rougirions de faire de l'histoire la calomnie des morts ». Mémoires inédits,

correspondances particulières, renseignements oraux, livres imprimés, telles étaient les sources d'informations dont il se parait devant ses lecteurs de 1847.

En second lieu, il s'était engagé à porter un jugement sur la Révolution, et à ne pas s'en tenir à un exposé indifférent, comme ceux de l'école *fataliste* amnistiant à l'avance les erreurs de la Révolution, qui, semblable à un torrent déchaîné, avait roulé dans son cours les hommes et les choses, sans que rien pût opposer une digue à sa dévastation. Ce jugement serait à égale distance de l'apologie et du dénigrement : l'heure n'était-elle pas venue d'en finir avec ces adulations qu'un Thiers avait prodiguées aux crimes mêmes de la Révolution, et aussi avec ces martyrologes de victimes auxquels les écrivains royalistes et religieux réduisaient le mouvement qui avait emporté une monarchie et une société ?

L'impartialité de l'histoire, disait Lamartine, n'est pas celle du miroir qui reflète seulement les objets, c'est celle du juge qui voit, qui écoute, qui prononce. Pour que l'histoire mérite ce nom, il lui faut une conscience, car elle devient plus tard la conscience du genre humain.

Ne nous étonnons pas que Lamartine n'ait pas réussi à appliquer ces principes, et qu'il soit tombé dans des erreurs de fait et dans des appréciations discutables.

En janvier 1848, Nettement avait publié des *Etudes Critiques des Girondins* : il y énumérait les altérations d'événements et les inexactitudes commises par l'historien ; et surtout, il discutait les appréciations dont les acteurs du drame révolutionnaire avaient été l'objet au cours de ces huit volumes, qui s'ouvraient au lit de mort de Mirabeau, pour se terminer à l'échafaud de Robespierre.

L'étude de Nettement — 592 pages in-8 — ne manque ni d'érudition ni de vigueur, et Lamartine en parle légèrement lorsqu'il repousse d'un sourire le grave réquisitoire

qu'elle dresse contre lui, contre sa science et son impartialité.

Les erreurs de fait ? elles abondent dans l'ouvrage, moins par dédain du « document » que par rapidité de la composition et par impossibilité de se renseigner exactement sur une période aussi complexe et aussi obscure. Lamartine, il faut lui rendre cette justice, avait cherché de bonne foi la vérité, et lorsque les héritiers ou les amis des personnages historiques mis en cause dans son histoire avaient réclamé publiquement en 1848, l'écrivain avait pu défendre solidement les passages incriminés. Ainsi la fille de Mme Roland, Mme de Champagneux, avait relevé deux inexactitudes dans la description de la maison de campagne qu'habitait sa mère, et surtout une appréciation peu équitable du caractère et des talents de son père,le ministre Roland; Lamartine répondit (6 mai 1847) par la voie du *Journal des Débats* :

> Mme de Champagneux me permettra de lui dire que si l'inexactitude est réelle, elle est bien involontaire, car j'ai poussé le scrupule de véracité topographique jusqu'à envoyer, il y a deux ans, sur les lieux (ce dont elle pourra s'assurer elle-même par les habitants de la maison) deux personnes, l'une pour dessiner, l'autre pour décrire la demeure de Mme Roland, et je n'ai décrit moi-même que sur ce double document.
>
> Quant à l'appréciation historique du caractère et du talent de l'illustre et infortuné Roland, je ne pourrais la justifier qu'en froissant un sentiment touchant et sacré dans le cœur de sa fille. A Dieu ne plaise que j'élève, au lieu d'un jugement qui est le droit de l'écrivain, une controverse dans laquelle chacune de mes preuves pourrait devenir involontairement une blessure à l'âme d'une femme qui vénère et qui pleure un père ! Mme de Champagneux verra du reste, dans le prochain volume, que son père, un moment éclipsé par la grandeur et la confusion des événements, se relève à toute la hauteur d'un caractère antique, et qu'après avoir vécu en honnête homme, il meurt en grand homme, comme Sénèque et comme Caton.

Mieux encore, lorsque les antiquaires de Normandie lui signalaient des inexactitudes sur la maison que Charlotte Corday habita et sur le couvent où elle résida, qu'il avait le tort de transformer en une ruine romantique tapissée de lierre, il aurait pu opposer à ces honorables érudits le témoignage d'un de leurs pairs, M. de la Sicotière, qui s'était intéressé au travail de Lamartine, lui avait envoyé des notes sur Mme Roland, sur Fauchet, sur Valazé, sur Charlotte Corday, sur l'insurrection fédéraliste du Calvados, sur les derniers instants de la Luze, sur le procès de la Gironde, et qui lui écrivait le 21 mars 1847 :

Je ne saurais vous dire avec quelle sympathie, quelle admiration, j'ai dévoré les deux premiers volumes de votre histoire et les fragments déjà publiés du suivant.

Ce livre si plein de faits et de pensées ne sera pas seulement le récit du passé ; ce sera aussi la leçon de l'avenir. Il fallait pour l'écrire l'imagination d'un poète et la raison d'un penseur, le cœur d'un homme et le stoïcisme d'un citoyen... Grâce à vous, l'histoire des Girondins, l'histoire de la Révolution sort enfin du cercle toujours étroit, souvent odieux, où l'avaient renfermée jusqu'ici les préjugés de parti, les intérêts d'état, les colères et les enthousiasmes de la passion aveugle. Héros et martyrs, bourreaux et victimes seront enfins jugés...

En effet, c'était là qu'il fallait en venir, quoique cette objectivité ne soit pas du goût de Nettement ; Lamartine par delà les erreurs d'érudition, inévitables en un si grand sujet, où les investigations des chercheurs n'avaient pas encore projeté des flots de lumière, a eu l'ambition de juger, et il l'a fait non pas avec infaillibilité, mais sans parti pris.

Les royalistes avaient trouvé Lamartine injuste à l'égard de Louis XVI, et leur porte-parole, Laurentie, dans un article de *l'Union monarchique* (19 juillet 1847), s'indignait que Louis XVI eût été défiguré physiquement et surtout moralement par l'historien :

Il a fait disparaître, disait-il, les goûts simples et purs de Louis XVI, ses études savantes et économiques, ses méditations sur la politique, ses recherches philosophiques sur le commerce et sur la marine, cette espèce de divination spéculative d'une société transformée par la liberté et le travail.

Lamartine est excusable de n'être pas monté au ton de ce dithyrambe ; et en 1861, il n'est pas encore converti à cet enthousiasme naïf :

Le portrait de Louis XVI est vrai, déclare-t-il, il est respectueux pour le malheur de sa situation.

Le portrait de Marie-Antoinette avait été plus sévèrement condamné ; plusieurs royalistes rivalisèrent de chevalerie en faveur de la reine infortunée ; un rédacteur de *l'Assemblée nationale* disait qu'elle était « calomniée » et « flétrie ». Nettement reprochait à l'historien « de lui avoir prêté des torts qu'elle n'eut point, d'avoir méconnu son caractère, d'avoir, sinon calomnié sa vie, au moins autorisé, par des insinuations et des réticences, les calomnies de ses ennemis les plus cruels ».

Lamartine répondait au premier :

L'histoire ne me permettait pas de flatter ce portrait ; la pitié ne me permettra jamais de flétrir. Je n'ai ni flatté, ni flétri ; j'ai peint et j'ai peint avec des couleurs toujours adoucies par le respect et souvent détrempées par des larmes.

Il ajoutait :

Le volume qui contient la captivité et la mort de la reine vous en convaincra.

Nettement avait surtout protesté contre ce passage :

On pouvait l'accuser de tendresse, de dépravation jamais. Belle, jeune, adorée, si son cœur ne resta pas insensible, ses sentiments mystérieux, innocents peut-être, n'éclatèrent jamais en scandales. L'histoire a sa pudeur, nous ne la violerons pas.

A cet « insolent peut-être » Nettement préférait les « in-

jures cyniques des calomniateurs de la reine ». Dans la 2e édition, Lamartine biffa ce mot de pudeur ; et en 1861, il regrettait d'avoir jeté un regard sur les sentiments intimes de la reine ; mais il maintenait que son récit réhabilitait Marie-Antoinette sur son échafaud :

Là, disait-il, elle n'est plus reine, elle est veuve, elle est mère, elle est martyre, elle est sainte par le supplice si héroïquement et si pieusement accepté.

Enfin pouvait-on l'accuser d'avoir en 1847 fait l'apothéose des Girondins ? Certes la grandeur et la beauté de leur rôle recevaient un tribut d'hommages de leur historien :

Ils eurent trois vertus ; ils adorèrent la liberté ; ils fondèrent la république ; ils moururent pour refuser du sang au peuple : on gravera sur leur mémoire la devise de Vergniaud : *Potius mori quam fœdari.*

Mais Nettement lui-même n'a pas dépassé les sévérités de Lamartine à leur endroit ; et même l'écrivain royaliste est obligé de les défendre contre l'accusation formidable qui s'élève des pages du prétendu panégyriste à l'endroit de ces discoureurs éloquents qui, disait-il, « avaient fait la révolution sans le vouloir » et qui « la gouvernaient sans la comprendre ».

Mais voici les *repentirs* de Lamartine :

L'accusation d'avoir flatté Robespierre, dit-il en 1861, est la calomnie qui a le plus contristé mon cœur.

Il plaide les circonstances atténuantes : s'il a peint la vie ascétique et laborieuse de l'idole des Jacobins, il doit ses couleurs à Mme Lebas, une des filles du menuisier Duplay, qu'il a retrouvée et interrogée ; de plus, il a questionné Souberbielle, un vieux terroriste, qui, à l'âge de 80 ans, revoyait à travers le prisme de la jeunesse les fêtes en l'honneur de l'Etre suprême, où son ami jouait gravement le rôle de Pontife, et faisait rayonner sur la France éblouie la lumière allumée par le Vicaire savoyard

sur les hauteurs du rationalisme religieux. C'étaient là, convient-il, des sources partiales ; si ces témoins avaient le droit de déposer devant l'histoire, Lamartine ne s'était pas aperçu qu'en insistant trop sur la vie intérieure de cet illuminé de la Révolution, il voilait le relief sinistre de ce pourvoyeur de la guillotine. En 1861, il est plus clairvoyant, et il écrit :

> Il faut de l'horreur autour des bourreaux pour qu'il y ait plus d'éclat autour des victimes. Un coup de pinceau, comme un coup de hache, avec une couleur de sang, voilà tout.

Dans les journées de juin 48, il avait vu passer à la tête des bandes d'émeutiers l'ombre de Robespierre, et il avait compris ce qu'un tribun implacable, perdu dans son rêve, peut déchaîner de crimes à travers un peuple crédule, au nom même de la conscience et de la justice.

Le *mea culpa* de Lamartine est beaucoup plus accusé en ce qui touche à l'esprit même de la Révolution. En 1847 il appelait la Constituante « le concile œcuménique de la raison et de la philosophie modernes », et la déclaration des droits « le décalogue du genre humain dans toutes les langues ».

C'est qu'alors Lamartine subissait l'influence de J.-J. Rousseau avec d'autant plus de force qu'il ne connaissait le *Contrat social* que sur parole ; mais en 1860, il lut pour son *Cours familier* cette Bible de la Révolution, et fut révolté par les utopies dont elle avait empoisonné l'esprit public en France ; désormais Rousseau ne sera plus pour lui que le « faux prophète d'une liberté anarchique, d'une liberté sans limites, d'une égalité impraticable ».

> Le *Contrat social* de J.-J. Rousseau et les *Droits de l'homme* de La Fayette proclamés en 1789, ajoute-t-il, sont un catalogue de contre-vérités politiques.

Aussi condamne-t-il en 1861 le jugement final sur la

Révolution, qu'il portait en 1847, moins en historien qu'en poète :

Une nation, s'écriait-il, doit pleurer ses morts, sans doute, et ne pas se consoler d'une seule tête injustement et odieusement sacrifiée ; mais elle ne doit pas regretter son sang quand il a coulé pour faire éclore des vérités éternelles. Dieu a mis ce prix à la germination et à l'éclosion de ses desseins sur l'homme. Les idées végètent de sang humain. Les révélations descendent des échafauds.

Joseph de Maistre était dépassé, lui qui formulait la loi de sang inhérente à l'humanité, et faisait du bourreau la pierre angulaire de la société. « Il a doré la guillotine », disait Chateaubriand de l'historien des Girondins.

En 1861, Lamartine dont le jugement n'est plus faussé par les préoccupations politiques, et qui n'avait plus, comme en 1847, à soulever l'esprit public d'une nation contre un gouvernement inerte ou aveugle, déplore une atteinte à la justice et à la vérité dans cette amnistie accordée aux bourreaux, et il se frappe la poitrine :

J'ai été indigné contre moi-même en relisant ce matin cette dernière page lyrique des Girondins, et je conjure les lecteurs de la déchirer eux-mêmes comme je la déchire devant la postérité et devânt Dieu.

Cette *Critique* de *l'Histoire des Girondins* honore Lamartine. Elle est une haute affirmation des droits de la vérité, en même temps qu'elle rend à l'histoire ce caractère moral qui a fait d'elle, comme le disait Cicéron, l'institutrice du genre humain : *magistra vitae.*

Aussi bien dans cet ouvrage Lamartine reste grand, en dépit de ses insuffisances d'érudition et de ses erreurs d'appréciation. Pour l'avoir écrit, il ne mérite pas de figurer parmi les historiens du XIXe siècle ; mais il ne faudrait pas non plus le reléguer,comme le fait Alexandre Dumas, au rang des écrivains qui ont « élevé l'histoire à la hauteur du roman ». *L'Histoire des Girondins* est une œuvre politique préparant le pays à la révolution, que

beaucoup de symptômes annonçaient. Il reste que Lamartine y a mis un style entraînant, des portraits vigoureux, des vues lumineuses, une haute conscience. La *critique* qu'il en fit en 1861 est un témoignage de franchise, et Lamartine donnait un bel exemple lorsqu'il s'infligeait à lui-même d'énergiques démentis, et qu'il attachait à son livre un « commentaire expiatoire ».

§

Enfin une nouveauté de l'édition des œuvres complètes consiste dans les quatre volumes (XXXVII à XL) intitulés *Mémoires politiques*.

Après avoir donné les confessions de sa vie intime dans les *Confidences* et les *Nouvelles confidences*, celles de sa vie littéraire dans ses différentes préfaces et surtout dans les commentaires de ses poésies, Lamartine se prenait à jeter un regard sur sa vie publique.

Ce n'est pas que ces quatre volumes fussent entièrement inédits, puisqu'on y retrouve sa brochure de 1831 sur la *Politique rationnelle*, ses deux volumes sur *l'Histoire de la révolution de 1848*, ses discours de 1848 recueillis déjà dans *Trois mois au pouvoir*, enfin un certain nombre d'articles de journaux, et principalement du *Conseiller du peuple* (1849-1851).

Mais Lamartine, en 1862, met un lien entre ces documents fragmentaires et surtout il nous initie à la longue préparation qui a précédé son entrée dans la vie publique, en même temps qu'il résume en quelques pages la période d'effacement qui a suivi 1851.

Le dessein d'apologie est manifeste dans ses *Mémoires politiques* ; c'est, après tout, ce qui donne leur prix à ces souvenirs. Il s'est défendu pourtant de les écrire pour « obtenir quelques applaudissements des tribunes ou des places publiques », et il se rejette uniquement sur la nécessité qui le force à *vendre sa vie*.

Après avoir, dit-il, fait des métiers de poète, d'historien, d'orateur, l'amusement et l'ornement de ma jeunesse, je me vois forcé, sur mes jours avancés, d'en faire métier et marchandise : métier d'honnête homme, marchandise de probité et d'honneur.

Félicitons-nous donc que Lamartine, pour attirer les souscriptions aux *Œuvres complètes,* ait eu l'idée d'y joindre ses *Mémoires* ; car il serait regrettable qu'il ne les eût pas écrits.

L'intérêt qui s'attache à ces souvenirs tient à ce que Lamartine a vécu une période féconde en péripéties et en résultats politiques et sociaux. Il a traversé « deux républiques » et « cinq règnes », il a coudoyé beaucoup d'hommes, de ceux qui font le destin des empires. Il a raison d'estimer que ses souvenirs personnels peuvent enrichir l'histoire générale.

Déjà ses volumes sur la Restauration, où revivaient, avec les événements dont il avait été le témoin, les personnages qu'il avait connus, apportaient aux historiens futurs une mine de documents. Avait-il trop de présomption de vouloir y joindre une autobiographie, qui montrât la formation du secrétaire d'ambassade à Naples et à Florence, du député de la monarchie de juillet, du ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire ? Ce récit des années d'apprentissage n'était-il pas la préface nécessaire de l'*Histoire de la révolution de 1848* ? En reproduisant ce livre, il y mit des développements nouveaux et il y fit les corrections que le temps écoulé lui suggérait. Enfin il arrêtait le tableau de sa vie politique au coup d'Etat, et terminait par quelques détails sur sa vie de manœuvre littéraire, rivée au payement de ses dettes.

Ce livre, que Lamartine disait être le dernier qu'il écrirait, se recommande par sa sincérité. L'auteur s'est engagé à dire la vérité sur lui-même ; arrivé au terme de

son récit, il affirme encore qu'il est complètement vrai :

Je n'ai pas tout dit, écrit-il, mais j'ai dit sur tout la stricte vérité. J'ai pour témoins Dieu, ma conscience et l'histoire.

En effet le livre atteste un grand effort d'exactitude. Comme nous sommes loin de cette biographie poétisée des *Confidences* et des renseignements épars dans les préfaces, dans les commentaires, dans le *Cours Familier !* Ce que nous n'avions qu'entrevu, nous le voyons en pleine lumière ; les souvenirs fragmentaires se complètent et s'ordonnent. La vie de Lamartine se déroule sur un autre plan que celui où d'habitude on la situe : le poète des *Méditations* y est masqué par le candidat à l'action politique.

Ce fut là, dit-il, la vocation secrète et constante de ma vie dès l'âge où la nature, plus forte que le préjugé, parle dans l'homme.

Son initiation aux affaires, Lamartine nous la peint avec des détails nouveaux et précis. C'est un essai de psychologie politique, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la pénétration de l'auteur à s'analyser et à se retrouver dans le déroulement des faits généraux, ou du style de l'écrivain, qui met, par son relief saisissant, une biographie personnelle dans le cadre de l'histoire.

Aussi haut qu'il remonte dans ses souvenirs, il se voit façonné par une famille passionnée de politique, attachée aux Bourbons, mais inclinée aux idées libérales et constitutionnelles. Aujourd'hui que sa vie publique est finie, il s'interroge sur les vicissitudes d'opinion qui l'ont traversée, et sans vouloir ramener à une unité impossible sa jeunesse légitimiste et sa maturité républicaine, il croit cependant pouvoir écrire :

Je trouve que je suis, au fond, bien près de ce que j'étais alors, monarchiste de raison, libéral de tendance, antianarchiste de passion, bourbonien légitime de justice et d'honnê-

tété, républicain d'occasion et d'idéal ; au fond, philosophe plus sceptique que fanatique de formes politiques, trouvant tout bon de ce que le temps et les circonstances imposent momentanément aux peuples, même l'intermittence des gouvernements nécessaires.

Telle est l'idée qui domine cette autobiographie et qui circule des rêves ardents de l'adolescence au détachement apaisé de la vieillesse. Une partie de notre histoire politique du XIXe siècle est enfermée en ces pages sereines, marquées au sceau de la vérité et rehaussées par l'éclat de l'art.

Dans ce livre testamentaire, Lamartine se confesse devant les hommes et devant Dieu. Noblement il avoue une faute dont il s'est toujours repenti et qu'il se reprochera jusqu'à sa mort : c'est d'avoir prononcé, le 22 février 1848, dans une réunion de la Place de la Madeleine, des paroles inspirées par la vanité et l'orgueil, et capables d'amener une effusion de sang ou une révolution. A part ce remords dont il s'accuse publiquement, il est en droit de dire :

> Je commence par affirmer avec serment que dans toute ma vie politique je n'ai laissé aucun intérêt personnel agir sur les principes de mes actions ou de mes paroles.

Cette déclaration, il l'applique fièrement à son rôle dans la journée du 24 février, et il jette à la postérité cet appel émouvant :

> J'ai agi en bon citoyen et j'ai contribué à sauver mon pays sans penser à moi, en sacrifiant ambition, fortune et vie au salut de toutes les classes.

L'histoire doit enregistrer ces paroles, enfouies dans ces *Mémoires politiques*, qui contiennent tant de détails précieux et d'émouvantes protestations de foi.

CAMILLE LATREILLE.

MARIE
OU
LA GRACE DU DIABLE

—

I

LES TEMPS « MINIMA »

En ce temps, Marie est petite et joue sur les trottoirs de Fiérac. Quelquefois, elle dessine par terre une manière de chemin tortueux, long deux ou trois fois comme elle, et de largeur variable ; elle y pousse une bille, qui doit en suivre les contournements, sans sortir jamais des lignes du bord, et y réussit très adroitement.

Elle regarde, aussi, couler l'eau municipale dans le ruisseau : la première eau, la plus matinale, la plus courageuse, celle qui prend tout, et que l'on traite de dégoûtante ; puis, celle qui la suit, et qui, fille heureuse et brillante d'une humble mère qui fit tous les métiers, peut assumer la gloire d'être propre.

Marie fait aussi sauter en l'air une poignée de petits cailloux poussiéreux, les reçoit sur le dos de sa main et là les considère, les arrange le long de ses doigts, comme des chatons de bague ; si des gens passent, elle lève vers eux des yeux implorants et jolis, bleus comme le sulfate sur la vigne, et ils se retournent, car elle a déjà des yeux à faire tourner la tête, — car déjà, à travers son obscure condition, elle commence à briller.

Avec les autres enfants de la rue, elle joue aux quatre coins, au chat perché, aux cachettes, trouve toujours un point où s'installer en paix et ne le quitte qu'à bon es-

cient, pendant que, les autres se bousculant plus loin et menant la bataille, elle peut passer en se dandinant, futée... légère... faiméante...

Parfois, sa mère vient sur la porte et crie : « Mârie... Mâriie !!! Mââriiiiie !!! » — Marie ne répond qu'à la dernière extrémité, sûre de ce qui l'attend, quelque chose à faire : peler des pommes de terre, essuyer la vaisselle ou balayer la cuisine, et sûre de trouver sa mère, si elle a trop tardé à se rendre, une tempête de cris dans le gosier, prête à en sortir et une gifle dans chaque main, prête à lui sauter à la figure.

Il n'y a que les commissions qu'elle fait de bon gré ; ça lui va, d'entrer dans les magasins, annoncée par quelque stridente sonnette, de dire : *Vous me donnerez ceci, cela,* d'un air capable, de payer, et d'entendre les gens dire qu'elle est dégourdie et gentillette (et puis c'est rare qu'elle ne puisse râteler quelque petite chose, derrière le marchand, un pruneau, « une sardillette », chez l'épicier, chez l'espagnol, une orange, une « mille-graines » (1).

Quelquefois, une femme de chambre noire et blanche vient chercher Marie de chez les Dumont-Carrier, pour distraire M[lle] Suzanne, une enfant de son âge. Alors, sa mère, M[me] Dumet, lui met un tablier propre, lui fait un « Mahomet » sur le bout du crâne avec un ruban rose ou bleu, car elle est contente de la laisser aller chez ces personnes riches.

Elle y trouve son intérêt, allez ! cette femme ! Elle leur attrape toujours quelque chose : de vieux vêtements, des restes, de l'argent, etc.

★

NOEL

Ce Noël, les Dumont-Carrier ont donné des jouets à la petite Marie, tout comme à leur fille, mais moins beaux,

(1) C'est une grenade.

ça va de soi. Mlle Suzanne lui a dit : « Les tiens sont moins beaux, parce que toi, tu es pauvre, moi je suis riche : bisque, bisque, rage ! » — Et Marie a pleuré. Alors Mlle Suzanne lui a dit : « Tu es laide quand tu pleures. » Marie lui a répondu : « Toi, tu es laide toujours ! » Et Mlle Suzanne l'a battue. Alors Marie est rentrée chez elle et elle a dit à sa mère : « Je ne veux plus y revenir, chez Mlle Suzanne. » — « Tout de suite ! a glapi la mère, tout de suite, tu y reviendras ! et tu lui demanderas pardon ou je te pèlerai les fesses. »

*

Il n'y a pas de pension assez bien à Fiérac pour Mlle Dumont-Carrier, aussi a-t-elle une institutrice et cette institutrice fait aussi travailler Marie. C'est plus agréable, pour Mlle Suzanne, que d'être toute seule, sans émulation.

Mlle Suzanne travaille bien : ses cahiers sont proprement tenus, les lignes y marchent droit, comme des régiments disciplinés, avec la fanfare devant, des titres en ronde ou en gothique ; avec l'encadrement des chefs, représentés par les lettres majuscules.

Elle apprend.

Marie gribouille, ses cahiers sont habités de tumulte et d'incurie, de fautes et de taches.

— Voyons, lui dit l'institutrice, tâchez donc de profiter des bontés de Mme Dumont-Carrier à votre égard. Que ferez-vous plus tard, si vous ne vous instruisez maintenant ? Regardez Mlle Suzanne, comme elle est appliquée ! et cependant, avec sa fortune, elle n'aura pas besoin de travailler.

Oh !... travailler !... faudra-t-il donc qu'elle travaille, Marie ? Le travail lui paraît comme un quartier de roc suspendu sur sa tête, attendant l'occasion de l'écraser, comme une espèce de monstre embusqué dans

les parages de ses quinze ans, attendant l'occasion de la manger.

— Enfin, poursuit l'institutrice, à quoi pensez-vous, toujours les yeux en l'air ?

— A rien, répond-elle.

C'est vrai, elle ne pense à rien, elle est tranquille, elle est de ceux « qui sont toujours arrivés » et qui « en savent assez long comme ça ».

★

Mme Dumont-Carrier est une personne bruyante, empanachée, arrogante, infatigable comme une locomotive haut le pied.

Eh bien ! elle meurt quand Marie et Mlle Suzanne ont douze ans.

★

Un petit matin de plein hiver raide et sec.

— Lève-toi, Marie ! crie Mme Dumet comme tous les jours à la même heure.

Marie dort de partout, la voix de sa mère cristallise et concasse douloureusement cette béatitude profonde où elle était comme fondue : elle ouvre des yeux désespérés de perdre cette joie de repos dont elle vient juste de prendre conscience.

— Oui, hargne-t-elle, et elle s'empelote dans sa tiédeur et dans les lambeaux de son rêve, puis se rendort.

— Lève-toi, fainéante.

— Oui.

— Marie ! tu te lèves, oui ou non ?

Oh ! cette voix qui vient la traquer, la soulever, l'atteindre jusque dans son lit, comme une paille pointue un grillon dans son trou ! Cette voix la met debout, vacillante et grelottante de sommeil et de froid ; elle s'habille de laides cotonnades, puis se débarbouille, passe sa robe, se peigne tout habillée, et la voilà prête, sa jolie figure crispée de dégoût.

Elle casse du petit bois pour allumer le feu et avoir quelque chose de gai, qui brille et chauffe.

— Garnis le feu, crie sa mère, mais ne l'allume pas !

— C'est que j'ai froid !

— Travaille, ça te réchauffera.

Elle sort pour prendre le lait, que la laitière a laissé sur le petit mur, et le froid lui plante ses dents aux oreilles, au nez...

Il faut remplir le seau à la pompe, mais, pour cela, il faut d'abord décroiser ses bras, et dénicher ses mains du creux de ses aisselles où elle les a mises au chaud ; le levier de la pompe l'épouvante comme un fer rouge, elle l'enveloppe dans un coin de son jupon, mais le jupon tire et bride, elle ne peut plus pomper ; — de colère elle se retourne contre elle-même, cesse de s'entourer de précautions, lâche sa jupe et pompe à pleins bras et à mains nues, avec tant de colère que ses larmes jaillissent en même temps que l'eau.

Elle rentre, traînant son seau qui lui inonde les jambes d'une flaque glaciale, puis prend le balai et le torchon, confère à toutes choses l'innocence et le pardon, chassant le poison vert du cuivre, l'épluchure, le pipi de chat, et, petite harpie blonde, pleine de poussière et de fureur, brutalise les ustensiles innocents.

—

— Tu te dépêcheras ! crie sa mère, il te faut sortir, et tu sais que Mlle Suzanne t'attend de bonne heure.

— Eh ! qu'elle m'attende, cette tarte, répond Marie, puis elle sort pour faire les commissions, rapporter l'ouvrage de sa mère, etc.

Elle rencontre les gens matineux de la petite ville : les ouvriers qui vont au travail, les bonnes avec des croissants qu'elles porteront à Madame dans son lit. Elle a vu une fois une dame dans son lit : elle avait une matinée

de dentelles, un petit bonnet avec des cocardes de ruban rose, et sa courtepointe était en soie capitonnée.

Elle rencontre encore les garçons du collège : les petits, blonds avec un sac, qui se bousculent, les grands, bruns, avec une serviette, de la cravate et du faux-col, une intention moustachue, et qui tiennent quelquefois des propos empreints d'une juvénile obscénité.

—

Quand Marie arrive chez M. Dumont-Carrier, les femmes de chambre ou le valet de chambre lui disent : « Bonjour, mademoiselle ! » Ils sont convenables, ces gens-là ; quand elle rencontre Armand, le chauffeur, — et elle le rencontre souvent ! — il lui dit, bien aimable : « Ça va, Marie ? » Elle ne lui répond pour ainsi dire pas, hargneuse comme un singe à qui on brûle la queue. « Ça va, Marie ! » — Brute sans éducation !

— Cette petite Dumet ! Et qu'est-ce qu'elle est ? Je vous le demande. Son père était un employé, ça c'est vrai ! — mais, depuis qu'il est mort, elle et sa mère sont sans le sou, et une voisine les a vues, ce qui s'appelle *vues*, dîner avec du melon, en tout et pour tout ! Du melon ! c'est ça qui est fameux pour l'estomac, et on dit qu'un sac vide ne se tient pas debout ! Tenez ! Marie oblige sa mère à mettre un chapeau pour aller chez le boulanger ! Et un jour qu'elle y était allée nu-tête, elle a dit : « C'est ma bonne ! » à des personnes qui pourraient vous le répéter, — comme aussi un jour, elle a rencontré une demoiselle qui allait à la messe et qui lui a dit : « Je suis en retard, ma femme de chambre n'est jamais à l'heure, je ne sais pas si vous avez tous ces ennuis chez vous avec les domestiques ? » et Marie a répondu : « Je n'ai pas trop à m'en plaindre. »

Cette Marie ! C'est une fière.

★

QUINZE ANS

Maintenant, la petite Marie et Mlle Suzanne sont des jeunes filles en voie d'achèvement, à peu près accomplies.

Mlle Suzanne est une forte brune, bien portante, écrite à gros traits avec une plume carrée du bout, elle a d'épais sourcils, une dose massive de cheveux noirs derrière la tête.

Marie, elle, est écrite avec les applications, les déliés et les pleins, les fioritures, d'une plume fine, pointue ; ses cheveux sont bouclés avec une dorure, au milieu des boucles, ses yeux sont cillés longs et ombrés comme il faut : son nez est fin et sa petite bouche est festonnée à la rose avec beaucoup de gracieuseté.

Parlons franchement : Suzanne est laide ; mais elle est si riche que cela ne fait rien ; les prétendants ne s'en apercevront pas, car, devant tant d'or, ils seront éblouis comme des hiboux au soleil.

Marie, c'est différent ! Marie n'avait pas les moyens d'être laide, Marie est jolie, si jolie que les prétendants ne verront qu'*Elle,* trésor brillant au milieu de tout, parmi des contours vagues et des larves dépourvues d'évidence.

★

Ici s'étend, comme une steppe, une période de stage... Il ne se passe rien, les jours se suivent comme à la queue loup-loup, et rien de fameux ne silhouette son importance parmi les menus faits.

Marie travaille à de jolis ouvrages qui ne sont pas pour elle, mais pour Suzanne.

Ah ! passer des heures sur des jours à fils tirés, alors qu'on te lui confectionnerait si bien sa culotte ou sa chemise à grands points galopeurs ! Se courber sur ces choses, comme avec respect, adoration, humilité, leur appor-

ter tout son soin, par force, alors qu'on voudrait les mordre et les écharper et leur arracher la fibre !

Elle sort en ville, contemple dans les magasins des choses qui lui font envie, toutes celles qui parent et toutes celles qui se mangent... et les magasins semblent lui clamer avec une insolente vulgarité : Bisque, bisque, rage !

Il y a tout de même un épisode à relater : M. Dumont-Carrier a envoyé Marie faire des classements dans le bureau, et elle a vu le coffre-fort.

Un coffre-fort doit être défiant de sa nature, fermé sur sa contenance, garder ses secrets professionnels avec toute la rigidité de son acier et toute la sapience retorse de ses combinaisons.

Or ce coffre-fort-là était ouvert, tout le monde pouvait savoir ce qu'il avait dans le ventre : des liasses de billets de banque, qui, gardés pour des dépenses courantes, y attendaient l'occasion de courir.

Marie s'est approchée, elle lui a surpris un billet de cent francs, et l'a mis dans sa poche, comme un billet doux.

Cent francs ! c'est beaucoup, oui beaucoup... Elle s'est sentie prise d'une sorte de remords... de regret vague... est revenue vers le coffre toujours confiant et lui a surpris encore un billet de cinquante francs, parce qu'il y en avait aussi beaucoup de ceux-là, puis s'en est allée avec la conscience d'avoir accompli une excellente opération financière.

Tout s'est terminé d'une manière bien satisfaisante, ce petit coffre étant celui de M. Dumont-Carrier, qui ne le contrôle pas.

—

Dans certains cas, les objets qui font envie sont comme les boutons d'un pied de chrysanthèmes : si on les laisse tous fleurir, ils font des fleurs toutes petites ; si on en

sacrifie beaucoup, au profit de peu d'entre elles, elles peuvent s'épanouir dans une grosse magnificence.

Le premier jour, Marie s'achète un collier qui est en or peut-être.

— C'est Mlle Suzanne qui me l'a donné, dit-elle à sa mère, mais n'en parle pas à M. Dumont-Carrier ! Il ne le sait pas.

— Tu fais bien de m'avertir, je ne dirai rien.

— C'est Félicie qui me l'a donné, dit-elle à Suzanne, mais j'ai dit à maman que c'était toi, parce qu'elle aurait grondé Félicie, qui n'est pas riche.

— Oh ! moi, ça m'est égal, tu sais.

—

Puis avec l'argent qui reste, Marie s'achète un gâteau : « Pour six personnes », dit-elle à la pâtissière de sa rue, il y a du monde chez M. Dumont-Carrier.

Et elle le mange, dans son coin, pendant que sa mère n'est pas là, heureuse comme une souris dans la farine.

Il ne pèse point sur sa conscience, il ne lui donne pas mal au cœur.

Est-ce juste ? Je vous le demande.

—

Les voisines qui sont jalouses trouvent que Mme Dumet a grand tort de laisser aller sa fille chez des personnes riches, que ça lui donne la folie des grandeurs et que ça ne lui rapportera pas autre chose. Elle a un collier maintenant, cette petite ; on ferait bien mieux de la mettre en apprentissage — franchement !

Marie, entendant ce mot-là, une fois en a rougi, comme insultée ; en « apprentissage », cela a sifflé à ses oreilles et l'a piquée comme une gifle.

Peut-être, tout de même, les voisines ont-elles raison ? Ainsi, il y avait des visites, un jour, chez M. Dumont-Carrier, des messieurs, des dames, des demoiselles. Ils riaient entre eux, ils ne s'occupaient pas de Marie. Elle

se sentait hors du cercle magique d'amis, seule ; elle n'était pas de « ce milieu », elle « ne faisait pas partie », elle était comme hors du salon, hors les murs, dans la rue. M. Dumont-Carrier, Suzanne l'envoyaient tout le temps chercher quelque chose à la cuisine, le chauffeur lui disait : « Restez donc avec nous, on rigolera. » Elle revenait vexée, au salon, où elle n'osait rien dire, où on ne lui parlait pas, où on ne pensait pas à lui offrir à goûter, et elle avait faim, et elle avait envie qu'on s'occupât d'elle, qu'on la trouvât gentille.

Elle a été bien malheureuse à la fin, elle aurait pleuré, et alors, pour leur apprendre, elle a dit qu'elle était malade et elle est revenue chez elle. On ne s'en est guère aperçu, elle est si minime, cette petite Dumet, elle ne pouvait pas créer un bien grand remous avec son départ.

—

— Puisque la petite Dumet t'accompagne quelquefois, dit M. Dumont-Carrier à sa fille, déniche quelque ancienne robe pour lui donner, qu'elle soit convenable.

Et Suzanne et son père passent les robes en revue.

— Celle-ci, papa ?

— Elle est encore bien fraîche ! — il ne faut pas non plus...

— Celle-ci ?

— Oh ! c'est trop élégant pour cette petite ; donne-lui donc ça, — et il fixe son choix sur une toilette beige à carreaux verts, d'un caractère déplorable, qui brida et gonfla à contretemps, toute sa vie.

— Celle-là ? — tu crois ? — Je la lui fais arranger par Justine ?

— Et encore ? Elle peut l'arranger elle-même, je suppose.

★

— Oh ! Regarde cette jolie robe, que t'envoie M. Dumont-Carrier ! dit Mme Dumet à sa fille.

— Cette espèce de... — je ne veux pas dire quoi !

— Elle ne te plaît pas ? C'est malheureux tout de même.

— Et puis ! cette Suzanne, elle est grande, elle est carrée comme une caisse à pendule, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ses frusques ?

— Recoupe-les, arrange-toi, et assez d'histoires ! Si tu n'es pas contente, tu te contenteras. Une étoffe pareille ! Ce n'est pas moi qui te l'aurais payée, va, pauvre Bûche !

—

Mme Dumet va elle-même remercier M. Dumont-Carrier :

— Oh ! Monsieur n'y pense pas ! Une si jolie toilette ! Ce que Marie est fière ! et reconnaissante ! Tout ! ah ! Mlle Suzanne ! c'est tout pour elle ! Quand elle a dit son nom, elle a tout dit ! Elle passerait au feu pour elle ! et pour Monsieur la même chose ! C'est que des bonnes personnes comme Monsieur, pour des pauvres femmes comme nous autres, pensez !... Quand il faut passer partout, que tout est si cher, et toujours payer,... payer... Maintenant, c'est le loyer, que je ne sais pas comment je ferai ! Ah ! c'est bien dur !... Comment ! Monsieur me donne encore tout cet argent !... Oh ! je ne le disais pas pour ça !... Merci ! merci ! Monsieur est trop bon, c'est vrai, mais aussi, Marie et moi, je peux dire que nous aimons tout le monde ici... Et quand on pense ! la pauvre Madame, elle aussi était si bonne ! c'est vrai. Tout le monde de cette maison ! c'est tout cœur !

—

Marie a repincé et retaillé l'étoffe. Son buste fin pique des deux, tout à l'aise sous l'étoffe, sa taille s'élance, droite et mince de la jupe gonflant à juste mesure, la couleur triste exalte la couleur gaie de son visage, et l'étoffe rêche fait sa peau plus douce ; elle se regarde dans tout

ce qui peut lui répéter : Tu es charmante ! tu es délicieuse et adorable absolument.

D'ailleurs, elle connaît la puissance des fards et sait ce qu'ils lui ajoutent de grâce surnaturelle, impossible à obtenir par les moyens de la sincérité.

Pour se farder, elle a volé des jetons du nain jaune, chez M. Dumont-Carrier ; ils déteignent quand on les frotte, elle orne ses joues avec leur rouge et cerne avec leur violet ses yeux de poupée, aigus quelquefois et méchants comme l'acier des couteaux de cuisine à saigner les poulets.

—

Quand elle se promène avec Suzanne, grosse héritière, les fils de famille viennent et leur font la cour. Celui que M[lle] Suzanne préfère est « un gentilhomme de fière allure » (Walter Scott).

Excessivement distingué et aristocratique, homme du monde jusqu'au bout des ongles, s'exprimant admirablement, — qui a dans les vingt-quatre à vingt-cinq ans, est titré, porte un prénom rare, un beau nom, reliés par une charnière, le baron Damien de Cimmé.

L'or de Suzanne l'éblouit (2), si bien qu'il ne distingue que vaguement ses dimensions et contours extérieurs.

— Quelle superbe créature ! dit-il, que M[lle] Dumont-Carrier ! quel admirable morceau de statuaire antique !

Mais un jour — il regarde Marie... Ah ! quel éblouissement ! Il n'y voit que du feu ! — l'éclair du coup de foudre peut-être ? ou la lumière de la chevelure blonde ?...

... Et l'or de Suzanne perd son sens et ses rayons... et Suzanne lui apparaît pour toujours avec sa bonne face auvergnate (3) et il pense :

— Pauvre jeune fille ! mais quelle incroyable vulgarité est la sienne... ah ! dieux !

(2) Je l'avais prévu !

(3) Ayant moi-même quelques attaches auvergnates, je crois pouvoir me permettre...

Il baise, quand il s'en va, la main de Marie, en dedans, et son œil en vire...

—

Lorsque Marie rentre, sa mère lui dit : « Va enlever ta robe et reviens, de suite, que la soupe est à table. »

Mme Dumet est restée sur le même plan journalier, ordinaire, triste, besogneux, et Marie s'y retrouve, jusqu'au cou. Elle reprend son uniforme d'humilité, mange sa soupe, puis :

— Tiens ! tu feras la vaisselle, lui dit sa mère — et il faut bien qu'elle la fasse, de ces mains où M. le Baron de Cimmé but en creux le philtre des ivresses foudroyantes.

—

Un matin, Marie voit Damien de Cimmé qui passe devant sa maison ; il passe aussi, par conséquent, devant celle de Suzanne qui est tout à côté ; — le lendemain, à la même heure il passe encore, et tous les jours sans exception il continue le pèlerinage, et tous les jours, Marie, sa Notre-Dame d'amour, parée de toute sa grâce, est dans sa fenêtre comme dans une niche. Suzanne aussi.

—

Un jour, Marie va voir la Félicie, cette vieille laveuse, leur parente, qui l'adore.

— Te voilà, ma Marinette ! eh bien ! comment va le courage ? s'écrie-t-elle en la voyant. Et qu'est-ce que tu veux que je te donne pour te récompenser d'être si grandette, si gentillette ? Tu veux du bouquet ? Tu veux de l'oignon petit ? Quel joli collier que tu as ! j'espère ! Et qui est-ce qui te l'a donné ?

— C'est mon amoureux.....

— Tu as un amoureux, ma fillette ! Quand même, oh ! c'est bien ton âge ! Je pense que tu n'as rien dit à ta mère au moins ?

— Oh ! non, je ne lui ai rien dit !

— Mais pour le collier ?

— Elle croit que c'est Mlle Suzanne qui me l'a donné.

— Petite rusée !... Et... qui c'est, ton amoureux ?...

— C'est M. le Baron de Cìmmé.

— Houh ! là ! là !...

— Oh ! et tu sais, Félicie, à Mlle Suzanne, il lui plaît, et quand il vient se promener avec nous, ou quand il passe pour me voir, elle se figure que c'est pour elle, cette bête !

— Alors, parce qu'elle est si riche, il lui faut tout avoir ?

— Oh ! Il se moque bien d'elle !

— C'est bien fait ! — C'est vrai ! de la toilette, elle en a, mais elle n'est pas si jolie que toi — oh ! que non, elle semble un « mostre » — mais toi... va ! tu en feras faire des caprices... Va ! va ! si ce n'est pas celui-là, ce sera un autre...

—

Mme Dumet dit que « cette Félicie » ne voit que par les yeux de Marie, et qu'elle la perd en la regardant.

—

Il y a, dans le jardin public, une statue blanche, qui s'élève nue sur son piédestal.

Ses jambes portent l'ovale mince que fait son corps entre sa taille et ses genoux, et ses bras sont levés autour de sa tête qui penche.

On ne sait son nom, mais comme au-dessus de la terre et des hommes, elle est pure, divinement calme et de marbre éternel.....

Appelons-la : beauté.

Et Damien de Cìmmé, derrière le dos de Suzanne, donne à Marie, devant cette statue qui semble présider, une lettre qui est très bien physiquement, en beau papier

luxueux, d'un mat de velours blanc, avec un cachet armorié et une adresse superbe.

Comme elle parle bien, cette lettre ! ça commence comme ça :

« Mademoiselle, je vous aime... »

Damien arrive dans la lice : Me voilà, moi, garçon, — vous fille, descendez si vous avez du sang dans le cœur ! — je vous déclare l'amour, je vous déclare la guerre.....

Et Marie répond conformément à la loi d'amour : « Monsieur... moi aussi... je vous aime,... » et elle descend pour relever le défi.

—

Félicie dit à Marie :

— Tu sais, si tu veux, tu n'as qu'à mener ton amoureux ici, — il entre, il sort, et allez ! personne ne sait rien, vous vous promenez dans le jardin ; moi que je suis en journée, je vous laisse bien tranquilles, et il n'y a pas de voisins.

—

Et Damien de Cimmé et Marie se rencontrent dans ce jardin tiré à quatre piquets où perpétuellement sèche le linge des pratiques, rectangulaire et positif, où les pommes d'amour (4) brillent comme des lanternes rouges ; mais, que leur importe ce jardin ? Ils se regardent et ne voient pas autre chose que la fleur de leur visage et ne mangent pas autre chose que le fruit de leur baiser, encore assez innocent.

—

Marie arrive un jour au rendez-vous, — bien pâle, bien lasse et découragée, ses pauvres grands yeux tout troublés par quelque tristesse profonde, et quelque chose est en elle d'une biche traquée...

(4) Ce sont des tomates.

— Pour Dieu ! Chère aimée ! qu'y a-t-il ? s'écrie Damien.

— Oh ! c'est affreux, c'est affreux ! on veut me marier.

— Vous marier, ciel ! et avec qui ?

— Avec un officier de cavalerie qui m'a vue chez M. Dumont-Carrier et qui me veut à tout prix.

Elle pense que le vent de la jalousie va le pousser ; il est là comme un de ces grands voiliers qu'immobilisent les temps calmes du milieu de l'infini...

Et en effet Damien est activé par la jalousie.

— Ma Marie !! Mon amour unique ! on veut vous marier ! Mais moi ?... moi qui vous aime d'une ardente passion ! que ferais-je, alors ? Personne ne peut vous contraindre !... Voyons !... n'écoutez que votre cœur, ma chérie, et pensez à notre amour...

Et il la prend dans ses bras, et il l'embrasse, et il lui dit qu'il l'aime et qu'il est fou, et patati et patata, il l'entraîne vers la maison où il y a tout ce qu'il faut...

Pauvre petite à l'état de neuf !...

—

D'ailleurs, ce n'était pas vrai, toute cette histoire de demande en mariage.

Marie l'avait inventée pour que Damien s'écriât, plein d'ardeur : Vous marier avec un autre que moi ? Jamais, vierge que j'aime ; — je cours demander votre main à Madame votre mère.

L'amour dure encore quelque temps, puis un autre vent souffle sur Damien de Cimmé. Voilà que Marie va avoir un enfant, maintenant ! — Il fallait s'y attendre, mais combien cela est ordinaire et vexatoire !

—

Depuis quelques jours, Marie n'a vu Damien, et quand elle vient chez Félicie, une lettre seule l'y attend.

Ecoute-moi, comprends-moi ! Je suis obligé de m'absenter pour quelque temps ! Ne te fais pas de chagrin, aie confiance en Dieu ! il ne t'abandonnera pas — j'ai parlé à Félicie... Au revoir, chère Marie, excuse-moi si je t'écris rapidement, mais je suis pressé par l'heure de mon train.

—

— Il t'a dit à toi qu'il partait pour deux ans, Félicie ? Au Siam ?

Ainsi... il la laisse là... avec sa pénitence à faire et la charge de tout, et il s'en va léger, faisant des pointes...

—

Oh ! évidemment, tout s'arrangera avec quelques petits risques, tels que le déshonneur et la mort.

Heureusement que ce n'était pas vrai, non plus, cette histoire de maternité... Marie l'avait encore inventée pour pousser Damien...

Mais ce n'est pas sur le chemin du devoir qu'il a été poussé ; c'est sur le chemin de la fuite....

—

Le départ de Damien de Cîmmé a désolé Mlle Suzanne... mais elle espère dans son retour.....

— Pour moi, dit-elle à Marie, il m'aimait, ce jeune homme ! — sinon, pourquoi serait-il passé tous les matins devant chez moi ?... Et pourquoi serait-il venu me rejoindre tous les jours quand nous sortions ? Depuis quelque temps, il venait moins ; il est si délicat ! Il avait peur de donner à parler aux gens, on est si cancanier dans ce Fiérac. Ah ! je ne saurais dire pourquoi, et pourtant ! j'en suis sûre !... il m'aimait !... mais il n'a pas osé se déclarer... Ah !... quand il reviendra.... Si papa veut...

II

ARCHI-MILLIONNAIRE ET DÉJA D'UN CERTAIN AGE

M. Dumont-Carrier est un Monsieur qui connaît son affaire — c'est aussi un bon père.

Depuis que son épouse, avec qui il s'entendait si bien, l'a quitté, il a reporté sur sa fille son attention, son affection, et n'a jamais voulu se remarier... donner une marâtre à Suzanne ! remplacer la pauvre Augusta !...

Evidemment, il a une maîtresse, mais c'est une fille qui a le sentiment des convenances, elle se tient à sa place inférieure d'employée un peu spéciale ; elle n'entrera jamais chez lui, et il ne lui pardonnerait pas de lui parler de sa fille.

Parfois, un regret passe : — l'ombre sur le lac de sa vie — d'un souvenir envolé.

Ah ! il l'a dansée, la danse de vingt ans ! Comme c'est loin... maintenant il a une cinquantaine d'années... — Il regardera sa fille devenir fiancée un jour... jeune femme, jeune mère, il sera un grand-père, un bon vieillard ; il paraît qu'on y trouve des joies ?...

—

Un soir, M. Dumont-Carrier prend quelques décisions, signe son courrier, donne des ordres, il les donne fort, comme une impulsion, ce qui fait qu'à peine reçus on se sent poussé à les exécuter ; puis, il quitte son bureau avec sa glaciale tête de patron, en change dans les couloirs et arrive dans son appartement avec sa bonne tête de père.

Ce jour-là, Suzanne est sortie, et il ne trouve que Marie qui pleure en préparant son ouvrage.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon Dieu ? — s'écrie-t-il.

Et comment se fait-il ? La pauvre Marie, dans son chagrin et dans son abandon, oscillant comme une tige de

fleurs que le vent vilipende et traîne dans la boue, Marie cherchant d'urgence quelqu'un où s'abriter, prise d'une subite confiance en ce Monsieur qu'elle a toujours connu, verse ses larmes et ses confidences, — elle dit l'Amour... elle dit l'Abandon...

— Et qui était-ce, Marie, ce garçon ?

— Je n'ose pas le dire...

— Qui était-ce ?... Allons ?...

— Eh bien... c'était... un de ces Espagnols qui viennent de repartir, de ces dessinateurs...

— J'en étais sûr ! Oh ! ces étrangers !

M. Dumont-Carrier est stupéfait.

— Toi Marie ! toi !

... Quelques pensées se mettent à sourdre dans sa tête et y tournent ensemble : cette petite, à seize ans, connaît tout ! Et lui qui était si tranquille ! mais elle n'est plus une société pour Suzanne ! — Les jeunes filles, tout de même ! Oh ! que la pauvre Augusta lui manque !

Mais maintenant, pour Suzanne elle est dangereuse, il lui semble, cette Marie... à peu près comme un enfant qui a la coqueluche auprès d'un autre qui ne l'a pas... Puis, sa maîtresse passe devant son esprit, vulgaire et membraneuse, épaisse et large. Quel mannequin ! près de cette petite poupée frisée... et elle pleure maintenant — pauvre mignonne !!... Dans sa tendresse paternelle de brave homme, il la console, il essuie ses yeux, il est content que son mouchoir soit de belle qualité et sente bon. Ce mouchoir sèche bien les larmes,... il les boit parfaitement, avec joie et facilité, comme un altéré.

Maintenant, M. Dumont-Carrier ne peut s'empêcher de penser que d'une ondulation de gorge, d'une torsion de hanches, Marie, de petite fille, est devenue comme magiquement *une femme* et, de même qu'elle s'est transformée, il se transforme, dominé par un désir profond, fulgurant, terrible !

— Chut, chut ! petite Marie... qu'est-ce que ça fait ?...

puisque... laisse ! laisse...! voyons...! j'arrangerai tout.

Et M. Dumont-Carrier prend Marie comme un homme.

Puis, il reste là, bouleversé. Cette petite !... cette petite...! mon Dieu!... faut-il, faut-il ?... un homme comme lui !... Pour Marie, elle se sauve toute sanglotante, puis les larmes évaporées, et l'œil vif, aussitôt la porte franchie, elle ne pense plus à grand'chose, — née peut-être pour un destin passif, vouée à toutes les autorités ; obéissante, indifférente... vaguement égayée...

—

Seulement, M. Dumont-Carrier est un homme qui respecte sa maison... Il s'agit donc, vis-à-vis de Marie, de prendre un parti... lui dire : « Après ce qui s'est passé, tu comprendras, ma petite... » ou encore : « Marie, tu voudras bien envisager que dorénavant... »

Mais faut-il la rendre responsable de ce que... A quinze ans ! sait-on ce que l'on fait ?... Eh oui !... Mais non, voyons !... et Suzanne, dans tout ça ?... Suzanne ?... Oh ! Suzanne, elle est de celles qui marchent droit, elle se tient d'aplomb, elle ne risque pas de chavirer au premier souffle de l'amour, c'est du sérieux, Suzanne, c'est du solide. Elle n'est pas comme cette Marie, si fragile, si légère, si tentante !...

—

Trois jours sont passés et Marie n'est pas revenue chez M. Dumont-Carrier.

— Sais-tu pourquoi, Suzanne ? demande-t-il à sa fille.

— Elle ne vient pas tous les jours.

— Ecoute donc, j'aurais besoin de la voir, je voudrais lui faire faire quelques classements.

— Elle finira bien par venir.

— Mais c'est que c'est assez pressé. Hein ! envoie donc Justine... lui demander de venir tout de suite, oui, tout de suite !... ces classements sont urgents...

—

Et voilà... Il y a pourtant des choses bizarres dans la vie ; voilà la petite Marie à côté de Suzanne, devant M. Dumont-Carrier. Elle a toujours ses bouclettes, ses yeux de poupée et son air d'innocente... Suzanne s'éloigne un instant, et M. Dumont-Carrier pose sa main sur la petite épaule ovale et douce et ne peut que bêler *mâ-mâ-rie...*

—

Mme Dumet est allée à Caen soigner son frère Ernest, un employé des chemins de fer, qui est tombé malade. Elle avait un permis, mais quand même, ça faisait bien de la dépense ! Et puis Marie qui restait seule ! C'est encore M. Dumont-Carrier qui a tout arrangé ; il a dit à Mme Dumet :

— Tenez — prenez ceci — et ne vous tourmentez pas de Marie, elle viendra habiter chez moi pendant toute votre absence pour tenir compagnie à Mlle Suzanne.

— Que Monsieur est bonne personne !

—

Mlle Suzanne voulait donner à Marie la petite chambre à côté de la sienne — pour l'avoir sous la main, mais M. Dumont-Carrier a préféré la loger à l'autre bout de la maison.

Tout le jour maintenant, Marie est là — avec Suzanne — elles font des ouvrages, elles parlent ensemble, elles rient.

Et toutes les nuits, M. Dumont-Carrier va dans la chambre de Marie et pleure dans ses bras, tendre comme l'agneau et dévorant comme le loup. — Ils disent : « Enfin ! » tous les deux, ces nuits-là, mais avec du décalage — lui quand il arrive, — elle quand il s'en va.

—

— Marie, dit Mlle Suzanne, va me chercher ceci, rapporte-moi cela, et ainsi de suite.

— Enfin ! ma fille, s'écrie M. Dumont-Carrier, il me

semble que tu peux te servir toi-même, tu n'es pas une princesse, que je sache, et Marie n'est pas à tes ordres. Marie est ton invitée, tu l'envoies chez la modiste ? Vas-y donc toi-même. Mais non ! laisse Marie, Marie a besoin de repos depuis que tu la fais courir.

—

— Ma Marie !... Mon trésor !... viens ! Suzanne en a bien pour un moment... Allons viens, viens...

—

Or, Suzanne, revenant à l'improviste, trouve son père sortant de la chambre de Marie, entre aussitôt et voit Marie qui se peigne, toute nue, comme la jeune beauté en marbre du jardin public. Et ce coup de vérité qui éclate dans les ténèbres de l'ignorance et de la dissimulation, comme un coup de grisou dans une mine de charbon de terre, provoque sur eux trois un commencement d'asphyxie et de pétrification.

—

Puis ils reprennent le mouvement, la respiration et la vie. Marie recommence à se peigner, à se coiffer, à se mignoter, M. Dumont-Carrier s'affermit sur ses jambes et s'en va dans son bureau s'asseoir. Suzanne tourne les talons, dit : « Oh ! ça, alors !! » et s'enfuit jusque dans sa chambre de jeune fille couleur de rêve bleu, avec la statue de Mignon sur la cheminée.

JEANNE RAMEL CALS.

(A suivre)

PETITE SUITE

—

RENOUVEAU

A Gandilhon Gens-d'Armes.

Terre de mai, nef en partance
pour quelle croisière de fols ?
Tout se pavoise. Une jactance
roule aux gorges des rossignols.

Les ramures luisent virides
lanternes de ce festival.
L'éther offre un azur sans ride
à l'essor d'un faste naval.

Croulante écume des pétales,
Kiosques turquins, festons, arceaux,
aromates, flûtes, crotales,
accablez le pompeux vaisseau.

Mais qu'il s'élance hors de rade
sans nous qui savons les récifs.
A sa nuptiale parade
n'accordons pas un cœur naïf.

Terre, tu peux, ô maquerelle !
courir à tes desseins secrets,
poursuivre épousaille ou querelle.
N'espère me prendre à tes rets.

Le Germe éternel qu'il se gourme
ou se grime en douceur d'aimer,
s'il m'embarque, c'est dans la chiourme
de sa galère, pour ramer.

—

LA VUE

Pour Alexandre Vialatte.

Si tu voyais mon Chose
Tu rirais trop...
(*Vieille fanfare.*)

Rire ! et ce fanfaronnant orgueil
sonné aux radiances du cuivre
si la Dévêtue enfin se livre
au bain céruléen de ton œil

Et si tu osas — torse oint de sèves,
rosée et sang baptisant ton front —
porter au cœur du hallier l'affront
de ton regard pourfendeur de rêves.

Lianes dont frissonne le rideau...
En vain de pli en pli se dérobe
cette furtive. Ecarte sa robe !
Déchire-la jusqu'au miroir d'eau

Où luisent, deux fois doubles, des sphères
d'aurore en le ténébreux cristal.
Lors, connue et nue, à ton brutal
pourchas que la Merveille défère !

Mais toi, ne t'exclame, fors l'éclat
d'un Rire dont la forêt s'effare.
Sied-elle pas, l'hilare fanfare,
au briseur de ce qui faux-sembla ?

Tels feront se lamenter la lyre,
qu'étreint le sylvestre envoûtement.
Toi, rompu le charme qui te ment,
ne sache que rire, et rire, et rire.

—

AGONIE

Un surgissement de lune
fige au gel de sa clarté
l'âme du monde nocturne.

Près de l'étang hébété
la lamentation seule
d'un oiseau — seule — a monté.

La lune parmi le veule
éther, dessus les roseaux,
meut la lenteur de sa meule.

Voici, la bave aux museaux,
venir de l'herbe éloignée
les lourds troupeaux vers les eaux.

La lune guette, araignée
blême en le réseau bruni
des branches, quelque saignée.

Tout s'est tu. C'en est fini
du nid et de son angoisse.
Ha, lamma sabakhtani...

Au ciel vain la lune passe.

—

PASSAGÈRE

Pour une jeune Norvégienne.

Une fraîcheur d'aube — et vous parûtes,
tertre en fleurs, eau vive, douce halte,
sur la voie où nos pas d'automates
allaient s'usant au pavage fruste.

Un souffle comme venu du large,
porteur de sel et de verts aromes,
émanait de ce matin fantôme
où brilla votre jeune visage

... Arc du front, rondeur lisse des joues,
yeux où s'étoile une nuit marine,
bouche au rire d'aurore, narines
qui dans la bourrasque à l'aise jouent...

Toi qu'une rosée encor baptise,
Fille d'une terre qui s'éveille,
de quel ciel mires-tu la merveille,
corolle que porte haut sa tige ?

Le pays dont tu nous vins, qu'en sais-je ?
Frimas irisés, glauques mirages,
vitreuses ténèbres sous la nage
d'un cygne... est-ce ainsi, votre Norvège ?

— avec ses couloirs d'eau où se tisse
au secret des rocheuses clôtures,
dentelle des agrès, des mâtures,
un songe naval de haute lisse

— ses maisons de bois peint, et le peuple
hirsute des arbres à résine,
et les falaises où se résigne
au somme du gel la pierre aïeule ?

— Et ces femmes (comme Vous), ces hommes,
cœurs neufs, prunelles larges ouvertes,
pour qui l'univers est découverte,
que rien ne trouble, que tout étonne...

O vieux chants ! ô sève impérissable !
Voici le lignage et la géniture
de ceux que portaient vers l'aventure
galop des nefs, roulis des cavales.

Devant nous, étroitement casquée
du feutre rond et des tresses drues
voici, d'un charme polaire issue
la cavalière des épopées.

Image qu'en tremblant reflet mue
dans l'ambre d'un thé que sa main verse
une brise de blues *qui la berce*
— telle vous nous êtes apparue.

....

Comme par un avril en rafale,
alors, par les doigts frais et les paumes
juvéniles chut de mon épaule
cette chape des jours, qui l'accable.

JOSEPH DESAYMARD.

ARISTIDE BRUANT

—

Un jour, à la librairie Rey, que le percement du boulevard Haussmann n'avait point encore exilée rue Drouot, où elle voisine avec les figurines postales de M. Théodore Champion, comme on demandait à Aristide Bruant, frais débarqué de sa propriété de Liffert (à 2 kilomètres de Courtenay, son bourg natal, dans le Loiret), s'il y avait travaillé :

— Non, répondit-il, je ne fais rien à la campagne. La nature me dépasse.

Dans l'accent qui accompagnait ce propos, on sentait, ajoute avec raison M. Léon Deffoux (*Mercure de France*, 1er mars 1925), qu'il avait par-dessus tout le goût du terroir parisien ; et ce n'est pas sans raison qu'il préférait ses recueils intitulés *Dans la Rue* (1) aux chansons et monologues réunis dans le volume *Sur la Route* (2).

De la rue Piat, à Belleville, où il était apprenti bijoutier,

(1) *Dans la Rue*. Chansons et Monologues. Dessins de Steinlen (1er volume), Paris, Aristide Bruant, auteur éditeur, s. d. (1888), in-12. — Deuxième volume, *ibid.* (1895). — Troisième volume. Dessins de Poulbot, Paris, E. Flammarion, s. d., in-12.

(2) *Sur la Route*. Chansons et monologues. Dessins de Borgex. Aristide Bruant, auteur éditeur, château de Courtenay (Loiret), s. d., in-12.

Enfin, un choix fort « judicieux » (c'est le mot même de Bruant), a été récemment publié par M. Eugène Rey, sous le titre de *Dans la Rue*. Nouvelle édition. *Poèmes et Chansons choisis, avec quelques souvenirs d'Aristide Bruant pour servir de préface*. Dessins de Steinlen, Poulbot, Borgex. Paris, 1924, in-12, couv. illustr. de Laforge.

En dehors des tirages de ses chansons publiés par Aristide Bruant lui-même (« Aristide Bruant, libraire-éditeur, 84, boulevard Rochechouart »), d'un fascicule des *Chansonniers de Montmartre*, contenant la belle étude de Laurent Tailhade, recueillie dans *Marbres et Plâtres*, et des numéros du *Gil Blas illustré* où ont été reproduits en couleurs les remarquables dessins de Steinlein, on doit mentionner, moins connue et également illustrée par Steinlen, cette édition : *Chansons et monologues d'Aristide Bruant*, Paris, H. Geffroy, s. d.; in-8.

vers 1868, au jardin de la rue Cortot, dont Georges Cain a joliment évoqué le charme, révélant, en même temps, aux lecteurs du *Figaro* (6 décembre 1908) un Montmartre qu'ils ne connaissaient pas, nul ne fut aussi Parisien, d'élection sinon de Paris, et il fallait être Parisien comme il le fut pour concevoir et réaliser son œuvre.

L'article de Georges Cain, intitulé *La vraie « Butte » Montmartre* et recueilli depuis dans les *Pierres de Paris*, commençait ainsi :

On s'instruit tous les jours. Je croyais connaître Montmartre ; mon ami Aristide Bruant, le chansonnier populaire, s'est chargé en quelques heures de me prouver que j'ignorais les plus surprenantes beautés de cette « Mamelle du Monde », comme l'avait si drôlement baptisé feu Rodolphe Salis, seigneur de Chat Noirville. Je reviens émerveillé de notre excursion en un Montmartre à peu près insoupçonné des Parisiens ; un Montmartre sauvage, agreste, raviné, sylvestre et qui n'a rien — absolument rien — de commun avec le Montmartre des beuglants truqués à l'usage des étrangers nostalgiques.

La rage des démolisseurs, des abatteurs d'arbres et des constructeurs de gratte-ciel, tempérerait aujourd'hui l'enthousiasme de l'aimable conservateur de Carnavalet, qui poursuivait :

Depuis toujours, j'aime l'âpre talent de Bruant. *Dans la rue*, *les Chansons de route* constituent des œuvres qui resteront. Ce ne sont certes pas recueils de romances à l'usage des petites filles dont on coupe le pain en tartines, mais tous les amoureux d'art admirent ces chansons remplies de colères, de cynisme, de violences, mais débordantes aussi de pittoresque observation, d'indulgente pitié aux misérables. Oh ! certes, Bruant ne mâche pas ses mots : il fait parler leur langage vrai aux tristes héros qu'il met en scène : costauds de Belleville, rouquines de la Butte, terreurs de Clignancourt, voyous de La Villette, trimardeurs de Saint-Ouen, « joyeux des bat' d'Af' »... Mais ce professeur d'argot, ce chantre des purotins, des pégriots, des miséreux, des escarpes et des « demoiselles » de Saint-Lazare, a des tendresses de maman pour les petiots, les pauvres gosses qui ne mangent

pas à leur faim, les infirmes, les souffre-douleur. . et aussi pour les chiens errants, ces pauvres toutous qu'on voit quêter un os problématique (3).

Certes, Georges Cain avait grandement raison de louer ainsi l'œuvre du poète — je dis du poète, car Bruant semble dépasser de beaucoup le niveau du chansonnier : tous les critiques sont unanimes dans cette admiration et un de nos maîtres qu'on ne saurait, en littérature, ranger parmi les bénisseurs, Laurent Tailhade, ne craignait pas d'écrire dans une étude qui a pris place dans ses *Plâtres et Marbres* :

Bruant, comme tous les poètes véritables et les poètes doués, a, dans son œuvre si véridique, si amère, des coins de tendresse imprévus et délicieux. D'un trait cursif il marque l'émotion vive que sur l'intellect embryonnaire de ses personnages produisent l'éternelle beauté des choses et le retour du mois de mai.

Il découvre chez la fille du trottoir l'expression nette et juste qui met son pauvre chiffon de lettre au niveau des plus émouvantes élégies.

Artiste violent et contenu, il possède un champ de vision borné à dessein, mais par cela même d'une clarté sans pareille, un microcosme où s'inscrivent durement — comme les silhouettes noires sur la rubrique des poteries étrusques — les personnages qu'il a vus. Il connaît leurs émotions comme leurs appétits ; il connaît le mot inoubliable qui les fixe pour toujours (4).

Le troupeau des snobs qui goûtait, au « Mirliton », le plaisir très parisien, auquel ne faillaient point de s'associer provinciaux et étrangers, d'aller se faire accueillir et reconduire par les invectives que l'on sait, ne soupçonnait pas plus la beauté des chansons dont, docilement, il reprenait le refrain, qu'il ne connaissait la mentalité réelle de l'homme.

Sa brutalité, ses violences, comme son argot et son cos-

(3) Georges Cain : *Les Pierres de Paris*. Paris, E. Flammarion, s. d., in-8, p. 305-309.

(4) *Marbres et Plâtres*. Frontispice de Maurice de Lambert. Paris, Figuière s. d., in-12.

tume, faisaient partie du personnage qu'il s'était créé. Il « engueulait » le client, puisque le client aimait cela, et ce salut,dénué d'aménité, lui permettait ensuite de lui dire des vérités autrement dures que le couplet initial célébrant sa « gueule » et sa « binette ».

Nombreux assistaient, avec leurs « poules », — le mot n'était pas encore retrouvé,— à ces soirées du Mirliton, les petits « Fins de siècle » ; fort heureusement pour eux, on l'eût sorti sans nul ménagement, pas un ne songeait à « crâner » et à protester, à l'audition de ces invectives, rappelant, avec moins de rhétorique, un vers fameux du *Roi s'amuse* :

Tas d'inach'vés, tas d'avortons
Fabriqués avec des viand's veules,
Vos mèr' avaient donc pas d'tétons
Qu'a s'ont pas pu vous fair' des gueules ?
Vous êt's tous des fils de michets
Qu'on envoy' téter en nourrice,
C'est pour ça qu'vous êt's mal torchés...
Allez donc dir' qu'on vous finisse !

Sous cette violence apparente, se cachait un doux et un affectueux, dont l'affection était très sûre ; que de fois, ce masque tombé, ne le voyait-on pas, à la sortie, accompagner, à sa porte, sur le trottoir, le client qui s'en allait, s'il était de ses amis. En quelques mots brefs, mais qu'on sentait sincères, de tout son cœur, il s'associait à ses joies ou à ses tristesses.

Récemment, on me racontait, d'ailleurs, ce fait qui, paraît-il, se serait renouvelé souventes fois et qui prouve bien la bonté de Bruant.

Minable, la barbe datant de deux ou trois jours, le linge douteux, les « ribouis » crevassés, un pauvre diable se glissait au cabaret et, entre deux chansons, murmurait :

— J'suis chanteur, j'ai pas d'engagement et j'ai pas le rond ; j'ai pas bouffé. Vous n'pourriez pas faire quéqu' chose pour moi ?

— Ah ! tu dis qu' t'es chanteur... Eh bien, monte sur la table et vas y de ta chanson. On verra bien si c'est vrai c'mensonge-là ?

Romance, couplets comiques ou réalistes, l' « audition » terminée, Bruant, prenant une assiette et y mettant ostensiblement une pièce de cent sous :

— T'nez, j'vais faire la quête : j'ai mis une thune, que chacun en fasse autant et v'là un pauvre crève-la-faim qu'aura d'quoi s'les caler et aller s'coucher...

L'assiette revenait pleine ; la prière de Bruant, c'était presque un ordre, et l'affamé sortait du Mirliton comme d'un rêve.

§

Aristide Bruant était né à Courtenay le 6 mai 1851. En tête de la nouvelle édition de *Dans la Rue*, en manière de préface, il évoque joliment ses souvenirs d'enfance. Si, plus tard, la campagne devait l'empêcher de travailler, le dépassant, dès ses premières années, par contre, il subit le charme de la nature, et, non sans émotion, le chansonnier vieilli revoyait le « petit gars » qu'il avait été :

Dès qu'il avait pu trotter, courir et gambader, il s'était mis à explorer les champs, les bois et la vallée. Du printemps à l'automne, il battait la plaine, fouillait les taillis et les buissons, humait avec délices l'odeur âcre et pénétrante des mille fleurettes épanouies autour de lui, galopait des après-midi entières et s'arrêtait seulement le soir lorsque la cloche tintait, en les espaçant, les trois coups de l'Angélus.

Alors, tandis que les rayons du soleil illuminaient le faîte des grands peupliers, et que tout s'endormait au bord de la jolie rivière dont l'éternel cantique berçait sa jeune imagination, le petit gars restait là... ébloui, grisé par les senteurs de cette flore agreste qu'il lui semblait avoir respirées depuis toujours... Et de sa petite âme montait un hymne de joie naïve et de gratitude infinie.

C'est là une note inattendue pour ceux qui ne connaissaient que livresquement le chansonnier et qui leur révèle

un côté de son âme et de son talent qu'ils ignoraient. De telles impressions forment et trahissent des poètes; dans plus d'une page des recueils de Bruant, il est resté quelque chose du petit gars.

Maintenant, il est en âge d'aller à l'école ; le curé de la paroisse, « mélomane impénitent », y a organisé un cours de solfège. L'enfant a la voix juste et déjà bien timbrée, il ne se contente pas de remporter le premier prix de musique vocale : en même temps qu'il apprend du prêtre les premières notions du latin, il chante à la messe et aux vêpres du dimanche, entraînant et maintenant, « de sa voix déjà solide de baryton, le troupeau bêlant des fidèles que, depuis de longues années, on n'avait jamais réussi à faire chanter en mesure ».

La situation des parents était aisée. On put donc mettre le petit gars au lycée de Sens; grâce aux leçons de son professeur de plain-chant et de latin, il put entrer en sixième où, tout de suite, il tint honorablement sa place. S'il mordait aux lettres, il n'en était pas de même du calcul, si bien que l'année suivante, en cinquième, le professeur de mathématiques jurait ses grands dieux — nous avons tous connu un peu ça — « que personne ne ferait jamais rien d'un pareil cancre ».

Par contre, à titre de dédommagement, le professeur de quatrième, un malheureux, qui faisait sa classe « en robe d'agrégé pour cacher aux élèves sa redingote élimée et son héroïque misère », s'intéressa particulièrement à son élève dont les dispositions ne lui échappaient pas, corrigeant « volontiers les alexandrins que le jeune « potache » s'essayait d'écrire, lui expliquant les exigences et les beautés de la rime et s'appliquant à développer en lui le sens du rythme et de la cadence ».

Il y réussit pas mal, on put en juger plus tard. Malheureusement, comme tant d'autres, Aristide Bruant avait mangé son pain blanc le premier : en troisième des revers de fortune forçaient ses parents à le retirer du lycée, et, inter-

rompant ses études, à le placer en apprentissage chez un bijoutier de Belleville. Il fallait apprendre à gagner sa vie et rarement débuts furent aussi difficiles et aussi pénibles.

Vint la guerre de 1870, épisode que tait Bruant, mais relaté dans la brochure, devenue rare et plus souvent pillée que citée, d'Oscar Méténier, *Le chansonnier populaire Aristide Bruant* (5).

A dix-neuf ans, en 1870, il fait partie d'une compagnie franche, *les gars de Courtenay*, composée de soixante-dix lurons enthousiastes et commandée par un vieux sergent. Armés de fusils à piston, de pistolets d'arçon hors d'usage, ils forment l'héroïque projet d'arrêter l'envahisseur sous les murs de Courtenay et, en effet, ils mettent un beau soir en déroute les quatre uhlans d'avant-garde qui mettent les premiers le pied sur le territoire de la commune.

Mais dès le lendemain, des masses profondes surgissaient de toutes parts à l'horizon et, du fond des bois où le jeune héros s'est abrité avec ses compagnons, Bruant assiste avec effarement au défilé de l'armée de Frédéric-Charles, qui dure sans interruption trois jours et trois nuits.

Cette équipée n'eut d'autre résultat que de compliquer les choses. Le maire de Courtenay faillit être fusillé, mais le futur chansonnier garda de ce spectacle une impression profonde, un sentiment de colère dont on retrouve plus tard l'écho dans ses chansons de marche, *la Noire*, par exemple :

Frères, jurons sur ses appas
Que Bismarck n'y touchera pas.
Pour elle, à l'ombre du drapeau,
Nous nous ferons crever la peau !
Voilà pourquoi nous la chantons !
Vive la Noire et ses tétons !

Une chansonnette oubliée des débuts de Bruant était au surplus intitulée *Les gars de Courtenay*.

Rentré à Paris après la guerre, la bijouterie lâchée, il entrait comme employé à la compagnie du Nord et, tout en

(5) Dessins de Steinlen, couverture illustrée reproduisant l'affiche de Toulouse-Lautrec, Paris, Au Mirliton 1893, in-12. — Suit une courte biographie de Méténier par Bruant.

faisant sa besogne de scribe, « seul, sans maître, il occupe ses instants de loisir à apprendre la musique, à s'essayer dans quelques compositions... il a une voix forte, bien timbrée, il a de l'allure, de la gueule » (c'est à nouveau une citation de Méténier). Il voudrait être artiste !

Les 3 francs 25 qu'il gagne par jour ne lui permettent guère, heureusement pour lui et pour nous, de connaître d'autres établissements que la crémerie, la gargote ou le bistro « où fréquentaient la plèbe et la gouape des faubourgs ».

Timide, un peu dépaysé, le nouvel « implanté » ne fut pas sans être un peu choqué par la trivialité du langage qu'il entendait parler autour de lui. Mais il s'y fit vite.

De même qu'il avait été séduit par l'élégance des langues mortes, de même il fut attiré par l'originalité de ce « jargon » primesautier, coloré, vivant, brutal, cynique, mais riche en métaphores pittoresques, en néologismes hardis et en harmonies imitatives. Spontanément, il se mit à « potasser » l'argot, ayant cette fois pour professeurs les ambulants de la rue rencontrés au cours de longues randonnées qu'il aimait à faire sur les boulevards extérieurs. Il s'y promenait surtout la nuit, quand brillaient les interminables rangées de becs de gaz, lueurs sinistres à la clarté desquelles « truquait » le monde des filles, des pègres et des escarpes (6).

Il a compris la poésie de l'argot et du boulevard extérieur, il s'en imprègne et s'apprend à la traduire en des strophes dont certaines approcheront du chef-d'œuvre, il porte déjà en lui l'œuvre à venir, cependant que, dans les goguettes (ainsi devait débuter Jules Jouy), il allait chanter ses premières chansons.

L'équipée des gars de Courtenay ne l'a point libéré du service militaire : il fait le sien, à Melun, au 113e d'infanterie, un héroïque régiment qui portait déjà sur son drapeau, aujourd'hui aux Invalides, des noms glorieux, et qui,

(6) *Quelques souvenirs d'Aristide Bruant.*

trois fois reconstitué, a été dissous à la suite de la guerre de 1914.

Aristide Bruant a composé, paroles et musique, la marche entraînante du 113e, chantée pendant les grandes manœuvres (1880) et que les bataillons de 1914 entonnèrent encore en se rendant au feu :

V'là l'cent-treizièm' qui passe,
Bon Dieu ! quel Régiment !
Faut qu'ça pète ou qu'ça casse'
Quand il marche en avant ! (7)

Aussi, la personne de Bruant était-elle restée sacrée au 113e : c'était une joie pour tous lorsqu'il pouvait assister à la fête du régiment, et, à un dîner de la Moskowa, société amicale des anciens du 113e, le chansonnier ayant été empêché d'y assister, j'y avais pour voisin, représentant son père, notre camarade le lieutenant Bruant, « officier d'élite qui a fait preuve, en toutes circonstances, des plus belles qualités de bravoure, de sang-froid et de conscience ».

§

A sa sortie du régiment, Aristide Bruant n'est pas rentré à la compagnie du Nord. Connaissant déjà mieux qu'aucun les mœurs et le parler de la pègre, il se consacre à la chanson. S'il n'a pas encore trouvé sa voie véritable, plus d'un couplet la laisse cependant deviner. La finale de *Su' l'pavé* annonce *Dans la Rue* et y pourrait figurer :

Je n'sais pas c'qu'y aurait à faire,
Mais vrai, c'qu'on en voit d'la misère
Su' l'pavé !
Et j'prétends qu'dans l'siècle où nous sommes
On n'devrait pas voir autant d'hommes
Su' l'pavé !

Dans des goguettes, notamment à Belleville, aux « Trois

(7) *Le 113e de ligne*, marche chantée par Aristide Bruant pendant les grandes manœuvres (1880), Paris, Aristide Bruant, auteur-éditeur, 91, rue de Belleville. Placard in-8.

Mousquetaires », chez Guédenay, il a connu l'encens et la griserie des applaudissements. Maintenant, il appartient au monde des concerts.

Chaque soir, à l'« Epoque », beuglant proche de la place de la Bastille, il est rappelé avec frénésie; des tréteaux de meilleur aloi, la Scala et le pavillon de l'Horloge, ne tardent pas à servir sa jeune renommée. D'ailleurs, si « l'artiste » mérite ce succès, le chansonnier, dont le labeur est considérable, n'en est pas moins digne.

Le dernier verso du *113e de ligne* contient le « catalogue » déjà impressionnant « des chansons d'Aristide Bruant ». On n'en compte pas moins de soixante-dix que l'on chercherait en vain dans ses recueils. La plupart sont oubliées, quelques-unes, cependant, jouirent d'une grande vogue, et, passées à l'état de scies, furent chantées dans tous les quartiers de Paris, telles *D'la braise*, *Henri IV a découché*, *Nicolas n't'en va pas*, *Il n'peut pas*, *En r'montant* — que toute une génération de potaches et d'étudiants chanta « en r'montant l'boul'vard Saint-Michel ». Ces refrains d'un auteur dont le nom était inconnu commençaient à devenir populaires.

Amené au Chat Noir du boulevard Rochechouart par Marcel Legay, Bruant ne tarde pas à quitter le concert, où d'autres interpréteront ses œuvres, pour demeurer purement chansonnier, ne chantant lui-même ses chansons qu'au Chat Noir, où il adopte le costume de scène qu'il a porté jusqu'à sa mort : la veste de velours et le pantalon pris dans les bottes, la chemise et le foulard rouge, le large chapeau de feutre, ensemble, qui avec sa belle tête, pure de lignes comme le profil d'un camée, lui donnait un peu l'aspect d'un chouan résolu et attardé, égaré sur le boulevard extérieur.

Beaucoup plus tard, alors qu'il avait depuis longtemps renoncé au Mirliton et à sa pompe à bière — « et mauvaise ! » ainsi qu'il prenait soin de l'ajouter, à un confrère

qui s'étonnait de le voir rester fidèle à cette défroque surannée, il répondait :

— Mon costume ?... Il vient du boulevard !...

— Mais il est galvaudé à Paris et en province par vingt imitateurs...

— Si ça peut leur servir à gagner leur vie...

— Toi, lâche-le.

— Non. Il me semble que je déserterais quelque chose, que je serais ingrat envers cet « uniforme » qui a fait ma célébrité. Que je déserterais Lautrec et toute mon époque. Ah ! je deviens traditionaliste (8)...

Au Chat Noir, où je fis sa connaissance et où je l'entendis, à côté des chansons de quartier qui datent de cette époque, chanter *la Noire* et avec quelle maestria, Aristide Bruant avait apporté une chanson nouvelle, qui ne fut pas étrangère à la vogue du cabaret de Rodolphe Salis. Cette romance, si elle ne figure pas dans l'œuvre de Bruant, est demeurée populaire ; trente ans après, on pouvait, en province, l'entendre chanter en chœur, dans les rues, par des calicots et des garçons épiciers revenant, la nuit, un peu avinés, d'une « assemblée » voisine. Certainement, s'ils connaissaient le nom de Bruant, ils ignoraient profondément celui de Salis, et le cabaret du boulevard Rochechouart, mort « hostellerie » rue Victor-Massé, demeurait pour eux lettre morte.

Le *Chat Noir* du 9 août 1884 en a publié le texte, en le faisant précéder de ce « chapeau » :

LA BALLADE DU CHAT NOIR

Aristide Bruant, l'auteur du 113e, la chanson-marche adoptée par tous les régiments de ligne, vient de faire paraître la *Ballade du Chat Noir*.

Cette chanson écrite dans le style populaire dont notre ami a le secret sera certainement le *clou* de l'année.

(8) Michel Georges-Michel : *Bruant et son époque*, « Comœdia », 13 fév. 1925.

Elle est interprétée tous les soirs au Pavillon de l'Horloge par *Bonnet*, l'artiste consciencieux que l'on sait.

Bruant est d'ailleurs l'un des favoris du succès: les meilleures scies parisiennes sont de lui, et quand nous aurons dit qu'il est l'auteur de *Henri IV a découché*, *En r'montant l'Boul'vard Saint-Michel*, *Il n'peut pas lâcher la Colonne*, *C'est pas vrai*, *La Chaussée Clignancourt*, *D'la braise* ! etc., etc., nous pouvons souhaiter bon voyage à son nouveau refrain :

Je cherche fortune
Autour du *Chat Noir*,
Au clair de la lune
A Montmartre le soir !

La lune était moins claire
Lorsque je rencontrai
Mademoiselle Claire
A qui je murmurai :
« Comment vas tu, la belle ?
— Et vous ? — Très bien, merci.
— A propos, me dit elle,
Que cherchez-vous ici ? »

Au refrain.

La lune était plus sombre
En haut les chats braillaient,
Quand j'aperçus dans l'ombre,
Deux grands yeux qui brillaient.
Une voix de rogomme
Me cria : « Nom d'un chien !
Je vous y prends, jeune homme !
Que faites-vous ? — Moi... Rien !... »

Au refrain.

La lune était obscure
Quand on me transborda
Dans une préfecture,
Où l'on me demanda :
« Etes-vous journaliste,
Peintre, sculpteur, rentier,
Poète ou pianiste ?...
Quel est votre métier ? »

Au refrain.

Les « Refrains du Chat Noir » ne tardèrent pas à être

publiés à part à la diligence d'Aristide Bruant. Salis en autorisa la vente au cabaret. Chaque chanson était vendue 50 centimes, Bruant n'en touchant que 35, le surplus était abandonné à Albert Tinchant, cet ancien élève de Jules Lemaître, poète devenu pianiste, qui était chargé de la vente (9).

Puis, brusquement, les réclames cessèrent dans le *Chat Noir* en faveur de Bruant : ce n'était pas encore la brouille, mais il y avait là comme la preuve d'une de ces mesquines jalousies dont le monde des lettres n'est pas exempt. En février 1916, profitant d'un moment d'accalmie dans le service des réquisitions, j'écrivis à Aristide Bruant, tant pour lui demander des nouvelles de son fils, dont je venais d'apprendre la blessure, que pour être fixé sur ce petit point d'histoire littéraire.

La réponse, charmante et trahissant la belle conduite du lieutenant et l'angoisse du père, ne se fit pas attendre. Elle trahissait également sa modestie et, en quelques lignes, évoquait un passé déjà lointain :

Hôtel Suisse
Nice
le 17 février 1916.

Mon cher ami,

En plus d'une balle dans l'aine, qu'il a fallu extraire en octobre 1914, le lieutenant Bruant, aujourd'hui capitaine, a reçu trois balles dans le bras gauche ; la dernière, fin novembre, entrée sous l'aisselle est sortie à côté de l'omoplate, intéressant les nerfs; une première opération, faite à Lyon en octobre 1914, n'avait pas

(9) Pour les collectionneurs, cette indication :

LES REFRAINS DU CHAT NOIR
PAR ARISTIDE BRUANT

Nos 1 — La Ballade du Chat Noir
2 — A Batignolles.
3 — V'là le choléra qu'arrive.
4 — A la Villette.
5 — Le refrain de Maigriou.
Nos 6 — Alleluia.
7 — Serrez vos rangs.
8 — Le Trompette.
9 — Marche des dos.
10 — A Montparnasse.

Chaque numéro, 50 centimes, franco, contre un mandat ou timbres-poste, Paris, Aristide Bruant, auteur-éditeur, 91, rue de Belleville. (*Le Chat Noir*, 20 décembre 1884.)

réussi convenablement, presque tous les doigts étaient restés inertes. Il a donc fallu recourir à une nouvelle intervention chirurgicale qui a eu lieu la semaine dernière à l'hôpital Buffon, rue (boulevard) Pasteur à Paris.

L'opération a consisté en : ablation de 3 centimètres de tronc médian, puis rapprochement par élasticité et suture.

On annonce la guérison comme certaine, mais il faudra, parait-il, des mois ! Espérons.

Passons maintenant à Mont-Martre.

C'est en 1884, en été, que je suis venu pour la première fois au *Chat Noir*. Je chantais alors à l'Horloge, aux Champs-Elysées, et vous vous trompez en croyant que je pouvais porter ombrage. Non, j'étais considéré comme un simple cabot de caf' conce et, par conséquent, peu dangereux, mais comme je faisais recette Salis m'autorisait à chanter mes chansons, tout en me laissant payer mes bocks.

Voilà, mon cher ami. Si je puis encore vous être utile, ne vous gênez pas, usez et abusez, je suis entièrement à votre disposition.

Avec mes sentiments les meilleurs, je vous envoie l'expression de mon affectueuse sympathie.

ARISTIDE BRUANT.

J'ignore ce qu'est devenu Bourgoin. Je n'en ai pas entendu parler depuis bien longtemps.

J'ai laissé subsister jusqu'au post-scriptum de cette lettre, parce que, lui aussi, révèle la solidité des affections de Bruant. Notre ami Georges Bourgoin, de préfet devenu percepteur, était un ancien camarade de Bruant au lycée de Sens, esprit des plus distingués, d'ailleurs, et rien n'était aussi touchant que l'amitié qui unissait les deux hommes que la vie avait dirigés dans des sens si différents. Jamais je ne voyais l'un sans qu'il me demandât des nouvelles de l'autre.

§

Un chien, deux chiens, trois chiens, des bottes ! Un pantalon de velours à côtes que complète (*sic*) un gilet à revers et une veste à boutons de métal ! un cache nez rouge au mois de mai, une chemise rouge en tout temps ! Sous un vaste chapeau à la

va-te faire-lanlaire, la tête, belle et douce, d'un Chouan résolu. Le passant, inquiet, s'arrête et interroge :

— Bon Dieu ! qu'est-ce que c'est encore que celui là !

Celui-là c'est Montmartre, Montmartre tout entier, qui prend le frais devant sa porte : Aristide Bruant, l'auteur de *Saint-Lazare*, né à Courtenay (Loiret), le 6 mai 1851.

Sous la signature omnibus de « Pierre et Paul », qui aurait, cette fois-là, couvert de son loup l'amusante figure de Courteline, par cette brève et désinvolte présentation, débute, dans les *Hommes d'aujourd'hui*, la biographie d'Aristide Bruant.

Un soir de juin 1885, en effet, « le Chat, le grand Chat Noir, roi de Montmartre (au temps des verbes près, c'est une citation de Louis Marsolleau) avait changé de demeure. Il avait quitté, pour n'y plus revenir, drapeaux au vent, musique en tête, le boulevard Rochechouart, et s'en était venu, rue de Laval, en son hôtel, parmi les peintures, les marbres sculptés et les fleurs (10) ».

On sait comment la rue de Laval devint bientôt la rue Victor-Massé, malgré les protestations et les bandes de calicot qu'amena ce changement de nom. Quant à l'ancien bureau de poste du boulevard Rochechouart, loin d'être à nouveau désaffecté, il resta cabaret et se contenta de changer d'enseigne. Bruant s'y était aussitôt installé et y avait ouvert le « Mirliton ».

Le *Parce Domine* ayant été transporté à dos d' « académiciens » (Salis en avait fait revêtir l'uniforme à ses garçons), à l'hôtellerie, rien ne restait des œuvres d'art et du mobilier qui garnissait l'ancien *Chat Noir*, rien, sauf une chaise Louis XIII que Salis avait oubliée et qu'il eut l'imprudence de réclamer. Bruant la suspendit au plafond en guise de lustre, et elle donna naissance à cette scie que l'Elysée-Montmartre ne tarda pas à transformer en quadrille :

Ah ! mesdames, qu'on est à l'aise
Quand on est assis sur la chaise Louis Treize !

(10) *Le Chat Noir*, 20 juin 1885.

Elle est à Rodolphe et cependant
Pour s'asseoir dessus faut aller chez Bruant

Bruant n'était pas « roi de Montmartre », ainsi que s'intitulait Salis, il était même plus que « Montmartre tout entier », il était tous les quartiers et les faubourgs de la banlieue : Saint-Ouen était un de ses fiefs, et non des moins aimés. N'y avait-il pas là, plus qu'ailleurs, des petiots qui grelottaient et des irréguliers victimes de l'iniquité sociale, ces « esclaves ivres », capables d'une bonne action autant que d'un crime, ayant eux aussi leur « chevalerie », sachant être galants hommes à leur manière, et dont les compagnes, si méprisables semblassent-elles, n'avaient point tout à fait abdiqué la petite fleur bleue !

Un jour qu'i faisait pas beau,
Pas ben loin du bord de l'eau,
Près d'la Seine ;
Là où qu'i pouss' des moissons
De culs d'bouteill's et d'tessons
Dans la plaine ;
Ma mèr' m'a fait dans un coin,
A Saint-Ouen.

Tous ceux d'une génération qui s'en va ont connu le Mirliton de Bruant, mais ce sont, aujourd'hui, des « survivants ». Combien de morts parmi ceux qui le fréquentèrent, et Méténier et Tailhade, qui le premier l'y conduisit, et qui a brossé de cette nouvelle hypostase du cabaret du boulevard Rochechouart ce vivant tableau :

Le monde y vint, élégant et nombreux, toute une piaffe d'équipage, de viveurs et de femmes habillées. Cela était à la fois très peuple et très fashionable, comme sans doute les Porcherons, au XVIIIe siècle, ou les petits théâtres du second Empire.

Les belles dames qui se risquaient là, dans un joli geste quelque peu timide et quelque peu osé, y prenaient place néanmoins sans trop de crainte, car elles n'ignoraient pas que — pour citer un mot de Chamfort — « la bonne compagnie était en cet endroit comme partout ailleurs, et la mauvaise excellente ».

Debout sur une table, Aristide Bruant vociférait les couplets

argotiques, invectivait l'auditoire, se promenait de long en large à travers les chopes et sur la tête des clients. Il obligeait les visiteurs à chanter avec lui dans un terrible unisson, à escalader les tables grandes comme un mouchoir de poche ; il bousculait sans égards les messieurs ventripotents, éconduisait les goujats, défendait à coups de poing et d'invectives sa porte contre les alphonses, les poivrots, les femmes seules et les femmes saoûles, ne permettait pas au premier venu de gobelotter dans son hôtellerie (11).

C'était une terrible besogne que de maintenir un semblant d'ordre dans ce désordre. La salle débordait, on était empilé jusque dans l'étroit cagibi qu'au temps de Salis on avait baptisé l'« Institut ». Les chaises étaient tellement les unes contre les autres qu'on ne pouvait faire un mouvement ou chercher à les déplacer ou à prendre un peu d'aise sans heurter quelqu'un derrière soi, empilement qui parfois ne laissait point d'être plaisant. Ainsi, un soir :

— Pardon, Monsieur, j'ai des genoux, hasarda, douce, une voix de femme.

Je me retournai pour m'excuser et nous éclatâmes de rire. C'était Gabrielle Fleury, qui devait profiter des leçons qu'elle prenait inconsciemment des chansons de Bruant dont lui parvenaient des bribes. En 1897, elle fit, au « Grand Guignol », une inoubliable création du personnage de Violette, dans ce drame angoissant d'Oscar Méténier, *Lui*, ce cycle de l'enfer que n'avait point prévu le Dante.

Alors qu'Eugène Sue écrivait de chic ses *Mystères de Paris*, ne connaissant guère de l'argot que ce qu'en avait écrit Vidocq (ou plutôt avait-il prêté son nom), inventant quand il ne savait pas, comme il imagina de toutes pièces cette auberge du Lapin blanc qui, plus tard, fut, à l'usage des bourgeois désireux de visiter les dessous de Paris, agencée d'après la description du romancier, nul, autant que Bruant, ne connaissait nos bas-fonds, n'en avait étudié les mœurs et le parler, qu'il notait au jour le jour.

La comparaison et le parallèle font, comme la *Lettre* de

(11) *Plâtres et Marbres*, p. 36-37.

Fénelon *à l'Académie Française*, partie de notre méthode d'enseignement. On ne saurait, tout uniment, reconnaître l'originalité d'un écrivain, il faut, coûte que coûte, le rattacher à un autre, lui trouver des atavismes littéraires, établir son « hérédité », quand ce ne sont pas des tares. Heureux encore, quand on ne cherche pas à démontrer qu'il ne fut qu'un prête-nom et qu'il n'a pas écrit ses ouvrages. On connaît l'antienne : Bacon ou lord Rutland, tels sont les auteurs des œuvres de Shakespeare, la cryptographie s'en mêle et de ce long débat peut-être demeurera-t-il seulement une ballade vengeresse de M. Jules de Marthold, à la condition qu'il consente à la publier :

Bacon, dit l'un, qui se croit fort.
Un autre autrement t'écussonne...
Toi, reste boucher de Stratford,
Tes œuvres ne sont de personne.

Fidèle à cette méthode, on a voulu trouver à Bruant des précurseurs, — ses Hégésippe Simon — et on a nommé Auguste de Châtillon, André Gill et Louis de Gramont. Pauvre Châtillon, peintre non sans talent qui, en une vieillesse qui fut calamiteuse, survécut longtemps au cénacle romantique qui l'avait connu jeune et glorieux, chantre heureusement inspiré des derniers moulins de Montmartre, il ne méritait pas ce méchef que le seul poème qui ait subsisté d'un recueil oublié soit cette fantaisie, amusante mais sans portée, *la Levrette en paletot*. Vouloir en faire dériver l'œuvre poignante de Bruant, quel pavé de l'ours, capable d'écraser sous son poids de plus résistants ! Qu'on relise *la Levrette*, bluette sans prétention, qui divertit parce qu'elle apportait une note relativement nouvelle — n'avions-nous pas eu Vadé et toute la poésie poissarde? — mais elle ne contient même pas un seul mot d'argot.

Quant aux poèmes, qu'ils aient été de Louis de Gramont ou de Gill, composant les deux premières éditions, si différentes l'une de l'autre, de la *Muse à Bibi* (12), des mots

(12) Cf. *Merçure de France*, 15 octobre 1924.

d'argot y ont bien été plaqués, empruntés aux dictionnaires de Delvau ou de Larchey plutôt qu'au parler surpris dans la rue des mauvais garçons de la Villette ou de Ménilmontant, mais la ressemblance, si ressemblance il y a, s'arrête là. Au lieu du cri de pitié, du glas de misère, de l'invective de révolte, qui rendent vivantes et vraiment belles les chansons de Bruant et qui lui valurent l'admiration et la fraternelle amitié de grands cœurs, telle Séverine, tout juste trouve-t-on des poèmes plus ou moins longs, souvent trop longs, où Jacques Prolo est « blagué » plus que pourtrait. Saurait-on dans ce pochard qui invective contre la lune retrouver un miséreux de Bruant ? Leurs personnages tiennent du « sublime » plus que de l'escarpe. Ils évoquent « Mes Bottes » et pas autre chose.

Reste une œuvre d'une qualité supérieure, œuvre de poète et œuvre d'artiste, la *Chanson des Gueux* de Richepin. Ici le rapprochement est légitime et s'impose. Sans vouloir diminuer en rien les qualités d'un livre charmant qui fut un ravissement pour ceux qui le lurent en leur avril, on peut dire qu'en raison même de ces qualités la *Chanson des Gueux* diffère profondément des chansons de Bruant, laissant à celles-ci, au point de vue humain, une incontestable supériorité. Virtuose d'une extraordinaire habileté, Richepin a multiplié les trouvailles, semé dans ses rimes et dans ses rythmes une délicieuse fantaisie, émaillé le classicisme de sa phrase, muscade et cayenne combinés, de ce qu'il fallait d'argot pour en relever le goût. Mais, par son excellence même, tout cela est trop littéraire, le « rhétoriqueur » apparaît, d'une surprenante dextérité, mais rhétoriqueur.

Ses personnages sont amusants, drôlement campés, font à la société, qui s'esclaffa plus qu'elle ne s'indigna, un pied de nez moqueur. Ils semblent toutefois appartenir à l'imagination du poète plus qu'à la réalité. La pitié manque, comme aussi le cri de haine et de révolte.

Bruant, lui, s'est au contraire penché sur ce flot, défer-

lant sous ses yeux, du crépuscule à l'aube des misères humaines, misères morales et misères physiques; il a entendu, compris et rendu le thrène gémissant du misérable qui grelotte de froid et de faim : « C'est i la fièvc ou ben la faim ? », le lamento de la pierreuse, la vendeuse d'amour au rabais, enfermée, le cœur chaviré, à Saint-Lazare. C'est là une transposition et d'un art parfait. Son chevalier ne s'appelle point des Grieux, un « surin » remplace pour lui l'épée à fine coquille; pourtant, aussi bien dans le honteux immeuble du faubourg Saint-Denis que dans la charrette, entourée d'archers, qui conduit au Havre-de-Grâce, où on les embarquera pour l'Amérique, les « femmes du monde », nous la connaissons celle qui écrit de la prison à son « pauv' Polyte » : elle s'appelle Manon, et Manon n'a jamais rien écrit d'aussi touchant.

Les « filles » de Bruant! malgré soi on songe à Toulouse-Lautrec qui, lui aussi, les a vues et les a dessinées, et l'œuvre du peintre contient une part égale de tristesse, et sa portée philosophique n'est pas moindre.

Il les a vues plâtrées, affaissées, ruinées qu'il nous montre et qui sont comme les plaies vivantes d'une société mauvaise auprès de laquelle il nous faut vivre ; loin de cacher ces plaies, il les étale au soleil et les expose dans leur crudité. Pour les noceurs avilis, brûlés par l'absinthe ou qui en reçoivent comme le vert reflet, il fait de même. Il ne voit pas « gai », il voit « juste » (13).

Ce qui s'applique au peintre s'applique également au chansonnier, dont trois affiches de Lautrec constituent de si vivants portraits.

Sa pitié ne va pas seulement à la fille emprisonnée.

Ce « cocardier » — ce n'est pas un reproche — qui a si bellement chanté son régiment et au *113e de ligne* a joint *la Noire* et *Serrons nos rangs*, avec une géniale seconde vue telle qu'on a peine à croire qu'il n'y soit point passé lui-

(13) H. Maindron : *Les Affiches illustrées*, Paris, G. Boudet, 1896, in-8, p. 110.

même, a divulgué et stigmatisé, avant que la presse s'en mêlât, les horreurs des bagnes militaires :

A Biribi c'est là qu'on crève
De soif et d'faim,
C'est là qu'il faut marner sans trêve,
Jusqu'à la fin !...
Le soir on pense à la famille
Sous le gourbi...
On pleure encor' quand on roupille
A Biribi.
. . . .
On est sauvag', lâche et féroce,
Quand on revient...
Si par hasard on fait un gosse,
On se souvient...
On aim'rait mieux, quand on s'rappelle
C'qu'on a subi,
Voir son enfant à la Nouvelle
Qu'à Biribi.

Sans doute, ils ne sont pas très recommandables, les héros de Bruant, mais est-ce leur faute s'ils sont nés comme des champignons sur le fumier ? Ils ignorent le plus souvent l'honnêteté, mais où l'auraient-ils apprise : sur le trottoir, chez le bistro qui a tôt fait de devenir recéleur, ou dans les taillis du Bois de Boulogne ?

Au reste, valent-ils beaucoup mieux et sont-ils plus intéressants, les promeneurs attardés, rôdeurs d'une autre espèce, qui, la nuit tombée, cherchent aventure, par les futaies, entre la Cascade et la Porte-Dauphine ? Les déesses, auxquelles ils voudraient « encore enlever des ceintures », les ont depuis longtemps abandonnées à leurs compagnons ; et il n'y a pas à s'étonner si, entre leurs mains, ces ceintures ont tôt fait de devenir une arme redoutable :

Alors c'est l'heur' du rendez-vous
Des purotins et des filous
Et des escarp' et des marlous
Qu'ont pas d'besogne,
Et qui s'en vont toujours par trois
Derrièr' les vieux salauds d'bourgeois

Leur fair' le coup du pèr' François,
Au bois d'Boulogne.

On le remarquera, malgré la violence de l'expression, nécessaire en de tels poèmes, Aristide Bruant est et demeure un poète chaste. A ces dévoyées que font défiler devant nous les chansons de quartier, leur triste métier semble apparaître comme une inéluctable nécessité : elles subissent le michet sans plaisir, plutôt avec répulsion, le conduisant au garni comme on va à l'atelier. Cette admirable eau-forte de Rops : « Le vol et la prostitution dominant le monde », pourrait servir de frontispice aux chansons de Bruant, à côté des inquiétants croquis de Toulouse-Lautrec et de Steinlen. N'a-il a pas eu la chance singulière de trouver des artistes capables d'illustrer son œuvre page par page, quand ils ne l'ont pas synthétisée en un dessin d'un faire plus large, où seule apparaît une tête de fille, éloquente comme un symbole ?

Alors que, le plus communément, la chanson de café-concert — aujourd'hui détrônée par le cinéma — et, trop souvent, la chanson de cabaret reposent sur des sous-entendus à peine voilés, aucun émoi charnel n'émane de l'œuvre de Bruant. Ce n'est pas le nu du modèle dans l'atelier, mais plus chaste encore celui des planches d'un traité d'anatomie.

Le poète dit, et crûment, ce qu'il veut dire. Pourtant, dans sa brutalité, son langage est sain. Il ignore le verre des boudoirs de Mendès et leurs cantharides, ainsi qu'il ignore les men songes des paradis artificiels.

L'amour tient peu de place dans son œuvre. Le premier fut toujours le meilleur, celui dont hommes et femmes ont gardé la plus douce souvenance :

Ma rosse
De gosse !...
Alle allait quéqu'fois aux fortifs,
Avec un ruban dans ses tifs
Et des faveurs à sa liquette ;
All'tait déjà vache et coquette...

A garçonnait dans les fossés,
Alle en avait jamais assez...

Les fortifs, mais pour les gigolettes et leurs gigolos, pour les gosses comme pour les vieux, pour les « chemineux d'la ville », c'était le paradis terrestre, le vrai, le seul qui leur fût accessible. Aussi quelle émotion dès qu'on parla de les démolir.

Les fortifs !... C'est la joi' des mômes,
Des malheureux p'tits purotains
Qui peuv'nt pas courir dans les chaumes,
Parc'qu'i's sont des enfants d'putains ;
Parc' que jamais leur moman gagne
Assez pour payer les ch'mins d'fer,
Et qu'i's n'vont pas à la campagne
Mett' leur petit cul au grand air...
. . . .
Les fortifs !... C'est aussi l'asile
Des vaincus, des aînés, des vieux
Qui, n'ayant mêm' pus d'domicile,
Vienn'nt se coucher... là, sous les cieux...
Et, souvent, dans les nuits sereines,
Su' l'talus, qui leur sert de pieu,
I's rêv'nt que c'est la fin d'leurs peines
Et qu'i' sont partis chez l'bon Dieu...

Même à l'hôtel garni, en dépit de la puanteur de l'escalier et de la sentine de l'évier — *A Saint-Lazare* en témoigne — ces tristes amours conservent quelque chose de pur. Ni un mot, ni une allusion n'en ternissent les interlignes. La pensionnaire d'un couvent n'imposerait pas plus de retenue à ses épanchements épistolaires.

Coppée — c'est intentionnellement que je le cite — avait le culte des humbles, Bruant se rapproche de lui par certains côtés : à son indulgence pour les malheureux et les parias se joint une dilection particulière pour les plus innocentes victimes de notre barbarie qui se prétend civilisée, ses grands souffre-douleurs, les enfants et les chiens.

Cette pièce par quoi s'ouvre le troisième volume de *Dans la Rue* et qu'illustra Poulbot — pouvait-on mieux choisir ?

— est charmante. On oublie et la chemise et le cache-nez rouge, et Saint-Lazare et la Roquette, quelques vocables argotiques certifient l'origine. Mais que de douceur attendrie !

LES LOUPIOTS

C'est les petits des grandes villes,
Les petits aux culs mal lavés,
Contingents des guerres civiles
Qui poussent entre les pavés.

Sans gâteaux, sans joujoux, sans fringues,
Et quelquefois sans pantalons,
Ils vont, dans de vieilles redingues
Qui leur tombent sur les talons.

Ils traînent, dans des philosophes,
Leurs petits pieds endoloris,
Serrés dans de vagues étoffes...
Chaussettes russes de Paris !

Ils se réchauffent dans les bouges
Noircis par des quinquets fumeux,
Avec des bandits et des gouges
Qui furent des loupiots comme eux.

Ils naissent au fond des impasses,
Et dorment dans les lits communs
Où les daronnes font des passes
Avec les autres et les uns...

Mais ces chérubins faméliques,
Qui vivent avec ces damnés,
Ont de longs regards angéliques,
Dans leurs grands châsses étonnés.

Et quand ils meurent dans ces fanges,
Ils vont, tout droit, au paradis,
Car ces petits-là sont les anges
Des ruelles et des taudis.

C'est les petits des grandes villes,
Les petits aux culs mal lavés,
Contingents des guerres civiles
Qui poussent entre les pavés.

Ainsi, suivant le mot du *Matin*, le poète prouvait-il

« que la fange peut, comme l'eau de la source, refléter le ciel » (14).

Il ne lui suffit pas d'avoir chanté *Les Quat'Pattes*, « les voyous, les clebs ed' barrière » ; à nouveau, sous le titre *Les braves gens*, il les célébra :

Chiens de Paris, chiens de province,
Chiens de riches... de purotains,
Chiens de manants ou chiens de prince,
Chiens de bigotes... de putains,
Chiens errants ou chiens à l'attache,
Et vous, courageux chiens d'agents
Qui faites la chasse à l'apache...
Tous les chiens sont de braves gens ! (15)

En dehors de la pitié, de l'indulgence, et aussi des colères — tout dépend des tempéraments et des moments — que doit soulever l'œuvre de Bruant chez quiconque la comprend et la goûte, une philosophie s'en dégage, résignée et désabusée. C'est le côtier — il a disparu avec les omnibus — le pauvre vieux qui vit d'un salaire de famine, le dernier qu'il puisse « toucher, et qui interpellant son cheval, vieux comme lui, et qui, comme lui, n'est « plus bon qu'à travailler », se pose cet insoluble problème :

Ça t'étonn'?... ben vrai, tu m'épates :
C'est la vi'... faut porter l'licou
Tant qu'on tient un peu su' ses pattes
Et tant qu'on peut en foute un coup.
Et pis après, c'est la grand'sorgue,
Toi, tu t'en iras chez Maquart,
Moi, j'irai p't'êt ben à la Morgue,
Ou ben ailleurs... ou ben aut'part.

(14) 12 février 1915.

(15) A ce sujet, une anecdote. Elle égaiera un peu ces notes qui ne sauraient être toujours des références bibliographiques. C'était un soir, dans un restaurant de la rue La Rochefoucauld ; à la table voisine, un homme d'un certain âge dinait à côté d'une poule qui, outrageusement maquillée, se défendait avec l'énergie du désespoir contre la quarantaine depuis longtemps dépassée. Sur ses genoux, un affreux roquet dont elle n'avait pas consenti à se séparer.

— Et comment appelles-tu ton chien ?

— Cleb.

— Drôle de nom... Pourquoi l'appelles-tu Cleb ?

— Es-tu bête : ça veut dire chien en anglais.

§

Mais, dès que sonnaient deux heures du matin, Bruant mettait tout le monde à la porte, sifflait ses chiens, empoignait son bâton de toucheur de bœufs et, sa limousine sur l'épaule, grimpait bien vite « là-haut », 16, rue Cortot, dans son trou de feuilles, en plein bois... pour se désintoxiquer de la fumée, des hurlements des poivrots, des « galopins », de la sottise humaine... pour dormir à l'air et composer ses chansons en écoutant siffler les merles et chanter les fauvettes, dans les lilas de son « parc », — un parc de plus de 6.000 mètres (16) !

La maison de Bruant a depuis plus de quinze ans disparu, et au coin de la rue des Saules et de la rue Cortot a été remplacée par un coquet hôtel particulier, qui, lui au moins, ne défigure pas la Butte. C'était une des nombreuses et problématiques résidences que la légende prêtait à Gabrielle d'Estrées, et il faut soupçonner de quelque imagination Oscar Méténier, qui n'avait point sous les yeux un rapport de police — il savait à merveille les utiliser — lorsqu'il fait habiter, « il y a quelques siècles », le « château des Saules », par Ignace de Loyola et les premiers jésuites. Cette fantaisie historique lui permet, il est vrai, de faire coucher le chansonnier populaire, dont une plaque à la lourde porte attestait la présence réelle, dans le chœur de la chapelle des jésuites et procéder à ses ablutions dans l'ancienne sacristie. C'est là ajouter un peu de pittoresque au logis, qui, par lui-même, en avait déjà suffisamment.

Derrière la maison, écrivait Méténier, et sur la pente nord de la Butte, un vaste clos, terminé par une merveilleuse charmille qui conduit à une salle à manger d'été construite en planches et tapissée d'affiches multicolores. Des plantes grimpantes recouvrent le tout et forment un dôme naturel qui font de cette installation un séjour embaumé et toujours frais, même dans les plus chaudes journées de l'été.

Non loin de là, les communs, la cuisine, l'office, la chambre

(16) Georges Cain, *op. cit.*, p. 313-314.

de François, à la fois jardinier, valet de chambre et sommelier ; plus loin le chenil, le pigeonnier et le toit à cochon (17)...

Là, en ce coin de Montmartre où on se serait cru à dix lieues de Paris, sous le dais de verdure que formaient des arbres séculaires, ormes, peupliers, chênes, parfumé au printemps par l'odeur fine et pénétrante des tilleuls où pépiaient des oiseaux, Aristide Bruant menait une existence calme, bourgeoise, presque campagnarde.

Il se lève tard, fait un tour de jardin en sabots et veste du matin, suivi de ses chiens, puis déjeune. Le couvert est toujours mis pour les camarades qui ne reculent pas devant une ascension matinale ; n'ai-je pas dit déjà que Bruant est le plus affable et le plus dévoué des amis ?

Puis Bruant passe selon la saison dans son cabinet ou dans sa salle à manger d'été, s'assied devant son piano ou devant sa table et se met à l'œuvre.

— Il n'y a que dans ce décor, dit-il, au milieu de ce grand calme, que l'inspiration me vient.

Disons un mot de son procédé de travail ; Bruant n'invente rien, mais si une idée, un mot, fait surgir en lui un sujet de chanson, il y pense longuement ; il coupe mentalement ses couplets, puis il écrit.

Parfois la chanson vient d'un seul jet; le plus souvent, il l'écrit dix fois avant de se déclarer satisfait et de la fixer dans une forme définitive. S'il doit employer un mot d'argot, il s'enquiert, s'assure qu'il est encore dans la circulation, qu'il n'a pas été remplacé par un plus neuf. Il a le souci de l'exactitude poussé au suprême degré ; il veut être actuel, précis. Rien n'égale sa joie de découvrir le premier un vocable nouveau et d'en user. De là, cette intensité d'expression, si frappante dans la moindre de ses œuvres.

A six heures, Bruant dîne très légèrement ; il fait son « lézard » jusqu'à neuf. Alors il s'habille, endosse à regret sa veste de velours à côtes, chausse ses bottes, jette son grand manteau sur ses épaules, se coiffe de son vaste chapeau et descend au cabaret d'où il remonte à deux heures du matin (18).

(17) Méténier, *op. cit.*, p. 28.
(18) Méténier, *op. cit.*, p. 29-30.

Il est bon de le répéter, Aristide Bruant est plus qu'un chansonnier, c'est un poète qui a su mélanger dans son œuvre « les audaces les plus argotiques aux plus profondes visions ».

Il y a du « mauvais garçon » dans ce poète sans gêne, mais non sans souci, car ce qu'il a vu lui a donné une grande pitié pour ceux d'en bas, et soufflé contre ceux d'en haut une blague virulente (19).

François Coppée, ce fin et ce délicat, et cet affectueux aussi, ne s'y trompait pas, lorsque en 1891 il écrivait au comité de la Société des gens de lettres pour appuyer la candidature d'Aristide Bruant, dont il était un des parrains, cette apostille reproduite en fac-similé en tête de la nouvelle édition de *Dans la Rue* :

C'est avec plaisir que je présente à mes chers confrères du Comité des Gens de Lettres le bon chansonnier Aristide Bruant, et que je lui sers de parrain. Je fais grand cas de l'auteur de *Dans la Rue* et je le tiens pour un descendant, en ligne directe et légitime, de notre Villon. Rien de « livresque », rien d'artificiel, dans ses vers, d'un jet si naturel, d'un accent si populaire. En sortant de la « chambre des horreurs » de son livre, on emporte cette pensée, triste et consolante à la fois, que le vice et le crime connaissent la souffrance et que les monstres sont à plaindre. Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais non sans tendresse, cherche son inspiration dans le ruisseau ; mais il y voit aussi briller un reflet d'étoile, la douce pitié.

FRANÇOIS COPPÉE.

Paris, 21 avril 1891.

En 1895, désireux de prendre quelque repos, car le métier de cabaretier lui paraissait fatigant et il avait assez de ce cabotinage quotidien, Aristide Bruant céda le *Mirliton*, après l'avoir dirigé lui-même dix ans. Il cessa de chanter, laissant à d'autres le soin d'interpréter son œuvre qu'il poursuivait. En 1900, il reparut boulevard Beaumarchais,

(19) Pierre Vrignault : *Anthologie de la Chanson française*. Paris, Delagrave, s. d. in-12, p. 417.

sur la scène du concert de l'Epoque, théâtre de ses débuts, dont il était devenu propriétaire depuis 1898, et ce fut la triomphale série d'auditions de l'Empire, couronnement de sa vieillesse, qu'allait suivre un nouvel engagement, lorsqu'une brusque crise d'angine de poitrine enleva, dans sa soixante-treizième année, le chansonnier qu'avait déjà durement atteint la mort glorieuse du capitaine Bruant.

La levée du corps eut lieu, rue Christiani, le 13 février 1925, au milieu d'une affluence considérable de personnalités littéraires et artistiques, par « un de ces matins ternes de Paris que le disparu évoquait jadis en images dures comme gravées à l'eau forte... Celui qui remplit Paris d'une clameur éternellement revendicatrice, nota *Comœdia*, est parti discrètement, silencieusement, en homme du monde » (20).

Le cercueil, couvert de fleurs, fut transporté à Subligny, à un kilomètre de Sens, où il fut, dans le cours de l'après-midi, placé dans un caveau de famille.

Aristide Bruant — à part quelques envieux — laissait d'unanimes regrets, et nul ne les exprima peut-être avec autant d'émotion qu'Yvette Guilbert, qui avait été pour lui une admirable interprète, dans un article de *Paris-Soir* intitulé : « Comment j'ai compris Bruant ».

Comme j'aimais Bruant ! Son immense talent ! Sa miséricorde ! Je le revois, il y a 38 ans, chez Léon Sari, le dernier d'Artagnan du boulevard ; il recevait Bruant à son château de Fortvaches en Seine-et-Oise, et la curieuse silhouette d'Aristide Bruant effarait les habitants du petit village. Moi, toute jeunette, je le regardais, ne me doutant guère qu'un jour je deviendrais son interprète ! Et plus tard, devenue l'Yvette aux gants noirs, je fus menée l'entendre en son cabaret par Hugues Le Roux et le grand bouleversement se fit en moi.

. . . .

Un jour, il m'expliqua, avec force anecdotes, la « Chevalerie » de « ses marlous ». « Les derniers chevaliers se battant pour leur

(20) *Comœdia*, 14 février 1925.

dame », disait Bruant — leur point d'honneur, leur spéciale qualité de conscience et d'inconscience et, comme je lui demandais avec cette timidité en art qui, même aujourd'hui ne m'a pas quittée et ne me quittera jamais : « Dis-donc, Bruant, crois-tu que je saurais chanter tes chansons? » il m'empoigna par les épaules, m'embrassa et, la voix chavirée: « T'en as de bonnes, avec ta modestie ! Mais voyons, avec ton talent et un cœur qui saigne! Vas-y ma grande !! ». Et j'y allai... Jamais je n'ai oublié ces mots-là, c'était un soir, chez Raoul Toché. Bruant a saigné lui aussi... c'est pourquoi sa muse rouge chanta si bellement la Justice et la Pitié.

Son œuvre est aussi populaire à l'étranger que chez nous. A la bibliothèque de New-York, de Boston, de Philadelphie, se trouvent de nombreux ouvrages américains, anglais, allemands, italiens, analysant l'*œuvre* du grand chantre montmartrois.

Pour les « Etrangers » il représentait, avec Salis, Montmartre. Le maquillage voulu de sa muse était compris d'eux. Son argot accusait, de plus fortes lignes, les dessins de sa pensée généreuse. Il aimait *les déchus*, comme François d'Assise les lépreux, en toute pitié.

Comment chanter Saint-Lazare sans sangloter? Comment ne point caresser tous ceux qui sont giflés? J'adore Bruant qui me rendit pensive... Que Dieu l'accueille...

§

L'œuvre de Bruant ne se borne pas, comme on sait, aux chansons qui forment *Dans la Rue* et *Sur la Route*. En dehors des romans populaires écrits en collaboration avec Arthur Bernède, dont l'un au moins, ces *Bat d'Af* où évolue cette ineffable « Môme Pipi » — dont on devine sans peine l'origine du surnom — fut porté à la scène, le chansonnier a composé, aidé par Léon de Bercy, un remarquable dictionnaire d'argot, dont la première partie, *Dictionnaire français-argot* est malheureusement seule parue(21).

Puis, en dehors de ses deux premières chansonnettes,

(21) 1901. — Une nouvelle édition, augmentée d'un supplément, a paru en 1905, portant la firme de la maison Flammarion, in-8. Aristide Bruant y donnait comme sienne l'adresse même du concert de l'époque, 10, boulevard Beaumarchais.

combien de pièces, aujourd'hui oubliées, auraient mérité d'être recueillies et formeraient un précieux complément aux cinq volumes que tous possèdent.

La Lanterne de Bruant, cette brochure hebdomadaire publiée chez Fayard de 1897 à 1899, tandis que *le Mirliton* s'obstinait à paraître le plus irrégulièrement possible, contient nombre de pièces, si peu connues qu'elles offrent presque le charme de l'inédit.

Tout d'abord, cette *profession de foi* :

PROFESSION DE FOI

Or, voilà : j'allume un' lanterne
Avec Trublot, mon vieux copain,
Et son poteau Bibi-Chopin.
Mais vous saurez, pour vot' gouverne,
Qu'on y va jacter, trublotter
La bonn' parole et la bonn cause.
Tant pis pour ceux qu'ça f'ra tarter,
I's s'torcheront avec not' prose.

Nous on n'écrit pas pour les tantes,
Pour les p'tits crevés qu'ont l'foi' blanc,
Ni pour les gonciers qu'ont pas d'sang,
Pour les michets ni pour les pantes ;
Ni, non pus, pour les avachis...
Pour les arrivés avant terme,
Qui font des magn' et des chichis
Pasqu'i's sont du Faubourg Saint-Germe.

Nous on écrit l'argot des zigues,
Des Bibi, des Eloi Constant
Qui la r'lèv' à Ménilmontant
Et qui s'en vont poissant des cigues.

On écrit l'argot des aminches...
L'argot des vrais... l'argot des purs
Qui vont s'laver les pieds aux durs
Avec les escarp' et les grinches.

Donc on va rouscailler bigorne,
On va s'payer du largongi...

Jy, les garçons... jy... trois fois jy !
Qu'on se l'rabache et qu'on se l'corne :
Tous les sam'dis on la donn'ra,
Et, qu'on y gagne ou qu'on y perde,
On écrira quand i' l'faudra :
Merde !
Pour celui qui s'en fâch'ra.

ARISTIDE BRUANT.

Outre Paul Alexis que l'on a déjà reconnu sous son pseudonyme de Trublot, la *Lanterne de Bruant* comptait comme collaborateurs Léon de Bercy qui signait Bibi-Chopin, Georges Loiseau qui y publia de savoureuses études paysannes, Michel Morphy, Courteline, Willy, Charles Quinel, etc., etc. ; bref, une équipe qu'aurait pu lui envier une revue importante.

Jules Jouy avait écrit le *Paralytique*, Bruant lui a donné dans sa *Lanterne*, une heureuse réplique. On retrouve là, tels que les écrivit Emile Zola, les personnages de *la Terre*, joignant à tous les vilains instincts de la bête humaine l'effroyable et congénitale cupidité des champs ; n'est-ce point Buteau reprochant crûment au père Fouan le peu qu'il mange et demandant au ciel la mort du vieillard, s'il n'ose la provoquer ?

BUCOLIQUE

Il a partagé tout son bien
Entre ses garçons et ses filles.
Maintenant il vit comme un chien
Supporté dans un jeu de quilles.
Il est tellement ennuyeux
Qu'on le foutrait bien à la porte
Avant que le bon Dieu l'emporte,
Le vieux.

Quand donc pourra-t-on l'enterrer
Ce vieux têtu qui mange encore
Et qui ne peut plus labourer
Et qui s'empiffre et qui dévore ?...
Pourtant il mange avec les bœufs,
Car pour ne plus le voir à table

On l'a remisé dans l'étable,
Le vieux.

Le jour, oublié dans un coin,
Il contemple les champs, la plaine..
Et le bois qui s'enfuit au loin...
Et tout ce qui fut son domaine.
La nuit, quand il ferme les yeux,
Il voit tous ses enfants en rêve
Prier le bon Dieu pour qu'il crève :

....

« O père, qui êtes aux cieux
« Et qui gouvernez sur la terre,
« Quand vous plaira t-il qu'on enterre
« Le vieux ? »

En mai 1898, un Comité d'initiative, composé en tout et pour tout du citoyen Michel Morphy, qui avait fleureté d'assez près avec l'Anarchie pour qu'une candidature trahissant des idées toutes différentes vînt à propos faire oublier ses erreurs passées, résolut de porter aux élections législatives Aristide Bruant dans le quartier Saint-Fargeau.

Le chansonnier accepta. Le temps des fumisteries épiques, qui avait permis à Salis d'inscrire sur son programme la « séparation de Montmartre et de l'Etat », était toutefois passé. Une plaisanterie ne gagne jamais à être renouvelée, puis, tout en n'ayant pas chance d'aboutir, cette candidature si inattendue qu'elle fût, était sérieuse. Rien dans cette affiche, dont *Montmartre et ses chansons* de Léon de Bercy (22) ont conservé le texte, ne la différenciait beaucoup du demi-colombier où a accoutumé de sévir la loquèle électorale. Au demeurant, les raisons qui militaient en faveur de ce choix pouvaient être tenues pour raisonnables.

(22) Paris, H. Daragon, 1902, in-8.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DU 8 MAI 1898

BELLEVILLE-SAINT-FARGEAU

ARISTIDE BRUANT

CANDIDAT DU PEUPLE

CITOYENS ÉLECTEURS,

Les nombreux amis et admirateurs du grand chansonnier populaire Aristide Bruant ont décidé de porter à vos suffrages sa candidature de protestation, nettement républicaine, socialiste et patriote.

Tous les ennemis de la féodalité capitaliste et de la juiverie cosmopolite, véritable Syndicat de Trahison organisé contre la France, voteront pour le poète humanitaire, pour le glorieux chantre de Belleville.

C'est à Belleville-Saint-Fargeau que Bruant a débuté... C'est à Belleville qu'il a connu ses premiers succès.

C'est à son vieux Belleville qu'il revient logiquement par reconnaissance.

BELLEVILLOIS,

Vous l'avez toujours acclamé quand il est venu prêter son concours à vos fêtes de bienfaisance et de solidarité.

Votez donc en masse, dimanche prochain, pour le candidat du peuple : Aristide Bruant.

Le Comité d'initiative.

En dépit de la « conférence, faite le 6 mai 1898 à la salle des fêtes du Lac-Saint-Fargeau, par le citoyen Léon Drouin de Bercy, pour présenter Aristide Bruant aux électeurs de la première circonscription du XX[e] arrondissement de Paris», et du succès personnel que remporta le candidat par les chansons qu'il interpréta au cours de cette réunion, les 525 voix qu'il recueillit ne lui permirent pas de franchir le seuil du Palais-Bourbon.

Le « programme » de Bruant, affiché sur les murs de Belleville, était pourtant bien joli. Contrairement au citoyen Morphy, le poète ne recourait point aux grands mots et au misérable troupeau des lieux communs et autres balançoires électorales : il se contentait de faire appel à la pitié. Mais, n'ayant rien abdiqué de sa personnalité,

n'avait-il pas eu l'imprudence de rédiger son programme en vers, et en vers qui pouvaient être chantés. Faible ? argument contre la « féodalité capitaliste », la juiverie cosmopolite » et le « Syndicat de Trahison » !

Si j'étais votre député,
— Ohe ! ohé ! qu'on se le dise ! —
J'ajouterais *Humanité*
Aux trois mots de notre devise...
Au lieu de parler tous les jours
Pour la république ou l'empire
Et de faire de longs discours,
Pour ne rien dire,

Je parlerais des petits fieux,
Des filles-mères, des pauvres vieux
Qui, l'hiver, gèlent par la ville...
Ils auraient chaud comme en été,
Si j'étais nommé député,
A Belleville.

Je parlerais des tristes gueux,
Des purotins batteurs de dèche,
Des ventres plats, des ventres creux.
Et je parlerais d'une crèche
Pour les pauvres filles sans lit,
Que l'on repousse et qu'on renvoie
Dans la rue !... avec leur petit !...
Mères de joie !...

Je parlerais de leurs mignons,
De ces minables chérubins
Dont les pauvres petits fignons
Ne connaissent pas l'eau des bains.
Chérubins dont l'âme et le sang
Se pourrissent à l'air des bouges
Et qu'on voit passer le teint blanc
Et les yeux rouges.

Je parlerais des vieux perclus
Qui voudraient travailler encore,
Mais dont l'atelier ne veut plus...
Et qui traînent jusqu'à l'aurore,
Sur le dur pavé de Paris,

— Leur refuge, leurs invalides, —
Errants... chassés... honteux... meurtris,
Les boyaux vides.

Je parlerais des petits fieux,
Des filles mèr's, des pauvres vieux
Qui, l'hiver, gèlent par la ville...
Ils auraient chaud, comme en été,
Si j'étais nommé député,
A Belleville.

S'il n'entra pas à la Chambre, Aristide Bruant eut du moins la joie d'y faire entrer, par compensation Constant Honoré), socialiste ivrogne, paillard et braillard, dont il créa le prototype en 1906 et dont le « pays des parlementeurs » compte aujourd'hui quelques exemplaires on ne peut plus réussis.

Ces *Souloloques d'Honoré*, qui paraissaient en placards vendus dans la rue, chaque fois que les circonstances l'exigeaient, étaient parfois bien amusants. Aristide Bruant savait, au besoin, être un ironiste. Exemple :

Quand on est des républicains,
On marche avec la République,
Pas avec les dominicains,
Les bondieusards et tout' la clique.

Ainsi, moi, Constant Honoré,
J'marche pas avec la calotte ;
I' peut crever, Mossieu le curé !
Mon grand-père était sans-culotte...
Les ratichons, j' m'en fous un peu !...
(*Un temps.*)

D'ailleurs, i' faut pas qu'on m'emmerde.
Autrement, ça fait pas long feu...
Un' ! deux !... Messieurs, moi, j'vous dis : « Merde ! »
— « Mange ! » — que yen a qui m'répondront...
Oui, mais i's n'pourront pas y faire,
Avec Honoré... pas d'affront...

Les coups d' tampon, c'est mon affaire :
Qui c'est qu'en veut ?... y a qu'à d'mander.

Un' ! deux !... Messieurs, v'là mon attaque !
Ah ! nom de Dieu ! ça va barder !
(*Un temps.*)
Cocher, veuillez m' conduire au claque.

Peut-être trouvera-t-on que l'argot tient une grande place dans ces citations et que le mot de Cambronne y revient bien souvent : cela tient au monde qu'a décrit Bruant.

La langue verte, remarquait Anatole France, est expressive, mais faite pour exprimer seulement les pires instincts et pour peindre les plus mauvaises mœurs. A cet effet elle est incomparable, comme on peut s'en persuader par ces simples vers que M. Aristide Bruant prête à un personnage dont il est inutile de définir l'état et le caractère :

Alle a pus d' daron, pus d' daronne,
Alle a pus personne,
Alle n'a que moi.
Au lieu d' sout'nir ses père et mère,
A soutient son frère,
Et pis quoi ?... (23)

Il ne convient pas de se montrer plus sévère que le maître de la Béchellerie et mieux vaut (il y a beau temps qu'on a cessé de couper notre pain en tartines) nous ranger à l'avis de Marcel Schwob, cet autre humaniste, quand il disait, en 1891, à M. W. G. C. Byvanck, touriste hollandais, qui, contrairement à beaucoup d'autres, a su voir, entendre et comprendre, et, plus fidèlement que MM. de Goncourt, reproduire les propos qui lui étaient tenus :

Bruant, me dit Marcel Schwob, a découvert une nouvelle veine de poésie, et il est arrivé à son jour et à son heure ; la fortune est venue à lui et il est resté artiste sérieux ; voilà qui promet un succès durable. Mais, d'autre part, presque tout dépend des circonstances. On n'a pas à compter qu'avec soi ; il ne s'agit pas seulement de savoir si, à un moment donné, on possède l'énergie nécessaire pour persévérer ; mais ce sont les autres, les amis, les ennemis, les élèves et imitateurs, qui trompent les prévisions.

(23) *La Vie littéraire*, troisième série, Paris, Calmann-Lévy, 1891 ; in-12, p. 303-304.

On parle toujours des circonstances : eh bien, les circonstances, ce sont ces autres-là. La concurrence est une excellente chose pour tenir l'artiste en haleine. Mais trop d'imitation gâte le marché, comme on dit, elle corrompt le goût du public, — ce n'est pas bien important, je vous l'accorde, — mais elle corrompt aussi le goût de l'artiste même, ce qui est d'un tout autre intérêt. Toutefois, le talent de Bruant est encore en pleine période de croissance et jusqu'ici il n'y a pas de mal. Pourtant, je ne voudrais pas courir le risque de prédictions hasardées, et j'aime mieux jouir de l'originalité, partout où je la trouve (24).

Les imitateurs vinrent, en effet, nombreux et médiocres : le succès les appelait. Mais leurs mauvais vers et les pauvres choses qu'ils récitèrent, en des sous-sols, n'arrivèrent point à corrompre le goût de Bruant, qui, bel et puissant artiste, sut, jusqu'à la fin, conserver son originalité.

PIERRE DUFAY.

(24) W. G. C. Byvanck : *Un Hollandais à Paris, 1891*, préface d'Anatole France, Paris, Perrin, 1892, in-12, p. 38-39.

LES ORIGINES DU GOBINISME EN ALLEMAGNE

D'APRÈS DES LETTRES DE RICHARD WAGNER ET DE Mme COSIMA WAGNER

—

La collection Gobineau, à la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, contient, entre autres documents du plus haut intérêt, la correspondance de Richard Wagner et de sa femme, Mme Cosima Wagner, avec le Comte de Gobineau.

Cette correspondance comprend deux lettres de Wagner et vingt-huit de sa femme ; ces dernières sont les plus intéressantes ; les réponses de Gobineau manquent presque toutes.

Les extraits que nous donnons ici montrent en quelle estime Wagner tenait l'œuvre totale de Gobineau et éclairent d'un jour nouveau les origines, si discutées, du gobinisme en Allemagne. Le texte n'en a été publié, jusqu'à présent, que dans la seconde partie de la biographie allemande de Gobineau, éditée par le professeur Ludwig Schemann, à l'occasion du Centenaire, en 1916.

RICHARD WAGNER A GOBINEAU (1)

Villa Pr. Gangi — Piazza Porazzi — Palermo

(Cachet de la poste : 11 février 1882, — timbrée à l'arrivée à Rome : 13 février 1882.)

Très cher et très honoré ami !

Je vois qu'il faut que j'intervienne moi-même pour faire entendre une voix d'homme au milieu des femmes.

D'après ce que je puis conclure de tout ce qu'on me dit, vous vous êtes plu chez nous et votre séjour vous a été bienfaisant.

(1) Lettre traduite de l'allemand.

Quant aux effets de vos changements ultérieurs de séjour, je n'en ai pas appris des choses bien satisfaisantes. « O Zeus ! pourquoi as-tu créé des femmes ! » s'exclame Etéocle dans Eschyle. Il semble qu'à Rome elles soient furieuses et aussi ailleurs plus entêtées que dévouées : soit ! Vous ne voulez pas rester à Rome au printemps ? Très bien ! vous voulez, en été, aller assister aux représentations de *Parsifal* qui seront données en août et vous voulez partir à une époque où, ni vous ni nous ne pouvons vous posséder, puisqu'à cause des répétitions le tourbillon nous séparera de tous nos amis déjà en juillet. Nous pensons retourner à Bayreuth le 15 mai au plus tard. Mais nous vous invitons à venir vous installer déjà plus tôt à Wahnfried ; tout le service y est organisé pour vous. Joukowsky aussi s'offre à mettre à votre disposition dans sa maison un appartement tout à fait indépendant. Quant à votre besoin de société féminine, nos innombrables filles y satisferont dès le mois de mai. Mais, en outre, au milieu d'avril nous passerons par Rome dans l'unique but d'aller vous y chercher et de vous enlever dans notre wagon salon. Nous nous dirigerons alors lentement vers le Nord et conclurons à Venise le bail d'un superbe, et aussi pour vous, vaste appartement dans lequel nous irons, de Bayreuth, nous installer au commencement de la saison rude, pour donner l'année suivante de nouvelles représentations en Franconie supérieure. Choisissez ! Essayez donc une fois de ne plus aller à Schanameh (c'est ainsi, je crois, qu'on nomme cette localité d'Auvergne) (2). « O Zeus ! pourquoi, etc... »

Soyez bon ! Le mieux serait de venir chez nous tout de suite. Je puis vous envoyer Schnoppauf !

Votre

RICHARD WAGNER.

Monsieur le Comte de Gobineau, Via Solferino, 9 — à Rome — Italie.

MADAME COSIMA WAGNER A GOBINEAU (3)

Bayreuth, 20 novembre 1880.

... J'ai lu *la Renaissance* et ce qui vaut mieux, mon mari l'a

(2) Il s'agit de la localité de Chaméane (Puy-de-Dôme), où la Comtesse de La Tour possédait un château. Wagner donne à ce mot, en manière de plaisanterie, un aspect persan.

(3) Ces lettres ont été écrites en français ; d'où la tournure de certaines phrases et l'orthographe de certains mots.

lue, et il en a l'esprit tout rempli. Il admire l'idée qui vous a inspiré ce beau travail, il est frappé de l'originalité et de la vie des caractères, et il trouve que certaines scènes (celle de la mort de Properzia par exemple) sont de vrais chefs-d'œuvre. Il a suivi, avec le plus vif intérêt, le développement de certaines natures comme celles de Macchiavell, (*sic*), de Michel-Ange, et il a trouvé tant de plaisir à l'entretien du Titien et de l'Arétine qu'il nous en a fait lecture hier soir. Pour moi, je voudrais vous serrer la main et vous remercier pour la pureté et la beauté de certaines figures : Raphaël, Béatrice, je les vois par vos yeux désormais. « La douleur du renoncement, les joies du détachement » (je cite de mémoire, tout mon monde lisant ce volume), cette pensée m'a accompagnée en route et m'a fait beaucoup songer sur la résignation et l'exaltation, sur la vertu et la sainteté. Je sache peu de scènes qui m'aient autant touchée que celle du moine et des deux femmes de la maison Borgia. Et comme Savonarole, comme Jules II sont vrais et vivants, et comme il y a lieu de savoir gré à votre don de poète, et de n'avoir point cédé devant votre conception philosophique du sujet. J'en suis fâché, puisque c'est pour vous déplaire, cher Comte, mais vous avez été très impartial, et vous avez sauvegardé, comme votre Titien, la « fierté de la vie réelle ». Vos personnages historiques ne sont pas plus flattés que les portraits des grands maîtres, et, si j'ai deviné vos sympathies, je ne les ai pas vu tomber sur moi, et je me suis senti la liberté d'aimer le Titien vénal, envieux, mais naïvement franc, autant que les héros de votre prédilection...

Recevez tous mes remerciements pour les belles heures que nous vous devons et pour des impressions durables de la plus haute valeur. Mon mari vous serre la main...

COSIMA WAGNER.

MADAME COSIMA WAGNER À GOBINEAU

Bayreuth, 21 décembre 1880.

S'il est difficile d'écrire quand on n'a rien à dire, il est presque impossible de le faire quand il y en a trop sur le cœur. Or Amadis, Urgande, Briolanie, Oriane, Gandalin, Michel-Ange, Titien, le Connétable et tant d'autres se pressent dans mon imagination quand je pense à vous, que c'est comme un tournoi aérien et fantastique, une mêlée paisible, une exubérance de vie

silencieuse, à laquelle je ne saurais mettre bon ordre pour vous la faire passer en revue qu'avec beaucoup de temps, et le temps n'existe pas dans la solitude. Mais je vous dirai tout à l'heure l'emploi de ma journée, tout comme si c'était très intéressant ; à présent je vais parler d'Amadis et vous dire que mon mari l'a lu avec beaucoup d'intérêt, mais qu'il est plus l'ami de *la Renaissance* parce que les vers français et leurs syllabes comptées, qui excluent le rythme, lui sont un peu étrangers. Mais tout ce qui est idée, comme le prologue, lui a beaucoup plu. Pour moi, j'ai pris autant de plaisir à la forme qu'aux situations et aux caractères, il me semble que vous avez tiré un parti nouveau de la langue française, et je trouve par exemple la chanson de Gandalin et la réponse de Galaor vraiment ravissantes. De même l'arrivée d'Urgande au couvent et son chant. La douce résignation de Briolanie m'a charmée et le fier renoncement d'Oriane m'a fait entrevoir ce que serait la seconde partie. Mais à ce propos, permettez-moi de vous communiquer une mienne curiosité : je me demande si vous maintiendrez, pour la suite, le ton de l'entrée en matière, et qui rappelle la manière de conter d'Arioste, de Wolfram et de Chrétien de Troyes ? — Sur cette indiscrétion je quitte *Amadis* et me trouvé bientôt auprès de Michel-Ange, le « renoncement et les peines voulues » y mènent vite. Vous me passez, j'espère, cher Comte, ma façon toute personnelle de prendre les choses, je n'ai pas l'ombre de ce que les Allemands nomment *objectivité*, et je vais même jusqu'à me figurer que les femmes n'en ont pas besoin, Donc, je vais vous raconter que j'étais fort accablée un jour, et prise de ce marasme où la Foi, l'Espérance et la Charité semblent anéanties à jamais; il me restait encore à lire la dernière scène de *la Renaissance*; je pris le livre en mains, me défiant même de cet ami éprouvé, et je lus avec effort d'abord, et puis avec une passion croissante, jusqu'à des larmes d'attendrissement. *Die Thräne quillt ; der Himmel hat mich wieder !* (4) me disé-je en ne me séparant des deux augustes représentants de tout ce qu'il y a de sublime dans l'humanité que pour y revenir, lire cette scène à ma fille, en parler avec mon mari. Je trouve admirable, à tous les points de vue, que vous ayez clos cette époque par ce dernier soir de la vie du plus grand artiste, et que tout en nous faisant assister à

(4) Les larmes coulent ; le ciel me possède de nouveau.

la décadence qu'une grande personnalité ne saurait, hélas ! arrêter, vous nous montriez le héros sous le jour de son immortalité et dans la bienheureuse transfiguration qui le rendit digne de l'adoration d'une femme incomparable. Et comme vous lui avez bien fait expliquer son tempérament; il faut, je crois, avoir vécu avec le génie pour apprécier la vérité des détails de toutes les scènes où vous faites paraître Michel-Ange ! L'abattement, le découragement profond de Machiavell, la sérénité de M. A. (*sic*) ont démontré ce que je savais, à quoi mène la politique et à quoi l'art, et il y a dans ce dialogue des deux illustres Florentins toute la mélancholie (*sic*) amère des choses réelles et toute la paix des choses vraies. Ce qui m'a beaucoup frappée aussi, c'est le courage de poète que vous avez eu de nous montrer Savonarole dans toute l'énergie de l'ineptie (*sic*), pour ensuite nous le présenter dans le souvenir de ceux qui lui survécurent, et nous faire sentir par là l'action imprescriptible de la conviction scellée du sang du martyre. En sens inverse, nous assistons à la popularisation de l'art, de Jules frappant le Cardinal qui doute de Michel-Ange, par Léon X qui aime le luxe jusqu'à Corrège malmené par les moines et jugé par un connaisseur, quel chemin on a fait, et comme l'on comprend que l'art est une efflorescence qui doit dépérir infailliblement quand ses racines, « l'honneur, l'amour, la liberté » sont attaquées.

Et, au milieu de tout cela, Properzia qui se meurt d'amour et se tait et Titien qui se moque de tout, déblatère contre tous et n'en est pas moins grand ! C'est vous, cher Comte, qui à Venise faisiez fi de l'impartialité, et c'est moi qui, à cette scène du Titien et de l'Arétin, ai reconnu que vous l'aviez, comme tous les vrais poètes, qui ne sont pas là pour émettre des opinions, presque toujours sujettes à erreur, mais nous montrer ce que nous ne verrions pas sans eux, ce que les meilleurs savent mais ne connaissent point, ce que l'on ressent et ne peut exprimer. Par exemple, la situation du Connétable de Bourbon et ses sentiments, la mort de Raphaël par suite d'excès, disent les nigauds et les dictionnaires, dans la passion forcenée du travail, dit le poète, qui sait que les grandes œuvres ne sont pas le fait des natures sensuelles ; l'abaissement graduel d'une époque qui déjà voyait une de ses plus belles productions, G. Bruno, languir dans le cachot qu'il ne devait quitter que pour le bûcher et la toujours

plus haute élévation de celui qui en représentait l'Idéal. Comme la mort de Raphaël et l'impression qu'elle produit sur M. Ange (*sic*) sont émouvantes, et comme c'est bien ainsi qu'un grand homme peut en pleurer un autre. Beethoven eût, de même, pleuré Mozart.

...Je viens de relire les épanchements de Briolanie et d'Oriane et j'en ai une toute douce émotion et comme si c'étaient deux êtres à moi bien connus que je venais de rencontrer et d'épier en leur expansion. Si je n'étais convaincue que toute belle œuvre, comme toute action bonne, se rémunère par elle-même, je me demanderais comment vous remercier de toutes les bonnes heures que vous avez données, et nous donnerez encore, car *les Pléiades* et les *Nouvelles Asiatiques* vont figurer sur la table de Noël de mon mari, et je sais d'autres tables sur lesquelles figureront *Amadis* et *La Renaissance*.

...Puisse-t-elle [la nouvelle année] vous apporter toute la satisfaction que les hautes facultés et les dons que la nature vous a départis vous réservent. Se connaître soi-même est, en certains cas, fort rare ; il est vrai, la compensation à la connaissance que nous sommes forcés de prendre d'autrui aussi ; je vous souhaite cette compensation dans toute sa plénitude.

...Je ne saurais vous dire combien j'ai été touchée par la bonté avec laquelle vous m'avez exposé le cours de votre vie intellectuelle, et avec quelle admirative sympathie je vous ai suivi. J'ai compris votre idée-mère, je l'ai communiquée à mon mari, et tous deux nous nous sommes rendu compte de ce que devaient en avoir fait nos contemporains. Peu de personnes, je crois, ne sont aussi à même de vous suivre que nous. Car n'est-il pas extraordinaire qu'après des succès que beaucoup sans doute lui envient et qu'avec une renommée incontestée aujourd'hui, mon mari se sente aussi seul qu'il y a quarante ans, et que notre vie ressemble à celle d'un cloître...

MADAME COSIMA WAGNER A GOBINEAU

Bayreuth, le 16 janvier 1881.

« Faut-il que j'aie rencontré si tard le seul écrivain original que je connaisse. »

« Je ne dévore pas les *Nouvelles asiatiques* parce que je les savoure. »

« J'y découvre des charmes tout nouveaux à la langue française. »

« Foin des *Mille et une nuits !* »

Tels sont, cher Comte, les propos que j'entends tenir à mon mari depuis le nouvel an, ceux-là et bien d'autres encore ! Je sais que je vous contrarie énormément en vous disant cela, car vous avez certaines de vos œuvres en un certain mépris, mais comme nous ne le partageons pas, mais pas du tout, et comme nous sommes tout aussi obstinés qu'Ottar Jarl et sa descendance, comme je vais vous parler de ceux-ci tout à l'heure, et qu'il est juste que la femme vienne après le mari, il faut que vous teniez bon un moment. Donc, mon mari est tellement captivé par vos *Nouvelles* qu'il les lit d'abord pour lui et puis en commun avec nous. Je ne connais encore que l'illustre magicien, mais quitte à vous fâcher, je vous préviens, cher Comte, que je partage de tous points la passion de mon mari pour ce récit, et que d'un seul et même sentiment sur tout, nous ne discontinuons pas à votre endroit. Pendant la lecture à haute voix mon mari nous a fait remarquer les beautés poétiques de la nouvelle, entr'autres le rare bonheur avec lequel vous avez fait connaître le sens des révélations du magicien par l'impression qu'elles produisent sur Kassem, le dialogue si court et si émouvant du mari et de sa femme, le retour de sa sœur : « Nous sommes bien malheureux », la première impression de Kassem en se mettant en route, l'oubli apparent d'Amyneh. Quant au dénouement, nous nous demandions hier si Kassem n'aurait pas dû succomber à sa curiosité, s'engloutir avec le magicien, et Amyneh se mourir d'attente et de langueur. Mais ce n'est pas là une critique, c'est une manière de vous montrer combien nous avons partagé les douleurs de vos personnages. Et, une fois que les émotions tragiques ont vibré, il est difficile à l'art d'admettre les dénouements heureux, comme on aime à les rencontrer dans la vie où ils sont un renouveau, un recommencement de combats et d'épreuves, une préparation harmonieuse à la solution finale.

... Hier nous avons lu *la Danseuse de Shamakha*, et il m'est arrivé avec elle à peu près ce qui m'était advenu avec la dernière scène de *la Renaissance* ; j'étais oppressée par un monde de

pensées ? non, de sentiments ? — non, plus — comment dire ? de mouvements intérieurs douloureux et agités, se dirigeant en tumulte vers l'océan inconnu, auquel tout aspire en ces moments ; eh bien, la bénédiction d'Omm Djéhame proférée sur l'amante de Juan a tout apaisé comme par enchantement ; car l'enthousiasme, qui met beaucoup de personnes hors d'elles, est pour ainsi dire mon élément de vie.

MADAME COSIMA WAGNER A GOBINEAU

Bayreuth, 10 février 1881.

...Vous croyez, cher Comte, que je ne connais pas dans toute sa profondeur le mépris que vous avez pour notre temps. Si je ne l'avais su, deviné et connu à vos écrits, je ne me fusse jamais autant laissé aller. « Je n'attends rien du monde, et j'ai appris à désespérer », disait sur ses vieux jours Gœthe que les badauds affublent du calme olympien, ne comprenant rien à la sérénité du génie. Car l'intelligence est heureuse par elle-même et les souffrances aiguës appartiennent aux phases de l'espérance. Quand on a appris à désespérer, on a peut-être résolu le problème de la vie, trouvé le mot de l'énigme et roulé le sphinx dans l'abîme !

§

C'est en novembre 1876, à Rome, que le Comte de Gobineau rencontra Richard Wagner pour la première fois. L'écrivain français venait de faire un grand voyage à travers l'Europe avec l'Empereur du Brésil, Don Pédro II. A cette époque, Wagner, après avoir inauguré le théâtre de Bayreuth, se reposait à Rome.

Il semble que cette première rencontre ait eu le caractère d'une visite de politesse et ne fut qu'un premier contact ; mais, quatre ans plus tard, Gobineau, qui s'était retiré en Italie après sa mise à la retraite, rencontra Wagner à Venise. Cette fois Gobineau parut se livrer et Wagner le découvrit. L'originalité de son partenaire lui fut révélée d'une façon curieuse. On parlait de *Don Quichotte* ; Gobineau dit brusquement : « Cervantès a commis là une mauvaise action ! » Et, devant Wagner stupéfait, il continua à soutenir son

paradoxe ; il reprocha à Cervantès d'avoir fait rire aux dépens d'un homme de cœur et d'honneur. Le musicien se mit à lire avec passion les œuvres de ce causeur qui venait de l'étonner si fort ; il se trouva qu'elles embrassaient les problèmes qui, à cette époque, obsédaient la pensée du grand musicien ; il médita sur Gobineau et l'invita à Bayreuth, puis, par deux fois, à sa villa de Wahnfried aux printemps de 1881 et 1882.

On peut affirmer que Wagner éprouva dès lors et jusqu'à sa mort l'enthousiasme le plus complet pour Gobineau, son œuvre et sa personnalité. C'est peu avant la mort de ce dernier (1882) que Wagner lui présenta le jeune professeur Ludwig Schemann, wagnérien enthousiaste qui, de plus, s'était fait remarquer par une belle étude sur Schopenhauer. Wagner lui fit partager son admiration pour Gobineau.

Ludwig Schemann rapporte en ces termes cette révélation et la mission que Wagner lui confia :

Richard Wagner fut le premier qui m'ait parlé de Gobineau et sur le ton d'un débordant enthousiasme. Il ne pressentait pas alors ce que ce grand mort devait un jour devenir pour moi. Mais, quand je me reporte aujourd'hui à ces heures sacrées, je ne puis les interpréter autrement que de la façon suivante : « Il me semble que Wagner m'a conduit vers ce solitaire, abattu loin de tous les humains avec son drapeau de vérité, et m'a dit : Sauve le ! »

Dès la mort de Wagner (1883), Ludwig Schemann devait entrer en campagne pour la mission qui lui avait été proposée : travailler à la gloire de Gobineau, à la diffusion de toute son œuvre, sans aucune arrière-pensée de propagande politique et, cela, selon les directives wagnériennes ; nous en avons la preuve en examinant rapidement le prodigieux travail du futur président de la *Gobineau-Vereinigung* (Société Gobineau), fondée dix ans plus tard, en 1894.

Le prestige de Wagner, un oracle en Allemagne à cette époque, l'enthousiasme de Schemann, son labeur persévérant, voilà l'origine du gobinisme en Allemagne. Le nom

de Gobineau apparaît dès lors magique pour les wagnériens et tous, ou à peu près tous, deviennent gobinistes.

Toutefois, la pensée de Gobineau était-elle en harmonie complète avec celle de Wagner ? Nous ne le croyons pas. Schemann lui-même, qui atténue certaines divergences, les avoue et on doit même reconnaître que, dans le grave conflit qui devait séparer plus tard Nietzsche de Wagner, il est bien probable que la pensée de Gobineau aurait été rejoindre celle de Nietzsche.

Mme Elisabeth Förster, la sœur de celui-ci, raconte qu'un jour son frère, attentif aux moindres incidents de la cour wagnérienne, apprit avec un vif intérêt que Gobineau s'était élevé énergiquement contre *Parsifal* et Wagner (*Vie de Nietzsche*).

Il est un fait certain : Wagner croyait à la régénération de l'humanité du fait du peuple, par l'art ; Gobineau a toujours cru à sa déchéance irrémédiable, du fait de l'abaissement des élites ; et il était, à la fin de sa vie, plus pessimiste que jamais.

Quoi qu'il en soit, ces divergences n'ont que très peu transpiré ; Wagner professait ouvertement une admiration complète pour Gobineau ; il l'appelait comme collaborateur au *Bayreuther Blatter* et l'annonçait dans une magnifique préface à un article sur la situation européenne. Enfin le premier article qui parut après la mort de Gobineau sur son œuvre fut signé Hans von Wolzogen, le directeur du journal wagnérien.

Comment et dans quel sens se manifesta l'activité du professeur Schemann après la mort de Gobineau ? Il décida de connaître à fond son nouveau Dieu. Il s'enquit auprès des familiers de Gobineau, auprès de la Comtesse de La Tour, héritière des manuscrits, auprès de la famille du défunt, auprès des éditeurs. Les œuvres de Gobineau étaient tombées dans l'oubli ; aucun éditeur n'était disposé à en faire des rééditions et les volumes non épuisés ne se vendaient pas. C'est alors que Schemann décida d'entre-

prendre des rééditions à ses frais, d'accord avec Mme de La Tour. La première manifestation de son activité fut l'édition d'une des œuvres de Gobineau que Wagner préférait, l'épopée d'un héros : *Amadis* qui fut éditée chez Plon, à un nombre restreint d'exemplaires, en 1887. Quelques années plus tard, Mme de La Tour cédait les manuscrits et les droits à la Société Gobineau que Schemann fondait, en 1894, sous le patronage des wagnériens Ph. von Eulenburg et Hans von Wolzogen. Tous les wagnériens allemands et étrangers en firent partie ; parmi les membres français on peut citer Edouard Schuré, Paul Bourget, adhérents de la première heure, Albert Sorel, et bien d'autres.

Dès lors le mouvement gobiniste gagnait du terrain en Allemagne et commençait à attirer l'attention de quelques Français. André Hallays le signala, le 6 octobre 1899, dans le *Journal des Débats*. En 1898, Schemann traduisit l'*Essai sur l'Inégalité des races humaines* et, peu après, il publiait en français, puis traduisait en allemand la tragédie, *Alexandre le Macédonien*, qui était représentée, à Weimar, en 1903.

En même temps, il entreprenait la traduction de *La Renaissance*, qui devait avoir en Allemagne un prodigieux succès, puisqu'à l'heure actuelle on compte de cet ouvrage plusieurs traductions et au moins cinq ou six éditions de luxe.

C'est donc bien un enthousiasme collectif des wagnériens fidèles à la pensée du Maître qui poussa les Allemands, sous la direction de Schemann, à lire, vers 1882, l'œuvre de Gobineau, et, comme elle comporte d'incontestables beautés, à l'apprécier.

Vers 1900, il se passa un fait qui allait obscurcir aux yeux des Français la véritable origine du gobinisme en Allemagne et les intentions de la *Gobineau-Vereinigung* (car il n'y eut qu'une seule Société Gobineau, contrairement à ce que l'on a pu dire), lesquelles étaient la fidélité à la mission donnée par Wagner à Ludwig Schemann. Ce fait capital

dans l'histoire du gobinisme est la publication en Allemagne du livre de Steward Houston Chamberlain (un Anglais qui devait épouser plus tard une fille de Wagner et se faire naturaliser Allemand en 1914) : *Les Assises du XIXe Siècle* (*die Grundlagen des XIXe Iahrhunderst*) livre édité en 1899 et dont le succès fut prodigieux (il fut tiré à 100.000 exemplaires et traduit en français par Robert Godet (Payot, éditeur).

C'est un ouvrage à forme historique d'une valeur certaine, mais écrit de manière à justifier la mission providentielle de l'Allemagne dans le monde ; le pangermanisme a toujours existé, il préexistait à la guerre de 1870, qui lui donna plus de force encore, et l'expansion prodigieuse de l'Allemagne tant en richesse qu'en population, qui suivit cette guerre, ne pouvait qu'ancrer chez les Allemands l'idée qu'ils constituaient un peuple d'élite.

Chamberlain, dans son ouvrage, leur expliquait qu'il en était bien ainsi par la genèse historique, qu'il existait encore de vrais Germains pure race en Allemagne et que c'était à eux de ne pas déchoir et de prendre en mains les destinées du pays. Mais ce livre ressemblait prodigieusement à l'essai sur *l'Inégalité des races humaines*, pessimisme en moins, puisque Gobineau parle des Allemands « archi-mêlés » et ne trouve sur la terre que très peu d'Arians Germains disséminés par-ci par-là ; et Hugens Kretzer pouvait dire (*Gobineau, Nietzsche et Chamberlain*, Frankfurter Zeitung, 2 juillet 1902) que le livre de Chamberlain eût été simplement impossible sans Gobineau.

Evidemment, il n'en fallait pas plus pour que les Allemands, déjà familiarisés avec l'écrivain français et portés à l'admirer, ne le considérassent comme un génial précurseur. Malgré tout, on le verra par la suite, jamais la société Gobineau n'aiguilla son œuvre dans ce sens ; bien au contraire, elle persévéra dans son programme qui était de tirer de l'ombre, en France même, par les rééditions françaises, l'œuvre totale de Gobineau. Nous en avons la preuve par les publications suivantes :

Réédition de *les Religions et Philosophies dans l'Asie centrale* chez Leroux, avec une longue et curieuse préface de Schemann, qui a été maintenue dans l'édition Crès, en 1900.

Dans *La Revue des Deux Mondes* en 1902, *Lettres de Mérimée à Gobineau*, et la même année, tragédie en vers, inédite, *Alexandre le Macédonien* ; traduction en allemand de cette tragédie l'année suivante ; *Deux études sur la Grèce moderne*, en 1905 chez Plon et la même année *Trois ans en Asie* chez Leroux ; en 1907, *La Troisième République française et ce qu'elle vaut* (Plon) ; en 1909, la *Correspondance Tocqueville-Gobineau* (Plon) ; en 1911, la *Correspondance Gobineau-Keller* (Trübner) ; les *Nouvelles Asiatiques*, en 1913 (chez Perrin); *Adélaïde*, en 1914, à la *Nouvelle Revue Française*, enfin la même année et à la même librairie, *Mademoiselle Irnois*.

La guerre interrompit la publication de ce dernier ouvrage et ne permit pas celle de *Ternove*, qui ne fut édité, chez Perrin, qu'en 1919.

On voit nettement que l'œuvre de Schemann n'avait aucune arrière-pensée politique ; ce n'était qu'un admirateur passionné de Gobineau, que Wagner lui avait révélé. Ce mysticisme particulier lui fit consacrer sa vie entière à l'œuvre de notre compatriote.

Pendant que paraissait le livre de Chamberlain, Ernest Seillière écrivait son premier ouvrage consacré aux théories impérialistes; il était intitulé *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique* et il parut en 1903. L'œuvre de Gobineau y était étudiée et surtout *l'Essai*; il contribua singulièrement à attirer l'attention des Français sur Gobineau, mais singulièrement aussi à implanter cette idée que l'Allemagne ne cultivait le gobinisme qu'avec des arrière-pensées impérialistes. Seillière critique *l'Essai* surtout par le détail ; il ne semble pas s'être aperçu que, dans cette œuvre qui représente l'humanité mue par le dynamisme de la race, la plupart des impérialismes pouvaient chercher, vaille que

vaille, leur apparente justification. Il n'est que d'interpréter les textes selon ses désirs. (L'un des Français qui comprit le mieux Gobineau, M. Robert Dreyfus, ne s'y est pas trompé ; il signala le fait dans ses conférences, en 1905). C'est ainsi que, dès 1856, un an après la publication de la seconde partie de *l'Essai*, une traduction en langue anglaise parut, à Philadelphie, sous la direction d'un certain Hotz, propriétaire d'esclaves, qui prétendait trouver, dans cet ouvrage, une défense des théories esclavagistes. De nombreux Anglais découvrent aussi, dans *l'Essai*, la preuve de la supériorité des Anglo-Saxons et nous avons entendu affirmer, par des Hollandais, que Gobineau était un génial penseur parce qu'il soutenait que la race néerlandaise était la plus aryanisée !

Ce qui est plus curieux encore, c'est de rencontrer des nègres gobinistes ; l'un d'eux, prônant l'art avant tout, soutenait — et effectivement cela est écrit dans *l'Essai*, moins crûment il est vrai — qu'il fallait avoir du sang noir dans les veines pour être vraiment artiste. Des champions de la démocratie dénichent, dans Gobineau, le principe le plus favorable à leur thèse, du fait que le mélange à l'intérieur des groupements nationaux a nivelé les individus et les classes ; des conservateurs, comme les disciples de Maurras, y voient un argument pour demander dans le pays l'élimination des éléments nocifs, non purement nationaux. Enfin, il y a deux ans, un bolcheviste gobiniste, nommé Bertreint, disciple du colonel Boukharine, invoqua à l'appui de la supériorité des races ayant adhéré au bolchevisme le Comte de Gobineau (article paru dans *la France libre*, le 28 juin 1923).

Bref, les Allemands sont en nombreuse compagnie pour se réclamer des idées gobiniennes. Mais, chez eux, le travail a été mené avec plus de méthode et d'habileté qu'ailleurs ; il s'appuyait sur une connaissance préalablement approfondie de l'œuvre tout entière.

Ne voit-on pas à l'heure présente les pangermanismes dits

racistes se prévaloir, eux aussi, de Gobineau pour expliquer d'une part la défaite allemande par la montée au pouvoir pendant la guerre et l'infiltration, dans tous les domaines de la pensée, des éléments non purement germaniques, infiltration particulièrement due à l'influence des Juifs et des Slaves et cause première de l'effondrement de toutes les énergies et, d'autre part, pour demander l'arrivée exclusive au pouvoir des Allemands de pure race ? Telles sont les idées de Hitler et de Ludendorff. Les intellectuels de droite combattent également au nom de Gobineau les démoralisantes doctrines des champions de l'esprit asiatique, des admirateurs de la philosophie hindoue et de l'Ecole de Darmstadt, car l'auteur de *l'Essai*, parlant des relations de l'Europe et de l'Asie, n'a-t-il pas dit : « Il se produira dans ce grand marécage intellectuel quelque combustion nouvelle de principes, d'idées, de théories pestilentielles, et l'infection qui s'en exhalera se communiquera (une fois de plus) par contact, d'une manière plus ou moins prompte, mais certainement assurée » ; et enfin cette phrase définitive : « L'Asie est un mets très séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent » (*Trois ans en Asie*).

Encore un contraste bien piquant : les racistes gobinistes allemands sont antisémites, et de nombreux Juifs sont gobinistes ; la race juive n'est-elle pas celle qui, jusqu'ici, s'est maintenue le plus à l'abri des mélanges ?

Il serait facile de montrer encore, par bien des exemples, combien Gobineau a été exploité en vue d'affirmer des supériorités quelconques, mais on n'en finirait plus. Il nous semble avoir suffisamment établi que cette tendance : justifier une supériorité, n'a pas préexisté chez les Allemands au gobinisme, mais qu'au contraire le gobinisme a précédé, en Allemagne, l'idée d'en tirer parti, et qu'il est essentiellement né du mysticisme wagnérien.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'œuvre des premiers gobinistes allemands depuis la guerre, nous en avons la confirmation absolue. La société internationale a été dissoute

en 1919, elle est maintenant purement allemande, son président Schemann a rendu ses droits à la famille Gobineau pour permettre les rééditions en France ; il s'occupe dans son seul pays de la gloire de Gobineau ; il s'en occupe avec ardeur, fidèle à la mission que lui confia le maître de Bayreuth. Son programme est le même qu'au début.

La société Gobineau actuelle a élu domicile chez l'éditeur Matthes de Leipzig, un gobiniste passionné, et il ne se passe pour ainsi dire pas de mois que de nouvelles éditions ne voient le jour. Ce sont depuis la guerre, traduits en allemand : *l'Abbaye de Typhaines*, *Adélaïde*, *Amadis*, *l'Aphroessa*, *Mademoiselle Irnois*, *Trois ans en Asie*, *Olaf Trygvason*, *Les Nouvelles Asiatiques*, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale*, *Souvenirs de voyage*, *La Renaissance*, dont on prépare encore une édition dite monumentale, *Ternove*, et, en éditions illustrées, presque toutes les nouvelles séparées.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'à la *Gobineau Vereinigung*, l'esprit de la première heure est jalousement conservé et que cet esprit est celui que lui a insufflé le génie de Wagner, passionnément enthousiaste de l'écrivain dont la puissante originalité de pensée et d'expression lui avait fait découvrir « des charmes tout nouveaux à la langue française » ?

LÉON DEFFOUX.

LA GÉNÉALOGIE DE STENDHAL

LE COTÉ PATERNEL

—

Grâce aux recherches de M. Paul Arbelet, l'ascendance maternelle de Stendhal n'offre plus aucun mystère. Le distingué desservant de la chapelle beyliste a, comme on sait, retrouvé à Bédarrides, en Vaucluse, la souche des Gagnon, qui s'appelaient autrefois Gaignoni, et il a montré que, selon une hypothèse chère au cœur de Beyle, les aïeux lointains de sa mère venaient bien d'Italie.

De ce côté, donc, plus d'incertitude, plus d'inconnu. Pourquoi n'en est-il pas de même pour le côté paternel ? Les biographes les plus récents et les plus zélés de Stendhal s'en sont tenus à la généalogie de feu Edmond Maignien, qui ne remonte pas au delà du troisième aïeul, Jean Beyle, marchand drapier à Lans, marié le 20 février 1656 à Alix Clapasson, du bourg de Sassenage. Encore n'a-t-on pas l'acte de mariage, mais seulement le contrat, retrouvé par M. Maignien et resté dans ses archives personnelles. Il n'y a, toutefois, aucune raison de suspecter ce document, dont nous avons pu vérifier l'exactitude.

Le père du marié, Ambroise Beyle, y est nommé, ainsi que son frère aîné Claude et ses deux beaux-frères, Barnabé et Jean-Claude Blanc, du village d'Autrans. Jusqu'à présent, c'est tout ce que l'on savait de cette famille, si intéressante pour notre histoire littéraire. Les Beyle étaient-ils de Lans ou bien d'Autrans ? M. Maignien ne semble pas se l'être demandé et ceux qui l'ont suivi ont imité sa réserve. Si les Beyle étaient de Lans, il fallait renoncer à en savoir davantage, car les registres de cette commune ont disparu et ceux qui restent ne remontent qu'à 1737. Mais,

fort heureusement, les Beyle — à leur génération précédente tout au moins — étaient d'Autrans, et nous avons eu la surprise et la joie de les y retrouver.

Autrans est, dans la partie nord du Vercors, un petit village blotti dans les prairies, entre les escarpements de monts couverts de sapins. On y va ou plutôt on y grimpe, de Saint-Gervais, dans la vallée de l'Isère, par des sentiers ardus, mais pittoresques. On y va, aussi de Lans, par une route régulière et même, si on le désire, en car-alpin. D'autre part, on se rend plus facilement encore de Grenoble à Lans, par un petit chemin de fer, un brave tortillard de montagne, qui a l'avantage de ne pas aller trop vite.

Les maisons d'Autrans se dispersent dans la plaine, — car on l'appelle une plaine, bien qu'elle soit au fort des monts et à plus de mille mètres d'altitude. Cette plaine est, en réalité, le fond d'un ancien lac encore tout couvert de roseaux. Çà et là, les fermes s'agglomèrent en petits groupes de cinq ou six, ou s'égrènent une à une, selon les lots de terre arable. Le gros, qui ne compte guère plus d'une vingtaine de feux, s'assemble autour de l'église. Celle-ci a été reconstruite, mais suivant le plan ancien, et son vieux clocher de pierre grise la couronne encore. Les maisons, en blocs de rocher tant bien que mal équarris, sont coiffées de toits immenses qui retombent presque jusqu'à terre. Leurs pignons s'ornent de larges et utiles degrés de pierre qui, l'hiver, permettent d'atteindre le faite, pour déblayer la neige. Toutes, il n'y a pas longtemps encore, devaient être couvertes de chaume; aujourd'hui, presque partout, règnent la tuile ou l'ardoise.

Chaque ferme s'ombrage d'un ou de plusieurs frênes, l'arbre sacré des Germains et, sans doute aussi, des Celtes. Le pays jouit d'une évidente prospérité. Le bétail est, comme autrefois, la principale richesse. On élève cette belle race du Villard-de-Lans, à la fine robe d'un rose si passé qu'elle paraît presque blanche. La beurrerie est devenue une industrie scientifique. Les vieilles scieries transformées

en usines modernes, débitent par tranches automatiques les grands sapins de la montagne. La lumière électrique éclaire jusqu'aux étables.

C'est dans ce village que nous trouvons, au temps de Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche, le quatrième aïeul de Stendhal, Ambroise Beyle. Il y est mort, deux ans après le mariage de son fils cadet, Jean. Voici le bref acte funéraire dressé par le curé :

Ce 25 juillet 1658 est décédé Ambroyse Baille, à quatre ou cinq heures du matin, et a esté enterré le lendemain, à la messe, dans l'église, aagé d'environ septante ans, et ainsy le certifie. Buisson, *curé.*

La qualité d'honnête se donnait à tout campagnard un peu aisé. L'inhumation dans l'église était fréquente, sinon usuelle, dans les familles notables. Les « vases, caves et caveaux », des chapelles étaient ordinairement affectés à cet usage. Il suffisait de faire un acte d'élection de sépulture et de payer au curé un droit spécial. Décédé en 1658, à l'âge d'« environ septante ans », Ambroise Beyle devait être né en 1588. Etait-il d'Autrans même et tient-on dans ce pittoresque village le véritable berceau de la famille? On ne saurait l'affirmer, car les archives paroissiales ne remontent pas au delà de 1643 — et il y a même de fortes raisons d'en douter. Tous ces Bayle ou Beyle semblent avoir été des marchands qui se déplaçaient facilement d'un village à l'autre. Sans doute, comme le font encore certains de leurs successeurs, suivaient-ils les foires de tout le pays montagneux. Ce qui donne à croire qu'ils n'étaient pas d'Autrans, c'est qu'en 1619, date du plus ancien parcellaire de la commune, ni Ambroise, ni aucun Beyle n'y possédait le moindre bien. En 1655 seulement, on trouve sur le terrier des barons de Sassenage, seigneurs de tout ce pays, une reconnaissance de Claude Beyle, drapier, fils aîné d'Ambroise. Elle concerne une maison « avec son plassage (droit de place ou de vente) situé au dit Autrans, près de l'église ». Le deuxième parcellaire, dressé vers le milieu du XVIIIe siè-

cle, confirme le premier; il montre que les biens de la famille Beyle provenaient de l'aïeul Ambroise, et non d'ancêtres plus éloignés.

Ambroise fut donc très probablement le premier Beyle qui s'établit à Autrans. D'où venait-il ? Nous ne pouvons former à cet égard que des hypothèses plus ou moins probables — et on les verra tout à l'heure. Ce qui est sûr, c'est que le quatrième aïeul de Stendhal avait acquis sinon une fortune, du moins une « honnête aisance », car il put marier ou laisser de quoi établir huit enfants, trois garçons et cinq filles.

Les garçons furent tous les trois marchands drapiers. C'était alors le plus considéré et le plus lucratif des négoces; il passait même avant celui des « espices ». L'aîné des fils, Claude, installé, on l'a vu, près de l'église d'Autrans, fut longtemps associé au plus jeune de ses frères, Benoît. Le cadet, de qui Stendhal devait descendre, s'était, vers 1650, établi à Lans. L'aînée des filles avait, dans la période qui précède 1640, épousé Barnabé Blanc, homme distingué, d'une piété rigide, chef de la confrérie des pénitents d'Autrans. D'une fort belle écriture, Barnabé Blanc a libellé sur les registres paroissiaux les actes mortuaires de ses confrères trépassés. Il les a signés, faisant suivre son nom des trois lettres abréviatives *pñt* (pénitent). Sans doute en considération de sa pieuse autorité, on l'appelait « le maître ». Il succomba prématurément, avant son beau-père, « à l'âge d'environ cinquante années », et fut inhumé, lui aussi, dans le lieu saint « le jeudi vinte siziesme d'avril 1657 ». Le curé ne manque pas de noter qu'il y eut à son enterrement quatre prêtres et que les pénitents, ses confrères et amis, « l'accompagnèrent avec leurs croix ».

Claude Beyle était également pénitent et comme il habitait près de l'église et qu'il avait, lui aussi, une fort belle main, tandis que celle du curé était détestable, on allait le plus souvent le quérir pour écrire les actes, ceux de mariage surtout. Il signait *Bayle* avec un *a*, alors que son jeune

frère Benoît, souvent appelé avec lui comme témoin, signait tantôt *Bayle* et tantôt *Beyle*. Ce n'est que dans la branche installée à Lans que cette dernière orthographe devait prévaloir. Les curés d'Autrans, au gré de leur fantaisie, écrivaient tantôt *Bayle*, tantôt *Baylle*, ou encore *Baille* et, enfin, *Belle*, comme on prononce dans le pays. Le nom n'a subsisté que sous cette dernière forme ; c'est ainsi qu'on le retrouve encore, gravé sur le monument que la commune d'Autrans a élevé à ses morts de la guerre.

La deuxième fille d'Ambroise Beyle avait épousé — sans doute avant 1643, car on ne retrouve aucune mention de ce mariage sur les registres—Jean-Claude Blanc qui devait, comme d'ailleurs son beau-frère Barnabé, appartenir à la branche des Blanc-Gonnet. Les Blanc étaient, en effet, excessivement nombreux à Autrans ; tout le monde était, soit Blanc, soit allié des Blanc. Pour se distinguer entre eux, les différents homonymes ajoutaient à ce nom trop répandu celui d'une famille alliée, ou bien un sobriquet. Il y avait les Blanc-Pascal, dits aussi Blanc-Pasqua ou Blanc-Pâque, les Blanc-Cornet, les Blanc-Brude, les Blanc-Gonnet, les Blanc-Gamond et les Blanc-Parpaillon. C'est aux Blanc-Gonnet que se rattachait Jean-Claude, deuxième gendre d'Ambroise Beyle, car, un peu plus tard, Claude Beyle, son beau-frère, apparaît en qualité d'oncle d'André Blanc-Gonnet.

La troisième fille d'Ambroise, « honneste Françoise Belle », avait épousé, le 17 novembre 1647, « honneste Claude Rochas », de Saint-Julien-en-Vercors, au diocèse de Die. Il y a plus de trente kilomètres, à vol d'oiseau, entre cette commune et celle d'Autrans, et la route doit faire de longs détours, par les sinuosités infinies des gorges, pour éviter les escarpements des montagnes,— ce qui double, au moins, la distance. En ce temps-là, pareil voyage devait demander tout un jour. Pour y aller ainsi marier une de ses filles, Ambroise Bayle ou Beyle n'était-il pas originaire du Diois et les nombreux homonymes qu'il y comptait n'étaient-ils

pas tout simplement ses parents? Comme en sa propre branche, ces Bayle, enrichis par le négoce, vont s'élever aux charges de judicature. En 1690, un Joseph Bayle s'intitulera « conseiller du roy, vice-séneschal, juge-mage, lieutenant-général civil et criminel en la séneschaussée du duché de Valentinois et Diois au siège royal présidial et ducal séant à Montélimar ». Il donnera à l'archevêque de Vienne pour l'abbé de la Trappe un certificat curieux, attestant les longs égarements de Dom Muce, ancien religieux bénédictin de l'abbaye de Saint-Marcel, réfugié auprès de Rancé et dont le grand réformateur a conté lui-même la conversion complète et la fin édifiante (1). Le mariage de François Bayle, en un village si éloigné de celui où était venu se fixer son père, nous semble donc indiquer un retour au pays ancestral.

Une quatrième fille, « honneste Barbe Bayle, fille d'honneste Ambroise Bayle, de la dicte paroisse d'Aoustrans » (on prononce encore Aoutrans) va moins loin convoler en justes noces. Elle épouse, le 2 août 1654, « honneste Jacques Jalliffier, fils de Claude, de la paroisse de Lans ». C'est également à Lans que s'installe, on le sait, Jean Beyle, le deuxième des garçons et le trisaïeul de Stendhal. A Lans encore, le 3 février 1662, une cinquième fille, « honneste Anthoinette Baylle », deviendra la femme d'« honneste Pierre Farcon-Sarpay ». Quant à Benoît Beyle, le dernier des garçons, il ne se mariera que le 25 novembre 1670 avec une jeune fille d'Autrans, « honneste Benoiste Merlery ».

Ambroise Beyle avait donc laissé des biens suffisants pour établir « honnestement » huit de ses enfants, — car il a pu en avoir d'autres restés célibataires. Marier cinq filles surtout était chose remarquable en un temps où le couvent attendait les filles pauvres des familles trop nombreuses. Les grandes différences d'âge — vingt à trente ans — qui séparaient les aînés des plus jeunes permettent de croi-

(1) Cinq chapitres tirés du *Livre de la Sainteté et des Devoirs de la Vie Monastique*, par M. Armand Le Bouthillier de Rancé, ex-abbé de la Trappe, p. 1707. (Avertissement).

re que ces huit enfants étaient de deux lits différents.

C'est là tout ce que nous sommes parvenu à savoir de l'ascendance paternelle de Stendhal. Installée à Autrans dans la première moitié du XVIIe siècle et déjà fort à son aise, présentant des traces appréciables de culture, et surtout une grande dévotion, c'est ainsi qu'elle émerge brusquement, d'une obscurité profonde. Si l'on cherche à percer cette nuit, en l'absence générale des actes paroissiaux qu'il faut déplorer, partout, dès que l'on aborde le XVIe siècle, on se perd au milieu des nombreux Bayle qui peuplaient le haut Dauphiné et, en particulier, les confins de la Provence. Aujourd'hui encore, ce nom est honorablement porté dans l'Isère, mais surtout dans la Drôme, ce qui tend à confirmer que le berceau véritable de la famille est là, dans cet ancien comté de Valentinois tardivement rattaché au Dauphiné, et que les Dauphinois proprement dits considèrent encore comme provençal. Plus encore qu'en Dauphiné, les Bayle étaient nombreux en Provence et en Languedoc, et jusque dans ce comté de Foix qui a donné le jour au plus illustre d'entre eux, le « grand » Pierre Bayle, dont Stendhal eût été si flatté de descendre.

Le mot *baile* a un sens dans la langue de *Mireille* ; il signifie maître-valet et, par extension, métayer, fermier ; il n'en a plus aucun dans le patois dauphinois. Il faut recourir aux chartes du moyen âge pour y retrouver les mots de *bayle* et *baylie*, qui voulaient dire, l'un, régisseur seigneurial, l'autre recette des droits féodaux, officier et office qui, d'après le président de Valbonays, s'appelaient en Provence *mistral* et *mistralie*.

Le *Dictionnaire Provençal*, de Frédéric Mistral, dit que « autrefois, on donnait le nom de *baile* au lieutenant de juge (en Languedoc et en Dauphiné). Celui qui faisait la levée des fruits dans un bénéfice s'appelait *baile de la rendo.* » Mais, chose curieuse, d'après le savant auteur de ce dictionnaire, si érudit en matière de langues romanes, et qui avait, sans doute, recherché avec un soin particulier l'éty-

mologie de son propre nom, le *mistral* aurait été également un officier de justice dauphinois. Nous avouons préférer sur ce point l'autorité de Valbonays à celle du grand poète provençal. Il y eut, il est vrai, — et c'est probablement ce qui a trompé l'auteur de *Calendau*, — plusieurs familles Mistral installées en Dauphiné, notamment celle de Joachim Mistral, conseiller au Parlement de Grenoble, marquis de Montmiral, baron de Crespol, seigneur de Bagnols, de Pointières, etc., famille tombée en quenouille au XVIIIe siècle et passée dans celle de Marcieu. Mais nous croyons que tous ces Mistral venaient de Provence. Retenons, toutefois, la synonymie originelle des mots *baile* et *mistral*.

En Dauphiné, les Bayle avaient fourni de bonne heure des familles distinguées. Dès le XVe siècle, certains d'entre eux apparaissent comme magistrats de la cour delphinale. L'un d'eux, Jean, devient même, sous Louis XI, président unique du Parlement de Grenoble. C'est de lui que MM. Alfred de Bougy et Jean de Mitty ont voulu faire descendre Stendhal, — prétention dont il est à peine besoin de souligner l'invraisemblance. Le nom de ces hauts magistrats, dans le latin des chartes, s'écrivait *Bajulum*, au génitif *Bajuli* (de *bajulus*, serviteur). En 1523, nous voyons un Enymond (Ennemond) Baille, inscrit parmi les archers de la compagnie de Bayard. Quoique « gens de pied », ces assistants des hommes d'armes n'étaient pas nécessairement de pauvres hères ni des manants ; il y avait même parmi eux des nobles. On aimerait rattacher à ce « loyal soudard » du « bon chevalier » l'auteur de la *Chartreuse de Parme*. L'amour de la belle Italie s'expliquerait ainsi chez Stendhal par un double retour atavique, du côté Beyle comme du côté Gagnon. Mais aucun document positif ne nous permet de soutenir cette séduisante hypothèse...

Résignons-nous à faire descendre Henri Beyle d'aïeux sans gloire qui aunaient du drap et empilaient prosaïquement des écus dans un coin perdu des Alpes.

PAUL BALLAGUY.

ALLEGRA

OU

LE CLOS DES LOISIRS[1]

—

CINQUIÈME PARTIE

LE CLOS DES LOISIRS

I

ARIEL

Promets-moi de vivre.

Ottilie mourante à Edouard.
GŒTHE. (*Affinités électives.*)

— Ne gronde pas, Cateau, écoute-moi... Chaque jour, j'y rêve, c'est devenu ma pensée secrète, mon espérance, ma vie... Je la vois devant moi, déjà toute bâtie, la Maison nouvelle... Pareille à un grand couvent avec des coupoles blanches, des palais surmontés de hautes terrasses, des jardins immenses. Et l'on y pénétrerait par de grandes portes toujours ouvertes...

La vieille Cateau, accroupie dans l'âtre, noire et tordue comme un fagot, branlait la tête doucement :

— J'avais songé, petite, que tu te ferais construire un beau château, un château de riche, pas bien loin d'ici. J'aurais été t'y voir quelquefois... Mais que veux-tu faire d'un couvent, et pourquoi t'enfermer, toi si jeunette et si tendre ?

— Un château pour moi seule, nourrice ? J'y mourrais

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 646 et 647. —

d'ennui et de remords. Comment serais-je heureuse en pensant à tant de douleurs qu'il y a dans le monde ?...

— Mon Dieu ! comme ta voix tremble, petite !...

Cateau releva son visage ridé, assujettit ses lunettes pour mieux voir la jeune fille :

— Oh ! mon ange, pourquoi es-tu toute en noir ?

Allegra réfléchit avant de répondre. Elle avait trouvé Cateau si vieillie, si usée, qu'elle n'avait osé lui apprendre la mort de Philippe.

— C'est une amie que j'aimais, dit-elle...

Cateau insista :

— Ce n'est pas un chagrin de cœur, bien sûr ?

— Mais non, nourrice, c'est une amie que j'ai perdue...

Devant le seuil, s'allongeait la vieille rue montante, toujours la même, où Allegra jouait aux osselets, en écoutant la mélopée du marchand de chiffons, la ritournelle perçante des vitriers... Contre le porche, une borne boîteuse penchait. Allegra la reconnut : c'est là qu'elle s'asseyait parfois, en attendant que Philippe rentrât et se penchât sur elle en souriant... Au fond de la cour, maintenant, la porte du four était fermée... Nul ne cuisait plus le pain, dans la petite cave obscure, où un soir Philippe avait prononcé d'étranges paroles, la figure peinte de lueurs rouges...

Hélas ! une immense douleur submergeait ce passé si doux !...

Cateau, qui tisonnait, dit d'une voix mystérieuse :

— Sais-tu bien à quoi je pense ?

— Dis-le, nourrice.

— Je pense au brave homme qui pourrait te rendre heureuse.

— Oh ! mon Dieu ! que vas-tu chercher là ?

Et brusquement ses yeux se voilèrent et s'emplirent de larmes.

— Qu'ai-je fait ? gémit aussitôt Cateau. Que je suis sotte ! Voilà ma chérie qui a de la peine ! Allons, n'en

parlons plus ! Tu sais bien que je ne veux que ton bonheur !...

Dans les bras de la vieille femme, Allegra goûta une douceur infinie, la première douceur depuis la nuit terrible. Elle pensait : Pourquoi ne vivrais-je pas ici, parmi les souvenirs de Philippe, auprès de la seule profonde tendresse qui me reste ?

Mais bientôt elle s'arracha violemment à cette étreinte; elle se rappelait la promesse jurée sur le corps de Philippe.

— Ecoute, Cateau, je suis venue ici chercher mon argent pour faire de grandes choses...

Cateau soupira.

— Pàsse chez le notaire, petite. Ton argent est là qui dort et qui grossit.

— Il m'en faudra beaucoup.

— Va, tu en auras plus qu'il ne t'en faut. On a détruit le domaine, on a mis la forêt en coupe. Et maintenant de grandes usines crachent la fumée dans le parc.

— Tu as laissé couper la forêt, nourrice ?

— Le notaire l'a voulu. Tu lui avais laissé pleins pouvoirs, il paraît qu'il y avait là des millions et des millions enterrés...

Allegra s'excitait au courage, mais cette vision lui fit mal au cœur : la forêt saccagée, les beaux arbres abattus, équarris, découpés en lanières, le bruit des scies mordant dans les troncs durs, que la sève a lentement gonflés dans le silence des bois...

— A-t-on démoli la maison aussi et l'atelier ?

— Oui, il n'y a plus que de grandes bâtisses neuves dans la plaine... J'ai vu ça, petite... Puis je suis rentrée ici bien vite. Et c'est depuis ce jour que mes jambes ne peuvent plus me porter...

— Que de ruines, songeait l'enfant, pour que je puisse fonder la maison nouvelle ! La forêt sacrifiée, les petits dieux de l'atelier, gardiens de mon enfance, détrônés par

de luisantes machines d'acier... Le travail gronde et triomphe bruyamment là où régnait le rêve aux pas légers... Allons, grâce à moi, le travail un jour redeviendra le serviteur du rêve...

Elle se décida :

— Nourrice, je vais revoir le domaine une dernière fois. J'y retrouverai, je l'espère, un peu de l'âme de papa. Je vais lui demander conseil.

... Vers le soir, comme elle approchait du domaine, elle fit arrêter la voiture sur la dernière colline.

On voyait éclater dans la brume des centaines de feux électriques pâles ; des hangars géants se dressaient, aux verrières illuminées ; de toute la vallée montait un sourd grondement de machines, de chariots roulant sur les rails. Disséminés dans les herbages poudreux, des guinguettes de planches aux toits de zinc fumaient par de minces tuyaux. A l'horizon, se dessinait la croupe sombre des dernières futaies de la forêt encore respectées.

Toute cette dévastation vivante et splendide fit battre à grands coups le cœur d'Allegra.

La voiture arriva devant une porte. C'était la vieille porte du Parc ; on n'y avait point touché, on l'avait seulement hérissée de piquants de fer par le haut, et une large bande de bois annonçait en lettres énormes : *Scieries mécaniques, mines et fonderies du Domaine.*

Le directeur, prévenu, vint à l'approche de la visiteuse, et s'inclina respectueusement. Il savait qu'elle était la maîtresse des usines, de la forêt, des mines, de toute cette fortune immense.

Des petites filles d'ouvriers lui apportèrent un bouquet. Elle n'en sut que faire et resta interdite, le cœur serré.

— Menez-moi, dit-elle, aux chantiers.

Ils entrèrent d'abord dans la cité du bois. De hautes piles de planches s'entassaient régulièrement jusqu'au ciel. Dans d'immenses halls, des scies d'acier faisaient un bruit déchirant et rythmé, cependant que des courroies

tendues d'un bout de la salle à l'autre glissaient vite en tanguant un peu. A intervalles calculés, des glapissements s'élevaient comme un râle monstrueux, couvrant les appels de centaines d'ouvriers fourmillant dans la chaude poussière et l'odeur du tan.

Cette agitation raviva chez Allegra l'image de Philippe. Lui aussi avait respiré la chaude exhalaison du travail, de la sueur, des machines... Allegra dit au directeur :

— Que la journée soit finie !... Renvoyez-les !

Mais le directeur s'excusa .

— Impossible, mademoiselle, je suis obligé de vous refuser. Les machines ne peuvent s'arrêter sans une perte considérable... Je suis seul responsable du travail.

Allegra jugea qu'elle avait agi comme une enfant. Qu'est-ce que cette aumône d'une heure changerait à la vie de ces ouvriers ?

Ils sortirent. En face des usines, Allegra vit une colline éventrée ; des déblaiements noirâtres formaient les lèvres de la plaie.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle.

— Du minerai de fer. Une nouvelle formule que j'ai découverte, et que je ne soupçonnais pas, dans ce sol d'une richesse prodigieuse.

Il expliqua la composition du minerai, sa teneur particulièrement riche en fer, la facilité de son extraction, et que le voisinage des eaux et de la force motrice donnait à ces fonderies un avantage considérable. Bientôt elle le congédia, et lui demanda où elle pourrait loger.

Il la conduisit à quelque distance dans une maisonnette qu'il avait fait aménager à la hâte...

La nuit tombait, lourde et grave, mais l'activité ne ralentissait pas. De toutes parts s'élevait la vibration continue des machines — un peu adoucie cependant par l'éloignement, et mêlée au bruit d'une écluse proche...

Allegra s'accouda à la fenêtre. Une petite nappe d'eau endiguée aboutissait à une chute puissante. N'était-ce pas

le lac où, enfant, elle regardait les jeux ocellés de la lumière ?

Elle n'en éprouva pas de chagrin. Elle n'était plus triste. Elle leva les yeux vers le ciel, empli d'étoiles grelottantes, comme aux soirs où, sur les genoux de son père, elle écoutait les légendes du firmament, de la Grande Ourse et de Cassiopée...

Tout à coup, une joie inespérée l'envahit. Un doux vertige, un tournoiement léger de l'âme lui ferma les paupières. Etaient-ce les premiers signes de cette immense espérance qu'elle nourrissait en secret depuis la mort de Philippe ? Etait-ce l'annonce d'un enfantement joyeux ? Elle ne savait... Mais, du fond des ténèbres, surgit une forme vague qui s'approcha d'elle lentement : une brume flottante, et deux yeux lumineux...

Le fantôme appela : Allegra ! d'une voix qui la fit tressaillir.

— Qui es-tu ? Tu ressembles à des morts que j'ai connus. Ta voix est celle de mon père, et tes yeux ont l'ardeur de ceux de mon amant.

— J'ai connu ceux que tu nommes ; je fus leur guide, leur démon familier. Aux moments de doute, je les consolais.

— Comment t'appelles-tu ?

— Appelle-moi Ariel. Je suis l'Esprit et le Maître méconnu. J'apporte avec moi l'espérance, l'incorruptible et divine espérance. Toi-même, dès que tu m'as entrevu dans l'ombre, ton cœur a sauté d'émoi.

ALLEGRA

C'est vrai. Inspire-moi donc, Ariel, j'ai besoin de ton aide.

ARIEL

Que veux-tu, maîtresse ?

ALLEGRA

Je veux bâtir la maison du Loisir. Là, dans la com-

plète liberté de leur être, les hommes donneront l'exemple de la joie, du rêve, de la tendresse, de tout ce qui manque le plus à la brûlante vie grossière d'aujourd'hui. Là seront détrônés à jamais les deux grands tyrans du monde, les deux éternels pourvoyeurs de souffrances inutiles, le Travail servile et sans pensée, l'Amour jaloux et brutal...

ARIEL

Où la bâtirons-nous ?

ALLEGRA

En pleine cité, au cœur de la plus grande ville et de la plus tumultueuse. Elle sera ouverte à grandes portes sur la place publique. Elle baignera par ses bords dans la vie intense.

ARIEL

Oui, pour que chacun y participe de la vie à tous. Mais encore...

ALLEGRA

Je la veux plus fermée et plus secrète à mesure que l'on gagnera le centre. Là, dans les enclos mystérieux s'abriteront les cellules des rêveurs, des méditatifs, des curieux, des inventeurs, de ceux par qui progresse le monde. Ce sera le jardin de la vie intérieure.

ARIEL

L'extérieur en pleine fièvre, dis-tu, le cœur en plein repos. Ce sera comme les fleurs dont la corolle s'étale et le pistil se replie... Comme j'aime ta maison, maîtresse !... Ne veux-tu pas qu'elle resplendisse de couleurs vives comme une corbeille de sauges, pour signifier l'allégresse victorieuse ?

ALLEGRA

Oui, et qu'elle soit toute résonnante de musiques, de

musiques libres et nouvelles... Va, mon Ariel, précède-moi, va bâtir la maison.

ARIEL

Et que me donneras-tu en revanche ?

ALLEGRA

Je te confierai le plus précieux bien du monde, le plus vivant germe de vie, un petit enfant, conçu du pur Amour, en qui Philippe va revivre éternellement...

II

LE MOUSTIER AUX TROIS ENCEINTES

Des cloitres vont devenir nécessaires.
NIETZSCHE. (*Lettre à Erwin Rohde.*)

Cinq ans ont passé...

Les rêves d'une jeune fille se sont faits pierres. Enclos de hauts murs, des pavillons de pierre blanche, des palais, des terrasses se sont construits parmi des jardins. Des galeries font étinceler leurs toits de vitre et d'acier, gros scarabées luisants cachés sous les feuillages. Un ruisseau a été capté, qui distribue ses eaux dans l'immense enceinte. D'un amour plus fort que la Mort est née la Maison nouvelle.

Sa façade maîtresse borde la place centrale de la ville. Un vaste mur nu où s'ouvrent quatre portes jumelles au cintre pur. Chaque porte est surmontée de trois médaillons de céramique à fond bleu où des visages d'adolescents sourient. Tout en haut du mur, sous la corniche avancée du toit, court une longue fresque émaillée où la vie d'un homme est contée. Cet homme a pétri le pain, il a travaillé dans les chantiers, il a été condamné, innocent, par la justice des hommes, il a connu la prison, il s'est évadé, il a pris l'habit de l'histrion pour parler au peuple, il a été injurié dans les noces, il a été tué dans une grange...

Au centre de l'édifice, cette seule inscription en lettres de porphyre : le Clos des Loisirs.

Ce matin-là, comme les fresques mouillées dégouttent encore de rosée, une vieille femme en noir qu'Allegra conduit regarde l'édifice de tous ses yeux.

— C'est là ton palais, petite ?

— Oui. Il ne te plaît pas ?

— Je ne l'avais pas imaginé comme ça... Je n'ai que les idées d'une vieille femme, tu comprends...

— Ce sera là ta maison, nourrice, nous y vivrons ensemble.

— Ah ! tu es toujours la même, soupire la vieille. Il faut bien finir par faire tes caprices. Moi qui comptais mourir chez moi où sont les souvenirs de mon homme et de mon pauvre petit !

— Nourrice, le souvenir de Philippe est partout ici.

Mais une question brûlait les lèvres de Cateau. Elle finit par la poser :

— Et pour qui l'as-tu fait bâtir, ton Palais ?

— Pour tous les hommes.

— Pour tous les hommes ? C'est bien trop. Pour un seul homme, petite, c'eût été assez. Tu ne veux donc pas te marier ?

Allegra ne répondit pas. Elle prit Cateau tendrement par le bras et l'entraîna sous l'un des porches.

— Entrons. Voici ces trois grandes portes. Elles sont ouvertes. Il n'est besoin d'aucune permission pour les franchir, et chacun entre ici à sa guise.

— Ah ! doux Jésus, tu n'es guère méfiante ! soupire Cateau.

III

LA PREMIÈRE ENCEINTE

Oisiveté, mais pleine de pouvoir...
PAUL VALERY

Elles entrèrent dans un vestibule ouvert sur les jardins

intérieurs. Au centre de la salle, sous une coupole de marbre, s'érigeait la statue d'un homme jeune.

Cateau le regardait depuis un instant.

— Mais c'est Philippe ! dit-elle.

Et ses yeux se remplirent de larmes.

Et bientôt :

— Mais non, Allegra, c'est là ton visage !

Allegra sourit. C'est bien ce singulier mélange d'elle et de lui, de sa grâce avec la beauté virile de Philippe, qui l'avait séduite dans cette statue antique. Etait-ce un dieu ? Etait-ce une vierge ? Le flottement du voile enroulé, la coiffure de boucles, convenaient à un garçon et à une fille. Le corps s'y révélait à l'état de fleur, dans l'excès de la sève, avant l'empâtement et l'usure. Les jambes étaient encore molles, comme endormies, mais la poitrine se gonflait et le visage levé regardait vers une aurore invisible. Le frémissement de l'éveil montait le long de ses membres...

Au bas du socle, on lisait ces mots : *E servitute ad libertatem.*

Elles pénétrèrent dans le jardin.

— C'est le jardin de la Première Enceinte, dit Allegra.

— Il y a donc plusieurs jardins ?

— Trois jardins et trois enceintes. Dans celle-ci, le public a toujours accès. Il n'entre point dans la seconde, réservée à la vie en commun des pensionnaires du Clos. Quant à la troisième, rigoureusement close, elle abrite les cellules individuelles, les pavillons d'isolement, où s'élaborent en silence les fruits de l'esprit.

Allegra expliqua qu'elle plaçait ainsi la solitude au sein même de la foule, mais qu'elle l'entourait d'une triple tunique. Le fidèle de la règle nouvelle pouvait soit se mêler avec le peuple, soit se réfugier à son gré dans la compagnie de ses pairs, soit enfin se retrancher dans la plus inviolable retraite...

Le jardin, mouillé, étincelait sous le premier soleil.

On voyait luire parmi les massifs deux miroirs d'eau vive, deux yeux frais sous la broussaille des cheveux humides... Des massifs de fleurs innombrables, des glaïeuls, des roses, des passeroses, des dahlias fumaient vers la lumière un encens léger. Des diamants tremblaient aux corolles, lançaient des milliers d'éclairs bleus minuscules ; d'autres, accrochés aux toiles d'araignées, dessinaient des pendentifs de pierreries...

Des buis parfumés, des ifs, des fusains bordaient les pelouses. Les érables se mélangeaient aux frênes, aux sapins transplantés des forêts. Des cyprès dressaient leurs quenouilles de laine noire auprès des bouleaux argentés et mobiles comme l'eau. Çà et là apparaissaient, dans la verdure des bâtiments inégaux, des pavillons bas, de grands halls de fer et de verre.

— Est-ce là que tu demeures ? demanda Cateau.

— Non, tout ceci est à la foule. Ces bâtiments, ces jardins sont pour le plaisir et le loisir de tous. Mais ne crois pas que ce soit un lieu de vaine flânerie ; chacun y cultive sa curiosité ou ses dons. Voici des salles pour la lecture, d'autres pour la musique et les arts, voici des laboratoires, et plus loin des ateliers d'industrie. Quiconque entre ici désœuvré en sort éclairé sur lui-même. Il y a pris conscience de ses aptitudes et de ses goûts. Entrons à la Librairie. A cette heure, il n'y a encore personne.

Allegra entraîna Cateau dans un vaste bâtiment dont le vestibule clair s'égayait des lueurs blanches et violettes d'une rosace. Sur cette pièce centrale s'ouvraient en éventail de petites chambres recueillies, lumineuses, qui se prolongeaient par des promenoirs couverts dans le jardin.

Toutes ces pièces respiraient un air de commodité et de luxe. De toutes parts, des divans, des fauteuils bas, des coussins.

— Est-ce pour les malades ? demanda Cateau.

— Non, c'est pour les méditatifs, les rêveurs, les penseurs délicats en qui l'abolition de tout effort musculaire favorise le jeu de la pensée.

— Heu !... On ne doit pas beaucoup travailler sur ce velours. Et où sont les livres ?

— Sous terre, dans les caves. Par téléphone, on peut les faire monter instantanément. Je n'ai pas voulu ici de ces temples d'ennui où l'on range le savoir sur des tablettes, comme des bocaux de pharmacie. Ce n'est pas un refuge pour la pensée morte, et les auteurs de répertoires et de dictionnaires ont assez de palais de par le monde ! Ici la pensée vit, les âmes s'éveillent, prennent conscience de leur génie ignoré... Le soir, dans ces petites salles, les pensionnaires du Clos, les Initiés, viennent susciter des entretiens, diriger les curiosités du public... La causerie prolonge la lecture, les pensées se croisent, s'engendrent comme les germes dans l'air.

— Je suis bien ignorante, gémit Cateau, et je ne sais lire que mon paroissien... Mais je crois que ce n'est pas beaucoup d'être savant et qu'il vaut mieux être bon.

— Oh ! Cateau, comme tu dis vrai, mais il n'y aurait guère de bonté dans le monde si le plus grand nombre restait à jamais privé des joies que le savoir donne à quelques-uns.

— Tu sais mieux cela que moi, sans doute, petite. Et ce que tu fais part d'un bon cœur...

Non loin de la Librairie, le Musée se dissimule dans un bois de magnolia aux feuilles doublées de gris-perle. Les colombes s'ébattent d'un vol ivre au claquement lourd. La porte d'entrée disparaît sous la frange d'une vigne pourpre translucide, trempée dans le vin...

Le Musée ne ressemble pas à ces bazars où les œuvres de l'art se pressent en désordre comme des marchandises à l'étalage. Les tableaux sont en petit nombre et choisis

avec soin. Chacun est seul dans sa petite salle et s'éclaire comme il convient dans un décor assorti.

Une chambre tendue de rouge, aux boiseries d'or vif, fait valoir une nymphe de Rubens aux chairs blanches débordantes. Le long d'une galerie de marbre, on voit une fresque de Luini, des dames en robe mauve jouant avec une pomme d'or. Au fond d'un cabinet drapé de velours bleu de nuit à reflets d'argent, une Madone de Vinci, longtemps demeurée cachée dans un couvent toscan, sourit d'un sourire à peine dissymétrique, qui glisse de ses lèvres entr'ouvertes et de ses paupières mi-jointes ; et la pénombre paraît toute lumineuse de cette spiritualité rayonnante. Dans chaque salle, des chevalets, des crayons, des pinceaux et des couleurs sont mis à la disposition des visiteurs.

La sculpture, elle, est en plein air. Elle mêle ses attitudes simples aux lignes des arbres et de la façade. Cateau, qui se souvient d'avoir vécu dans l'atelier parmi les dieux d'argile et de marbre, aime beaucoup les statues. Et devant une adolescente aux formes grêles, elle s'écrie :

— Voilà la nymphe... tu sais... celle qui te ressemblait...

— La nymphe Syrinx ! fait Allegra mélancolique.

Et elle se compare à l'enfant naïve qu'elle était alors.

— Tu lui ressembles encore, dit Cateau, tu es aussi mignonne.

— Cateau, comment peux-tu dire ?

— Mais oui, tu as encore l'air d'une petite fille. On voit que tu n'as pas eu de chagrin. Mais jeunesse passe vite. Tu devrais...

— Nourrice, coupe Allegra en riant, si tu me parles encore d'un mari, j'entrerai au couvent.

Elle entraîne Cateau maussade dans le Palais souterrain.

On y accède par une entrée masquée dans le bois de magnolia. Au bas d'un escalier qui s'enfonce, une crypte

voûtée apparaît où des stalagmites font un bruit d'harmonica. Un couloir à droite mène à la salle de l'Ecran, disposée pour les projections cinématographiques.

Pour Cateau, le cinéma est une invention exécrable qui perd la jeunesse.

— Tu as bien plus raison encore que tu ne crois, nourrice. Les marchands en ont fait une école de dégradation de l'esprit. Mais les artistes du Clos sont audacieux. Ils ont cherché à réaliser par le film un art nouveau, formidable et fouillé, apte à rendre les nuances les plus délicates du cœur, comme à secouer les foules, un art psychologique par excellence. Et le cinéma est devenu l'un de nos plaisirs préférés, avec la musique.

Le couloir de gauche mène à la salle de musique. C'est une pièce exactement ronde et close. Au centre de cette sphère brille l'étoile bleue d'un lumignon.

Allegra se place au centre et crie : « Cateau ! » et sa voix se divise, se dissout en un faisceau d'harmoniques lentes à mourir. Puis, brusquement, le son s'éteint. Grâce à des réflecteurs métalliques, analogues à ceux qui dévient les rayons lumineux, elle amplifie ou modère les sons. Le chef d'orchestre, à l'aide de pédales, peut hausser la voix d'un instrument ou la réduire, grouper et conduire les sons à son gré. Cependant l'orchestre reste invisible. Durant les auditions, la salle est plongée dans la nuit. Que le vertige musical se saisisse des âmes, les visages peuvent se mouiller de pleurs sans redouter les regards qui glacent, les cœurs peuvent s'alléger sans honte de ce poids mort de chagrins qu'ils portent tous au fond d'eux-mêmes.

Tout à coup une mélodie claire retentit. C'est Allegra qui a pris son violon d'enfant et qui joue, la tête inclinée, comme elle faisait dans l'atelier. Et tandis que l'ariette s'envole de la boîte sonore, comme un papillon de l'ombre, vêtu de teintes brillantes, Cateau s'est assise tout émue.

— Il me semble, petite, dit-elle, quand l'archet s'est tu, que ton violon a changé de son.

— Ici, toutes les voix paraissent changées, dit Allegra. C'est que leurs fêlures cachées, les moindres nuances de leur timbre, tout ce qui leur vient de très loin, dans l'être intérieur, tout se réfléchit sous cette voûte comme dans un miroir pur les images... Un homme n'y pourrait mentir sans que sa voix le trahît. La musique n'est qu'une voix plus riche et plus aiguë pour traduire l'inexprimé des cœurs, un langage pour doubler l'autre langage. Mais c'est la plus jeune des langues ; elle vient à peine de dépasser les balbutiements de l'enfance. Elle se développera sans doute beaucoup dans les âges futurs, à mesure que l'âme sera mieux explorée.

Après la Salle de musique, le couloir conduit à une suite de petites chambres souterraines en enfilade. Là comme dans la Librairie et le Musée, le public vient s'exercer librement ou sous la direction des maîtres du Clos. Tous les instruments connus y sont réunis ; certains furent recueillis au fond des provinces : vielles, binious, chabrettes, flageolets, luths, musettes, etc... D'autres, innombrables, furent rapportés des pays lointains et même sauvages, depuis les miaulantes guitares hawaïennes, jusqu'aux sistres et tambourins d'Afrique. Car chaque particularité de gammes, de timbre, d'accord, ouvre un champ nouveau à l'imagination musicale.

Dans la dernière chambre, un chant d'orgues s'élève :

— C'est un enfant qui joue, dit Allegra, le fils d'une pauvre femme. Il vient là seul, dès les premières heures, avant d'aller à l'atelier, où sa mère l'envoie. Il a déjà composé d'étranges mélodies. Ne le troublons pas.

Allegra et Cateau remontent les couloirs du palais souterrain.

Dehors, quelques promeneurs hument déjà la fraîcheur du jardin, parmi les feuillages qui s'égouttent. Une

petite fille secoue en riant la branche pluvieuse d'un laurier.

— Allons vers les ateliers, dit Allegra. Ils sont maintenant en pleine fièvre.

On entend, en effet, le martèlement du fer contre les enclumes, le halètement des machines, mêlés au pépiement des oiseaux.

Cateau s'étonne.

— Des ouvriers encore ? Mais c'est une vraie ville que tu fais bâtir ici.

Sa figure aussitôt se rassérène.

— C'est égal, dit-elle, je suis bien satisfaite de voir des gens qui travaillent. Ces salons, ces statues, ces musées, cela fatigue à la longue.

— Oui, tout le monde travaille ici, nourrice. Seulement ce n'est pas le travail triste, contraint, que tu connais. Ces ouvriers qui tissent la toile, qui filent le verre, qui battent le fer, sont des apprentis volontaires que les Maîtres du Clos ont choisis pour leurs dons, et qu'ils initient aux secrets nouveaux qu'ils ont découverts, à la technique la plus parfaite de leur métier. L'essentiel, pour eux, n'est pas de produire et de vendre, mais de développer leurs talents et leur ingéniosité naturelle. Ainsi, chaque jour, ces apprentis font des trouvailles fécondes... Tiens, écoute si ce travail leur pèse.

A mesure que les visiteuses approchaient, un chant devenait plus net... Dominant le ronflement sourd des volants et l'articulation des bielles et des engrenages s'élevaient des chœurs de voix féminines.

— Partout, où j'ai pu, dit Allegra, j'ai rétabli les chansons de métier.

D'un atelier entr'ouvert, s'exhalait une chanson rythmée comme une danse.

C'était l'atelier des tisseuses de soie. Dans un rayon de soleil, une grande fille rousse se pencha sur une pièce d'étoffe et la fit chatoyer.

— Christine ! fit Allegra.

La jeune fille leva les yeux et sourit :

— Maîtresse, regarde mon nouveau dessin.

Elle montrait triomphalement l'étoffe au filigrane d'argent compliqué, sur fond vert-gris, qui rappelait les broderies des paysannes slaves.

— Bien, Christine, nous la montrerons au maître... Et bientôt sans doute tu entreras au Clos comme initiée...... C'était ma camarade, d'atelier, ajouta-t-elle, en se tournant vers Cateau. Elle pliait du chocolat dans du papier d'étain... On se moquait d'elle, parce qu'elle était muette et triste. Nul ne se doutait qu'elle fût une artiste ingénieuse. Elle a déjà découvert quelques modèles de dessins qui courent le monde. Et la voici gaie aujourd'hui, et pleine de foi...

Christine posa son étoffe, elle se jeta au cou d'Allegra, et l'embrassa tendrement.

L'animation du quartier était extrême. Au fronton de chaque atelier, se balançaient les bannières des confréries d'apprentis, taillées dans les plus précieuses étoffes, chargées d'or et de pierreries, marquées d'inscriptions.

Tour à tour, Allegra nomma au passage les ébénistes qui recherchent des lignes nouvelles ; les forgerons d'art, les émailleurs qui poursuivent la formule des émaux plus durs que le bronze, éternels ; les dentellières et les brodeuses, avec leurs métiers à mains et leurs innombrables petites aiguilles ; les électriciens qui se divisent en plusieurs phalanges dont les unes associent et dissocient les éléments des métaux les plus rebelles et dont les autres construisent les machines qui servent à capter, canaliser, briser, transformer les courants électriques, maniables comme l'eau et formidables comme la tempête... A l'écart travaillaient les chimistes, les ouvriers de l'infiniment petit.

Au fond de l'avenue, on voyait une grande esplanade d'herbe rase, bordée de hangars, d'où sortait un vrombis-

sement continu et parfois la pétarade sèche d'un moteur qu'on met en marche. De l'une des portes s'échappa une bête rampante et noire qui glissa quelque temps sur le sol, puis s'enleva, les pattes pendantes, les ailes fixes, fonçant vers l'azur de son hélice au halo moiré... Ces guêpes géantes tournaient dans le ciel, en quête de fleurs aériennes, puis revenaient se poser doucement, et rentraient, par le seuil bas de la ruche.

« Ces travailleurs libres ou apprentis restent ici le temps qu'ils veulent. Ils sont venus de leurs propres mouvements et leurs progrès sont très rapides. Ils nous quittent pour répandre dans le monde les inventions et les perfectionnements que nos maîtres leur ont appris. Mais les plus doués restent ici. Ils sont proclamés artisans-chefs et si les maîtres le jugent ainsi, ils deviendront des *initiés,* ils franchiront la seconde enceinte et continueront, parmi leurs pairs, l'œuvre de l'incessante nouveauté, ou de la vie... »

IV

LA DEUXIÈME ENCEINTE

> La culture est fille du plaisir, non du travail.
>
> ORTEGA GASSET

Cateau gémit. Elle a vu bien assez de choses et ses jambes la font souffrir.

— Encore un effort, nourrice, dit Allegra. Tu n'as pas vu l'essentiel. Allons, suis-moi, je te réserve une surprise qui réjouira ton cœur.

La vieille femme, maugréant et boitiquant, reprend son chemin.

— Une surprise, petite ? Qu'est-ce qui pourrait bien me surprendre aujourd'hui ?

Allegra est revenue au cœur du jardin. Les deux femmes se trouvent bientôt devant un portail en ogive, fermé d'une porte de chêne massif.

Allegra sonne et la clochette ébranle de l'autre côté du mur un carillon perlé qui se propage dans les charmilles lointaines. Un silence... On dirait une cité endormie sous le feuillage. Puis un bruit, les vantaux pesants glissent sur leurs gonds. Un cloître immense paraît, aux arcades ensevelies sous les chèvrefeuilles retombants, les jasmins et les glycines. Au milieu de cette verdure sommeille un vieux puits de pierre.

La jeune portière salua Allegra au passage, d'un sourire.

— Tout le monde est là, Cécile ?

— Oui, maîtresse.

— Que font-ils ?

— C'est l'heure du chant.

De loin viennent les ondes affaiblies des orgues qui traînent dans le cloître paresseux.

Des buis, des câpriers, des citronniers dont le fruit mûrit, des lauriers à l'ombre noire mêlent leurs aromes. Des touffes d'ombelles sauvages inclinent vers la terre leurs fleurs poudrées d'insectes. Une troupe de pigeons prend le vol, s'égrène en se posant sur les tuiles ensoleillées du toit.

Cateau, que cette douce atmosphère enchante, s'assied contre le puits. Elle s'étonne des margelles usées.

— Ce sont les margelles d'une vieille citerne, dit Allegra. Je les ai rapportées d'une petite ville d'Italie. Les pierres étaient toutes coupées par le frottement des cordes qui descendaient les cruches. Combien de servantes ont courbé les reins, peiné, souri, dressé de beaux bras provocants, avant qu'apparaissent ces marques creuses et lisses! Ces entailles rappellent, au centre de ce reposoir, l'antiquité du labeur humain.

Les chants se sont tus. On n'entend plus que la vibration d'un frelon dans le puits.

— C'est le Clos des initiés, dit Allegra avec tendresse. Là les esprits d'élite, ceux qui dans chaque chambre

d'art ou chaque atelier se sont révélés les meilleurs, les plus inventifs, vivent ensemble, baignés dans le loisir.

Doux silence profond... Des élitres d'or se croisent dans la lumière.

— Comme on est bien ici ! soupire Cateau. Cela me rappelle le dimanche quand j'allais au couvent voir la révérende mère Marguerite.

— C'est bien un couvent, en effet, Cateau, un asile pour un petit nombre d'hommes et de femmes animés de la même foi.

— Des hommes et des femmes, petite ? Mais qui est-ce qui commande ici ?

— Ils m'appellent maîtresse, mais c'est un hommage d'affection, non un signe d'obéissance. L'ordre qui règne ici vient de la similitude des volontés, d'une foi commune dans le pouvoir de l'Esprit.

Cateau hochait la tête.

— Maison sans maître, dit-elle, maison perdue. Et qui n'a pas de lois...

— Mais il y a la règle du Clos. C'est une règle purement formelle, il est vrai, qui divise l'activité de la journée, mais tous ici la respectent. Plus l'homme est cultivé, mieux il subit la règle extérieure ; elle est la garantie de sa fantaisie spirituelle, la gardienne de sa vraie liberté. La seule loi, tu la vois écrite sur cette porte : « Réalise tous les dons ignorés de ton être ».

— Philippe, soupira Cateau, disait des choses semblables. On lui a fait bien des misères, avant de me le faire mourir...

— Rassure-toi, les initiés ne sont pas des rebelles aux lois. Leur maxime de liberté s'applique seulement la porte du cloître franchie, et elle ne s'applique que dans les domaines de l'art et de l'esprit, car pour les mœurs le commun usage est un guide plus sûr... Suis-moi maintenant, ajoute Allegra, les salons sont vides, les initiés s'assemblent sur les terrasses de jeux.

Elles traversent le cloître, passent sous une porte d'angle, et les voici dans un vestibule de pierre blanche, de fine pierre de France ouvragée. Là commence la rangée des vastes salons, que l'on aperçoit dans un confus étincellement de lustres, de glaces, de fleurs, de tentures vives.

— Ce sont les salles communes, dit Allegra, elles composent presque toute la seconde enceinte. Voici les salons, les serres, les terrasses, le restaurant. Les cellulles privées pour le coucher et les soins du corps sont dans la dernière enceinte, où chaque initié possède, attenant à cette cellule, son donjon secret, son laboratoire d'expériences et d'études, son lieu de retraite inaccessible. Ici les initiés se livrent tout entier au plaisir social. L'épreuve de la vie commune est nécessaire pour régler la vie intérieure et trier les ferments de la pensée. Il faut à ces solitaires de puissantes distractions et des réunions quotidiennes.

— Petite, dit brusquement Cateau, je ne vois pas un serviteur.

— Leur nombre au Clos est infime. Le gros ouvrage est fait par des machines et quelques ouvriers spécialistes. Le décor, le soin des arbustes et des fleurs sont répartis entre les initiés, suivant leur préférence ; la cuisine est elle-même dirigée par une de nos compatriotes, qui traite cet art méprisé avec la même ingéniosité que les initiés traitent les autres arts.

Le jour ruisselle des larges verrières sur les velours, les tapis de soie, les statues de marbre teinté. Des rais de soleil se brisent aux topazes, aux grenats et aux améthystes, aux émaux resplendissants des vitrines. Ici luit mystérieusement un boudoir de velours gris perle où Anne, la plus jeune et la plus blonde, commente la science mystique. Plus loin la salle d'orgue où Hyacinthe déchaîne ses improvisations singulières. Puis la salle de l'âge de pierre, tendue de peaux de bêtes striées... la

salle gothique, etc... Çà et là, en groupes bondissants, de jeunes chats bleu, noir, feu, mandarine, jouent, se roulent en boule, font étinceler leur ventre à la lumière.

Tout à coup, des cris retentissent sur les terrasses. Ce sont les initiés qui s'exercent aux jeux. Dès qu'Allegra paraît au seuil des salons, ils délaissent raquettes et ballons et viennent faire fête à leur suzeraine.

Ils sont trente hommes environ et vingt femmes, quelques-unes très belles et vêtues de toilettes recherchées.

— Voici Cateau, dit Allegra, la mère de Philippe et ma mère nourricière. Je vous demande de l'aimer comme moi. Ce sera notre doyenne.

Tous accourent, font cercle autour de cette vieille femme, qui paraît plus ridée au milieu de leurs jeunes visages. Car il n'y a pas de vieillards au Clos. Leur cœur qui se glace, leurs sentiments parcimonieux ne conviennent pas dans cette phalange ardente et novatrice. Mais Cateau a porté Philippe, elle a nourri Allegra. Tous l'entourent d'une tendre curiosité.

Et voici qu'une blonde mince, habillée de noir, se précipite aux genoux de Cateau et les embrasse en pleurant.

Cateau ne comprend pas...

— C'est Lise, dit Allegra. Elle aimait beaucoup Philippe. Elle était là quand il est mort.

Mais Lise, implorante :

— Me pardonnez-vous, Madame ?

— Quoi donc ? dit Cateau.

— Relève-toi, Lise, dit Allegra vivement. De quoi t'accuses-tu ? Ce n'est pas ton mari qui a tué Philippe, c'est la jalousie basse et féroce, c'est cet odieux instinct qui a volé le nom d'amour.

— L'assassin a succombé lui aussi, dit Lise émue. Philippe a été vengé. Il n'est resté du passé que des ruines.

Et Cateau, qui n'a pas bien compris, au nom de Phi-

lippe pleure silencieusement, et Lise la console avec douceur.

Cependant, les initiés sont retournés à leurs jeux. On entend tout près le choc résonnant des disques de bronze sur les sables, car Allegra a restauré les jeux antiques. Au fond du stand, les rires éclatent.

Nicolette et Sylvette, costumées en garçon pour le jeu, les cheveux retenus dans un filet, accablent de leurs ironies le jeune Lionel qui vient de laisser glisser le disque des mains.

Bientôt le repos succède aux jeux, et la petite foule alors se divise en groupes, selon les affinités. Chaque femme réunit d'ordinaire autour d'elle plusieurs hommes. Vers Allegra, accourent ses quatre favoris : Antonin, Jérôme, Didier, Narcisse. On les nomme les quatre héros. Le premier fut acclamé par l'assemblée du Clos pour avoir chanté sur des rythmes nouveaux le *Joyeux message*, la vie et la mort de Philippe ; le second a composé un bréviaire de la vie intérieure, si hardi et si subtil que la science de l'âme en est renouvelée ; le troisième a trouvé le secret de rendre aisément transportables sous un petit volume les énergies les plus puissantes ; le dernier a fait éclore une fleur inconnue, douée de sensibilité comme un organe, et dont les pétales touchés rendent un son.

— Maîtresse, dit Jérôme, le plus jeune des quatre, Didier, prétend que vous avez une préférence pour l'un d'entre nous.

— Et quand cela serait ? répond Allegra en souriant. Pourquoi les amis d'une même femme seraient-ils jaloux entre eux ? Elle ne donne point à chacun la même chose. Croyez-vous qu'aucun homme ait un droit absolu sur une femme, même qui l'aime et s'unit à lui ? Une âme ne peut se mutiler ainsi, et la jalousie, qui se couvre de beaux noms, n'est que le plus bas et le plus injuste égoïsme.

— Sans doute, vous avez raison, convient Didier (il n'a été admis que depuis peu dans le Clos), cependant l'amour...

Mais Allegra s'enflamme et répond :

— L'amour dont vous parlez, Didier, est celui que le monde nomme ainsi. C'est une crise brutale, sensuelle, qui se saisit de nous et nous détruit. C'est une affreuse maladie qui ravage le cœur. Cet amour-là est banni du Clos. Nous nous refusons à diviniser ces instincts sauvages.

— Oui, interrompt le fougueux Jérôme, le véritable amour, c'est la forme supérieure de tendresse. Ni égoïste, ni tyrannique, ni impur comme l'instinct. N'est-ce pas à la cime de l'arbre que monte la sève la plus dépouillée et la plus subtile ? Eh bien, la tendresse est la fleur de la cime...

— Quoi de plus niais et de plus monotone, confirme Narcisse, qui est d'un naturel dédaigneux, que cet exclusif et mutuel réfléchissement de deux êtres que le monde appelle Amour ! Nos âmes vivent de trop d'échanges, se renvoient entre elles trop de reflets pour goûter cette pauvreté !

— Les initiés ne se soucient-ils donc pas de la fidélité ? questionne Didier, un peu rouge.

— Ils ne se soucient que de la fidélité volontaire. Et ils ne confondent pas celle-ci avec l'immobilité ou la paresse du cœur. Pour le monde, cœur fidèle veut dire cœur stagnant. Mais quel prix aurait-il à nos yeux, cet enlisement de l'âme, embourbée dans une médiocre béatitude ?

Or s'avance vers eux une grande femme rousse aux dents sensuelles. Elle passe dans une robe bleue paon à longues rames violettes, semblables au plumage de certains oiseaux des îles ; elle s'appuie sur un jeune homme.

— Geneviève, appelle Allegra. Dis-nous, es-tu jalouse de ton mari ?

Geneviève se tourne et répond vivement :

— Mais nous aurions honte d'être jaloux, lui ou moi. Il sait que j'ai d'autres amis, comme je n'ignore pas qu'il a d'autres tendresses. Mais, au-dessus de toutes, il y a celle que je lui donne, celle qu'il me donne.

— Ce sont de jeunes mariés, sans doute ? demande Didier.

— Tout doux, réplique Geneviève simplement. Savez-vous où nous allons ? A la crèche voir nos deux enfants...

Didier ne paraît pas convaincu. Il lève vers Allegra un visage passionné, têtu.

— Allons, jeune lionceau, dit gaiement Allegra, si vous aimez jalousement, c'est que vous n'aimez pas encore assez.

— Oh ! si, maîtresse ! Mais j'apprendrai, j'apprendrai... pour vous plaire.

Il s'en va, non sans avoir jeté sur elle un regard furtif plein d'adoration.

Cependant Cateau, ayant ouï parler de la crèche, n'a qu'un désir, voir les enfants. Elle supplie qu'on l'y conduise.

— Nous y allions, nourrice, dit Allegra.

Et elle sourit mystérieusement.

V

NADALET

Agnosco veteris vestigia flammæ.
Voici le signe de mon ancien amour.
VIRGILE. (*Enéide.*)

Allegra, Lise et Cateau, pour suivre le couple amoureux, ont pressé le pas. Et bientôt, derrière les haies basses, on entend un murmure puéril.

Sous un portail rustique, que décore un chaperon rouge en camaïeu, s'ouvre la Maison de l'Enfance... C'est un bâtiment bas de briques roses, entouré de pelouses. Çà et

là, groupées sous les arbres, les nourrices vêtues de blanc bercent les petits en chantant...

A droite, sur une esplanade de sable fin que l'arrosage conserve humide, les bébés creusent le sol, bâtissent des palais et des citadelles. A gauche, le gymnase et les piscines.

Cateau fait des yeux émerveillés, tandis qu'Allegra lui présente :

— Voici les enfants du Clos. Ils naissent là et y vivent toute leur enfance. Les mères ne demeurent avec eux que les premiers mois pour les allaiter. Ensuite elles retournent au Clos. C'est le moment de la seconde maternité, la plus difficile, la plus méconnue, celle qui modèle le cœur et l'esprit. Les parents déchargés des soins matériels se consacrent à cette tâche au cours de leurs longues visites.

— Toutes ces belles dames, demande Cateau, ont donc des enfants ?

Allegra rit de bon cœur.

— Mais, oui, Cateau, toutes ou à peu près. Et les plus raffinées surtout souhaitent la maternité. Elles ont pour cela une raison de plus que les autres, qui est de faire revivre l'esprit et le cœur de l'homme génial qu'elles ont élu. L'enfantement, pour elles, c'est une promesse incessante de prodiges.

La voix d'Allegra se brise et tremble un peu...

Sous une pergola de roses blanches, un petit enfant est apparu demi-nu, ses jambes transparentes dans le soleil. Il est penché sur une tortue qui curieusement pointe sa tête ridée hors de la carapace.

— Oh! le mignon! s'écria Cateau. Comment t'appelles-tu ?

— Vois la tortue, répond l'enfant, vois comme elle est vilaine avec son vieux cou.

— Dis-moi comment on t'appelle ?

— Nadalet...

Cateau s'accroupit près de l'enfant, regarde son visage, tire son mouchoir à carreaux pour essuyer les menottes salies. Alors l'enfant se retourne et, voyant Allegra, s'élance vers elle :

— Maman ! Maman !

Cateau, assise sur le sable, n'a plus la force de se relever. Elle ne comprend pas tout de suite. Puis elle voit le petit suspendu au cou d'Allegra. Sa gorge se serre, sa langue s'amollit, ses traits tirés en tout sens font une danse comique sur son visage.

Ele n'a encore rien dit, mais son cœur se soulève de colère. Contre elle d'abord... « Sotte que je suis, sotte et imbécile... Mais quoi, était-ce possible ? Allegra si douce, si raisonnable... Et le vieillard qui me l'avait confiée... » Et dans sa tête tourbillonnent l'atelier, le visage du vieillard le jour de sa mort, et la petite qui chantait et les roses... Et quand elle s'éveille enfin, Allegra est à ses genoux qui murmure :

— Nourrice, c'est mon enfant et c'est ton petit-fils... Pardonne-moi, j'aimais Philippe...

Alors Cateau ne sait plus si elle va pleurer ou rire... Il faut que les destins s'accomplissent... Ce petit blondin est né de Philippe, et il est né d'Allegra ; il confond ce qu'elle aime le plus au monde.

Elle pleure décidément... Elle n'a presque plus de larmes, et ses paupières la brûlent. Soulevée par les mains habiles de Lise, le petit Nadalet jette ses bras autour du cou tordu, vilain comme le cou de la tortue. Et Allegra, sa tête sur les genoux de Cateau, goûte pour la première fois une paix indicible.



C'est assez de fatigue pour Cateau.

Allegra a dit à la nourrice .

— Reste ici aujourd'hui. Tu dormiras dans la Maison de l'Enfance. Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai

fait venir. Tu seras la gouvernante de Nadalet et la première chambrière des enfants du Clos.

Mais le lendemain, Cateau a voulu connaître son domaine. Nadalet la tire par la jupe et la précède, sérieux comme un ambassadeur.

Il la mène dans la *Chambre des Berceaux*, aux murs de porcelaine blanche et bleue. Il y a là quarante berceaux de cuivre, clos sous leur mousseline, et rangés en cercle. Quand vient l'heure du sommeil, sous la lumière adoucie des veilleuses, ils se balancent d'eux-mêmes, doucement comme une flottille de canots à l'amarre.

Plus loin, la *Chambre des Jeux et de l'Adolescence*. C'est une salle haute comme une église, et peinte de vives couleurs, qui prend jour par huit croisées. On n'y voit que des établis et des jouets ingénieux. Point de bibliothèque ni de pupitres.

— Jusqu'à dix ans, explique la maîtresse du lieu, les enfants sont livrés aux jeux, aux jeux de plein air qui dressent au courage, et aux jeux mécaniques qui développent l'adresse. On leur apprend aussi le dessin, le modelage, la danse, la musique. Leur seule étude, c'est, avec la lecture et l'écriture, un peu de géométrie.

— C'est bien assez, dit Cateau. Et les filles ?

— Les filles ont la même éducation que les garçons.

— C'est bien pensé, remarque Cateau. Si j'avais été instruite, j'aurais fait l'éducation de Philippe. Il m'aurait mieux aimée.

Les salles qui font suite sont destinées aux enfants de plus de dix ans. Ce sont des salles d'étude, éblouissantes de marbre blanc. Dans la première, *la Chambre de la pensée vierge*, des fresques font revivre, sur les murs, des légendes célèbres : le voyage d'Ulysse, la rencontre de Nausicaa, les Cyclopes, Pénélope et les prétendants. On y voit aussi le Dante et son doux guide dans les défilés de l'Enfer, et Béatrice au voile couronné d'oliviers sur son char traîné par un griffon.

— C'est bien trop beau pour une classe ! dit Cateau.

— Non, réplique le maître de la Chambre. Ici l'Esprit s'éveille à la vraie vie. Il imagine, il réinvente le monde, il jette ses feux les plus purs, il faut craindre avant tout de l'attrister. Durant ce temps, sa seule étude sera celle du langage. La langue est un outil compliqué, précis et fin ; l'expérience qu'on en a mesure le progrès de l'esprit. On enseignera ici les poètes et les grammairiens, des littératures anciennes et classiques, et aussi ces philosophes, sophistes et logiciens qui apprennent l'art de raisonner. L'utile est rigoureusement banni de cette éducation qui va de la dixième à la seizième année.

— Et ensuite ?

— Ensuite les enfants seront admis à la compagnie des maîtres du Clos. Et c'est alors seulement que les intelligences, formées à la méditation, aborderont les sciences physiques et naturelles. Ils entreront ainsi dans la *Chambre de la Pensée* triomphante. Ils en passeront le seuil avec un enthousiasme intact, une curiosité vierge et cette puissance de sympathie universelle qui meurt si vite au cœur des hommes. Si bien qu'en quelques années, ils auront exploré les principaux domaines du savoir. Ils seront prêts enfin pour la tâche spéciale à laquelle les destine leur génie propre.

Cateau n'écoutait plus ; elle regardait par la baie ouverte les beaux enfants, noués en grappes bruyantes par le jeu...

VI

LA TROISIÈME ENCEINTE

E se tu sarai solo, tu sarai tutto tuo.
C'est dans la solitude que tu seras toi-même.
VINCI.

— Pardonne à ta vieille Cateau, Allegra. Une radoteuse, une grognon, une sotte, voilà tout ce qu'elle est...

Mais maintenant elle a compris... Quand le petit Nadalet me sourit et m'appelle *mémé*, tout ici me semble beau... C'est pour lui que tu as bâti ce palais, dis ?

— Oui, pour l'enfant de Philippe.

— Je suis toute ravigotée... Allons, que veux-tu de moi aujourd'hui ? Qu'as-tu à me montrer encore ? Je te suivrai... Seulement, permets que j'emmène le petit avec nous.

— Eh bien ! soit ! Il verra, lui aussi, pour la première fois, les cellules secrètes du Clos. Nul n'a le droit d'y entrer, que l'occupant. Seule je puis leur rendre visite. Tu n'as vu encore, Cateau, que la parure brillante du Clos. Voici l'amande cachée au cœur du fruit. Voici les lieux de méditation, où les initiés poursuivent dans la solitude leur œuvre d'incessante nouveauté.

Tous trois étaient au pied d'un mur très élevé, aveugle, massif, fait de granit dur et de pierres volcaniques à éclats violets. Ce mur circulaire était percé à intervalles égaux de petites portes basses, bardées de fer. Sur chacune, en lettres blanches, se lisait le nom de l'initié.

— Mon Dieu, fit Cateau, ce sont des portes de prison !

— Oui, ce sont des prisons volontaires.

Après avoir frappé, elle ouvrit la première porte à l'aide d'une clef pendue à sa ceinture. Au fond d'un jardinet rustique, une maisonnette apparut, abritée du soleil par un grand auvent, semblable à la main sur les yeux de l'homme qui médite. C'était la retraite d'un philosophe.

Debout sous un arbre, il contemplait un scarabée posé sur sa manche. Il était si absorbé qu'il n'entendit pas venir les visiteuses. Le scarabée s'était déjà envolé et il regardait encore sa manche.

— L'insecte s'est enfui, dit Allegra en riant.

— Soit, mais je l'observe *en moi* ; le sillon que son geste a tracé demeure en mon âme...

Il ajouta :

— Voyez-vous, toute expérience sur le monde est une expérience sur moi-même. C'est de moi que je tire les lois du monde. Je ne les découvre pas, je les invente. Elles ne m'apparaissent dans le champ du microscope, que si d'abord je les y ai mises... Mais prenez donc la peine d'entrer.

L'intérieur de la maisonnette, semblable à toutes les autres, était simple. Une pièce pour le divan et les livres, une pièce pour le lit, et, au fond, la toilette et la baignoire. Point de tapis ni de tableaux. Aucun luxe. Une atmosphère de paix nue, de liberté...

— Pourquoi, demanda Nadalet, t'a-t-on mis en pénitence ?

— Ici, dit le philosophe, le seul luxe, c'est la pensée.

Les visiteuses quittèrent l'enclos de la méditation en refermant doucement la porte derrière eux.

★

Dans la retraite voisine, Grégoire le botaniste avait édifié, attenante à sa cellule, une serre à compartiments multiples. Grâce à des températures variées, des éclairages divers, des lumières électriques et chimiques, il torturait la vie pour lui prendre ses secrets.

Des plantes inconnues poussaient en folles avalanches, en bottes de couleurs vives et mêlées. Une hallucination naissait de ces formes bizarres, de ces tiges immenses, de ces corolles monstrueuses, de cet amoncellement de soies végétales et de velours floraux. Des aromes puissants voltigeaient dans l'air.

L'enfant, émerveillé, se précipita sur un plant d'orchidées onduleuses, dont les fleurs sensibles frémissaient au vent comme un nerf mis à nu.

— N'y touche pas, mon trésor, s'écria Cateau effrayée. Ce ne sont pas des fleurs du Bon Dieu. Allons, bon ! voilà qu'il porte cette horreur à sa bouche ! Veux-tu jeter

ça tout de suite !... C'est le diable assurément qui a fait pousser cette plante.

— Ce monsieur-là, c'est le diable ? demanda l'enfant.

— Bon, voilà que tu te fâches, Allegra. J'ai encore dit une bêtise ! Je ne dirai plus rien... Mais n'y touche pas, méchant garçon !

— Maman, reprit Nadalet, n'est-ce pas que cette fleur est une fée ?

Cependant Allegra regardait une plante extraordinaire. Elle portait un long capuchon blanc rempli d'une sève épaisse, où les insectes fourmillaient, et, quand la gibecière était pleine, une feuille la recouvrait d'elle-même, et la fleur carnivore dévorait sa proie.

— C'est le *népenthès,* expliqua Grégoire, une orchidée des Indes.

— Et toutes ces fleurs, je ne les reconnais pas, comment les nommez-vous ?

— Elles n'ont pas de nom. Ce sont des espèces nouvelles que j'ai fait surgir de la sève endormie de vieilles espèces. Par des greffes, par des fécondations artificielles, ou bien en provoquant la naissance de ces galles que produit la piqûre de certains insectes, j'aiguillonne la routine des plantes. Quelques-unes, injectées de poisons choisis, donnent des excroissances singulières, colorées, symétriques comme les fleurs. Parmi cent tentatives avortées, éclate brusquement quelque belle variété.

— Et sans doute inféconde ? demanda Allegra.

— Pas toujours. Parfois, la plante meurt, mais elle ne succombe pas sans avoir livré quelqu'un de ces mystères que le génie de la vie tient enchaînés.

Dans la retraite voisine Gaspard avait imaginé un laboratoire moins brillant. Il y cultivait les fougères, les mousses, les champignons qui bougent comme de petites bêtes, les lichens, et les algues qu'on accouple à des

champignons pour former incessamment des lichens nouveaux.

— C'est ici, déclara Gaspard le biologiste, que pullulent les trouvailles les plus inattendues de la nature. Il y a chez ces êtres une faculté de dérouter et de surprendre, qui me tient toujours en haleine.

Plus loin, c'était le *Clos des Oiseaux*, volière immense emplie d'un tintamarre aigu, rayée de vols brillants. La jeune Marion, qui charmait les bêtes, avait réuni là quelques couples des races les plus remarquables par l'éclat des plumages, par le chant, par l'industrie : des faisans chamarrés comme des courtisanes, avec des panaches, des hausse-col, des chausses, et de longues queues en épées. Des pics des Iles, bleus à culottes rouges, semblables à de petits soldats. Des colibris et des oiseaux-mouches, cruels, violents avec leurs becs en aiguille courbe pour déchiqueter les fleurs. Des paradisiers dont les plumes en touffes éclatent comme des jets d'eau lumineux. Des oiseaux nocturnes aux ailes de châle noir, soyeuses, chuchotantes.

Marion jouait de ces couleurs comme un artiste de sa palette. Elle cherchait par des croisements inédits, ou par des nourritures spéciales, à provoquer la naissance de races inconnues.

Elle était au fond de sa volière, et, dès qu'elle aperçut les visiteurs, elle accourut, un bel oiseau harnaché posé sur sa main.

— Voici, petit prince, dit-elle à Nadalet, un beau cadeau pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'oiseau-lyre.

— Il n'est pas méchant ?

— Non, il est triste.

— Pourquoi ?

— C'est le dernier de sa race. Après lui, sans doute, nul ne reverra plus sa forme. Ce sera une longue suite

de générations perdues, une chaîne innombrable d'efforts, de souffrances, d'amours, qui ne laissera plus de trace, que deux ou trois squelettes au fond d'un musée. Et qui sait ce qui eût pu sortir de là ? Je voudrais préserver une étincelle de cette flamme qui va s'éteindre...

Elle expliqua qu'elle essayait de féconder par cet oiseau mâle quelques espèces voisines.

Nadalet regardait aux yeux l'oiseau unique. Fier, il se détourna, quitta le bras qui lui servait d'appui, et s'éloigna en balançant noblement sa lyre sur son crâne.

— Mais à quoi lui servent ces longues aigrettes ? dit Allegra.

— A rien. Les couleurs sont inutiles aux oiseaux. J'ai démontré, contre de vieux savants obstinés, que les dessins, les rayures ne s'expliquent ni par défense, ni par protection, qu'elles n'ont pas d'autre but que le plaisir de la variété, ou de la différence.

Allegra cependant précipitait sa marche. Chaque petite retraite qu'elle ouvrait introduisait dans un monde nouveau des surprises. Là, c'était la *Galerie des insectes* : à travers d'ingénieuses cages de verre, Blaise y suivait pas à pas la métamorphose des insectes, le travail souterrain des scarabées et d'autres bêtes méconnues. Tourmenteur patient, il intervenait pour provoquer les décisions subites de l'instinct.

Plus loin, le *Verger des Papillons* : un bougement innombrable y fatiguait les yeux. La blonde Huguette, reine de ce verger, avait déjà obtenu quelques ailes aux dessins ignorés ; elle montra à Allegra le papillon qu'elle venait de créer et qu'elle lui dédiait parce qu'il portait sur ses ailes bleu de nuit à membranes d'argent un grand A ornementé.

Puis la *Chambre phosphorescente* où Alain étudiait les insectes et les animalcules dont la sève sexuelle s'épanouit en rayon de lumière.

Mais la merveille, c'était l'*Aquarium*.

— Il y a plus de fantaisie et plus de désordre, expliqua Sidoine l'ichtyologue, dans le monde aquatique que chez les êtres aériens !

Aux longs murs d'un vestibule, baigné de la lueur verte des eaux, s'éclairaient des piscines transparentes, où l'on voyait nager les poissons de toutes formes et de toutes nuances, striés comme des léopards, ocellés, couverts d'hiéroglyphes, cuivrés, mordorés, fleur de pêcher, étincelants comme des poignards funèbres, et larmés de noir. Les poissons des fleuves, lisses, longs et plats, et les poissons de mer semblables à des cactus épineux, à des fleurs, à des serpents, à des outils de supplice, armés de crochets, de peignes, de scies, de vis, et d'antennes vibratiles, et de queues luxueuses...

Là flottaient des méduses, champignons déracinés à l'ombrelle effrangée. A côté, une troupe paisible de saumons dorés tournoyait lentement. Des grondins arc-en-ciel ployaient les lys de mer onduleux au vent de leur course. Une pieuvre nouée déroulait ses bras lentement. Parfois la vitre se rayait du brusque éclair d'une truite qui filait en flèche sur sa proie, puis apaisée et caressante, faisait luire traîtreusement ses flancs d'or éteint dans la profondeur bleue. Une autre inventait mille courbes adorables, glissait entre ses sœurs, s'élançait et retombait comme un poids fatigué et gracieux. Les poissons exotiques secouaient leurs voiles flottants, leurs dentelles. Un griset couleur d'opale, à peu près immobile au milieu de l'eau, comme suspendu par des fils invisibles, s'éventait doucement avec sa queue...

Le cloître où s'agitait ce peuple des eaux était plongé dans un silence de mort. Ces fantômes muets allaient d'un glissement unanime, et, soudain détendus, crevaient la surface de l'eau, happaient un moucheron, et revenaient dans un bouillonnement d'argent. Tout ce monde endormi et frénétique, qui ignore le soleil et craint la

pourpre lumière, ce monde de cruauté et de souplesse inquiétante, qui se meut parmi la chevelure des herbes aquatiques remplissait le cœur d'effroi. Pas un bruit, pas un sifflement, pas un sillage. Le jour était douteux, cauteleux et fourbe.

Allegra, délaissant de nombreuses cellules, ne s'arrêta plus que dans la *Chambre cristalline*. Là, dans la paix dormante des bocaux, les molécules des corps, libérés du mouvement, se recomposent et s'ordonnent selon l'état naturel. Les architectures des cristaux, leurs fines aiguilles micacées, leurs arborescences compliquées y dessinent la forme définitive, le cadavre scintillant des corps chimiques. L'esprit reste confondu de tant de fantaisie puissante. Guillaume le chimiste soutient qu'un irrésistible instinct dirige le minerai vers une idéale géométrie toujours rompue et toujours retrouvée. Il découvre ainsi, dans la vie lente de l'inorganique, un principe de liberté et d'art...

Ce furent enfin les retraites réservées aux artistes.

Le jeune sculpteur Eustache avait réuni dans son parterre quelques marbres bruts, tels qu'ils avaient été arrachés de la montagne. Il cherchait dans les accidents de leur forme et de leurs cassures la figure même que le marbre devait revêtir ou l'idée qu'il devait représenter. Là où le vulgaire ne voyait qu'un bloc aigu et instable, son imagination discernait déjà la fuite légère d'Atalante.

Amaury, le dessinateur, rêvait parfois de longues heures, suivant le conseil du Vinci, devant les taches d'un mur. Il y voyait s'animer à la longue ses propres chimères, agrandies.

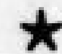
Des décorateurs, des ornemanistes, des artistes vestimentaires chargés de créer les modèles de robes des initiées, s'inspiraient des papillons, des fleurs, des peaux de bêtes...

Valentin, le poète, cultivait les inventions fleuries dans ses rêves, les images que déroule dans le sommeil son être inconscient. Il les recueillait aussitôt éveillé, à l'instant où leur souvenir va glisser dans la nuit, n'ayant qu'à peine ébranlé la mémoire. Il les repensait et les élaborait à nouveau dans sa pensée consciente. Ainsi avait-il donné quelques thèmes d'une étrange beauté, qui parfois se sont épanouis en des poèmes ou des drames profonds.

Mais Claude le musicien s'était révélé le plus ingénieux. Désireux d'enrichir son art de thèmes et de modulations encore inexprimés, il avait, dans l'enclos attenant à sa cellule, choisi un grand arbre solitaire, exposé aux vents. Il avait suspendu à chaque rameau des clochettes variées de timbre et de hauteur, dont le jeu reproduisait le clavier complet des tons et des demi-tons. Il en changeait le nombre et la disposition chaque jour. Puis il écoutait le vent, lent ou rapide, passer dans cet arbre ; il surprenait les rythmes ébauchés, les accords commencés, les combinaisons fugitives que le hasard prépare, et dont aucun ne se reproduira le même une autre fois. Dans cette poussière musicale, son oreille cultivée recueillait des esquisses de chants, qu'il laissait ensuite vivre au fond de sa mémoire et germer, jusqu'à ce qu'elles se développent en mélodies savantes. La nature lui fournissait ainsi une inépuisable matière musicale que son génie ensuite recomposait. Et il se répétait à lui-même comme Keats : « ... les mélodies entendues sont douces... mais les *inentendues plus douces encore...* »

Il y avait bien d'autres cellules où s'opéraient les miracles de l'esprit. Mais Cateau, à bout de force, refusait d'aller plus loin.

Cependant, Allegra lut sur son visage je ne sais quelle attente anxieuse et déçue...



— Je sais, dit-elle, ce que tu attends encore. Viens donc, nourrice, au tombeau de Philippe.

C'est au centre précis du Clos, au pied d'un blanc campanile.

Là une stèle d'albâtre repose sous une voûte de cristal pur. A midi, le soleil tombe d'aplomb sur la stèle qu'il transperce et illumine. Les jours de pluie, le lieu s'emplit d'une lueur d'absinthe, épaisse comme un limon. Et par les nuits d'été, les falots célestes, comme une multitude de lampes très hautes, laissent tomber leurs miroitements doux sur le lieu sacré.

Cateau s'agenouille sur la dernière marche, fait un grand signe de croix, la tête dans ses mains... Nadalet s'assied sur la première marche, jouant avec les fleurs qui se fanent. Allegra, muette, rappelle des souvenirs enchantés au fond de sa mémoire, et elle considère le tombeau... Elle est sur le seuil, sacré, le seuil enténébré où toute pensée trébuche... Sa douleur familière vient au devant d'elle, et l'étreint dans un sanglot. Un long instant se passe où la tristesse semble avoir arrêté le temps...

Alors, d'une lointaine cellule ignorée, monte un chant. Allegra le reconnaît ; c'est son chant préféré, l'un des plus émouvants qui puisse réjouir les oreilles humaines, le chant même de l'Espérance (1).

D'abord, de joyeuses voix ardentes s'appellent dans le matin léger. L'une d'elles hésite, se reprend, puis s'élance et finit par entraîner le chœur tout entier. Et l'on devine, parmi la foule chantante, un visage de vierge plus beau, plus mélancolique que les autres, où la souffrance a passé et laisse trembler une larme au bord des cils... Mais le chœur s'exalte, un espoir héroïque a surgi. Alors jaillit comme un lys la voix surnaturelle de l'Amour divin, confidence solitaire d'un ange, à laquelle bientôt

(1) La Sonate de C. Franck pour piano et violon.

s'unissent toutes les voix de la terre, et le bruissement des feuillages et des eaux. Enfin, le chant se termine sur une procession d'enfants en robe fraîche dont les cris s'enroulent, se nouent en une fugue, souriante d'abord, puis échevelée, élan de l'âme rendue à la pureté de l'enfance par la joie triomphante.

Allegra, brisée par l'émotion, retrouve, dans cette sérénité, l'instinct profond de son cœur.

VII

LE MASQUE BRISÉ

> Dois-je haïr la vie, parce que les fleurs de mes rêves n'ont pas toutes donné ?
>
> GŒTHE. (*Prométhée.*)

Midi dans le cloître. Les initiés, répandus dans les galerie du côté du soleil, causent par groupes. Des pigeons, la tête sous l'aile, en boules de plumes, dorment, rangés sur la frise du toit.

Auprès du puits sont deux cyprès à l'ombre violette ; debout contre eux Tristan, le héros du jour, explique comment il a isolé un corps nouveau, d'une subtilité telle qu'il décèle le rayonnement de la pensée, et ouvre à la psychologie des voies nouvelles. Des jeunes gens discutent, s'animent. Damien, qui a fait sans succès des recherches semblables, pose à Tristan quelques objections redoutables. La brune Laure, femme de Tristan, décoche à cet importun de singuliers regards. Elle ne peut cacher sa fierté, et parce que Bernadette, une blonde épanouie, qu'elle redoute, s'est avancée vers eux, elle passe son bras au cou de Tristan, en guise de possession victorieuse et de défi.

Ces deux femmes ne s'aiment pas. Bernadette n'est pas aussi jeune que Laure, mais elle est plus belle, sa chair de nacre et ses lèvres gonflées de sang provoquent le désir.

— Couple touchant ! raille Bernadette, en considérant l'image que forment les deux époux enlacés.

— Sans doute, répond Laure dédaigneuse, et c'est de quoi d'autres enragent...

— Pfft ! ma belle, ils s'en soucient comme d'une guigne !

Mais Allegra qui passe, écoutant ces propos aigres, s'impatiente :

— Eh quoi ? s'écrie-t-elle. Est-ce là l'amour des Initiés ? A quoi bon le Clos si vos cœurs sont toujours dominés par le sauvage instinct ?...

On s'étonne de cet éclat inattendu, on se retourne et à la vue d'Allegra, la déférence et la tendresse se lisent sur tous les visages.

— Vous croyez aimer, dit Allegra, et vous voici retournés à la Brute, prêts à adorer les dieux de l'âge de pierre... Dans votre cœur ressuscite l'instinct du mâle, ivre de sa force, et de la femelle servile. C'est bien là cet Amour que redoute et divinise la foule! Ah! que n'entendez-vous ces millions de morts sous la terre qui crient contre cet Amour barbare qui a meurtri leur corps, qui a ravagé et ravalé leur âme ! Divin, cet Amour-là ? Oui, comme l'opium ou la cocaïne ou l'alcool !... Il flambe le cœur, et il tue...

Une colère douloureuse dicte à Allegra ses paroles. Elle écoute encore retentir le coup de feu tragique dans la grange endormie.

Mais bientôt, sa voix s'apaise.

— Il n'y a qu'un véritable amour, celui que l'Esprit accueille et nourrit. Je le nomme la Tendresse. Quel nom plus beau dans la langue des hommes ? La tendresse est l'aliment secret et délicieux, le pain blanc du cœur ; elle adoucit au lieu que votre amour aigrit, elle féconde au lieu que votre amour ravage ; elle dure enfin, elle n'est pas l'illusion d'une minute. Et je la préfère comme je

préfère le feu de braise qui chauffe à la flambée claire et courte qui éblouit et laisse la chambre froide.

Vingt têtes jolies se dressent, fraîches et empourprées des sports du matin.

Laure, contrite, élève la voix et demande :

— Dis-nous, Allegra, comment tu distingues le vrai et le faux amour ?

— Le faux amour est souillé de jalousie. C'est le vice d'une âme qui veut dominer une autre âme, l'absorber, l'anéantir ; c'est l'ivresse féroce du moi. Mais l'amour vrai, ou la tendresse, plus elle est vive, et plus elle est pure d'égoïsme ; fruit de la liberté, elle respecte la liberté d'autrui. Croyez-vous donc, mes sœurs, qu'on approprie une âme, comme on approprie un champ ou du bétail ?

— Soit, dit Laure, je veux bien n'être point jalouse, mais que l'on me soit fidèle...

— De quelle fidélité parles-tu, Laure ? Il n'est de vraie fidélité que pour les tendres. D'innombrables hommes se contentent de cette grossière fidélité du corps que défendent les verrous. Mais la fidélité de l'esprit, qui donc l'exige ? C'est celle-ci que je respecte.

Mais Mathilde, qu'on a surnommée *Cœur-fol*, à cause de sa coquetterie, interrompt :

— Allegra, tu le sais, j'aime Simon. Est-ce d'amour ? Est-ce de tendresse ? Je l'ignore. Simon est l'élu de mon cœur. Mais un autre me presse, il est jaloux, il a les manières charmantes, et l'esprit plein de grâce. Est-ce que je puis aimer Simon et ne pas détester l'autre ?

Allegra sourit.

— La tendresse, Mathilde, ne fait pas le vide autour d'elle. Plusieurs tendresses peuvent s'ordonner sous une tendresse suprême, comme, en un collier, des pierres plus humbles se rangent autour de la pierre maîtresse. Pourquoi l'amour de Simon te priverait-il des attentions d'un autre ? Délivrés tous deux des exigences tyranniques des amants ordinaires, comment se porteraient-ils ombrage ?

— Mais, interroge Mathilde, troublée, veux-tu dire que je ne dois pas me refuser ?

— Comment le demandes-tu, imprudente ? Refuse-toi, non seulement à celui que tu ne nommes pas, mais le plus souvent encore à Simon que tu aimes. Ne succombe qu'à l'extrême limite du désir, pour céder à la nature ce qu'elle s'arrogerait sans toi. Ne permets pas que se gaspille la source même du génie, mais plutôt, par une douce insistance, détourne-la vers les canaux de l'esprit, pour qu'elle se filtre et se distille en quelque inspiration sublime. Ignores-tu l'affreux désespoir de l'homme que tu serres dans tes bras après la suprême minute ? Evite-lui cette noire ivresse où s'effeuille et se découronne votre amour. Malgré ta chair troublée, malgré l'angoisse de ton cœur amoureux, sache ne pas écouter les lèvres qui te supplient, dénoue les enlacements, fuis, va pleurer seule dans ta chambre...

Berthe et Catherine, dont l'extrême jeunesse se peint sur leurs joues en feu, applaudissent Allegra, de toutes leurs forces, mais Alix, qui a trente-cinq ans, soupire et contient ses regrets. Elle s'écrie :

— C'est donc la mortification, Allegra, que tu nous proposes ?

— Non, Alix, c'est l'épanouissement du cœur. Les moralistes de tous les temps ont cru libérer l'âme en la défrichant de ses désirs. Hélas ! Ils faisaient comme ces agriculteurs qui, en détruisant les forêts, préparaient des cataclysmes. Dans l'âme nue, où ne croît plus que l'arbre aride du devoir, le vent de la passion se lance, s'acharne sur l'obstacle, et le déracine en semant les désastres. Mais ensemencez le cœur de sentiments variés, et les orages se tamiseront en pluies bienfaisantes. Le cœur s'affranchit en se compliquant, et le seul remède aux violences de la passion, c'est la floraison multiple et ordonnée des désirs...

La plupart des auditrices approuvent Allegra bruyam-

ment. Ambitieuses, riches de grâces et de savoir, elles ont trouvé au Clos, dans la pratique raffinée de la vie intérieure, l'équilibre de l'être, elles ont éludé l'éternel tourment sensuel des femmes. Dans l'union de la vie collective intense qui disperse, et de la solitude qui concentre, ces privilégiées ont rencontré l'harmonie intime.

Allegra s'est tue. Elle considère cette rangée d'yeux noirs, dorés, et pâles, autour d'elle.

Dans le silence, les ramiers gémissent, posés au bord des tuiles creuses. L'un d'eux file droit dans l'azur, vers le campanile qui marque le tombeau de Philippe. Au sommet de la tour est une chambre haute qui domine le Clos.

... Une inquiétude, un doute secret poussent Allegra vers ce refuge. C'est une cellule, tendue de blanc, avec des tapis d'hermine immaculée. Le jour l'inonde par quatre grandes baies d'où l'on découvre l'ensemble des constructions éparses dans le Clos.

Allegra considère l'édifice aux trois enceintes où elle a fixé, amarré sa vie. Elle se remémore son enfance, les fables du vieillard dans l'atelier, et sa voix triste le soir qu'il lui décrivit « ce qu'il y a derrière le mur ». Elle revoit la Tête sans nom. Elle songe : Est-ce que la souffrance est enfin vaincue ?

Alors son démon familier l'emporte, et cette prière s'échappe de ses lèvres :

« Clos du Loisir, ma rêveuse abbaye, asile de la pensée que l'effort stérile a blessée;

« Tu es l'arbre d'où essaimeront les idées ailées, innombrables, dont le battement seul fait de la joie;

« Le royaume du travail ira resserrant ses limites ; l'archange noir, le dieu aux holocaustes sanglants, fuira comme une chauve-souris devant le rêve en tunique blanche, maître souverain des cœurs!

« O mon doux cloître, comme une fleur dont la corolle est ouverte et le pistil caché, le bruit palpite à tes bords, mais à ton centre gît le silence aux songes hardis ;

« Là, au fond des jardins fermés, les plantes, les bêtes, les éléments font éclater leurs plus intimes richesses, les âmes secrètent leur plus profonde pensée;

« Là, dans la joie de la liberté, l'éventail magnifique de la vie s'éploie;

« Là la méditation recueille ce que le hasard, roi fastueux et aveugle, gaspille ; elle trie et féconde les germes que la main de Dieu jette sans fin à travers le monde! »

Mais un bruit aigu monte aux oreilles d'Allegra. C'est dans le cloître, en bas, parmi les mimosas : Laure et Bernadette se disputent. Tout à coup, leste comme un chat sauvage, Laure saisit sa rivale aux cheveux et l'agrippe. Puis, interdite elle s'arrête, et saisie de honte, la figure dans ses mains, éclate en sanglots.

... Allegra ferme la fenêtre. Les voix du passé l'assaillent plus violemment que jamais. Elle entend Cateau qui soupire : « Rêves, rêves que tout cela, ma petite ». Mais ce n'est pas la première fois que le doute la trouble ; elle connaît ses malices. Pour de pauvres âmes défaillantes, faut-il donc désespérer du monde ?

Tout à coup, elle sonne : Amenez-moi Nadalet.

Elle a besoin de voir son enfant, la réalité, la chair même de son espérance.

Il arrive, bouclé, souriant, et noue ses bras autour du visage de sa mère.

Mais elle, avec une sombre ardeur, le prend, le serre, l'étouffe, le baise à petits coups, dévotement, sur les cheveux, sur les yeux, dans le cou.

— Maman, dit l'enfant, pourquoi as-tu les joues mouillées ?

Sans attendre de réponse, il glisse des genoux maternels... Il a vu dans le fond de la pièce une vieille figure d'argile qui le regarde. Que fait ici ce masque douloureux, malplaisant ? Nadalet le prend à deux mains, le dévisage, s'irrite de sa laideur, et, pour le châtier, court

vers la fenêtre, le jette dans le vide. La Tête sans nom gît brisée sur le sol.

Mêlé au tintement de la chute, le rire de Nadalet éclate. Il monte vif, limpide, aérien, il domine le cloître, les jardins, il couvre le Clos tout entier de sa joie souveraine.

ALFRED DE TARDE.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Pierre Ronzy : *Un humaniste italianisant, Papire Masson* (1544-1611), Edouard Champion. — Pierre Champion : *Ronsard et son temps*, avec 24 phototypies hors-texte, Edouard Champion. — Pierre Champion : *Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn, leurs autographes*, avec 21 fac-similés hors texte, Edouard Champion. — Roger Sorg : *Cassandre ou le secret de Ronsard*, 10 gravures hors texte, Payot. — Margaret de Schweinitz : *Les Epitaphes de Ronsard, étude historique et littéraire*. Les Presses universitaires de France. — Mémento.

Personne, à notre connaissance, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'a songé à célébrer le centenaire d'Honoré d'Urfé qui s'éteignit, le 1er juin 1625, en la bonne cité de Villefranche. Nous n'avons point entendu dire que les compatriotes de l'auteur de l'*Astrée* aient annoncé une commémoration quelconque. Ainsi le subtil peintre de Céladon et d'Hylas, le métaphysicien platonisant à la plume si pleine de grâce, l'homme à qui nous devons notre sociabilité et notre politesse de mœurs, tombe dans le dernier oubli.

Il faut espérer que pour satisfaire ses mânes errants au bord du Lignon, dans cette plaine forézienne dont il fit un « pourtraict » embelli par la vertu de son imagination, quelque bergère, ayant appris son nom, l'inscrira, en manière d'ex-voto, sur l'écorce de quelque chêne. Cet humble hommage les apaiserait mieux que des discours officiels.

En ce XVIe siècle où il vivait, aimait, guerroyait et chantait les douceurs de la nature, ce Forez où se dressait son château de Virieu-le Grand, assemblait en petits groupes férus d'érudition maints humanistes et donnait naissance à d'autres. Non loin du Lignon, en 1544, en la petite ville de Saint-Germain Laval, venait au monde **Papire Masson**, l'un de ceux qui allait le plus brillamment illustrer cette région.

Dans un livre énorme, gonflé d'une quantité colossale de faits

et de références, construit document sur document et ceux-ci rejointoyés par un excellent ciment de style, M. Pierre Ronzy, ingénieux et puissant architecte de l'histoire littéraire, a fixé pour toujours son histoire. Il n'est pas beaucoup d'ouvrages aussi intéressants que celui-ci, malgré sa longueur et le temps qu'il faut consacrer à sa lecture. On s'émerveille du soin qui présida à son établissement, de la sûreté des informations toujours contrôlées, du goût spécial qu'il fallut à son auteur pour ingérer des platées de latin rarement succulentes, de l'érudition magnifique nécessitée par une biographie touchant presque à l'universalité des connaissances.

Papire Masson fit, comme d'Urfé, des études excellentes au collège des Jésuites de Tournon. Il s'en alla ensuite à Rome compléter ces études et se livrer à l'épigraphie dans la maison de science qu'Ignace de Loyola y avait fondée. Il visita à peu près toute l'Italie, grappillant sans cesse matières capables d'enrichir son cerveau. Ayant perdu assez de sa dévotion pour ne point entrer dans les ordres, il accepta de professer au collège qui l'initia lui-même à la culture des idées, puis au collège parisien de Clermont soumis à la règle des jésuites. Il rompit bientôt avec la compagnie, pénétra bruyamment dans l'Université, et, poussé par Cheverny, son protecteur, mit sa plume au service de la cour.

Se croyant insuffisamment préparé à un rôle d'historien qu'il voulait remplir avec compétence, il suivit le jurisconsulte François Baudouin à Angers et, sous ce maître éminent, prit ses grades ès sciences juridiques. Revenu à Paris, il entra tout à fait dans la maison de Cheverny, devint un plumitif à la solde de la politique royale, spécialement de la politique de Catherine de Médicis. En même temps il écrivait — en latin — des *Eloges*, des *Vies*, et préparait ses *Annales Francorum*, histoire des origines de la France, et son *De episcopis urbis*, histoire de la papauté, qui furent ses deux plus importants ouvrages.

C'était un prodigieux travailleur. Il a tant écrit, et dans un style généralement excellent, que beaucoup de ses manuscrits ne furent point publiés. Son érudition était universelle. L'un des premiers, ils se préoccupa de donner à ses études des bases véritablement historiques. Il fut un grand chercheur et copieur de vieilles chroniques et de parchemins de tous ordres. M. Pierre

Ronzy examine et vérifie ses sources. Il nous dit aussi de quelles admirations et de quelles amitiés jouit son héros et comment, par la force de sa dialectique et de ses preuves, celui-ci connut l'estime des lettrés du monde entier. *De episcopis urbis* cependant où, avec son tempérament indépendant, Papire Masson avait présenté souvent sous un jour peu flateur les faits des annales papales, ne connut pas l'agrément de Rome et fut mis à l'index.

Pendant la Ligue, Papire Masson, devenu un haut fonctionnaire du Parlement royaliste, joua un assez piètre rôle, montra même une certaine couardise. Vers la fin de sa vie, il fit œuvre d'humaniste géographe dans sa *Descriptio fluminum Galliæ* qui est une sorte de docte panégyrique des régions de France.

Papire Masson contribua beaucoup, par son exemple, à faire de l'histoire une science. Il eut aussi le mérite de découvrir et de publier un certain nombre de textes qui, sans ses soins, eussent peut être disparu des monastères ou des bibliothèques privées. Enfin ses vies et éloges fournissent encore, sur maints de ses contemporains, des témoignages remarquables. Plusieurs d'entre elles contribuèrent à répandre en France le goût des lettres et de l'humanisme italien.

Papire Masson ne dédaignait pas la poésie. Il se lia d'amitié, sinon avec tous les poètes de la Pléiade, du moins avec Dorat, leur maître. Il fut un des collaborateurs au *Tombeau de Ronsard* et, dans son bref éloge latin, en historien habitué à mesurer les hommes selon leurs mérites, il jugea le Vendômois avec une remarquable équité.

Il semble que l'histoire actuelle n'accorde pas grand crédit à cet éloge perdu au milieu de tant d'autres. M. Pierre Champion, dans son nouvel ouvrage : **Ronsard et son temps**, le cite cependant, mais c'est pour lui une source entre mille sources. Les propos rapides de ce contemporain ne pouvaient, il est vrai, lui fournir aucun fait biographique utilisable.

M. Pierre Champion vient bien tard apporter sa note dans le concert de commentaires ou de biographies dont Ronsard fut l'objet. Nous sommes assuré que cette note ne demeurera pas inentendue et que beaucoup l'écouteront avec satisfaction. En descendant du xve siècle, où il s'était complu jusqu'à l'heure, au xvie siècle où il semble fort à son aise, il n'a perdu ni son style évocateur ni son souci des informations variées.

Après M. Paul Laumonier, Longnon, Pierre de Nolhac, l'abbé Froger, Jean Martellière et quelques autres, il paraissait bien difficile de découvrir quelques inédits d'importance sur un poète étudié jusque dans ses moindres gestes. M. Pierre Champion ne s'est pas préoccupé de découvertes sensationnelles. Il précise simplement, d'après des documents d'archives, mille petits faits qui aident à comprendre les grands et qui rendent ses dires formels et ses notes fort précieuses. Il a aussi utilisé avec soin les estampes dont les historiens se montrent souvent trop dédaigneux, les portraits originaux dont il nous donne de nombreuses et parfaites reproductions, le décor qu'il semble avoir parcouru en province et délimité sur les plans d'autrefois, enfin l'œuvre toute subjective du poète où pullulent les renseignements.

Nous nous rendons bien compte que ce qu'il a voulu faire et qui n'a point été fait encore, c'est, selon sa méthode antérieure, replacer l'homme dans le paysage, dans la maison, au milieu des êtres qui l'entourent, dans les idées du temps, recréer sa vie, lui redonner la couleur et le mouvement. Il nous paraît avoir merveilleusement (et avec des ressources et des nuances de style fort intéressantes) accompli cette tâche. Véritablement, dans son texte, Ronsard vibre et palpite.

Nous le voyons d'abord tout enfant, dans son cadre originel, au bord du Loir ou bien parmi les sites agrestes et les sombres avenues de la forêt de Gastine. Nul mieux que M. Pierre Champion ne nous montre comment cet être prédestiné épouse la nature, reçoit d'elle une imprégnation, entend ses voix, l'emporte en images dans son âme et en parfums dans sa chair. Partout nous allons, au cours du livre, retrouver ce naturiste enivré, soit parmi les bacchanales de la banlieue parisienne, soit autour de Cassandre Salviati, soit dans les jupes de Marie, l'humble et plaisante métayère.

M. Pierre Champion reconstitue ainsi, avec un rare bonheur, tous les milieux que Ronsard traverse, l'écurie du roi, la cour de Jacques V d'Ecosse, le collège Coqueret, le Louvre, le groupe charmant et toujours en fête des filles d'honneur où vivent ses maîtresses idéales, Isabeau de Limeuil, Françoise d'Estrées, Hélène de Surgères. Il peint son héros avec vigueur livrant aux huguenots batailles de plume. Il l'évoque, un peu pédant et disert, à l'Académie des Valois, et singulièrement assagi au temps où il

revient sur la terre de ses bénéfices ecclésiastiques. Il exalte en lui le musicien frère du naturiste, et enfin il nous le montre, plein d'idées et de sève encore, répudiant l'érudition à l'heure de sa mort. Nulle étude spéciale de l'œuvre en cet ouvrage. La beauté de cette œuvre ressort de citations parfaitement choisies. Les notes en contiennent la chronologie.

Le chartiste, qui voisine étroitement avec l'artiste en M. Pierre Champion, avait précédemment lancé un autre ouvrage d'un intérêt très différent : **Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn, leurs autographes**, où l'on trouvera une excellente biographie du secrétaire du poète. En cet ouvrage M. Pierre Champion a publié de fort belles planches. Il avait pour dessein de montrer que maints autographes attribués à Ronsard sont, en réalité, de la main de son serviteur et ami. La confusion des écritures et les attributions hasardeuses ne seront plus possibles désormais.

En s'éternisant sans être célébré, le centenaire de Ronsard a permis la publication du beau livre de M. Pierre Champion. Il a aussi déterminé d'autres érudits à retarder pour la mieux parfaire leur contribution à l'étude du poète. M. Roger Sorg nous offre aujourd'hui, en **Cassandre ou le secret de Ronsard**, un singulier petit volume qui fera du bruit dans le docte village des ronsardisants. La composition en est quelque peu hybride. Cent cinquante-cinq pages contiennent, sur des données nouvelles, une biographie du Vendômois, traitée en chapitres courts, placés sous l'invocation des diverses Muses du poète et semblables, par leur style cadencé, à des poèmes en prose. Ces pages sont d'une lecture fort agréable. On n'y sent nulle pesante science et on les parcourt si rapidement qu'on n'a pas le temps d'apercevoir ce qu'elles contiennent d'original.

Or, ce qu'elles contiennent d'original et de nouveau, cent pages de *marginalia* se chargent de nous le préciser avec force annotations à l'appui. M. Roger Sorg n'est pas partisan de demeurer claquemuré dans la tradition et d'accepter les yeux fermés l'opinion, sur tel ou tel sujet, de ses prédécesseurs. Il paraît s'être livré avec beaucoup de soin à la revision des travaux de ces derniers et n'en avoir accepté que sous bénéfice d'inventaire les conclusions.

De son enquête, le fait principal qui se dégage — on le trouve

développé tout au long de ses appendices IV et suivants — c'est que Ronsard n'aurait, durant sa vie, chanté, sous des noms différents, et avec des variations, pour donner le change, qu'une seule et même dame, Cassandre Salviati. Sinope, Astrée, Marie, Hélène, ne représenteraient que des pseudonymes de la bien-aimée. Ainsi aurait-il, par sa merveilleuse constance, égalé Pétrarque qui fut son modèle préféré. L'argumentation de M. Roger Sorg est extrêmement dispersée et rend un jugement difficile. Elle aurait gagné à subir une condensation. Elle semble néanmoins assez probante dans plusieurs cas, sauf, croyons-nous, dans le cas d'Hélène de Surgères.

M. Roger Sorg secoue avec vigueur l'arbre où mûrirent les fruits cultivés par les précédents biographes. Il montre, sans ménagements, quels vers gâtent ces fruits, si sains en apparence. Il nous apporte quelques lumières, bien vagues, sur les origines de Ronsard. Il prouve, d'après les indications d'un acte notarié, que son héros ne serait pas né, comme on l'a toujours cru, d'après le fameux poème, en 1524, mais en 1522. Il précise certaines autres dates, faussées par ignorance ou fâcheuse interprétation des textes. Il publie une lettre inédite de Ronsard. Il assure que le second livre des *Amours* fut, comme le premier, composé pour Cassandre Salviati. Sur cette jeune femme il n'ajoute pas grand'chose, par contre, à ce qu'en a dit Martellière. Un curieux paragraphe est consacré à Isabeau de Limeuil, qui fut la maîtresse du Prince de Condé et non celle de Ronsard ; un autre à Françoise d'Estrées qui, de même, aurait préféré le duc d'Anjou au poète.

En résumé, le livre de M. Roger Sorg tranche beaucoup sur ce qui nous a été jusqu'à l'heure donné sur Ronsard. Il représente un effort d'analyse fort louable. Nous regrettons, répétons-le, que son auteur ne l'ait pas conçu sous la forme ordinaire de l'étude, avec notes et discussions au bas des pages. Cette forme en rendrait l'examen plus aisé. Les spécialistes en contestent âprement, nous dit-on, les affirmations. Nous rendrons compte de leurs commentaires quand ils verront le jour.

Peu de place nous reste pour signaler un volume intéressant, richement documenté et prouvant une bonne connaissance de la littérature et des personnages du XVIe siècle. Il est consacré aux **Epitaphes de Ronsard** par Mme Margaret de Schwei-

nitz Que l'on n'entende point par *Epitaphes de Ronsard* celles que l'on écrivit à sa mort, mais celles qu'il écrivit sur divers défunts, ses contemporains. L'épitaphe était un genre fort divers à cette époque. Tantôt elle se bornait à louer le disparu en de brèves lignes, tantôt elle prenait le développement d'un éloge. Ronsard excella dans ce genre sans l'avoir inventé, mais lui communiqua, comme à tout ce que sa Muse touchait, une nouveauté.

Les *Epitaphes de Ronsard* furent insérées, en 1584, dans les *Œuvres*. Mme Margaret de Schweinitz en dresse la liste dans l'ordre chronologique que ses recherches lui permirent d'établir. Elle donne ensuite un commentaire historique de chacune d'elles et examine enfin quel intérêt particulier elles présentent par leurs formes de style. Travail consciencieux de bonne historienne et de soigneuse grammairienne.

Mémento. — *Louise Labé, Etude littéraire,* par M. Stanislaw Piotr. Koczorowski (Edouard Champion, édit.) Succincte, mais agréable biographie de l'ardente Lyonnaise et étude des sources, multiples et savantes, de son œuvre.—*Les poètes lyonnais précurseurs de la Pléiade, Introduction et notes de Joseph Aynard* (Editions Bossard). Publication des œuvres complètes de Louise Labé, et d'un choix de poésies de Maurice Scève et de Pernette du Guillet. Belle et complète étude en tête du volume sur Maurice Scève et le milieu provincial où naquirent ces poèmes. Portraits intéressants de Maurice Scève et de la Belle Cordière. —*Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1915. De M. Henri Sée : *Les idées et les tendances politiques de Chateaubriand*; suite de l'étude de M. Maurice Serval sur *Mme Marbouty* ; de M. Gustave Henri Lestel : *Tableau chronologique des œuvres poétiques de Leconte de Lisle.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Pierre de Bouchaud : *Les Jours reflétés,* Alphonse Lemerre. — Jules Romains : *Ode génoise,* Camille Bloch. — René Laporte : *Attitudes,* « éditions des Cahiers Libres ». — Charles Mattei : *La Rive d'Or,* Jouve.

Pierre de Bouchaud, qui chanta doucement la beauté et le bienfait de la vie rustique, bien qu'il se mêlât peu aux labeurs paysans et fît montre volontiers de lettres, d'érudition fort soigneuse et attentive, a succombé, voici quelques mois, à une très longue et pénible maladie. Son esprit fut d'un humaniste; rien de

la Renaissance, en particulier de la Renaissance florentine, n'était étranger à son esprit. Un parfait équilibre de savoir et de sentiment à la fois discret et ému était l'âme même de son art. A notre époque trouble et mêlée, incertaine et agitée, on affecte de faire fi de quiconque ne s'impose pas avec violence, ou, tout au moins, avec adresse, avec astuce. L'entregent a manqué à Pierre de Bouchaud, qui eût certes mérité de dépasser la notoriété que, sans difficulté, de moindres que lui obtiennent chaque jour. Le temps passe, qui rétablit les valeurs durables. Mais n'eût-il point été légitime, cependant, et réconfortant que ce poète, qui n'a jamais chanté que selon son âme et selon ses élans les plus enthousiastes et les plus sincères, eût connu un peu mieux que des oreilles attentives ont accueilli les rythmes réglés et délicats de ses poèmes ? **Les Jours reflétés**, recueil d'inspiration et de labeur extrêmement varié malgré le ton personnel, grave et subtilement harmonieux dont le poète également l'imprégna, chantent la Nature, la Vie, l'Esprit, l'Amour, le mirage des nobles paysages d'Italie, l'Ambition. Quand la lumière de l'esprit persistait et s'affinait encore en lui, hélas ! la vue des yeux s'était voilée ; les yeux s'étaient enveloppés de ce nuage de ténèbres, de ce nuage indicible, indomptable, dont parle Eschyle. Milton était aveugle lorsqu'il composa *Paradise lost* et *Samson Agonistes*.

Ode génoise, datée : août 1923, avril 1924. Moment important dans l'évolution de M. Jules Romains. Qu'importe le succès aisé et assez banal de *Knock*, ou de *M. Le Trouhadec* ? Ces vulgarisations de procédés, plus fins et narquois chez M. Tristan Bernard, n'empêchent que, à ses heures, le poète se ressaisisse, oublie même le systématique théoricien de l'unanimisme aux déclenchements automatiques et prévus, le prosateur dont l'idée, assez simple, se dépouille des circonstances dont elle s'anoblisse ou s'exalte, et redevienne le poète vrai, sensible, chaleureux, mouvant et impérieux qui nous étonna dès ses débuts.

Ce beau volume, en caractères purs, nets sur large papier de fil en format agréable et commode (encore qu'une feuille déjà jaunissante dépare mon exemplaire), ouvrons-le au hasard :

> O morts bien dansants, murmures d'abeilles,
> Espaces meurtris aux confins des villes,
> Sardanes flambant aux cris du hautbois,

Chemins arrêtés qu'un homme émerveille,
Couronnes de chairs, fureurs immobiles,
Un vin écumeux vous tient dans ses bulles ;
Ce vin vous présente et l'âme vous boit.

Villes, *immobiles*, rime, et *bulles*, la contre-assonance où se complaît M. Tristan Derème ; les sept vers accordés par la syllabe finale. M. Romains souvent rejette ces accords, mais il le sait, ou bien en use à son gré, adroitement. J'ignore au plus juste l'estime exacte où il tient l'habitude ancienne et la tradition de la rime, pour n'avoir tenu entre les mains le traité de prosodie qu'a signé avec lui M. Chennevière. Ce que je vois ici me suffit. Le poète se passe d'un élément dont la présence ne lui est pas essentielle, mais, par exception, n'en rejetant pas strictement le pouvoir efficace, il y reprend appui. Il m'est impossible, malgré ma foi personnelle, de rien reprocher à cet abandon réfléchi. La tradition nous livre un métier dont on mésuse en le banalisant, en n'en tirant que des réalisations veules, mécaniques et plates, mais qu'on redresse aussi si on l'emploie avec une fermeté intelligente, si on resserre les clefs, si on fait vibrer les cordes d'un son révélateur et puissant. En regard, je ne comprendrai jamais que l'artiste ne puisse, si bon lui semble, à ses risques seuls, tenter un chemin d'aventure et de nouveauté. Est-ce le cas pour M. Jules Romains ? Non pas sans retenue, calcul, un calcul légitime, ni prudence.

Revenons aux décasyllabes notés ci-dessus. Ils sont parfaits en soi, chacun avant celui qu'il précède, et s'équivalent, s'équilibrent en rythme, en harmonie. M. Romains est un rythmicien sévère à soi-même et fidèle aux cadences éprouvées. C'est même cette qualité foncière qui affermit assez ses vers pour qu'ils se puissent passer de ce scintillement en aigrette redoublée ou triplée qu'allume à leur cime la beauté sonore de la rime. Je choisis, face au poème cité, cette strophe heptasyllabique :

J'ai cru parfois qu'à mon tour
Il me laissait sans nouvelles ;
Mais l'oreille contre terre
Entend le pas d'un cheval.

Il triomphe avec la même fermeté en tous ses rythmes impairs non moins qu'aux rythmes pairs qui d'eux-mêmes s'assurent par leur carrure propre. Je ne m'ébahis au succès de ses alexan-

drins, mais davantage quand il mêle avec maîtrise, en des strophes de cinq vers, trois octosyllabes à deux tétrasyllabes. Sans doute, et assez curieusement, il alterne la strophe où rien ne rime avec celle où quatre vers (deux par deux) riment ou à peu près : jeu séduisant et prestige qui charme, d'autant plus singulier que peu à peu il en délaisse la rigueur et achève même son poème sur, exprès, une assonance presque grinçante : *landes*, *lampes*, bien ; mais *les feux du mir*, *rue Réaumur*...

La vérité, c'est la maîtrise, en fait de musique et de prosodie, inclinons nous, de M. Jules Romains. Il sied qu'on l'accepte, dans un sentiment de joie empressée. Qu'il l'ait forcée, désaccordée en d'autres ouvrages m'apparaît incontestable ; cette fois, elle s'adapte avec aisance et sûreté à son dessein.

Qu'est donc ce poème ? Un retour sur soi, moins relié à l'univers, ou à l'infini intellectuel, qu'à l'humanité ; moins un élan vers l'inconnu ou le futur, ou le passé, qu'une contraction du moi intime en présence du présent, de l'homme ou qui jouit ou qui souffre, dans le présent.

Si « la mousse de ce vin étonne et semble la plus belle », le poète ou le buveur pense aux gens qui dans les villes, « aux chantiers à l'heure du repos, avalent la poussière des blocs mêlée aux forces du raisin ». — Il a beau songer aux émerveillements de la route, Furka, glacier de Gletsch, ravins, par où l'auto l'a conduit au seuil merveilleux où l'attendait le soleil génois ; il ne peut oublier les misères de ce temps. Le vin n'y fait rien, son ivresse n'étourdit qu'une heure. La pensée des misères humaines persiste, domine. Toutes les civilisations s'écroulent ; nous sommes plus à nu, plus livrés aux fatalités d'effroi et d'horreur que nos ancêtres velus des cavernes. Douleur, cri, rancune où se concentre sa rage. Les puissants lâches qui jouissent ; les peuples sous eux couards ; leurs parlements imbéciles, le triomphe de l'égoïsme et du mensonge ; la résignation apeurée et la souffrance dans l'infamie et l'esclavage ; les deux éternelles faces qui s'opposent ! M. Jules Romains se donne la peine de protester. Il ne constate pas sans colère, ni de sang froid. Il cultive la révolte. Les morts sacrifiés par l'ambition ou la bêtise des maîtres, des conducteurs, se dressent parmi ses grands vers courroucés et menaçants. Puisse-t-il être entendu ! Il invoque la paix, l'entente entre les hommes. Avenir hallucinant et

généreux. Hélas ! la montée successive des classes sociales ne révèle-t-elle pas toujours la bête humaine égale et pareille à soi-même ? Les maux, les tourments, l'injustice, la rapine, la dureté changent d'âmes et de lieux ; le total, autrement réparti, ne varie guère. Les esprits généreux, les grands cœurs se penchent sur l'abîme, appellent à eux les plus purs, les plus sains d'entre leurs frères ; leur voix trouve peu d'échos ; l'intérêt de chacun prime sur le désir d'être solidaire, — et la bonté, lumière de l'âme, n'illumine que fort peu de regards.

Où donc est l'homme qui se livre, sans appétit de pouvoir, de direction, d'influence à défaut de domination ? — Où l'homme désintéressé ? Même le savant, le poète, l'artiste, que l'âpre nécessité, la quotidienne quête des moyens de subsistance ne harcèle pas, trop souvent scrutent ce qu'on dénomme les moyens de parvenir, — parvenir à quoi, Dieux propices, qui soit autre que la satisfaction suprême d'avoir trouvé : science, harmonie, intelligence, — d'avoir trouvé et complété l'homme d'une part plus ou moins grande de son surplus ?

Un tout jeune poète a fondé, soutient, à Toulouse, *les Cahiers Libres*. Poète d'inspiration, d'émotion, d'élan, d'enthousiasme, M. René Laporte n'a point besoin, devant l'art ou la poésie, de prendre, d'adopter, de s'assurer des **Attitudes**, et le titre de son premier recueil a été mal choisi s'il conduit à cette méprise. Au contraire, dans ce livre charmant de fièvre saine et qui exalte, c'est l'ingénuité virginale et l'instinct lyrique, sans préméditation ni réserve, qui se débrident avec bonheur. De grands morceaux en vers tantôt réguliers, tantôt libres, appuyés sur la rime, l'assonance, ou en abandonnant le concours au gré des circonstances, mais toujours l'aile amplement ouverte au vol des brises purificatrices et parfumées. Une atmosphère aussi sereine l'enveloppe que l'atmosphère lamartinienne, quoique aucune source ne pleure, aucun abandon ne se lamente. Le frémissement soutenu des sentiments humains, le goût du voyageur pour les lointaines illusions, la réserve devant la passion, la tradition des grandeurs humaines. Thèmes et motifs qui ne se grandissent que d'eux-mêmes, le poète nouveau venu, adolescent, s'en contente avec sagesse, et sans doute parce qu'il n'est pas en lui de faire autrement. Il a raison, car la vraie puissance d'art est de se contenter de ces thèmes éternels : en eux la vérité suprême, la

suprême sagesse. Et le remarquable, c'est que M. René Laporte les transfigure à la mesure de sa puissance personnelle, de son intime vibration : poète dès aujourd'hui, à peine âgé de vingt ans, et d'un avenir dont la promesse est sûre.

Recueil de sonnets à la louange de la côte provençale, **La Rive d'Or** est, je suppose, le début également de M. Charles Mattei. Sonnets bien faits, images sans grande nouveauté, mais aisées et justes. Des lectures se laissent entrevoir, et le long poème sur lequel s'ouvre le volume n'est que réminiscence d'un thème, précisément aussi, de Lamartine, avec les variations qu'il comporte :

> Connaissez-vous la rive où la vague onduleuse
> Qui dort en soupirant sur le sable argenté...

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Prévost : *Sa maîtresse et moi*, Editions de France. — François Mauriac : *Le désert de l'amour*, Bernard Grasset. — Louis Lefebvre : *Les mouvements de la flamme*, Edition de la vraie France. — Henri Bachelin : *Les grandes Orgues*, aux Editeurs associés.

Sa maîtresse et moi, par Marcel Prévost. J'ai écrit, comme tout le monde, un roman qui paraîtra peut-être un jour, mais dont n'a point voulu la maison d'édition qui avait alors pour directeur littéraire M. Marcel Prévost. J'aurais pu, dans ce fait, trouver une raison pour me montrer injuste envers *Sa maîtresse et moi*. Or, je l'avoue très sincèrement, il m'a semblé que l'auteur des *Demi-Vierges* n'avait jamais rien écrit de plus ferme ni de plus habile que ce nouveau livre. Je le résume en deux mots.

Un philosophe, Robert Moret, qui se sait atteint d'un mal incurable et très douloureux, demande à sa compagne d'abréger ses jours en diminuant son supplice à l'aide de piqûres d'héroïne et d'atropine. Un autre désir que celui de s'épargner des douleurs physiques l'incite, cependant, à confier à la femme qu'il aime une tâche aussi pénible et qui en eût rebuté, sinon révolté d'autres, mais que celle-ci accepte. En effet, cette créature dont (encore qu'elle soit Slave) la psychologie nous inquiète ou nous déconcerte, s'est prise de passion pour son meilleur ami. Robert n'ignore point que Sophie l'aurait quitté pour suivre Antoine si

les scrupules affectueux de cet ami d'enfance ne l'avaient retenu de céder à des sentiments que, d'ailleurs, il partage. Robert meurt donc. Et peu après sa mort Sophie, qui n'avait vécu avec lui qu'en concubinage, épouse Antoine. Union magnifique où Sophie, à qui Robert n'avait inspiré qu'une affection exaltée d'enthousiasme intellectuel, éprouve, en se découvrant femme, la joie du don le plus complet et le plus ardent d'elle-même. Mais Antoine soupçonne la vérité du drame qui a abrégé les jours de son ami. Il fait même pis que d'accuser Sophie, dans le secret de son âme, d'avoir *suicidé* Robert. Il la croit coupable d'avoir hâté la fin de son ami, comme il sent qu'il fut, à l'insu de sa conscience, complice du crime qu'il lui attribue... Sa tendresse en est blessée, son plaisir même, d'abord exaspéré, troublé bientôt ou corrompu; et un jour, pour se délivrer d'une obsession de plus en plus tyrannique, il avoue à sa femme quelle infamie il lui impute.

Elle avait deviné qu'il l'accusait et la blâmait dans son cœur, avec ses préjugés d'Occidental, comme elle dit, d'avoir aidé Robert à mourir, mais qu'il la crût criminelle, c'est plus qu'elle n'avait imaginé. Une telle accusation, si elle ne tue son amour, élève, du moins, entre elle et son mari, entre sa chair et la chair de son mari, une barrière qu'aucun élan ne pourra briser. La confiance n'existe plus, ou cette sympathie dont l'harmonieuse entente du couple était faite, et l'altière individualiste que, si fémininement, la passion avait pliée à l'adoption de la règle de l'homme, se redresse sous l'impardonnable injure, et se libère à tout jamais. Œuvre forte, et dont le sujet — j'allais écrire la thèse — s'impose incontestablement par sa noblesse.

Il n'y a pas trace, ici, de ce qu'on a pu découvrir d'équivoque dans d'autres livres, à intentions morales, du même auteur. Si le caractère de Sophie, par l'essentiel ou plutôt *en gros*, est dans sa rigidité moins d'une Slave que d'une Anglo-Saxonne, la vérité apparaît profonde du processus psychologique qui détache cette amoureuse de son mari, et la détermine à le quitter, une fois qu'elle sait comme il la juge. La nuance est finement, subtilement marquée, de la perversité d'Antoine et du combat sournois qui se livre dans la conscience de ce chrétien entre un devoir dont l'acceptation lui paraît s'imposer, et une passion qu'il favorise à son insu, et dont il est prêt à revendiquer dans le crime

sa part de complicité. Plus intelligent, sans doute, que sensible, M. Marcel Prévost se rattache à une école où l'on savait construire avec art un roman. La leçon qu'il donne dans celui-ci devrait bien être mise à profit par nombre de jeunes auteurs présomptueux qui se figurent qu'il n'est que d'écrire au courant de la plume. Il élimine, en outre, avec un clair discernement, l'accessoire. Je ne lui reprocherais que d'avoir joué inutilement la difficulté en donnant à son récit la forme d'une confession à un professeur de psychologie expérimentale, car les considérations dont Antoine s'embarrasse risquaient d'alourdir ce récit et d'en diminuer le vif et constant intérêt.

Le désert de l'amour, par François Mauriac. Maria Cross, veuve avec un enfant à élever, habite à Bordeaux dans une maison isolée. Jeune encore et discrètement séduisante, elle a cédé sans préméditation, un peu par faiblesse, à l'homme chez qui elle avait cherché pour vivre un emploi, et elle passe aux yeux de la ville, non pour la demi-bourgeoise modestement entretenue qu'elle est, mais pour une « créature », comme on dit en province. (J'ignorais qu'une agglomération de l'importance de Bordeaux fût un aussi mesquin foyer de scandale, — mais passons.)

Seul, le docteur Courrèges, qui soigne Maria, et qu'elle édifiera par un retour de piété, à la mort de son petit garçon, sait combien sa réputation de galanterie est injustifiée. Il se fait même, de la pureté de la jeune femme, une idée si exagérée que, s'étant épris d'elle, tout père de famille qu'il est, et malgré ses cinquante ans sonnés, il ne peut se résoudre à lui avouer son amour. Amour aussi profond qu'il est timide, et qui achève de le détacher de son épouse, dont l'incompréhension et la jalousie importune ont usé sur lui l'influence, nonobstant sa tendresse. Mais le Dr Courrèges a un fils, Raymond, qui sous sa tunique de collégien cache un cœur ardent, passionné et farouchement orgueilleux. Il a rencontré Maria Cross, et de savoir la mauvaise renommée qui l'auréole excite son désir. Avec quelque chose de la détermination d'un Julien Sorel à séduire Mme de Rênal, il se met dans la tête qu'il possèdera cette femme dont tout Bordeaux parle et que ses mâles convoitent. Maria éprouve pour lui des sentiments troubles dont l'analyse eût enchanté Freud. Une sorte d'attendrissement maternel se mêle, en effet, à son intérêt pour

cet adolescent, encore près par l'âge du garçon qu'elle vient de perdre. Il l'émeut si confusément dans son cœur, en même temps que dans sa chair, qu'elle se persuade de bonne foi que si elle veut le caresser, c'est comme un enfant... Hélas! Raymond prend pour comédie ses incertitudes ou ses scrupules ou sa languide complaisance à l'égard des émotions contradictoires qui l'agitent, et il croit habile de brusquer les choses. Sa grossière maladresse blesse cruellement Maria, qui le chasse... Par dépit, sous l'influence de l'humiliation qui, de jour en jour, mord plus avant dans son cœur, il n'aura d'autre but désormais que de séduire ou plutôt de « tomber » autant de femmes qu'il pourra. Ainsi, quand il se retrouvera en face de Maria, il mettra à ses pieds de si nombreux trophées qu'il se réhabilitera à ses yeux, car il se découvre une passion pour elle, en la perdant. Hélas! quand l'occasion qu'il souhaite avec tant d'ardeur se présente, enfin, Maria a oublié comme un incident désagréable la désillusion qu'il lui infligea. Elle est toute à un nouvel amour, celui du fils de son amant en qui elle poursuit, dans une brûlante chasteté, son rêve équivoque d'affection pseudo-maternelle. Et comme son père qui lui est étranger, mais qui l'aime et qu'il aime, et dont l'âge n'a fait qu'aggraver de sénilité la passion, Raymond Courrèges se résigne, impuissant, à voir s'écrouler la folle espérance pour laquelle il a gâté sa vie... Cette analyse du roman de M. Mauriac suffit à en révéler la disposition systématique et peut-être arbitraire. Il y a quelque chose qui ressemble à une volonté de démonstration dans cette œuvre, d'un cérébralisme aigu, et d'une sensualité trouble qui l'empêche, à mon sens, d'être un chef-d'œuvre encore que d'un chef-d'œuvre elle renferme plus d'un élément. M. Mauriac a voulu montrer que nous vivons seuls comme dans « un désert » — mais pour nous persuader de l'originalité de cette découverte, qui n'en est pas une, point n'était besoin qu'il multipliât les exemples en les groupant en un faisceau de preuves, et en en circonscrivant la signification à l'amour, de tous les sentiments humains le moins communicable, en effet. Le romantisme, depuis Chateaubriand, au moins, s'était déjà étendu sur notre solitude morale, et, plus près de nous, je connais des vers de Sully Prudhomme et des pages de critique de M. Paul Bourget qui la dénoncent ou la définissent. Mais il y a dans l'air actuellement (et les pièces de Pirandello notamment en témoi-

gnent) un souci de poursuivre dans le détail, et jusque dans le jeu très complexe des mouvements les plus secrets de notre être, les particularités qui nous différencient et nous rendent étrangers aux autres et à nous-mêmes... Aussi bien, l'analyse psychologique de M. Mauriac apparaît-elle, à cet égard, singulièrement riche et d'une nouveauté réelle. S'il me semble encore trop se complaire, à cause de sa formation religieuse, dans la vieille opposition du bien et du mal, il révèle, du moins, une admirable spontanéité à dégager de ses personnages des pensées et des sentiments fraîchement imbibés ou nuancés d'impressions profondes. M. Mauriac, enfin, est romancier, et du romancier il a la première de toutes les qualités : celle de faire vivant. Raymond, sans doute excessif ou déformé, si on l'envisage sous l'angle de sa passion, le douloureux Dr Courrèges et l'équivoque Maria, sont des figures d'une humanité vraie. Quand je vois quel abus on fait aujourd'hui de l'image pour l'image et comme la plupart de celles dont on use sont artificielles ou plaquées, je suis tenté d'exagérer les éloges que mérite M. Mauriac pour n'introduire point d'*illustration* comme des éléments étrangers dans son récit. Chez lui, l'image n'est qu'épanouissement ou efflorescence de la pensée et du sentiment exprimés. Aussi, M. André Germain, dans la brillante suite d'essais qu'il intitule De *Proust à Dada*, avait-il raison de s'enthousiasmer pour le style de cet écrivain de race, malgré ses évidentes imperfections, et de dire qu'il est « une constante volupté ».

Les mouvements de la flamme, par Louis Lefebvre. M. Louis Lefebvre, qui a déjà écrit cinq volumes de poèmes du plus haut lyrisme, et dix romans où sa pensée généreuse présente les faces variées d'une même méditation, inspirée par les grands problèmes de la vie, n'occupe point, sans doute, dans la littérature, la place que ses dons et son effort admirables devraient lui avoir assurée. Il ne semble pas qu'il s'en attriste, et la preuve en est que ce sage, achevant la courbe harmonieuse que, toujours, tout esprit vraiment philosophique accomplit, nous donne aujourd'hui un livre qui couronne son œuvre romanesque et en rassemble, dans un dessein original, les principaux personnages. Encore qu'ils ne jouent dans le drame que des rôles épisodiques, ces personnages s'y groupent à la manière du chœur antique. Ils attestent que *Les Mouvements de la flamme*, qui participent d'une

conception une et cohérente, sont, comme l'a d'ailleurs écrit M. Lefebvre dans son avant-propos, « le roman de ses romans et le témoignage d'un homme ». André Martyne, le héros de *La maison vide*, qui, après avoir redouté la mort, se résignait à mourir prématurément, est la figure centrale des *Mouvements de la flamme*. Cet être insouciant, condamné en pleine jeunesse, repasse par les angoisses que nous l'avons vu éprouver, et sent, à la veille de tout perdre, s'éveiller sa conscience qui sommeillait. Il éprouve, dans la douleur, le besoin de s'ouvrir à l'épouse près de laquelle il vivait à cœur fermé. Il l'aime ; et c'est le rejaillissement de la flamme qui, tant elle était basse, semblait éteinte, l'illumination au seuil de la mort totale, la résurrection qu'une autre résurrection, non moins miraculeuse, complète ou confirme — car, comme il renaît dans son âme, il renaît aussi dans sa chair, et lorsqu'il se croyait perdu, se découvre guéri. Le bonheur ? Non, sa femme meurt dans un accident stupide, puis son fils, incarnation de leur don mutuel... Et de nouveau, la flamme rampe. Point de détresse plus affreuse, de pire désespoir que ceux dont le malheur fait la rançon des minutes où l'homme se sentait toucher la limite de la félicité terrestre. Martyne, qui ne sait plus, ne comprend plus, tâtonne en aveugle pour saisir le secret de ce mystère, à la fois oppressant et vague, dont l'entoure la mort omniprésente. Hasard ? Volonté ? Il interroge le prêtre. Mais l'homme de Dieu, l'homme du Dieu d'amour, ne lui répond que par des paroles d'amour. Ce n'est pas d'un autre qu'il recevra la Force qui triomphera de la Force qui l'a déchiré. Il faudra un nouveau miracle, le miracle d'une nouvelle résurrection. Le prêtre avait raison, qui parlait d'amour ; mais cet amour, c'est en nous qu'il doit éclore avec sa joie, c'est de nous qu'il doit être fait, et pour la seconde fois, la flamme à deux reprises abattue se dresse vers le ciel où il n'y a qu'amour. Tout recommence, tout continue. Martyne a retrouvé dans une autre femme ce qu'il avait perdu. « Est-ce vivre, se demande-t-il, respirer sans flamme ou entretenir une flamme qui brûle et ne rayonne pas ? Vivre, c'est chercher la clarté de sa flamme : être heureux, c'est l'avoir trouvée. » M. Lefebvre, qui sait écrire un roman réaliste (à preuve *La femme au masque*) et qui a de l'humour et même l'esprit satirique (à preuve, encore, *Evelyne, mon cœur*) a surtout composé, ici, une sorte de poème philosophico-lyrique d'une rare

noblesse, et qui l'apparente à Alfred de Vigny. C'est dire que la pathétique n'est pas absent de son livre. Mais l'illustration de celui-ci — ou son symbolisme — est psychologique (et d'une humble et profonde vérité) au lieu d'être épique comme chez Vigny. Une œuvre comme *Les mouvements de la flamme* honore pleinement un écrivain.

Les grandes Orgues, par Henri Bachelin. Dans les pages qu'il a écrites en manière de préface à son recueil de poèmes, *La musique intérieure*, et qui contiennent à la fois des souvenirs et de très intéressantes considérations sur son art, M. Charles Maurras revendique pour l'écrivain en vers le droit à la création didactique. Il a bien raison. Ce serait singulièrement circonscrire le champ de la poésie que de vouloir lui assigner pour unique domaine ce que les parnassiens appelaient déjà « la beauté poétique pure ». A plus forte raison le roman est-il justifié d'échapper au seul romanesque et notamment de se proposer de nous instruire des mœurs d'une corporation, de la technique d'un métier ou d'un art, comme c'est le cas ici. Non qu'il s'agisse à proprement parler, dans *Les grandes Orgues*, d'une de ces monographies industrielles ou artisanes dont M. Pierre Hamp s'est fait une spécialité et où il excelle. Ce serait, plutôt, du premier volume (*Les années d'apprentissage*) du *Wilhelm Meister* de Gœthe qu'il faudrait rapprocher le roman de M. Bachelin, qui étudie l'histoire et la technique de l'orgue et exprime des vues personnelles sur la musique, et sur la musique dite religieuse, en particulier. Aussi bien, par la qualité d'émotion intime de son récit, le tour familier de son enseignement, l'atmosphère familiale, aussi, qu'il crée autour de son héros, l'organiste Claude, M. Bachelin nous procure-t-il l'impression d'avoir composé *Les grandes Orgues* avec quelque chose de la bonhomie à la fois sérieuse et enjouée des écrivains de la vieille-Allemagne et de la vieille-Angleterre. L'importance est considérable de l'influence qu'il fait la fonction exercer sur le développement du caractère de son personnage principal. Claude ne serait plus Claude, si nous le concevions un moment en dehors de son milieu. Et c'est parfait ainsi, encore que par mille détails sa psychologie se précise et que son caractère se révèle à nous à la longue, comme si nous avions vécu des années dans son intimité. Le roman de M. Bachelin m'a appris maintes choses que j'ignorais, entre autres sur la

naissance populaire et en quelque sorte spontanée du plain chant, auquel Huysmans a commis l'erreur d'attribuer une origine religieuse. Il m'a charmé et remué, enfin. Ses pages sont admirables qui traduisent l'exaltation de Claude, enfant, le dimanche de Pâques où il entend les orgues de la cathédrale célébrer toutes ensemble la résurrection. M. Bachelin est un artiste qui n'ambitionne point d'étonner, mais qui sait adapter son style au ton de son récit A travers de délicates sensations de nature et de beauté, un sentiment de vie sage, laborieuse, noblement ordonnée, se dégage des *Grandes Orgues* et en fait un des meilleurs livres que le romancier du *Village* et du *Serviteur* ait écrits.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Un incident. — *Faust*, pièce en trois actes et seize tableaux d'après la tragédie de Gœthe (1re partie), de MM. Louis Forest et Ch. Robert-Dumas, Odéon, 15 mai.

MM. Armon et Gerbidon, auteurs d'une pièce charmante qui s'appelle *L'Ecole des Cocottes* et que je me souviens de vous avoir citée, à propos de *Ces nouveaux Messieurs*, comme un chef-d'œuvre du genre, ont donné cette quinzaine au théâtre de la Madeleine une nouvelle comédie : *Jeunes filles de Palaces*. Je ne vous en parlerai pas, n'ayant pas eu l'honneur d'y être convié, ni même de recevoir de M. le secrétaire général de ce théâtre la moindre réponse à ma demande de service. Il n'y a là d'ailleurs rien que de normal et je n'aurais certes pas songé à vous signaler le fait, si un ostracisme tout pareil n'avait frappé, ce qui est beaucoup plus grave, n'est ce pas ? M. André Beaunier, critique dramatique de l'*Echo de Paris*. Car MM. Armon et Gerbidon ressemblent, au moins sous ce rapport, à Henry Bataille : ils n'invitent pas à leurs répétitions générales les critiques dont ils ont eu l'occasion d'éprouver la sévérité. **L'incident** a été porté devant le président de la Critique dramatique, M. Paul Ginisty, et lui a permis de prouver une fois de plus sa mansuétude. Par ses soins, un comité d'arbitrage a été réuni qui, après plusieurs séances, a réussi à mettre sur pied un procès-verbal aussi insignifiant que possible, et voilà. Maintenant, je vais vous dire mon opinion. J'estime que les auteurs ont parfaitement le droit de ne pas inviter les critiques dont la figure ne leur

plaît pas. En cette matière, qui n'est régie par aucune convention de droit ni de fait, chacun a tous les droits qu'il peut prendre, et les auteurs ont celui de bannir non seulement certains critiques, mais tous les critiques en bloc si cela leur chaut, de même que les critiques ont le droit de répondre au *lock-out* par la grève. S'ils se contentent de protester platoniquement et de faire voter par de vagues comités d'arbitrage des procès-verbaux anodins, ce n'est pas qu'ils n'aient envie de montrer plus de fierté, c'est qu'ils n'osent pas, et pour deux raisons. D'abord, il leur manque cette force qui réside dans la communauté d'intérêts. Pour un critique qui, comme M. Beaunier, se contente d'être critique, combien d'autres sont en même temps auteurs et asservis de ce fait au bon plaisir des directeurs? M. Paul Ginisty ne l'ignore pas, et il s'est donc bien gardé de demander à ses confrères de se livrer en faveur de M. Beaunier à une manifestation de solidarité dont l'échec eût fait ressortir scandaleusement la division des critiques-auteurs et des critiques... critiques. Autre raison : les théâtres ont avec les journaux des contrats de publicité. La guerre entre les théâtres et les journaux serait possible, je suis même assuré qu'elle aurait éclaté depuis longtemps, si toute l'économie morale de la presse n'était subordonnée à son économie financière. Qu'on m'entende bien ! Je ne dis pas que la critique est tenue à prendre les consignes de la publicité, dans l'ordre journalier des choses, la critique et la publicité s'ignorent complètement. Je dis qu'en cas de conflit entre la rédaction et la publicité, la publicité a toujours le dernier mot et qu'il suffit d'un geste, d'un simple geste, du chef de la publicité, pour que tel article ne soit pas inséré ou que telle compensation soit donnée à tel client qui s'est estimé lésé par tel article de critique. Les critiques sont donc tout à fait libres, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, d'écrire ce que bon leur semble, mais la quatre-vingt-dix-neuvième ou la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième fois, leur article reste sur le « marbre ». Faible proportion, et que je grossis peut-être encore, mais elle explique la timidité de la critique à prendre nettement position, dans certains cas, contre les directeurs de théâtre : ceux-ci, clients de la publicité, trouveraient certainement auprès d'elle l'appui qui leur donnerait la victoire. La critique serait désavouée et invitée à se montrer plus conciliante ; elle sortirait diminuée

de la bagarre. Aussi bien — et voici une troisième raison qui vient expliquer la réserve, la discrétion, la pusillanimité de l'Association de la critique, — aussi bien n'y a-t-il aucune solidarité entre les journaux. Supposons qu'à la suite de l'exclusive prononcée contre M. Beaunier par le théâtre de la Madeleine, l'Association de la Critique, présidée par M. Ginisty, ait donné à tous ses membres l'ordre de grève. Une nouvelle pièce de MM. Armon et Gerbidon est annoncée dans un autre théâtre. La répétition générale a lieu. Les journaux n'en rendent point compte. M. Z..., directeur de journal, convoque son critique dramatique :

— Pourquoi n'avez-vous pas rendu compte de la nouvelle pièce de Gerbidon et Armon ? J'étais à la première. Je l'ai trouvée délicieuse.

— Je n'en ai pas rendu compte parce que l'Association de la Critique m'a prié de m'abstenir.

— Eh bien, vous me la baillez belle ! Peut-on savoir, s'il vous plaît, depuis quand l'Association de la Critique s'est arrogé de vous donner des ordres ? Serait-ce elle qui vous paie, par hasard ?

— Monsieur le directeur, nous avons voulu nous solidariser avec M. André Beaunier, critique dramatique de l'*Echo de Paris*, que MM. Armon et Gerbidon tiennent systématiquement à l'écart de leurs spectacles.

— M. Beaunier ? *L'Echo de Paris* ? Apprenez, monsieur, que je me fiche de l'*Echo de Paris* et de M. Beaunier ! Se solidariseraient-ils avec moi, eux ? Non, sans doute. Je refuse donc de me solidariser avec eux et vous invite expressément à rendre compte de la pièce de MM. Gerbidon et Armon dans le délai le plus court... Vous pouvez disposer.

Mais j'en ai dit assez sur un incident qui ne mériterait pas qu'on y attachât tant d'importance s'il ne permettait de mettre en lumière, au moins sous l'un de ses nombreux aspects, le malaise de l'art et de la critique.

§

Autre incident. MM. Louis Forest et Charles Robert Dumas ont fait représenter à l'Odéon un **Faust** qui est tantôt une traduction assez littérale et tantôt une adaptation assez large du

Faust de Gœthe. Echec à peu près complet dans la presse. Colère de M. Forest qui, à l'une des représentations ordinaires, est monté sur la scène et s'est élevé en termes véhéments contre l'ignorance des critiques. Quelques jours après, il a renouvelé sa diatribe dans *Comœdia*. Personne, à l'en croire, ne connaît mieux l'œuvre de Gœthe que son collaborateur Charles-Robert Dumas, et quant à lui, Gœthe ne lui est guère moins familier. Un jour qu'il lisait *Faust* en allemand dans le train de Saint-Germain, il se trouva en face d'un monsieur qui se livrait au même passe-temps. C'était M. Charles Robert Dumas. Ils lièrent connaissance. Ainsi naquit leur collaboration. L'anecdote est agréable et bien propre à réhabiliter les trains de banlieue. Mais après nous l'avoir contée, M. Louis Forest annonçait son intention de ne pas s'en tenir là et de démontrer par le menu l'indignité, l'incompétence des critiques. Cette démonstration, nous l'attendons encore. On aimerait savoir à qui, à quoi nous devons d'en avoir été privés.

J'étais à la répétition générale de *Faust*. Succès très honorable. Salle excellente. Mais couloirs désastreux. Comment une pièce si fort applaudie quand le rideau tombe peut-elle être si cruellement traitée durant l'entr'acte ? Rien que de bien simple. Les salles de générales se composent de deux éléments distincts: les critiques d'une part et, de l'autre, les amis des auteurs, les familiers de la maison. Ceux-ci applaudissent toujours, parce qu'ils sont toujours contents d'avoir été invités. Ceux-là, qui dans la plupart des cas préféreraient être ailleurs, ne battent des mains qu'à la dernière extrémité, et plus l'autre partie de l'auditoire manifeste d'enthousiasme dans la salle, plus ils sont tentés de répandre leur dégoût, leur fatigue, leur scepticisme dans les couloirs et jusque sous le péristyle du théâtre.

On a fait au *Faust* de MM. Louis Forest et Charles-Robert Dumas deux griefs : la trivialité de certaines formules argotiques et l'interprétation du rôle de Méphistophélès par Gémier. En réalité, ces deux griefs n'en sont qu'un. MM. Forest et Dumas ont fait de Méphistophélès un ruffian, et Gémier a joué le rôle en ruffian. Je ne sais pas assez d'allemand pour juger s'ils y étaient autorisés par le texte, je n'ai à ma disposition que la traduction de Gérard de Nerval dont il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Gœthe, vieilli, la préférait à son œuvre propre :

« Que lisez-vous là, maître ? demanda Eckermann. — Une traduction de mon *Faust* en langue française. — Ah ! oui, dit Eckermann légèrement dédaigneux, j'ai entendu parler de cela; c'est un jeune homme de dix-huit ans... cela doit sentir le collège. —Dix-huit ans ! exclama Gœthe, mais alors retenez bien ceci : cette traduction est un véritable prodige de style. Son auteur deviendra l'un des plus purs et des plus élégants écrivains de France. » — Et il ajouta : « Je n'aime plus le *Faust* en allemand, mais, dans cette traduction, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité. Il me passe par la tête des idées d'orgueil quand je pense que mon livre se fait valoir dans la langue de Bossuet, de Corneille et de Racine. Je vous le répète, ce jeune homme ira loin... (1) » Nous avons donc une traduction de *Faust* formellement approuvée par Gœthe, où l'on ne trouve pas trace de l'argot de M. Louis Forest et où Méphistophélès porte, non pas l'équipement grossier de Gémier, mais une tenue de « jeune seigneur, avec l'habit écarlate brodé d'or, le petit manteau de satin empesé, la plume de coq au chapeau, une épée longue et bien affilée... » C'est le Méphisto de Gounod et des chromos. Pour l'apparence, c'est le bon. Mais Gémier a craint, précisément, de rappeler Gounod et les chromos, et il a composé un Méphisto de sa façon, vêtu en coureur de grands chemins, au grasseyement faubourien. C'était pousser trop loin une indication intéressante. Il s'est fait siffler quand il a lancé le « sans blague », de Grock. J'estime qu'il ne l'avait pas volé. — Et les : « Elle en pince pour toi ! » et les « Faut pas s'en faire ! », MM. Louis Forest et Dumas croient-ils que Gœthe les eût approuvés, qui s'enorgueillisait d'être traduit dans la langue de Bossuet, de Corneille et de Racine ? — « Mais nous avons voulu moderniser le *Faust* ! répondront les adaptateurs. C'était notre droit. » Voire... Elagué, appauvri, dépouillé de tout le surnaturel où baigne le poème de Gœthe, le *Faust* de l'Odéon oscille continuellement de la plate idylle à la farce, non sans évoquer assez souvent, en dépit d'une interprétation et d'une mise en scène « modernistes » à l'extrême et d'ailleurs indigentes, le poncif d'opéra. MM. Forest et Dumas auraient dû se rendre compte qu'une adaptation scénique de *Faust* est impossible à qui n'a le génie de Gœthe lui-même ou de Shakespeare. N'en déplaise aux deux

(1) Cf. Aristide Marie, *Gérard de Nerval*, p. 33 (Hachette).

sympathiques voyageurs du train de Saint Germain, aucun écrivain n'est qualifié présentement pour une entreprise semblable.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Urbain : *Les notions fondamentales d'élément chimique et d'atome*, Gauthier-Villars. — Auguste Hollard : *Les principes de la chimie moderne*, Stock. — Th. Moreux : *L'alchimie moderne*, Doin.

Voici un ouvrage de tout premier ordre, à peu près sans mathématique et qui sera apprécié de tous ceux qui veulent s'initier aux progrès des sciences physiques : son auteur, membre de l'Institut et professeur à la Sorbonne, président de la Commission internationale des Eléments chimiques, était peut être le savant du monde le plus autorisé pour écrire un petit livre sur **Les notions fondamentales d'élément chimique et d'atome** ; c'est lui, en effet qui a débrouillé un problème important de chimie, devant lequel William Crookes avait échoué, celui de la séparation des terres rares, c'est-à-dire de ces corps nombreux et très analogues, qui comprennent notamment le cérium, utilisé dans les manchons Auer et dans les pierres à briquet. Georges Urbain commence par exposer magistralement la distinction, sur laquelle il a personnellement insisté, entre le corps simple et l'élément, telle qu'elle est entendue dans la chimie classique. C'est la radioactivité qui, la première, porta atteinte à cette belle ordonnance, en nous faisant assister à la première transmutation spontanée d'éléments.

En même temps, la radioactivité introduisit la notion d'isotopes, c'est-à dire d'éléments possédant le même *nombre atomique* (le même nombre d'électrons planétaires dans leur atome) et, cependant, des *masses atomiques* différentes, différence due à la diversité de la constitution de leurs noyaux (1). J. J. Thomson et

(1) Contrairement à l'habitude traditionnelle qui parle de « poids atomique », il vaut mieux employer l'expression *masse atomique*, car la masse d'un électron, la masse d'un atome, sont des données autrement fondamentales que leur poids (p. 19). De même, le *nombre atomique* détermine le « numéro atomique » (p. 36 et 111), c'est à-dire l'ordre de l'élément dans la classification périodique. Il est regrettable de voir traiter la théorie de *l'inertie de l'énergie*, si générale et si féconde, de « subtilité théorique » (p. 103). Enfin, il est inexact d'écrire (p. 116) que les énergies correspondant aux *orbites stationnaires* de Bohr sont des « multiples entiers de la plus faible d'entre elles » ; en fait, ces énergies

son élève Aston découvrirent ensuite des isotopes non radioactifs ; ainsi, par exemple, le chlore, corps simple, contient, dans un rapport sensiblement constant, deux éléments de masses atomiques 35 et 37. Puis Rutherford réussit, en employant comme projectiles les noyaux d'hélium lancés par l'explosion du radium C, à transmuter artificiellement une demi-douzaine d'éléments, tels que l'azote et l'aluminium.

Georges Urbain montre la fécondité des nouvelles théories électroniques, pour l'interprétation de la valence, du moins dans les cas simples ; peut-être aurait-il pu signaler qu'elles nous offrent aussi un schème du mécanisme des réactions chimiques, lesquelles se résolvent en une modification dans la répartition des électrons entre les atomes et aussi, lorsqu'il s'agit d'états dilués (gaz et solutions), en une variation de la distance qui sépare les noyaux atomiques. Les nouvelles théories font appel à des lois microscopiques « déconcertantes » ou « incompréhensibles » (p. 171) ; mais où est le mal, si le calcul des probabilités permet d'en déduire les phénomènes de moyenne qui se passent devant nos yeux, en recourant à ce que Bohr a justement nommé le « principe de correspondance » ?

Il faut nous réjouir à un double point de vue de la publication du nouvel ouvrage de Georges Urbain, car, d'une part, écrit par un chimiste, il contribuera à convaincre les chimistes de l'importance primordiale des théories atomiques modernes ; et, d'autre part, il marque chez ce savant, dont l'influence est considérable, une heureuse évolution à partir du scepticisme qu'il manifestait encore il y a trois ans (1).

§

Les principes de la chimie moderne, par Auguste Hollard, pourront rendre quelques services à ceux qui ignorent tout de cette science : c'est un petit livre qui décrit les phénomènes importants et expose les théories fondamentales, en réussissant mieux, à mon sens, dans le premier dessein que dans le second ; la théorie manque parfois de clarté, de précision dans les termes employés et dans les symboles ; mais toute la fin est

sont *négatives* et varient comme *l'inverse carré* des nombres entiers consécutifs.

(1) Conférence faite à l'Association générale des Etudiants le 6 avril 1922.

excellente, bourrée de faits suggestifs sur l'industrie de l'azote, les catalyseurs, les colloïdes et les diastases.

§

L'abbé astronome Moreux, qui s'occupe tour à tour d'Einstein, de météorologie, de flore simplifiée, de l'Atlantide et de bien d'autres récits « profitables », vient d'écrire une plaquette qu'il intitule **L'alchimie moderne**, avec, en exergue, *Res mirabilis* (tout comme dans le *Panis angelicus* de César Franck). Prenant les devants, il se demande si « par un procédé de basse réclame, il n'aurait pas l'espoir d'attirer la clientèle et de provoquer la vente » (p. 8)... Ce n'est pas sans quelques appréhensions qu'on ouvre des ouvrages portant cette signature. Jean Becquerel et André Metz avaient démontré victorieusement que l'abbé-astronome cherchait à faire comprendre Einstein à ses lecteurs, en omettant tout simplement de le comprendre lui-même ; et il n'est besoin que de feuilleter *les Enigmes de la Science* ou *la Science mystérieuse des Pharaons* (1), pour y découvrir des perles fines. Eh bien ! ce nouvel exposé — j'en conviens volontiers — est à peu près recommandable ; on n'y rencontre guère qu'une dizaine de toutes petites erreurs. Par contre, on retrouve, sans références (l'abbé ne se cite que lui-même, oubliant que l'orgueil est un des sept péchés capitaux) bien des phrases « empruntées » aux meilleurs ouvrages de vulgarisation : tirer profit de ses lectures, tel est le secret de l'abbé Moreux.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Georges d'Avenel : *Les Enseignements de l'Histoire des Prix*, Payot. — Paul Louis : *Histoire du Socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours*, Rivière. — Proudhon : *De la capacité des classes ouvrières*, Rivière. — Ernest Seillière : *Auguste Comte*, Félix Alcan. — Mémento.

Il y a de petits livres qui valent d'énormes volumes ; je donnerais volontiers les œuvres complètes de Karl Marx et de tous

(1) Un exemple entre beaucoup d'autres. Pour dénigrer quelque peu la science moderne, — métier oblige, — il s'agit de montrer que les Egyptiens, qui édifièrent la Grande Pyramide connaissaient π avec quatre décimales exactes. Th. Moreux donne alors deux calculs, l'un qu'il développe (p. 29) et qui conduit tout juste (?) à 3,416, l'autre qu'il ne fait qu'indiquer (p. 23) et qui fournit 2,50. Il est à peine possible d'étaler avec plus de candeur une méconnaissance aussi complète de la précision des mesures expérimentales.

ses introducteurs et commentateurs pour le livret de M. Georges d'Avenel : **Les Enseignements de l'Histoire des Prix**. Pas de théories, pas de dialectique, pas de vitupérations, mais des faits et des chiffres, voici qui nous change d'avec la littérature socialiste et socialisante !

Dès le début, l'auteur émet une réflexion très juste : « La politique et la science ont leurs domaines distincts, la première donne la liberté et la justice, la seconde seule donne le bien-être. » Si chacun se souvenait de ceci, on s'épargnerait bien des méprises et bien des confusions. Le bien-être est avant tout une question de découverte scientifique, et aussi d'organisation scientifique du travail ; il est ensuite une question d'épargne et de capitalisation, seul moyen de faciliter ces découvertes et organisations. Mais il n'est jamais une question de politique, et, en effet, comme le montre M. d'Avenel, les progrès du bien-être n'ont jamais coïncidé avec le développement des libertés publiques ni même des prospérités nationales. Toutefois il ne faudrait pas croire que ces domaines sont étrangers les uns aux autres, et, après avoir dissocié, l'auteur devrait, dans un prochain volume, harmoniser. Si le bien-être était uniquement fils de la science, il faudrait être aristocrate à outrance, *paucis humanum genus vivit*. Mais les applications de la science ne sont possibles que par les très grandes masses de consommants, de gagnants et d'épargnants, et ainsi la solution démocratique est réintroduite dans le progrès humain. Au fond, il est très consolant que ce progrès naisse de préoccupations à première vue un peu basses ; l'égoïsme n'est pas une vertu très haute, et pourtant il a à son actif bien des bienfaits et n'a pas à son passif bien des méfaits qu'a le dévoûment, vertu pourtant supérieure ; que chacun poursuive son bien particulier, et le bien général résultera de ce concours ! C'est en ceci qu'on peut parler de la morale de la concurrence, expression qui scandalise les primaires ; la concurrence, loyale bien entendu, qui cherche à restreindre son propre bénéfice pour avantager la clientèle, est une école de désintéressement et d'altruisme, en dépit des apparences. La charité, au contraire, soit sous la forme aumône soit sous la forme philanthropie, n'obtient pas de résultats positifs ; elle ne crée pas de richesses et n'améliore pas le bien être, elle peut même détourner du travail et entretenir la paresse ; elle peut enfin illusion-

ner sur leur propre compte ceux qui la pratiquent et leur faire croire qu'ils rendent service à leurs semblables, alors que les vrais bienfaiteurs de l'humanité, ce sont d'abord les inventeurs, puis les épargneurs, enfin les intensifieurs de travail.

La grande erreur de tous les temps, la « grande illusion » comme dirait ce bon Norman Angell, le plus illusionné des hommes, est de croire que le superflu des uns est fait du nécessaire des autres (on reconnaît le Jean-Jacques du *Discours sur l'inégalité*). Le superflu est fait de l'abondance de richesses, ce qui n'est pas la même chose ; le grand luxe du moyen âge est devenu le très ordinaire d'aujourd'hui, et tous les prolétaires communistes de Russie n'ont peut-être pas à eux tous le bien-être d'un seul travailleur américain, quoique « serf du capital ». En définitive, ce qui résulte du spectacle de l'évolution humaine et de la comparaison des divers stades de la civilisation, c'est l'efficience des forces individuelles, soit isolées soit librement associées, et la nocivité de toutes les forces de coaction, tyrannie des rois comme des prolétariats ; d'où cette conclusion, d'une vérité scientifique absolue, que le progrès a été, est et sera toujours en raison directe des efforts personnels, invention, travail, épargne, et en raison inverse des contraintes collectives, même se prévalant de grands mots à gargarismes.

§

L'histoire des doctrines, aussi, a ses enseignements, mais ce ne sont peut-être pas ceux que souhaitait lui faire porter M. Paul Louis, auteur d'une **Histoire du Socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours**, que la prière d'insérer nous présente comme « indispensable à tous les militants socialistes et communistes ». Il s'agit bien, en effet, non pas d'un ouvrage de science, mais d'un ouvrage de parti, l'auteur appartenant à l'orthodoxie moscoutaire ; ce gros volume ne paraîtra donc peut-être pas aussi indispensable à ceux qui ne militent pas. De ce long défilé de doctrines et de manœuvres ne ressort qu'une impression pénible, celle, dans le plan doctrinal, d'un musée d'erreurs, et, dans le plan politique, d'un arsenal de révoltes. Le communisme est avec le kaiserisme le grand danger de la civilisation moderne, et, si celle-ci a su triompher de la tyrannie des despotes, elle est loin d'avoir pu annihiler celle des

bandits chambardeurs. Le devoir de tout homme de cœur et de sens n'en subsiste pas moins de lutter contre ces deux forces mauvaises, comme celui des sociologues et économistes est de répéter à satiété que le socialisme marxiste, qui se dit tant scientifique, est la négation même de la science. Tous les pères de cette Eglise et des confessions voisines ne sont que des illuminés fanatiques et nocifs. Parmi eux, il n'y a qu'un très grand esprit, Fourier (il était carrément fou d'ailleurs, mais d'une folie charmante, et très belle âme en outre). Ensuite on peut encore mettre à part Saint-Simon, esprit puissant et fécond, et Proudhon, personnalité de premier ordre et dont la lutte contre les tendances mauvaises de son milieu est émouvante, mais les autres, quelle collection d'ignorants, de pédants et de trépidants! Qu'il y ait eu un sincère vouloir philanthropique chez Benoît Malon, ou une haine louable de l'oppression chez Bakounine, je n'en disconviens pas, et qu'on puisse admirer telle envolée humanitaire de Jaurès ou tel mouvement patriotique de Barbès ou de Vaillant, je l'accorde, mais il n'en est pas moins incontestable que l'action totalisée de tous ces militants, théoriciens et praticiens, n'a pas augmenté d'un atome le bonheur, ni matériel ni moral, des hommes, et que le dernier, je ne dis pas des savants ou des créateurs d'industrie, mais des plus humbles travailleurs manuels, a rendu plus de services à ses semblables qu'eux tous réunis.

De Proudhon, justement, l'éditeur Marcel Rivière, qui poursuit une réédition de ses « Œuvres complètes », donne, pour faire suite au *Système des contradictions économiques* et à l'*Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*, déjà parus, un troisième ouvrage : **De la capacité politique des classes ouvrières**, avec introduction et notes de M. Maxime Leroy. Cet ouvrage est très intéressant, et l'on y voit à chaque page la gêne où se trouve Proudhon, pris entre sa foi démocratique et le démenti que lui infligeaient les événements, toute la France étant alors, 1863, sincèrement ralliée au régime napoléonien. C'est probablement parce qu'il voyait la difficulté de détacher de l'Empire les classes paysannes et bourgeoises que Proudhon avait mis toute sa confiance dans les milieux ouvriers urbains, et qu'il peut, leur ayant parlé de leurs intérêts propres, être regardé comme un des fondateurs du syndicalisme contemporain.

Je suis persuadé, d'ailleurs, que si Proudhon n'avait pas été dévié dans ses conceptions sociales par la préoccupation politique de la lutte contre le gouvernement impérial, ce qui, joint à son goût pour les formules paradoxales fulgurantes, l'a fait prendre pour un révolutionnaire, il aurait été un très grand penseur libéral et démocratique, donc un formidable ennemi des doctrines communistes pour lesquelles, en grand honnête homme et en grand penseur social qu'il était, il n'a jamais caché son mépris. Pauvre Proudhon, comme, s'il vivait encore aujourd'hui, il aurait chance d'être fusillé par nos marxistes, qui ne lui pardonneraient pas son dédain pour leur dieu ! Mais même, s'il avait vécu jusqu'à la Commune, qui sait s'il n'aurait pas été fusillé par les Communards, pourtant cent fois supérieurs aux bolcheviks ? Son ami et exécuteur testamentaire, Gustave Chaudey, l'a bien été !

Au sortir de ce long défilé d'énergumènes, avec quel soulagement, avec quelle admiration ne regarde-t-on pas la figure d'**Auguste Comte**, sur qui M. Ernest Seillière vient de nous donner un livre remarquable ! Enfin voici un vrai sociologue, un vrai penseur, un vrai savant, et ceci nous change de ces cuistres prétentieux et dangereux que sont les Karl Marx, les Engels et les Jules Guesde. Ce n'est certes pas que tout soit à approuver sans réserve chez Comte, et justement l'étude de M. Seillière souligne un peu cruellement les tares de ce cerveau puissant. Oui, Auguste Comte a été un moment fou en 1826, et il a lutté toute sa vie contre une récidive, qu'il sentait toujours imminente, de l'aliénation mentale, et bien des traits de son système ne s'expliquentqu e par ses manies mystiques et érotiques. Mais quoi, le génie et la folie, sans se confondre, se côtoient souvent, et mieux vaut avoir affaire à des gens dont la loufoquerie est éclatante comme Fourier et Comte et le génie est non moins incontestable, qu'à des politiciens roublards qui auront l'habileté d'éviter toute leur vie le *manicomio* et n'en feront pas moins rouler la société dans des folies pires que le phalanstère hédonique de Fourier et le Grand Fétiche de Comte. Celui-ci n'aurait-il écrit que sa fameuse formule : *L'ordre est la base du progrès*, que ce serait suffisant pour le mettre à mille coudées au-dessus des annonciateurs judéo-kalmouks du Grand Soir. Science, travail et amour, ces trois grands principes que Comte a toujours proclamés, sont aussi les bases nécessaires de tout progrès social, et

on ne peut que souhaiter vivement, quelque incomplet que soit le système positiviste, que ce système l'emporte sur le socialiste, dont il est d'ailleurs la négation.

Mémento. — M. Georges Deherme fait reparaître *La Coopération des Idées* après une interruption de quelques années, et il y a lieu de souhaiter à cette revue, qui défend la doctrine sociologique de Comte, le plus grand succès ; je crois d'ailleurs que ce succès serait plus facile si l'auteur abusait moins des formules violentes et blessantes ; la vérité n'a pas besoin de knout. Une rubrique : « Anthologie de la bêtise », promet, hélas ! d'être abondamment fournie. Mais il y a bêtise et bêtise. Et est-il bien juste de qualifier telle la pensée de Marie Leneru, que la tristesse est une des formes de l'imbécillité, ou la réflexion de Louis Forest, que le bidon d'essence a plus influé sur la société que n'importe quel système politique ? — On vient de célébrer le Centenaire de Saint-Simon et, chose curieuse, les rédacteurs du *Producteur*, le journal des saints-simoniens d'aujourd'hui, n'ont pas été conviés à la cérémonie ; c'est que ce centenaire était accaparé par les politiciens, donc par les socialistes ; or, il n'y a pas de doctrine plus éloignée du marxisme que le très noble et très intelligent saint-simonisme. — Le Dr Pineau, de la Rochelle, fait reparaître son *Ordre français* sous le titre *La Province démocratique* ; on y propose la création d'un Office des monopoles nationaux pour assainir nos finances : la vente de ces monopoles serait bien meilleure ; si réellement une Compagnie américaine a proposé d'acheter, en 1919, 3 milliards par an le droit d'exploiter nos tabacs qui n'ont rapporté à l'Etat que 1483 millions en 1924, on a été bien mal inspiré de ne pas accepter ; avant d'amputer les propriétés privées, l'Etat devrait bien amputer les siennes. — *La Paix par le Droit* reconnaît (avril, p. 161) que le redressement financier de l'Allemagne est l'événement le plus prodigieux de l'après-guerre ; ce journal n'ajoute pas que ce redressement n'a été possible que grâce aux manœuvres de ses amis socialistes. L'Allemagne a rétabli son mark or, l'Angleterre vient de rétablir sa livre-or, et la France augmente de 4 milliards le stock de ses francs-papier ! Ceci ne dessillera d'ailleurs aucuns yeux, et le corps électoral estime sans doute que, s'il a à payer 3 milliards et demi d'impôts de plus, ce n'est nullement la faute à M. Herriot, puisqu'il continue à voter pour ses amis. — *L'Economiste européen* qui vient de perdre son directeur, M. Edmond Théry, loue « l'esprit de prudence et le sens des réalités » des projets fiscaux de M. Caillaux. Soit, mais attendons la fin, comme dit le fabuliste. Toujours est-il que le projet de budget Clémentel, dont M. Herriot nous avait juré l'absolue sincérité, laissait un trou de 3.900 millions qu'a révélé M. Caillaux. Espérons que son successeur à lui, toujours par-

lant de sincérité absolue, ne découvrira pas dans le sien un autre trou de 4 milliards ! — *Le Moniteur officiel du Commerce* signale, pour les quatre premiers mois de 1925, un recul de 1.226 millions de notre commerce extérieur sur la période correspondante 1924. La comparaison est fâcheuse pour le dernier Cabinet.

HENRI MAZEL.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Sport et vie sociale. Influence étrangère. — La tendance spectaculaire du sport me paraît avoir atteint chez nous son maximum d'acuité (1). Jusqu'ici, cette orientation pouvait se justifier du fait qu'elle était le moyen le plus rapide et le plus efficace d'intéresser le grand public à la question sportive et de montrer aux milieux dirigeants du pays qu'ils avaient mauvaise grâce à considérer le mouvement sportif comme insignifiant et ne pouvant avoir que la durée d'un feu de paille. On peut donc soutenir que le spectacle a aidé le sport, voire même l'éducation physique, qui ne peut manquer de profiter du mouvement actuel, qui entraîne l'attention du public vers les exercices corporels raisonnés. Mais je crois que nous avons atteint le moment où cette trop étroite alliance du sport et du spectacle ne pourrait se continuer sans de sérieux inconvénients pour le sport, et surtout pour le rôle social qu'il est appelé à jouer.

Je ne reviendrai pas sur les chiffres que j'ai eu l'occasion de citer ici, et qui montrent la place considérable que le sport tient actuellement dans la vie courante. Les récents succès de la tournée en France des ruggers néo-zélandais ont confirmé cette situation. Evidemment, nous n'en sommes pas encore arrivés au degré d'engouement des Anglais. Mais il est indéniable que l'heure a sonné où, comme vient de l'écrire Gaston Vidal, « il faut que le sport et tous ceux qui le représentent cessent d'être un accident dans la Nation ». Car il ne suffit pas, comme le font les contempteurs du muscle et de la robusticité, de clamer *urbi et orbi* que le sport est un fléau social pour arrêter sa marche ascendante. Vraiment, certains de nos plumitifs imitent par trop

(1) Une preuve, dans le détail, de ce fait est qu'on parle très sérieusement d'installer à l'Opéra une piste en bois, à l'instar des nombreuses pistes couvertes qui existent en Amérique pour l'entraînement d'hiver, en vue de montrer à nos snobs le superbe champion Nurmi en action.

l'autruche. Il serait souhaitable que ces entêtés se trouvent un jour jetés de force dans le flot qui envahit les stades à l'occasion de compétitions de l'ordre de celles qui ont vu se heurter les rugbymen néo zélandais, ou les footballeurs uruguayens aux sélections françaises. Ils ne manqueraient pas de s'apercevoir que tous les milieux sont touchés par le microbe du sport et, s'ils renouvelaient l'expérience, ils se convaincraient également que non seulement la quantité des spectateurs augmente, mais aussi leur qualité. Non pas que nous puissions nous déclarer entièrement satisfaits sur ce dernier point ! Le sport, sous sa forme actuelle, est trop nouveau venu chez nous — à peine a-t-il vingt-cinq ou trente ans de véritable existence — pour que nous puissions avoir un public composé d'anciens pratiquants avertis et par conséquent impartiaux. D'autre part, il semble bien que les dirigeants de certaines Fédérations s'efforcent, par un battage digne des meilleurs cirques, plutôt à garnir les arènes avec des snobs au porte-monnaie bien garni qu'avec des convaincus modestes ou des adolescents, riches surtout du désir de devenir des apôtres de la nouvelle religion.

Somme toute, c'est là, du côté de la question argent, que le bât nous blesse. L'importance de la recette a fini par faire négliger, même par les dirigeants qui sont d'anciens pratiquants, la qualité du sport. Aussi, une fois vingt-cinq mille personnes empilées dans un stade qui en contiendrait normalement quinze mille, nous assistons à de beaux charivaris. Ce public qui n'a qu'une connaissance très relative des règles du jeu, ne pouvant tirer satisfaction de la vision esthétique des belles phrases que lui offrent les virtuoses du ballon et voulant tout de même « en avoir pour son argent », — formule désormais consacrée, — se rattrape en conspuant à tort et à travers arbitre et joueurs. Il en arrive quelquefois à oublier les règles élémentaires de l'hospitalité, comme cela s'est produit lors du match France-Irlande. Je ne crois pas inutile de citer, à ce sujet, l'opinion d'un journaliste anglais, qui correspond parfaitement à ma manière de penser.

Il (le public français) hurla son indignation à toute occasion quand cela tournait mal pour son équipe, criant après les joueurs et après l'arbitre ; en fait, on ne vit jamais dans un match de cette importance des scènes aussi déplorables. Cette attitude tient à deux motifs : le rugby de compétition s'est développé en France et nourrit un espoir

antisportif, l'esprit du « gagne coûte que coûte », et 80 o/o des spectateurs ne comprenaient pas le jeu.

J'ai écrit ici que la compétition était l'essence même du sport. Il ne saurait être question de supprimer les challenges et les championnats, qui sont des stimulants nécessaires. Mais il importe actuellement de modifier l'atmosphère dans laquelle se dispute la compétition, d'éduquer le spectateur. Il s'agit aussi de modifier la mentalité de certains dirigeants, qui ont trop de tendance à encourager cet esprit de « gagne coûte que coûte » au détriment de la diffusion de la véritable technique sportive. Car il faut pour certains dirigeants de clubs la victoire à tout prix, fût-elle obtenue par la brutalité des joueurs, l'insuffisance de l'arbitre ou l'emploi de divers modes de truquage... Et si nous recherchons les raisons pour lesquelles cette mentalité se développe chez les dirigeants des clubs et leur fait oublier que l'homme de sport doit être avant tout un gentilhomme, nous trouvons évidemment l'ambition, la nostalgie de la vedette, mais surtout le désir de faire recette : « l'argent ». C'est précisément pour satisfaire ce désir qu'on se trouve naturellement amené à tenir compte de l'opinion d'un certain public qui ne se soucie pas d'aller applaudir ceux qui jouent avec sportivité, mais ceux qui accumulent le plus de victoires, quels que soient les moyens employés pour les obtenir. Et je dirai même que ce public, tel qu'il m'est permis de l'observer à l'occasion de la dispute de la Coupe de France de football Association, ou tous les matches sont éliminatoires, éprouve un certain sadisme à voir triompher le team le moins bien préparé et le moins qualifié d'après les pronostics des techniciens, et se réjouit si les joueurs de la meilleure équipe sont blessés et obligés de quitter le terrain, ou si l'arbitre, interprétant trop étroitement le règlement, accorde à leur team favori des pénalités hors de proportion avec la faute commise.

Il faut avouer d'ailleurs que cette malformation de l'esprit de compétition déborde jusque dans les revues et journaux purement sportifs, qui ont pourtant, entre autres missions, celle d'éduquer la foule de leurs jeunes lecteurs. J'ai sous les yeux la première page d'un organe faisant autorité dans les milieux sportifs, et constate avec amertume que la vedette est réservée pour annoncer que le record de la recette a été battu lors de tel match, ou que le boxeur X (ancien bûcheron ou ferblantier) demande 10.000 livres

sterling pour boxer. S'il reste encore quelque place pour de gros caractères, on la réserve à la chute des records. Car, la manie des records sévit à outrance dans les milieux sportifs et est, avec la course aux recettes, un des dangers. Aussi voyons nous annoncer triomphalement que 56 records français de natation ont été battus en 1924, ce qui, paraît-il, est autrement important que de savoir combien de Français ont appris à nager dans la même période, et combien d'accidents ont pu être évités de ce fait. Ainsi, beaucoup de dirigeants et de journalistes sportifs suivent le goût du public au lieu de le diriger. Je sais bien qu'il est difficile pour un dirigeant qui veut être réélu, ou un journaliste qui veut être lu, de faire autrement. Mais je crois tout de même qu'il y a une certaine mesure, dans cet abandon des saines doctrines, qu'il importerait de ne pas dépasser.

Il n'est pas inutile de noter en passant que cette allure prise par le développement sportif chez nous, surtout depuis la guerre, est due en partie à l'importation des méthodes anglo-américaines. Non pas que je méconnaisse la valeur réelle de ces méthodes. Mais, tout comme cela se passait du temps de ma jeunesse pour la méthode suédoise qui fleurissait alors, cette importation est faite sans discernement et sans tenir compte des différences de tempérament et d'éducation des peuples. C'est ainsi qu'en Angleterre les inconvénients qu'entraîne l'abus de la compétition sportive, et dont j'ai parlé précédemment, sont corrigés, tout au moins partiellement, par l'influence de l'Université et des Sociétés de scouts, extrêmement développées et dont le rôle éducatif est de tout premier ordre, et aussi par le rigorisme des dirigeants des clubs en tout ce qui touche l'amateurisme. Ce rigorisme vient encore de se manifester par la réponse des Fédérations sportives anglaises aux questions posées à ce sujet par le Comité Olympique. Les Anglais préféreraient renoncer à leur participation aux jeux olympiques, plutôt que de voir l'amateurisme se relâcher et devenir par trop débonnaire (1). En ce qui concerne l'Amérique, les Universités et les Camps de vacances ont une formule vraiment éducatrice de la pratique du sport. Et d'autre part, n'oublions pas que, dans ces deux pays où le service militaire

(1) Il y a d'ailleurs certaines réserves à faire chez eux à ce sujet, par exemple en ce qui concerne les équipes nationales de football-association, où professionnels et amateurs voisinent.

obligatoire n'existe pas, le sport devient un moyen de préparation militaire ordonné et surveillé par l'Etat. C'est ainsi qu'en Amérique, les camps d'entraînement militaire des citoyens (*Citizen military Training Camps*, *C. M. T. C.*) reçoivent et éduquent moralement et physiquement 100.000 jeunes gens par an. En Angleterre, les corps des cadets territoriaux, comparables, dans une certaine mesure, à nos anciens Bataillons scolaires, font entrer la pratique mesurée et saine du sport dans leurs programmes.

Chez nous, nous ne possédons actuellement aucune de ces puissantes organisations qui sont capables, soit d'imprimer une orientation bien définie au mouvement sportif, soit de réprimer efficacement ses écarts. Et, à ce sujet, il est intéressant de noter que dans la plupart des Etats européens, la pratique du sport est préparée et contrôlée d'après les directives du gouvernement. C'est ainsi qu'en Roumanie, un Office National d'éducation physique élabore la doctrine, forme les professeurs, contrôle l'application. En Allemagne le ministre de l'Intérieur a, dans ses attributions, les questions d'éducation physique et contrôle tous les organes qui en assurent la direction effective. En Russie, la préparation scolaire est obligatoire jusqu'à 17 ans et demi, puis remplacée par une préparation militaire également obligatoire. Je ne suis pas sûr d'ailleurs que cette mise en tutelle de tout ce qui touche l'éducation physique et les sports n'a pas quelques inconvénients, mais elle a tout au moins l'avantage considérable de faire précéder la pratique du sport par celle de l'éducation physique rationnelle et de lui maintenir une allure éducatrice.

Chez nous en somme, le sport n'est ni chair ni poisson. Il a pénétré profondément la Société, puisque, de l'aveu même des antisportifs, 1 Français sur 5 est actuellement farouchement sportif et que les stades s'emplissent à craquer, à chaque manifestation de quelque importance. Mais, comme le dit Gaston Vidal, il reste un accident dans la société, il n'a pas encore acquis le droit de cité. Officiellement, il n'est pris que des demi-mesures à son égard, soit qu'on méconnaisse son importance et le parti qu'on peut en tirer au point de vue amélioration sociale, soit qu'on ne veuille pas attenter aux droits de premier occupant que prétendent avoir les Fédérations dirigeantes. Oh ! je sais bien que la question est délicate, et j'ai eu l'occasion d'exposer ici que les esprits les mieux avertis de ces questions hésitent lorsqu'il

s'agit de décider des mesures qui donneraient au mouvement sportif actuel son véritable intérêt, au point de vue de l'éducation physique, civique et morale. Il y a d'abord le heurt des doctrines, les divergences au point de vue purement technique. Il y a surtout la question de savoir s'il faut laisser la direction du mouvement à l'initiative privée, ou la placer entre les mains des dirigeants officiels, qui risquent de prendre des habitudes de médiocres fonctionnaires. Aussi, j'avoue qu'il n'y a qu'un point sur lequel mon siège est absolument fait : c'est d'obliger, à l'exemple des autres pays, l'enseignement à traiter la question de l'éducation physique à l'Ecole de l'Université, avec l'importance qu'elle mérite. Ainsi se formeront, au bénéfice des milieux sportifs de l'avenir, des pratiquants bien préparés et des dirigeants avertis. Et il y a tout lieu de penser que, cette première assise étant solidement posée d'ici 10 ou 15 ans, le sport aurait pris tout naturellement sa véritable forme éducatrice pour le plus grand bien de notre race et la plus entière quiétude de ses dirigeants.

RENÉ BESSE.

VOYAGES

Raymond Recouly : *Le Printemps rouge*, Les éditions de France. — Louis Proust : *Visions d'Afrique*, Aristide Quillet.

Le récit de M. Raymond Recouly, **Le Printemps rouge**, est encore sur la Russie bolcheviste. On se trouve aux derniers jours de la guerre et ce n'est que le début du mouvement qui devait tout emporter.

Nous sommes en avril 1917 et le commandant de réserve Robert Lieuran, attaché à une mission militaire, mais ingénieur des mines de son métier, après diverses missions et des travaux importants, fut envoyé dans le Caucase.

La crise des munitions, qui sévissait alors à l'état aigu chez nos alliés et menaçait de paralyser presque complètement leur action, avait nécessité la création de multiples usines pour la fabrication des cartouches et obus, à laquelle M. Robert Lieuran avait travaillé, ainsi qu'à l'organisation des chemins de fer pour les transports. Il avait d'ailleurs séjourné précédemment dans le pays et en parlait la langue.

Le colonel Lieuran (on le désignait ainsi) avait quitté Pétro-

grad pour le Caucase, le jour de Pâques 1917, quelques heures après le commencement de la révolution. D'un bout à l'autre de la Russie, personne désormais ne voulait plus travailler ; les boulangers refusaient de pétrir le pain, les soldats de se battre, les domestiques de servir à l'hôtel où il logeait ; la direction prévint que, pendant quarante-huit heures, le restaurant serait fermé et les garçons en congé. Il fallut commander deux jours de nourriture et la serrer dans les placards. Pendant trois jours, dans toute la Russie, aucun journal ne fut imprimé.

M. Robert Lieuran prend le train et arrive sur la Mer Noire, à Thouapsé. Il est reçu par un capitaine d'état-major, le baron Vehring, qui doit l'accompagner dans sa tournée d'inspection. On nous permettra de passer sur nombre de détails et même des portraits curieux comme celui du baron. Après une réception chez le gouverneur, l'officier, qui doit inspecter les travaux d'un chemin de fer stratégique de la région du Caucase, s'embarque sur un yacht confisqué et mis dans un état déplorable par le service — et la population qu'il transporte. Les deux voyageurs débarquent à Sotchi, où vivaient plusieurs ingénieurs de la ligne du Caucase. Il y a là un monde spécial, à propos duquel le texte indique un proverbe du pays : Tout ingénieur qui a construit un pont est un homme riche ; s'il en élève deux, il est si riche qu'il n'a plus besoin d'en faire un troisième. C'est que la Russie a toujours cultivé le pot de vin. M. Robert Lieuran parcourt le pays et passe par des endroits intéressants comme Gagri, d'où la route file à travers les montagnes et passe près du couvent de Novy Athon.

Les voyageurs arrivent à Zugdidi, capitale de la Mingrélie, qui n'est d'ailleurs qu'un pauvre endroit ; et, après bien des circonstances et péripéties, ayant inspecté, comme il en était chargé, les travaux de la ligne en création, — et où il manquait surtout la bonne volonté des travailleurs, — ils gagnèrent enfin Santrégui, sur la ligne de Batoum à Tiflis. Pendant que les voyageurs attendent sur le quai de la gare, qu'encombre une foule de soldats plus ou moins démobilisés, qui vont tout à l'heure prendre le train d'assaut, le colonel a une discussion avec une délégation du soviet chargé de la police.

Il prend place enfin dans le train qui file sur Tiflis, et c'est le début d'une délicieuse aventure avec une jeune femme qui rega-

gne la ville, où son mari occupe une importante situation, et qu'il retrouve ensuite durant son séjour dans la ville.

Décidé à gagner les parages sud et sud-ouest de la Mer Noire, le colonel Lieuran, — après divers incidents, parmi lesquel une « fête du prolétariat », avec musique, cortèges, etc. ; une réception et repas dans un hôtel de la ville, avec des envoyés des soviets, — le colonel Lieuran va à Sarikamitch, que ne dépassent pas les trains. L'envoyé français se trouve l'hôte de l'état-major des troupes régionales ; mais le front de ce côté est calme et l'on y entend rarement un coup de canon. Le colonel, toujours flanqué de son baron russe, arrive à la région montagneuse d'Ardassa, quartier général de la division et où il a de curieuses conversations avec les troupes. — Incidemment, l'auteur indique que c'est à peu près la région d'où les Grecs de la retraite des Dix-Mille découvrirent la mer, dans le récit de Xénophon. Le colonel finit par repasser la Mer Noire, partant de Trébizonde pour Mariopol. Nous n'insistons pas sur les incidents, les circonstances et la fin même du trajet. Le navire parvient en mer d'Azov. Après le débarquement et toujours en compagnie de son baron russe, qui apparaît d'ailleurs séduisant et bien de son pays, le colonel a à Mariopol une curieuse conversation avec un ingénieur belge dirigeant dans les environs une usine de briques réfractaires, et dont les 1200 ouvriers réclament dorénavant une augmentation de salaires rétrospective, portant sur *les trois années* précédentes, — c'est-à-dire plusieurs millions de roubles. Rentré à Moscou, M. Robert Lieuran assiste à divers actes et cérémonies du moment, — comme l'arrivée d'une mission française qui préconise l'offensive, alors que l'armée russe est en pleine décomposition, et on nous donne de curieux portraits comme celui de Kerenski, loquace, éloquent même, mais absolument déséquilibré et qui apparaît comme une sorte de néfaste marionnette dans cette lamentable tragédie. L'essai d'offensive tenté à ce moment n'aboutit qu'à un échec désastreux, à une débandade générale.

Puis c'est le coup d'Etat bolcheviste ; la Russie est à vau-l'eau. Après plusieurs mois de séparation et tandis qu'il prépare à Arkhangel le retour de la mission française qui n'a plus que faire dans ce gâchis, le colonel apprend, par une lettre du front de Roumanie, l'incendie, la dévastation, en Bessarabie, du châ-

teau de Mme Selivanof, sa délicieuse amie, qui y séjournait près de sa mère et qui y fut assassinée par des bandes de déserteurs et de communistes, — lesquels pillèrent d'ailleurs consciencieusement la propriété avant de l'incendier.

Le volume de M. Raymond Recouly a un peu l'allure d'un roman et se lit avec le même intérêt qu'une œuvre d'imagination. Nous savons trop, malheureusement, que ce n'est pas le cas et que l'énorme embrasement qui règne partout dans le pays russe, s'il menace un peu moins aujourd'hui les pays voisins d'Europe, n'est pas quand même encore prêt à s'éteindre.

Au terme de cette chronique, je suis heureux de pouvoir recommander le très bon volume publié par M. Louis Proust : **Visions d'Afrique**. Dans une préface où il présente l'ouvrage, M. Roume, gouverneur général, nous montre l'aspect peu engageant et les difficultés d'accès de la côte atlantique que défendent « la barre » et la pullulation des requins.

Mais l'intérieur du pays est défendu encore par des forêts impénétrables et la rapidité des fleuves qui semblent descendre « d'une cuvette retournée ». Cependant en y pénétrant, il y a de beaux pays, une population abondante et souvent curieuse. Il a fallu surtout rendre le pays accessible par la création de voies ferrées et l'aménagement de deux fleuves importants de la région, le Sénégal et le Niger. On procède enfin à l'organisation du port de Dakar, qui semble appelé à devenir une escale importante sur la route du Cap et du Sud-Amérique. M. Louis Proust a été examiner, en mission législative, l'exécution de ces travaux. Son livre est sans doute imprégné d'enthousiasme pour l'œuvre française en Afrique, mais c'est aussi un groupement curieux d'impressions, de tableaux d'une pénétrante puissance évocatrice. C'est donc la région du Sénégal avec Dakar, la Guinée avec Conakry, la côte d'Ivoire avec Bingerville, le Dahomey avec Porto Novo, la Haute-Volta avec Ouagadougou, le Soudan avec Bamako, la Mauritanie avec Saint-Louis, etc.

M. Louis Proust parle naturellement de Dakar, puis de Rufisque et de la Côte-d'Ivoire ; des souvenirs sinistres qu'évoque le passé du Dahomey; il parle aussi de la forêt équatoriale qui occupe une partie de la région du Niger. L'ouvrage s'occupe ensuite — abondamment — des races indigènes : population de la

Mauritanie, du Sénégal, du Soudan, du Dahomey, du Togo, de la Guinée, etc.

Le livre contient un intéressant chapitre sur l'avenir économique de l'Afrique, — et enfin l'auteur parle du tourisme, de la chasse et de la pêche, etc.

L'ouvrage de M. Louis Proust mérite en somme d'être lu : il a de l'intérêt et du pittoresque dans nombre de ses pages ; il a rendu la physionomie des régions dont il parle et retrace brièvement l'histoire. Il a de la sorte animé le récit et lui a donné un charme que les publications analogues, — on peut le dire en manière de conclusion, — comportent assez rarement. Enfin il offre divers détails techniques, des tableaux de productions, etc.

L'ensemble des territoires qui constituent l'Afrique occidentale française n'est d'ailleurs pas une région de peuplement. L'Européen y vit mal, sujet à diverses maladies du climat, qui l'obligent à de fréquents retours. Mais il y a des terres de production, des régions immenses à mettre en valeur, à exploiter dans le présent et l'avenir ; et l'ensemble constitue un des plus beaux fleurons de la couronne coloniale française.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Pierre Alype : *L'Empire des Négus*, Plon-Nourrit et Cie éditeurs, Paris, 1925. — Mémento.

Rien de plus intéressant *au point de vue colonial*, j'entends au point de vue de l'avenir de notre possession de la Côte française des Somalis, d'abord, et au point de vue de la pratique moderne de la constitution des colonies ensuite, que le remarquable ouvrage que M. Pierre Alype vient de publier sous ce titre: **L'Empire des Négus**. Pierre Alype, qui n'est point seulement un technicien expérimenté de l'économie politique coloniale, Pierre Alype à qui nous devons déjà deux livres fortement documentés sur *la Provocation allemande aux colonies* et sur *l'Ethiopie et les convoitises allemandes*, Pierre Alype est encore un parfait écrivain, maître de sa langue et prêtant aux exposés historiques ou politiques les plus arides la grâce du style et le charme de l'image. C'est ainsi qu'il a fait précéder son titre d'un avant-titre évocateur : *Sous la couronne de Salomon*, et qu'il l'a fait suivre d'un sous titre qui ne l'est pas moins :

De la reine de Saba à la Société des Nations. Comme nous l'allons voir, avant-titre et sous-titre ne sont point inutiles, car ils situent exactement l'Empire des Négus dans l'espace et dans le temps, dans l'histoire et sur la carte du monde. L'auteur aurait pu également et non moins justement choisir, comme il était de mode au XVIIIe siècle, un autre sous-titre qui eût été ainsi libellé : L'Empire des Négus ou *les Méfaits de l'Internationalisation*.

Ce nouveau titre traduirait une conception qui n'est peut-être point celle de l'auteur, non plus que celle de son distingué préfacier, M. Henry de Jouvenel, sénateur et délégué de la France à la Société des Nations. Et cela tient sans doute à ce que, nouveaux venus, relativement, dans la politique de l'Afrique Orientale, ils n'ont pas vécu comme moi certaines heures dont j'ai bonne souvenance et au cours desquelles, aux environs de l'an de grâce 1907, l'influence française faillit être ruinée en Ethiopie, ce qui, — et c'est le point de vue colonial, — eût frappé de mort notre jeune possession de la côte française des Somalis. Je m'explique : M. de Jouvenel, dans sa préface, affirme :

> Ne considérons donc pas le problème éthiopien comme un problème *colonial*, ni même comme un problème africain qu'on peut résoudre en répartissant entre les nations limitrophes des zones d'influence. Considérons-le comme un problème *international*, à traiter dans un esprit international.

Il n'y a point à aller à l'encontre, *aujourd'hui*, de ce point de vue, puisque aussi bien il est celui *du fait* historique et politique, fait auquel l'admission de l'Ethiopie dans la société des Nations, grâce à l'avisée et vigilante action de M. de Jouvenel lui même, donne toute sa valeur, toute son objectivité.

De plus, ainsi que l'a établi Pierre Alype dans son ouvrage, direct ou indirect, tout essai de domination sur le peuple éthiopien est voué à l'échec. M. Pierre Alype cite de cette indépendance irréductible maint exemple : dans chaque attentat contre l'intégrité territoriale ou la liberté politique de l'Ethiopie, la force étrangère a été battue, l'argent étranger a été perdu. La lecture des chapitres III et IV de l'ouvrage de M. Pierre Alype est édifiante à cet égard.

Donc, point de regrets à avoir, et il est certain que si, dans une certaine mesure, nous avons manqué la conquête du Yun-nan, jadis, ce qui est peut-être regrettable, par contre nous n'avons

pas à enregistrer pareille désillusion en ce qui touche l'Ethiopie dont l'invasion ou les tentatives de conquête nous eussent entraînés dans d'inextricables difficultés, que connurent bien nos amis italiens.

Cependant, suivant la jolie formule que j'emprunte à M. Henry de Jouvenel lui-même, « le Français qui, à Addis-Adeba, lit le « texte de l'accord tripartite de 1906 et le compare à celui de « 1897, peut légitimement regretter le charme et les avantages « du tête-à-tête franco-éthiopien ».

Ce tête-à-tête franco-éthiopien, autrement dit, l'Ethiopie demeurant, tout en conservant son autonomie et son indépendance, le prolongement naturel de notre colonie de la Côte des Somalis, ceci eût pu devenir une très avantageuse réalité pour notre pays, si nous avions laissé les mains libres à M. le Ministre plénipotentiaire Lagarde, à qui M. de Jouvenel rend en termes excellents cet hommage bien mérité :

M. Lagarde est un de ces fonctionnaires de l'intérieur que l'Administration de l'extérieur a peine à comprendre et qui se consolent en faisant comprendre la France par les autres pays. Leur point d'appui est moins le gouvernement qui les accrédite et les délaisse que celui auprès duquel ils sont accrédités. A la différence de ces grands Anglais aventureux qui, partout où ils arrivent, installent d'autorité l'Angleterre, ceux-là, tout en travaillant dans l'intérêt matériel des populations, discernent la tendance morale de la race dont ils sont les hôtes et cherchent, non à la modeler sur un patron britannique ou français, mais à lui permettre de s'adapter à la civilisation européenne. Ils ne respectent pas seulement le cadre extérieur de la vie nationale, mais la liberté des mœurs et des traditions intellectuelles ou religieuses. La méthode que M. Lagarde employa pour se faire aimer de l'Ethiopie fut de commencer par l'aimer. Il servit la France auprès de Ménélik II, en expliquant à la France le Négus et son peuple.

Donc, M. Lagarde, mieux compris et secondé à Paris, fût parvenu sans doute à établir entre la France et l'Ethiopie des rapports sinon exclusifs, du moins très étroits et *préférentiels*. Mais, c'est à ce moment, aux environs de l'année 1905, que commença de se faire jour la théorie de *l'internationalisation*. Cette théorie, réaction instinctive des nations qu'inquiétaient le relèvement prodigieux de notre pays après les épreuves de 1870 et son admirable développement colonial, cette théorie se fit jour au moment précis où les diplomaties étrangères comprirent que nous

avions pris pied en certains points particulièrement bien choisis du vaste monde et riches de possibilités pour l'avenir. Il en était ainsi notamment au Maroc et à la Côte des Somalis. Je ne m'étendrai pas ici sur les difficultés sans nombre que nous valut le dogme de l'internationalisation au Maroc, et à quel prix nous parvînmes à nous libérer de l'hypothèque consentie au moment d'Algésiras. Il ne fallut rien moins que la victoire finale des Alliés en 1918 pour consacrer nos droits et nous débarrasser des menées allemandes. L'incident d'Agadir est encore présent dans toutes les mémoires. Le dogme de l'internationalisation était fort simple ; il s'analysait en ceci : partout où il y a commencement d'influence d'une nation, — lisez : de la France, — en un point quelconque du globe, intervenir et, par menace ou pression, et par application des principes inscrits pour le Congo dans l'Acte de Berlin de 1885, réclamer, pour les nations trop tard venues, des droits égaux au nom du principe de la porte ouverte. C'était la ruine systématique des droits du premier occupant par une organisation habile d'une sorte de chantage diplomatique, masqué sous le prétexte de la libre concurrence des peuples. Au fond, rien de plus immoral que cette conception soi-disant morale des droits égaux des nations et qui n'était, en somme, qu'un moyen détourné d'établir une sorte de curée à trois ou quatre, au détriment du premier occupant d'abord, et ensuite du pays qui constituait la proie disputée. En Extrême-Orient, le système avait été cyniquement pratiqué et consacré par la distribution de zones d'influence, distribution à laquelle les accords de Washington ont porté un coup plus dur en apparence qu'en réalité. Nous verrons avant peu, en effet, les théoriciens de l'internationalisation reprendre leurs avantages aux rives du Pacifique. A la Côte des Somalis, les fervents de l'internationalisation poussèrent hardiment leurs avantages et parvinrent à un demi-succès consacré par l'accord tripartite de 1906. A noter, — et cette simple constatation jette une singulière clarté sur ce point d'histoire, — que le même diplomate allemand opérera au Maroc et à Addis-Abeba à peu d'années d'intervalle, M. Rozen, et s'y fit avec talent et habileté le champion de la nouvelle religion internationale. J'eusse aimé que M. Pierre Alype qui est un historien de valeur, et qui n'ignore rien de ces choses, tentât une étude comparée des variations de l'internationalisation. Il est vrai que cette étude

n'eût valu qu'au point de vue du passé. C'eût été une carte sentimentale des regrets, et M. Pierre Alype a préféré traiter le problème dans toute sa vivante et passionnante actualité, et, considérant le problème éthiopien désormais comme un problème international, le traiter *dans un esprit international.*

M. de Jouvenel, dans sa très remarquable préface, où il a ramassé dans une puissante synthèse tous les éléments de l'action, M. de Jouvenel a raison de noter qu'un des chapitres les plus intéressants du livre de M. Pierre Alype est celui qui traite de la politique du Nil.

Si l'Ethiopie dispose des moyens de régulariser le cours du Nil, il serait également inique qu'elle refusât de les employer ou qu'on prétendît lui arracher sa richesse. Il y a un régime international du Niger, il peut y avoir un régime international du Nil.

C'est exact : l'Ethiopie n'a point le droit de barrer le fleuve qui donne à l'Égypte sa richesse, pas plus que l'Angleterre n'aurait elle-même le droit, avec ou sans le concours de l'Ethiopie, de se servir de ce barrage comme moyen de lutte contre le nationalisme égyptien menaçant. Et M. de Jouvenel conclut justement :

Pour conduire l'Ethiopie du servage à la liberté, de la vie féodale à la vie moderne, il faut un gouvernement national puissant. Telle est la pensée qui n'a cessé d'inspirer l'action de la France. C'est celle que nous avons servie à Genève en préparant l'admission de l'Ethiopie dans la Société des Nations et en plaçant ainsi son indépendance nationale sous la garantie de cinquante Etats, auxquels son gouvernement a promis en échange un effort rapide et loyal d'adaptation aux mœurs de la civilisation occidentale.

C'est parfait : reste à savoir si cette garantie sera, dans l'avenir, vraiment efficace, d'une part, et, d'autre part, si le gouvernement éthiopien poursuivra l'effort attendu. Y a-t-il vraiment un gouvernement éthiopien ? Le ras Taffari, qui impressionna fortement les invités de ce dîner à l'Elysée qui eut lieu au début de la crise présidentielle de l'an dernier, le ras Taffari demeurera-t il un véritable chef de gouvernement ? N'est-il pas au contraire condamné à n'être, dans le futur comme il n'est, je le crains bien, aujourd'hui, qu'un simple chef régnant à Addis-Abeba, mais de qui l'autorité est contestée à 20 kilomètres de sa capitale ? Notre action en Ethiopie parviendra-t-elle à réaliser le tour de force tenté au Maroc et à constituer une sorte de « Maghzen » éthio-

pien docile à nos directives ? Autant de questions que je ne fais que poser et pour lesquelles les lecteurs que ce problème intéresse trouveront à coup sûr, dans le remarquable ouvrage de M. Pierre Alype, de sérieux éléments d'information et, même, de décision.

Tout cela, au reste, c'est le côté international du problème. Je n'ai ici à me préoccuper que de ses répercussions éventuelles sur notre colonie de la Côte des Somalis. Et, à cet égard, qu'il me soit encore permis de formuler le vœu que, à la faveur de la conception de l'internationalisation qui ne désarme jamais, nous ne soyons pas amenés un jour à voir se tarir les ressources que nous tirons de l'exploitation du chemin de fer franco-éthiopien, ressources qui représentent les deux tiers du budget des recettes de la Côte des Somalis. Il serait vraiment fâcheux que les efforts de notre diplomatie eussent ce résultat imprévu de condamner la métropole française, déjà si lourdement obérée au point de vue financier, à fournir des subsides à sa colonie, laquelle, simple *emporium*, sans hinterland capable de l'alimenter, ne peut évidemment vivre qu'en conservant le bénéfice qu'elle est en droit de légitimement tirer de l'instrument de pénétration établi, au prix de quels sacrifices, de Djibouti à Addis-Abeba.

Mémento. — M. Louis Cros publie chez Albin Michel *la Nouvelle Calédonie et Tahiti pour tous* : c'est le sixième volume de la « Bibliothèque de la colonisation pratique », et il fait suite à cinq ouvrages précédemment parus sur *le Maroc*, *l'Algérie-Tunisie*, *Madagascar*, *l'Argentine* et le *Canada*. Ce dernier-né paraît à l'heure où le monde a les yeux fixés sur l'immense Océan Pacifique autour duquel se pressent 800 millions d'hommes. L'auteur, à son habitude, s'est montré clair, concis et fournit au lecteur une vaste somme de renseignements pratiques. Un chapitre est réservé à la *question du Pacifique*, question à laquelle l'état troublé de la Chine, les ambitions japonaises et les intrigues américaines, mal voilées sous les tendances économiques et scientifiques des conférences panpacifiques, sans parler des convoitises des presbytériens australiens sur nos Nouvelles-Hébrides, prêtent un intérêt de haute actualité.

— *Le problème nord-africain*, de M. Raymond Peyronnet (Peyronnet, éditeur), est un remarquable ouvrage qui mériterait mieux qu'une simple citation. La première partie du tome Ier, intitulé « Introduction générale aux études nord-africaines », est à consulter pour tous ceux qui désirent être exactement et méthodiquement renseignés sur l'histoire de l'Afrique du Nord.

— M. René Foignet, providence des étudiants en droit qui justifient le pessimisme de M. François-Albert en ce qui touche leur manque d'assiduité aux cours de la Faculté, a rédigé un bon *Manuel élémentaire de législation coloniale* (Rousseau, éditeur).

— Sur le débloquement du Laos, lire l'étude très complète de M. Henri Cucherousset, *Le chemin de fer de Tan Ap à Thakhek* (Edition de l'Eveil économique de Hanoï).

— A consulter, au sujet des placements français dans nos possessions lointaines, *Le problème des capitaux dans les colonies françaises*, par Paul Restany (Dalloz, éditeur). Le sujet était difficile à traiter en raison de l'incertitude des renseignements. L'auteur s'en est acquitté au mieux.

— M. Maurice Piettre a consacré à la *Production industrielle du café* un très consciencieux travail (Le François, éditeur).

— Sur *La culture du coton au Maroc en 1924*, lire le rapport de M. Georges Cark (Challamel, éditeur).

— M. Malpuech a dit intelligemment et clairement tout ce qui pouvait être dit sur *le Laos économique*, ouvrage à rapprocher de la brochure de M. Cucherousset (édition officielle à Hanoï).

— Dans le *Bulletin de la Société de recherches anglaises* n° 5 de 1924, lire le compte rendu de la *Mission de propagande par le film en A. E. F.* par M. Chaumel.

— Le service géographique de l'A. O. F. publie les fascicules I, II et III du *Catalogue des positions géographiques* de la colonie (Goupil, éditeur, à Laval).

— De M. Raphaël-Barquissau, universitaire distingué, un intéressant carnet de route intitulé : *A Tananarive pendant la foire*, et montrant le vaste avenir économique de la Grande Ile.

— Enfin, dans la *Revue indochinoise* de décembre 1924, lire une fort curieuse étude de M. Jean Bouchot, *Les plagiats du père Evariste Huc* (édition d'Hanoï).

CARL SIGER.

HISTOIRE DES RELIGIONS

F.-C. Burkitt : *The Religion of the Manichees*, in-16, Cambridge, University Press, ill.

C'est un curieux problème que celui de la naissance presque subite et de la disparition après un peu plus de mille ans d'existence, d'une religion aussi bien constituée que le fut le Manichéisme : il se répandit sur presque toute l'Asie et de nos jours n'y est plus représenté nulle part. On doit remercier

M. Burkitt d'avoir, dans une série de conférences à l'Université de Dublin, repris un à un tous les textes connus et de les avoir éclairés d'un commentaire fondé sur les découvertes récentes de textes manichéens faites en Egypte d'une part, dans l'Asie centrale, exactement dans le Turkestan chinois, d'autre part ; ceux-ci ont été découverts par von Le Coq et d'autres explorateurs et ne sont en voie de publication que depuis quelques années.

Si l'on classe géographiquement les documents actuellement connus sur le manichéisme, on trouve employés, en partant de l'ouest : le latin (saint Augustin), le grec (surtout Epiphane), le syriaque (saint Ephraïm, Théodore bar Khoni dont le *Livre de Scholies* a été publié et commenté par Franz Cumont), l'arabe (surtout le *Fihrist,* édité et commenté par Fluegel), le sogdien (dialecte persan moyen), un dialecte turc très ancien (dit parfois proto-turc) et le chinois. M. Burkitt a contrôlé à la Bodléienne les textes des papyrus trouvés en Egypte et rectifié maintes erreurs de lecture. Son livre est donc un complément original aux publications citées de Fluegel et de Cumont, ainsi qu'aux travaux plus récents d'Alfaric.

Ces textes sont en général des fragments de prières et d'homélies, tandis que les écrits de saint Augustin, de saint Ephraïm, etc., étaient des attaques contre le manichéisme regardé comme une hérésie ; les musulmans aussi ont traité les manichéens d'hérétiques ; par suite, on ne doit utiliser ces descriptions polémiques qu'avec prudence. Mais les fragments découverts en Egypte et au Turkestan, bien que souvent très abîmés, permettent déjà de se faire une idée plus exacte de plusieurs éléments jusque-là obscurs de la doctrine ; c'est par ces rectifications que le livre de M. Burkitt présente une réelle importance.

On connaît la date précise de la naissance du manichéisme : le 20 mars 242 après J.-C., Mani commença de prêcher sa religion dans les rues de Ctésiphon, le jour même du couronnement du deuxième roi sassanide, Sapor (Shapour) Ier. En cent ans, elle se répandit si vite dans tout le monde gréco et asiano-païen qu'elle fit douter du triomphe en cette région du christianisme. Mais elle ne se répandit que peu vers l'Occident latin ; et en Asie, elle tomba, comme bien d'autres religions locales, sous les coups des invasions de Djenghis-Khan et de Tamerlan, après avoir duré un peu plus de mille ans. En 242 Mani avait vingt-six ans;

il en avait environ soixante quand il fut exécuté sur l'ordre de Bahram Ier, petit-fils de Sapor. Son cadavre bourré de foin fut exposé sur l'une des portes de la cité royale de Gundé Sapor, à l'est de Suse ; et ce fut le début d'une persécution qui dura jusqu'à la fin dela dynastie sassanide, sans servir d'ailleurs à autre chose qu'à rendre la propagande secrète. Les Arabes à leur tour regardèrent les manichéens comme hérétiques ; ils les appellaient *Zindiks* et les persécutèrent avec férocité ; pourtant le manichéisme parti d'Asie-Mineure s'était répandu à la fois dans l'Inde et dans la région de la Caspienne, puis de là dans le Turkestan, au Tibet et jusqu'en Chine. Vers l'Ouest, la propagande manichéenne avait atteint Carthage, puisque saint Augustin, à partir de 373 et pendant neuf ans, fut l'un de ses adhérents les plus instruits, comme on peut voir précisément dans ses réfutations ultérieures de la doctrine et dans sa lutte contre les propagandistes Fortunatus et Félix.

Puis «manichéiste» devint une sorte d'équivalent vague d'«hérétique» ; on dénomma manichéens sans autre preuve les membres des sectes des Bogomiles, des Cathares et même les Albigeois. A elle seule, ou presque, l'intervention puissante du transfuge Augustin suffit à arrêter le mouvement d'extension du manichéisme vers l'Occident.

On ne voit pas bien d'ailleurs, du point de vue philosophique, et même social, quels reproches on peut faire à la religion de Mani. L'idée fondamentale est le dualisme (deux principes, la lumière et la ténèbre) auquel s'ajoute une triade (les trois moments : passé, présent et futur). En combinant diversement ces cinq éléments, on a plusieurs possibilités théoriques. En outre, il y a le jeu normal des correspondances (fait qui existe dans toutes les religions) par le classement des symboles : ainsi *lumière* égale *divinité*, *bonté*, *vertu*, *paix*, *intelligence*, etc... Les textes manichéens ont développé selon la manière orientale ces oppositions et ces correspondances. A l'analyse, on constate d'ailleurs dans le manichéisme des adaptations à la fois du zoroastrisme et des diverses religions antérieures, avec introduction de nombreux éléments chrétiens plus ou moins déformés.

L'intérêt principal du livre de M. Burkitt est de montrer, sur la base des textes nouveaux, notamment des tableaux calendaires, que le manichéisme oriental a subi l'influence directe du

christianisme syrien et du nestorianisme. Je ne doute pas qu'au fur et à mesure des découvertes, on ne discerne davantage encore d'emprunts. On n'en éprouve que plus de difficulté à comprendre pourquoi cette religion a été tellement persécutée, sinon peut-être pour des raisons pratiques ; elle avait, comme de juste, sa hiérarchie de prêtres, qui s'opposait aux autres hiérarchies sacerdotales, y compris la chrétienne, et tendait par suite autant qu'elles à la subordination des masses. L'opposition des autres religions concurrentes a donc pu être plus économique et politique que strictement religieuse.

Le contenu doctrinal du manichéisme nous est fort bien connu maintenant, sauf sur quelques points de détail, grâce au document dit *Khuastuanift*, mot qui signifie *Confession*. C'est à proprement parler un crédo et un catéchisme, écrit en turc ouigour, et dont divers fragments ont été successivement découverts par Radloff, von Le Coq, sir Aurel Stein et récemment interprétés de nouveau par W. Bang. Certes, la traduction de ce turc ancien est parfois difficile ; notamment le mot *tèngri* donne lieu à discussion ; je doute qu'il signifie exactement *Dieu* ; j'y vois de préférence un équivalent de *sanctus*, *hiéros*, *brahma*, et même du japonais *kami* et du polynésien *mana*. Car ces textes prouvent que les manichéens ne croyaient pas à un Dieu-Personne mais à un Dieu-Substance, manifesté par quatre attributs, Sainteté, Lumière, Pouvoir, Sagesse. Ils semblaient donc formuler une opposition précise à l'égard de la Trinité et de la Personnalité divine chrétiennes. De même les divers commandements manichéens enveloppaient l'homme d'un réseau de tabous (défense de commettre l'idolâtrie, le mensonge, l'avarice, le meurtre, même des animaux, l'adultère, le vol, la magie, le doute religieux, l'oubli des prières, etc.) qui, à l'analyse, n'étaient point si loin des autres systèmes élaborés en Asie au cours des premiers siècles du christianisme.

Les descriptions polémiques de saint Augustin, du *Fihrist*, etc., doivent être corrigées par ces textes authentiques, qui suscitent à l'égard du manichéisme notre sympathie rétrospective.

Mais cette sympathie reste pourtant limitée par la complexité des ratiocinations et des mélanges de pratiques et de symboles qui sont si asiatiques et répugnent à notre simplicité logique moderne d'une part, à notre mysticisme actif d'autre part.

Le fait le plus frappant dans l'aventure manichéenne est que, différente en cela du christianisme et de l'islam en même temps, cette religion s'est constituée et répandue sur un territoire énorme et pendant dix siècles, parmi les peuples les plus divers comme langue, type anthropologique, organisation sociale et crédos antérieurs, *sans aucun appel au miracle*. Malgré son supplice, Mani n'est pas devenu un Saint, ni un Marabout, ni un Pir ; le lieu de ce supplice n'est pas devenu un but de pèlerinages, de guérisons, ni de miracles.

Les documents turcs et syriaques directs ne laissent aucun doute sur cette absence de superstitions et de pratiques magiques.

On peut donc s'étonner que le manichéisme ait été persécuté par des religions à tous égards moins rationnelles, et, du point de vue non pas seulement philosophique mais aussi religieux au sens élevé du mot, moins pures que lui. Malgré les travaux déjà nombreux sur le manichéisme, auxquels le livre de M. Burkitt apporte d'utiles compléments (avec plusieurs illustrations caractéristiques), ce problème reste entier. Les arguments de saint Augustin et d'autres adversaires apparaissent comme insuffisants, maintenant que plusieurs textes manichéens sont connus ; la doctrine ne méritait certes pas une telle animosité. Il est vrai que les chrétiens et les musulmans devaient l'ignorer d'autant plus qu'ils la persécutaient davantage et que ses adhérents, comme les premiers chrétiens et les premiers musulmans eux-mêmes, devaient se cacher. L'élément rituel était dans le manichéisme réduit au strict minimum, ce qui, peut-être, fut la cause principale de l'échec ; car les masses préfèrent toujours le rituel à la doctrine, le geste à l'idée.

A. VAN GENNEP.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

William James : *Etudes et réflexions d'un psychiste*, trad. Durandeaud, Biblioth. internationale de science psychique, Payot, éditeur. — Marcel Bloch : *Les Rois thaumaturges* (Publication de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 19). — Henri Durville : *Cours de magnétisme personnel*, Durville, éd. — Professeur Paviot : *L'Astral des Sons*, Ed. Adyar, 4, square Rapp.

Le troisième volume publié par la « Bibliothèque internationale de science psychique », sous la direction de notre éminent

confrère René Sudre : **Etudes et réflexions d'un psychiste**, de l'illustre philosophe américain William James, fera réfléchir ceux, trop nombreux, qui s'obstinent à penser que la vraie science se confond avec étroitesse d'esprit, et qui, au nom de cette prétendue science, se croient en droit de bannir certains faits d'expérience de leur curiosité. Toute sa vie, l'auteur des *Principes de psychologie* et du *Pragmatisme* s'est intéressé aux phénomènes médiumniques, et sa haute intelligence n'a pas cru déchoir, mais se hausser et s'enrichir, en appliquant ses méthodes de clarté et de critique psychologique à essayer de pénétrer le mystère de la clairvoyance et de la transmission de pensée. Il fut, en 1894, président de la Société anglaise des recherches psychiques, et chargé en cette qualité de rédiger un rapport détaillé sur les expériences poursuivies alors avec Mme Piper : rapport duquel date sa conviction, et dont on admirera dans ce volume la profonde conscience, le haut esprit de probité intellectuelle, qui peuvent servir de modèle en la circonstance. Ce pragmatiste qui, au nom de l'expérience, critique la doctrine spirite, s'incline, au nom du fait, devant la réalité de la transmission de pensée, de la clairvoyance, de la hantise et des mouvement à distance. Simplement se contente-t-il de les déclarer inexplicables, dans l'état présent de nos connaissances. C'est la thèse loyale de bien des chercheurs actuels, qui ont su se garder de l'hypothèse spirite. Il faut savoir gré à M. Sudre d'avoir réuni dans ce volume les écrits psychiques épars, et volontairement écartés de son œuvre, du grand philosophe américain, qui ne cessa de protester toute sa vie contre les préjugés de la science officielle à l'endroit des phénomènes extra-normaux.

L'absence, écrit-il dans son *Traité de psychologie*, d'études sérieuses sur les manifestations spirites, est une des plus grandes lacunes de la psychologie.

Cette remarque, après trente ans, conserve toute sa force de vérité.

C'est à peine, dit-il ailleurs, si, à l'heure actuelle, on a gratté, dans un dessein scientifique, la surface des faits qu'on nomme « psychiques ». C'est en s'attachant à leur étude, j'en suis persuadé, que l'on achèvera les plus grandes conquêtes scientifiques de la génération qui vient... Que de fois, ajoute-t-il, la science a tué les « esprits » et mis sous terre les fantômes et la télépathie, comme autant de superstitions populaires !

Et cependant jamais on ne nous a parlé de ces choses-là avec tant d'abondance ni avec des apparences d'authenticité aussi grandes et d'aussi bonnes lettres de créance. Le flot semble grossir de façon inflexible, en dépit de tous les expédients de l'orthodoxie scientifique... Il est difficile de ne pas soupçonner qu'il puisse y avoir là autre chose qu'un simple chapitre de la crédulité humaine...

Il revient à plusieurs reprises sur cette conviction.

Je crois, souligne-t-il, et je le vois clairement, qu'il y a *quelque chose* sous ces interminables comptes-rendus de phénomènes physiques, bien que je n'aie pas encore la moindre notion de ce *quelque chose*... Cela devient simplement pour mon esprit un problème digne d'investigation...

Veuillent nos « docteurs en Sorbonne » méditer à la fois la touchante humilité et la ferveur profonde de cet aveu... Et aussi les conclusions auxquelles, après vingt-cinq ans de réflexions et de recherches, aboutit loyalement — et j'ose dire : magnifiquement — la pensée de l'illustre philosophe.

De toute mon expérience (et elle est assez limitée) émerge une seule conclusion, solide comme un dogme : c'est que nous autres, avec nos existences, nous sommes comme des îles au milieu de la mer ou des arbres dans la forêt.

L'érable et le pin peuvent se communiquer leurs murmures avec leurs feuilles. Mais les arbres entremêlent aussi leurs racines dans les ténèbres du sol, et les îles se rejoignent par le fond de l'Océan. De même, il existe peut-être une continuité de conscience cosmique contre laquelle notre individualité ne dresse que d'accidentelles barrières et où nos esprits sont plongés comme dans une eau-mère ou un réservoir. Notre conscience « normale » est assujettie à s'adapter seulement au milieu terrestre qui nous entoure ; mais, en certains points, la barrière est moins solide, et d'étranges influences, venues de l'au-delà, vont s'infiltrant, qui nous montrent cette dépendance commune, autrement invérifiable. Ce n'est pas seulement la science psychique, mais aussi la philosophie métaphysique et la biologie théorique qui, dans leurs propres domaines, sont amenées à prendre en considération une telle vue « panpsychique » de l'univers.

Dans cette belle collection d'ouvrages d'histoire, de philosophie et de linguistique, publiée par l'Université de Strasbourg, — exemple que l'on voudrait voir imiter par toutes nos grandes Universités régionales, — M. Marc Bloch, professeur d'histoire à ladite Université, vient de faire paraître un fort volume, de près

de 600 pages, sur les **Rois thaumaturges**, enrichi d'une bibliographie substantielle et d'une précieuse iconographie. Pendant de longs siècles, les rois de France et les rois d'Angleterre ont « touché les écrouelles » et prétendu guérir, par le seul contact de leurs mains, les malades atteints de cette affection. De même, les rois d'Angleterre distribuaient à leurs sujets des anneaux (*cramp rings*) qui, consacrés par eux, possédaient, croyait-on, le pouvoir de guérir l'épilepsie et les douleurs musculaires. Ces croyances, et d'autres analogues, témoignent du caractère surnaturel longtemps attribué à la puissance royale.

Ce qui a mis les rois en telle vénération, écrivait en 1575 le jurisconsulte dauphinois Claude d'Albon, a esté principalement les vertus et puissances divines qui ont été veues en eux seuls, et non ès autres hommes.

Cette auréole suprahumaine autour des têtes couronnées permet de comprendre ce sentiment loyaliste à l'égard de la monarchie, qui eut une telle force et une vitalité si puissante, à certaines époques de l'histoire. Ce « miracle » s'est prolongé, en ce qui touche du moins les rois de France, pendant huit siècles, des premiers Capétiens à la Révolution, et c'est l'histoire de ce « miracle », l'histoire de la royauté mystique qu'a, pour la première fois, et avec un luxe fastueux de détails, entrepris de nous dévoiler M. Bloch. Philippe Ier est, au XIe siècle, le premier souverain français dont on puisse affirmer avec assurance qu'il « toucha » les scrofuleux. Ni les Mérovingiens, ni les Carolingiens ne semblent, au témoignage des textes, avoir exercé ces miraculeux pouvoirs.

Le hasard de quelques guérisons, auxquelles la pathologie actuelle ne manquerait pas d'attribuer un caractère nerveux, fit qu'à partir du Capétien Philippe, les rois de France se virent spécialisés dans la guérison de la scrofule. En Angleterre, grâce à la réputation de sainteté d'Edouard le Confesseur, à la fin du XIe siècle, les souverains furent investis par la créance populaire du même sacro saint privilège. Le christianisme, par son cérémonial du sacre et de l'onction, légalisa en quelque sorte cette croyance, en faisant du monarque l'« oint du Seigneur », accédant de droit dans un monde merveilleux, auquel l'imagination des foules eut tôt fait de donner une interprétation magique. En Angleterre comme en France, les souverains n'eurent garde de

dédaigner une si précieuse occasion d'accroître leur prestige aux yeux des masses. Ils n'hésitèrent pas à favoriser la légende et à la consolider en en faisant un privilège dynastique. Politique habile, facilitée par les courants de fond de la conscience collective : telle est, dans la réalité, l'histoire des pouvoirs thaumaturgiques attribués à l'autorité royale, et usurpés par elle pendant plusieurs siècles. Non contents de guérir les écrouelles par le toucher, comme leurs « cousins » de France, les monarques anglais s'adjugèrent un second rite guérisseur : la bénédiction d'anneaux médicinaux, amulettes réputées souveraines contre l'épilepsie. La Réforme, la première, porta aux guérisons royales des atteintes assez rudes. Le protestantisme ne pouvait que considérer avec horreur les miracles que l'opinion commune prêtait aux rois comme aux saints, et qui lui apparurent de bonne heure comme une superstition à déraciner. Sous Louis XIV, la cérémonie du toucher des écrouelles était encore célébrée en grande solennité, avec un faste inouï, bien qu'à la Cour et dans l'entourage du roi lui-même, il y eût plus d'un « libertin » sceptique et gouailleur. Mais, au XVIIIe siècle, la foi au miracle royal perdit promptement du terrain.

Sa décadence se fit sentir, à mesure que les esprits de l'élite d'abord, de la multitude ensuite, faisaient un effort plus énergique pour bannir de l'ordre des choses le surnaturel et l'arbitraire, en même temps que pour concevoir les institutions politiques sous un aspect uniquement rationnel. La Révolution lui porta le coup fatal. En vain, Charles X essaya de rétablir la vieille tradition monarchique. Depuis le 31 mars 1825, il y a juste cent ans, c'en est fait de la vieille créance au pouvoir thaumaturgique des souverains. Quant à l'efficacité elle-même de ce pouvoir, le moins qu'on en puisse dire est qu'elle n'apparaît pas, à la lumière des témoignages, comme vraiment concluante. Et elle subissait, en tout cas, des éclipses sérieuses, car plus d'un malade se faisait « toucher » à plusieurs reprises. On admettait que la guérison ou le soulagement pût survenir après un long intervalle de temps, ou ne fût que partiel. Et la médecine moderne a pu établir que la scrofule (ou adénite tuberculeuse) est susceptible de rémissions temporaires, pouvant donner parfois l'illusion de la guérison. « Ce qui créa la foi au miracle, conclut fort justement M. Bloch, ce fut l'idée qu'il devait y avoir un miracle. »

Et ce fut aussi ce qui permit de vivre à l'humble erreur collective : erreur, au demeurant, plus inoffensive que la plupart de celles dont le passé de l'humanité est rempli...

Alphonse Daudet avait formé le rêve, sur la fin de ses jours, de s'établir « marchand de bonheur ». Son stock, accessible à tout venant, se fût composé de conseils simples et pratiques, qui eussent permis à chacun, dans la mesure où il dépendait de lui, de se créer une existence heureuse. M. Henri Durville s'est efforcé de réaliser charitablement ce rêve de poète et de brave homme. Le bonheur, il ne le vend pas. Il le donne. Il n'en coûte que la peine, ou plutôt le plaisir de lire et de méditer, à cœur reposé, les 1100 pages de ce **Cours de magnétisme personnel**, où il a condensé, fruit d'une longue pratique et de saveur aimable, les secrets familiers de vaincre tout ce qui fait obstacle à la réalisation de nos vœux : âge, tempérament, condition sociale, faiblesses physiques, intellectuelles ou morales. Il nous enseigne sans mystère tous les mystères qui sont en nous, les énergies qui dorment au fond de notre être et dont il ne tient qu'à nous d'user intelligemment pour nous rendre maîtres, honnêtement, des autres forces qui nous entourent. Ce parfait professeur de maîtrise psychique a pris pour devise de son enseignement la belle et forte parole de sir John Lubbock, dans l'*Emploi de la vie* :

> Semez un acte, et vous récolterez une habitude. Semez une habitude, et vous récolterez un caractère. Semez un caractère et vous récolterez une destinée.

La courte citation qui suit dira tout l'intérêt que présente pour les théosophes et les métaphysiciens l'œuvre étrange et lyrique du Professeur Paviot, l'**Astral des Sons**. « Les chefs-d'œuvre des grands maîtres ont des jours de faste que la science magique peut déterminer, et telle œuvre exalte, tel jour de lune, qui mérite de la réprobation en tel autre. Ai-je dit que l'harmonie des lignes architecturales et l'inspiration poétique, comme aussi l'art de bien danser, étaient liés à la science des marées? Que penser des ondes hertziennes, qui manifestent à certains jours une certaine répugnance à impressionner les plaques, et des centres d'émission qui se gênent réciproquement, quand leurs longueurs d'onde correspondent à des gammes qui se superposent et s'entrechoquent dans des nœuds désagréables à l'oreille? O physiciens, soyez donc aussi magiciens, et les secrets du Ciel vous

seront dévoilés! » Nous employons les nombres sans les connaître, à exprimer des quantités, compte non tenu des qualités qu'ils recèlent. La quantité est l'expression de la forme ; mais la qualité est l'expression de la vie ; et la science supérieure de la vie s'édifie sur le nombre vivant. Le son est la modalité vibratoire la plus en affinité avec notre nature psychique. Le son est le nombre vivant, dont le pouvoir évocateur s'exerce par résonance sur toute la gamme des émotions humaines ; il est, aux yeux des théosophes, l'astral. Chaque forme de vie n'est qu'un thème musical qui évolue... L'intelligence du Nombre pur, dans toute son ampleur, non seulement symbolique mais réelle : tel est le sens de l'attirante synthèse, pythagoricienne et hindoue, que publie le professeur Paviot, et qui, par instants, a toute l'effusion lyrique d'un beau poème.

PAUL OLIVIER.

LES REVUES

Europe : L'Américain des Etats-Unis expliqué par M. Edgar A. Mowrer. — *La Mouette* : Usage local à Saint-Point ; la bouteille des conscrits. — *Revue de Paris* : L'Ellénore de Benjamin Constant serait un composé de Mme Lindsay et de Mme de Staël. — Mémento.

M. Edgar A. Mowrer vient de publier dans **Europe** (15 mai) sous ce titre « Le peuple-enfant d'Amérique », un article plein de vues nouvelles sur l'Américain du Nord et sa psychologie. Ce sera pour beaucoup de lecteurs une révélation ou un scandale. Voilà vingt-cinq pages environ qui ont un accent de sincérité qui ne trompe pas. Elles respirent la vérité, dans la mesure où celle-ci peut être captée pour juger une collectivité. Dès les premières lignes, l'auteur donne le ton au lecteur, et c'est un ton fort, le ton de qui veut instruire plutôt que flatter un auditoire :

Comment fut il possible que l'Europe nous ignorât presque pendant la première période de la guerre ? Comment les Alliés ont-ils pu faire appel à notre force accablante afin d'écraser les Empires du Centre et d'établir leur hégémonie, celle des alliés, sans nous offrir aucune compensation politique ? Pourquoi fûmes-nous si tôt las — point las physiquement, certes non, car nous aurions pu continuer la guerre pendant plusieurs années encore — mais las d'esprit ? Après avoir conquis en apparence le droit de jouer dans notre courette à nous sans recevoir des quartiers de briques, nous avons laissé nos aimables alliés maîtres du tas de briques. Enlever tout le tas de briques eût demandé plus de ju-

geote que nous n'en pouvions témoigner ; et nous asseoir dessus nous-mêmes, comme l'aurait voulu Wilson, c'était trop assommant.

« La grande cité » prédite par Whitman n'intéresse pas l'Américain. « Nous nous fichons de Walt Whitman », écrit M. Mowrer,

nous sommes, de tous les peuples de la terre, le plus ennemi de la nouveauté, — nous dégoisons sur le chapitre progrès, mais au fond préférons rester où nous en sommes, — notre idéal, ce n'est pas Abi Lincoln, mais Peter Pan, *le petit gars qui ne voulait pas grandir*.

Naturellement, nous n'en convenons pas en termes aussi explicites, même à part nous. Mais nos actes le confessent. En toute occasion où l'arme est l'esprit, nous reculons devant l'idée de croiser le fer avec les adultes.

Notre façon de conduire la guerre a été le plus manifeste aveu de puérilité. Nos politiciens ont renoncé à l'empire du monde en politique, nos financiers à la maîtrise du monde dans le domaine de l'argent, non point parce que c'étaient là choses désagréables et inutiles pour nous, mais comme un enfant renonce aux choses trop difficiles à manier et à comprendre.

. . . .

Notre passion pour les jouets s'accompagne d'une curiosité vive. L'intérêt que nous manifestons est prodigieux, dans le domaine des choses, des émotions, de l'intelligence. En Amérique on s'emballe pour un infime roi d'Egypte. On vient en foule pour se raser jusqu'au sommeil léthargique, plutôt que de renoncer à aller entendre la conférence d'Albert Einstein. On raffole de Coué et la T. S. F. nous jette dans le délire. A vrai dire, presque tout ce que nos brasseurs de « réclame scientifique » nous débitent fait fureur... pendant une minute. Et puis notre attention languit et notre esprit allègrement s'en va contempler autre chose. A notre déjeuner au cercle, on écoute un jour une causerie sur « La politique soviétique en Chine » et, le lendemain, sur « Les Orchidées de l'Amazone ». Ce que nous entendons n'a pas grande importance, tant que l'on opère sans douleur, comme notre chirurgie dentaire. Car nous avons beau être actifs : au fond, nous sommes paresseux, à un degré inexprimable. L'ouvrage vraiment dur, autant que la réflexion soutenue, nous fatiguent jusqu'à nous sembler insupportables.

« Nous n'avons pas de conversation », constate M. Mowrer. Cela est vrai pour l'Anglais aussi et le devient en France, où le dernier coup porté à l'art de converser nous paraît le jeu des mots croisés, imbécile passe temps qui, d'ailleurs, est un envoi des Etats Unis.

En Amérique, ce sont les masses non développées qui donnent le ton. Nos Babbitt, forts de leur demi-instruction, butés à leur opinion, peuvent faire ce qu'ils veulent, lire ce qu'ils veulent, penser aussi faussement qu'il leur plaît, appuyer n'importe quelle tyrannie mentale et morale qu'il leur plaît.

M. Mowrer, nous le répétons, a l'accent sincère d'un clairvoyant à la vue pénétrante. Il nous offre ces réflexions pour conclure :

Trop de richesse, assurément, peut nous ruiner de fond en comble, en instaurant une nouvelle aristocratie héréditaire ou une dictature prétorienne soutenue par des millions d'esclaves, selon la prédiction d'Anatole France. Mais avec le temps elle nous aura civilisés. Et il est au moins aussi probable qu'avant d'être ruinés par l'excès de richesse, un soulèvement social nous détruira complètement en tant que nation (la décadence des « grandes puissances » est manifeste), ou bien bouleversera la propriété en battant les cartes pour une nouvelle donne.

Un second facteur de notre transformation, ce sont les éléments développés de la bourgeoisie, qu'assomme de plus en plus l'existence qu'ils [les bourgeois] mènent. Puisqu'ils singent les riches, un changement chez ceux-ci se reflètera immédiatement chez ceux-là. De même, le puritanisme meurt peu à peu : la jeunesse américaine refuse d'emprunter au dehors ses valeurs morales.

Nous souhaitons qu'ici l'avenir donne raison à M. Mowrer :

Enfin, l'exaspération des intellectuels en arrive à un point voisin de la révolte. Jusqu'ici Plutos et Démos les avaient toujours trouvés prêts, ainsi que les artistes, à se vendre à quiconque voulait les entretenir. Il semble qu'ils commencent à se rendre compte de leur puissance ; les offres leur viennent, nombreuses, des capitalistes et des ouvriers. Par suite, l'Amérique commence à avoir un art national et une littérature nationale, l'un et l'autre pleins de promesse. Les conséquences d'une vraie révolte intellectuelle seraient aussi prodigieuses qu'elle est improbable. Mais, après tout, c'est cette classe-là qui crée la plus grande part de ce qui se crée, et sans sa coopération volontaire un pays bien organisé ne saurait fonctionner.

Peu à peu, imperceptiblement, du haut en bas, nous nous développons et nous acheminons vers le libre-arbitre, dans les choses de l'esprit et de l'âme. Dans une cinquantaine ou une centaine d'années, les Etats-Unis seront sans doute devenus un pays où il fera charmant vivre ; avant les autres, ils ont abordé la phase de la démocratie intellectuelle illimitée et de l'industrialisme ploutocratique, et plus tôt que les autres ils en viendront à bout. Mais nous sommes un vaste pays où les droits acquis sont gigantesques : la transformation sera lente.

En attendant, bon nombre d'entre nous se font vieux.

Il nous semble bien avoir entendu quelquefois notre cher Stuart Merrill parler ainsi. Il était demeuré un bon Américain en France. Sa poésie est d'un bel artiste français et d'un grand cœur humain. Il regrettait souvent l'infirmité des intellectuels dans son puissant pays, occupé tout entier à « faire » de l'argent.

§

M. Gabriel-Ursin Langé publie dans **La Mouette** (mai) de jolis « Croquis des Pays Lamartiniens » où il a fait un pèlerinage de poète. Il a rendu visite au tombeau de Lamartine. Auprès, existe la tombe de Marc Larreguy de Civrieux, poète, tué à Verdun, et qui a voulu reposer à Saint-Point, à côté de celui qu'il avait admiré au-dessus de tous.

M. G.-U. Langé rend hommage à ce disciple lointain de l'auteur des *Harmonies*; puis, il nous cite ce trait de mœurs locales bien curieux :

Nous nous sommes reposés dans un cabaret à l'enseigne : « *Au Grand Lamartine* »... Aux murs, naturellement, une effigie du poète. Mais un détail étonnant nous rapproche brusquement de la tombe de Civrieux... Tout au haut des murs du cabaret, presque sous le plafond, j'ai aperçu des rangées de bouteilles de vin. Elles sont accrochées dans une position horizontale. et elles sont poussiéreuses à souhait... On satisfait notre curiosité en nous expliquant la raison de cette étrange exposition... C'est, en effet, la coutume, en ce pays, que lorsque le conscrit part pour le régiment, il accroche ainsi solennellement la bouteille qu'il boira, joyeux... au retour... Du moins, jusqu'en 1914, cela se passait ainsi... Mais ces bouteilles-là étaient bien poussiéreuses, et elles témoignaient de quelques années d'attente... Hélas ! ceux qui les avaient accrochées ne reviendraient pas les boire joyeusement, car ils avaient succombé dans la mêlée... Leur âme avait retrouvé celle de Marc de Larreguy

Sans en comprendre le pourquoi...

Et nous allions nous reposer dans le petit cimetière, où les stèles, moussues, ont des attitudes inclinées... Des ouvriers travaillaient aux restaurations de la petite église... Nous rêvions, vivant l'heure suprême de ce voyage accompli...

§

Les admirateurs de l'*Adolphe* liront avec intérêt l'article de M. André Monglond dans **La Revue de Paris** (15 mai) :

« La véritable histoire d'Ellénore ». Ellénore fut-elle Mme de Staël ? Mme Récamier ? « L'on n'invente pas de semblables figures », écrivait Sainte-Beuve, tant Ellénore lui paraissait vivre d'une vie réelle. M. Monglond réplique très judicieusement qu'un roman « n'est pas une biographie ». Et il déclare mieux encore :

La création littéraire est chose mystérieuse. De quels éléments livresques et humains se compose un « type » plus riche que la vie ? Comment, à l'insu de l'écrivain lui-même, dans les régions les plus obscures et les plus profondes de l'âme, s'opère l'amalgame, puis la vivante synthèse de ces éléments complexes ? Voilà le problème qu'il nous faut résoudre.

Ellénore ressemble à *Caliste*, « le délicat chef-d'œuvre de Mme de Charrière », nous dit M. Monglond.

L'idée première du personnage d'Ellénore vient donc de la nouvelle de Mme de Charrière, que Benjamin Constant avait lue et relue. Or, en écrivant *Adolphe*, il n'a rien tant cherché qu'à éviter toute allusion directe à Mme de Staël. Une Caliste offre justement les différences de situation et de caractère propres à prévenir toute confusion. Mais, pour animer cette héroïne de roman, il trouvait, parmi les femmes qu'il avait connues, une amie dont la destinée, avec un peu de bonne volonté, s'apparente à celle de Caliste.

Tandis que le public, qui ne juge de ces choses que par des commérages grossiers, et, à sa suite, les critiques, se fourvoyaient, les intimes songèrent à elle tout de suite. Charles de Constant, dès le 8 juillet 1816, livrait à sa sœur Rosalie la bonne clé : « Plusieurs personnes auront connu Ellénore ; elle s'appelait Lindsay. C'était une fille de bonne compagnie, moitié française, moitié anglaise, que des aventuriers avaient jetée dans le concubinage. Elle avait de l'esprit sans instruction. Ses aventures avec Benjamin firent assez de bruit dans le temps. La dame de Coppet n'est pour rien dans ce chef-d'œuvre. »

Charles n'aime pas son cousin, pour toutes sortes de raisons, et d'abord parce qu'il a du génie. Mais Rosalie n'a jamais renié sa tendresse. Elle est bien d'avis qu'Ellénore ne ressemble pas à la « dame de Coppet, qui a des dénouements plus gais à sa disposition ». La « fable Linsday » aura été inventée par Coppet, pour donner le change. Charles l'assure aussitôt que Mme de Staël est étrangère à ce bruit.

Prosper de Barante, qui fut sous l'Empire, bien que son cadet de quinze ans, ami de Benjamin Constant, un camarade plus jeune mais très familier, Barante a noté dans ses *Souvenirs* : « La situation où il a placé Ellénore est celle d'une personne que je n'ai jamais connue et dont j'ai souvent entendu parler par nos amis communs, car il ne m'a jamais rien confié de ses relations de sentiment. Mme Lindsay était

la maîtresse de M. de Lamoignon. J'ai ouï dire qu'en effet elle avait aimé M. Constant plus qu'aucune autre femme. »

M. Monglond met sous une lumière assez crue cette Mme Lindsay, « aventurière », née à Calais en 1764, morte à Angoulême en 1820.

Telle fut madame Lindsay, écrit-il. Déclassée par une jeunesse malheureuse, mêlée à une société où sa naïve vanité de parvenue se grise, toute sa vie, comme la plupart de ses semblables, elle ne cherchera et n'aimera rien tant que la considération, parce qu'elle lui sera refusée. Vaine, généreuse, impulsive, elle sera passionnée sans tendresse, cassante et maladroite.

Revenons maintenant à *Adolphe*. En l'écrivant, Benjamin Constant est dominé par le souci d'éviter toute allusion qui, dans l'esprit du lecteur, pourrait rappeler Mme de Staël.

Le plus sûr moyen est de faire Ellénore aussi différente d'elle qu'il soit possible. Elle sera belle avec un esprit ordinaire. Il lui donnera la situation, le caractère et le visage de Mme Lindsay. Comme elle, Ellénore aura une fierté, une générosité naturelle.

La théorie de M. Monglond est fort séduisante :

Ellénore n'est à aucun moment Mme de Staël. Et pourtant, aucune liaison n'a tenu dans la vie de Benjamin une telle place, ni à un moment plus décisif de sa destinée. Aucune rupture ne fut pour lui plus lente ni plus douloureuse. Mme de Staël n'est jamais Ellénore. Mais une part considérable, la mieux connue, de l'expérience de Constant se rattache à Mme de Staël. Il reste d'elle dans *Adolphe* les modifications qu'elle a produites dans l'âme mobile de Benjamin. C'est sous cette forme, du côté d'Adolphe et non dans Ellénore, qu'on la devine, bien qu'invincible, souvent présente. Cette distinction peut paraître subtile. Elle est pourtant fort nette.

MÉMENTO. — *Clarté* (mai). — Sous la rubrique « documents », un article de M. Victor Serge, bien troublant en vérité : « La vérité sur l'attentat de Sarajevo. La complicité de l'état-major russe. » — De M. Léon Bazalgette : « Elisée Reclus d'après ses lettres ».

Revue hebdomadaire (16 mai) : M. Etienne Rey : « Notes sur l'amour ». — « Le paysan chez P.-L. Courier », par M. Noël Sabord.

La Muse française (10 mai) : M. A.-P. Garnier : « Le rossignol dans la poésie française ». — Poèmes de MM. Ormoy, P. Davernes, H. Duclos, P. Jamot, G. Le Révérend, J. Vaunois. — « La poésie au XVIIIe », par M. A. Thérive.

La Nouvelle Revue (15 mai) : « La France et la Corse dans l'Histoire », M. J. Carabin.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : « Scènes de la vie soviétique », par M. Vinitzine.

La Revue européenne (1er mai) : M. Valéry Larbaud : « L'œuvre et l'inspiration de Ricardo Guirladès » et un poème de celui-ci : « Xaïmara ». — « Salomé », par M. Ph.-P. Datz.

La Revue de France (15 mai) : « L'agonie de la répression », par « un magistrat retraité ». — M. G. Edgar-Bonnet : « La Crise de Trésorerie ».

La Grande Revue (avril) : « L'Humour anglais jugé par un humoriste américain », de M. S. Leacock. — « Autour du bagne », par Mr A. de Bersaucourt.

Le Correspondant (10 mai) : *** : « Textes soviétiques. La IIIe Internationale contre la France, son armée et ses colonies ». — M. P. Desfeuilles : « Le Centenaire de Monselet ».

La Revue Universelle (15 mai) : « Notre cher Péguy », par MM. J. et J. Tharaud.

L'Alsace Française (2 mai) : numéro consacré à Nancy.

Les Lettres (mai) : « La messe chrétienne de Louis Le Cardonnel », par M. René Gibaudan.

Les Marges (15 mai) : M. Pierre Lièvre : « Trois aspects de Maurras ». — « Dernières paroles des ombres », portraits de M. E. Tisserand. — M. Denis Saurat : « L'Orient ». — La « chronique flaubertienne », de M. R. Dumesnil.

Revue bleue (2 mai) : M. Jean Pérès : « Notes sur Jules Laforgue ». — « Chateaubriand, explorateur polaire », par M. J. Rouch.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Victor Hugo raconté par lui-même (« Le Temps », 16 mai 1925). — *Critique de la critique*, (« L'Eclair », 19 mai). — *A propos de la vente André Gide*, (« L'Eclair », 4 mai).

M. A. Perreau nous fait dans **Le Temps** une description de cet exemplaire des *Contemplations*, qui vient d'être mis en vente, et dont les aventures passionnent le monde de la bibliophilie.

Formés des « bonnes feuilles », corrigées et annotées par Victor Hugo, de l'édition originale des *Contemplations* (1856), les deux volumes ont été, nous expose M. Perreau, abondamment « truffés » de curieux et précieux documents : vers, lettres, billets, notes autographes du poète, de sa femme, de ses enfants, de Mme Juliette Drouet, de ses amis ; dessins originaux ; souvenirs touchants ou poignants — témoin ce fragment de la « robe

de Didine enfant (1834) » retrouvé par un père inconsolable après la catastrophe de Villequier où, en 1843, quelques mois après son mariage, Léopoldine Hugo périt avec son mari, Charles Vacquerie, et deux autres membres de sa famille.

Cet exemplaire présente un grand intérêt pour l'histoire de la vie de Victor Hugo, et « quelques-unes des pièces qui y furent jointes naguère par un collectionneur resté mystérieux » méritent d'être publiées.

Voici, écrites sur une épreuve du titre de la troisième édition des *Contemplations*, trois strophes dédiées par Victor Hugo à sa fille Adèle :

A MA FILLE

Tout enfant, tu dormais près de moi, rose et fraîche
Comme un petit Jésus assoupi dans sa crèche.
Ton pur sommeil était si calme et si charmant
Que tu n'entendais pas l'oiseau chanter dans l'ombre ;
Moi, pensif, j'aspirais toute la douleur sombre
Du mystérieux firmament.

Et j'écoutais voler sur ta tête les anges ;
Et je te regardais dormir ; et sur tes langes
J'effeuillais des jasmins et des œillets sans bruit ;
Et je priais, veillant sur tes paupières closes ;
Et mes yeux se mouillaient de pleurs, songeant aux choses
Qui nous attendent dans la nuit.

Un jour, mon tour viendra de dormir, et ma couche,
Faite d'ombre, sera si morne et si farouche
Que je n'entendrai pas non plus chanter l'oiseau.
Et la nuit sera noire ; alors, ô ma colombe,
Larmes, prière et fleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau.

1er *janvier* 1857, *Guernesey*.

En 1855, Victor Hugo écrivait, au dos d'une carte de visite de lady Stewart, les lignes suivantes :

Il y a douze ans, le 5 septembre 1843, mon esprit a reçu la brusque vision de la mort et depuis ce jour le deuil a été le fond de ma vie. C'est de ce deuil qu'est sorti le tome II de ce livre.

Et voici la lettre qu'il adressa à sa femme quand, loin des siens, il apprit par un journal l'accident de Villequier :

10 septembre (1843).

Chère amie, ma femme bien-aimée, pauvre mère éprouvée. Que te dire ? Je viens de lire un journal par hasard. O mon Dieu, que vous ai-je fait ! J'ai le cœur brisé. Je n'irai pas jusqu'à la Rochelle, je vais partir tout de suite pour Paris où j'arriverai presque en même temps que ma lettre. Pauvre femme, ne pleure pas, résignons-nous. C'était un ange, rendons-le à Dieu. Hélas ! elle était trop heureuse. Oh ! je souffre... Il me tarde de pleurer avec toi et avec mes trois pauvres enfants biens-aimés. Ma Didi chérie ! Aie du courage, et vous tous. Je vais arriver. Nous allons pleurer ensemble. Mes pauvres bien-aimés, à bientôt, à tout à l'heure. Mon Adèle chérie, que cet affreux coup du moins resserre et rapproche nos cœurs qui s'aiment.

Voici encore un extrait d'une longue lettre que le poète écrivait à sa femme (en 1856, suppose-t-on), au sujet de sa fille Adèle, dont le caractère, écrit M. Perreau, « dès son jeune âge, faisait prévoir le mal qui devait l'atteindre ».

Je te remercie de ta douce lettre, chère amie ; je suis heureux que ton voyage te satisfasse ; ce que tu me dis d'Adèle me fait un vif plaisir ; dis-lui pourtant que c'est *pour elle* surtout que je lui demande de réaliser ces deux progrès : être femme du monde, être femme de ménage. Toutes les qualités fières, sérieuses et fortes, elle les a. Qu'elle se donne, elle le peut, les qualités mâles et aimables. Après tout, nous sommes, ses frères et moi, dans son milieu et nous sommes des gens qui valons un peu la peine qu'elle se donne. Mais j'insiste surtout sur ceci que c'est à son propre avenir qu'elle travaille en perfectionnant tout ce qu'elle pourra d'elle-même. Le jour où Adèle voudra, elle aura ces deux rayons de plus à son auréole : la grâce et le charme. Un mot de ta lettre à propos de la dédicace à Victor me fait voir... qu'elle n'a pas même lu ce qui est sur elle dans les *Contemplations*. Du reste ceci n'est pas un reproche. Dis-lui que je l'aime bien. Si elle pouvait voir ma pensée constamment tournée vers elle, je suis sûr qu'elle ferait tout ce que je lui dis. Pauvre chère enfant, son bonheur est un des buts principaux de ma vie.

Sur un petit carré de papier bleu, Victor Hugo a jeté cette note :

Nuit du 14 décembre.

Ma fille m'a dit, dans son délire : — Ouvre mon cœur, tu y trouveras deux roses, la rose qui souffre et la rose qui chante : je suis la vierge et l'ange.

L'exemplaire que nous feuilletons, écrit encore M. Perreau, contient plusieurs lettres de Mme Victor Hugo, « dont l'une par-

ticulièrement atteste ses préoccupations maternelles ». Elle écrit à son mari, dans une sorte de testament, à une date inconnue :

Tu es un père excellent, en même temps un génie frère de toutes les âmes. Ta mission et ta responsabilité ne te laissent pas le temps nécessaire peut-être de t'appesantir sur les besoins de tes enfants et les nécessités de leur âge... Il ne faut pas que des hommes tendent la main même à leur père et attendent la mort de leurs ascendants pour avoir ce fier sentiment que donne l'indépendance... Il faut qu'ils bénissent nos vieilles années, comme je te bénis du fond de ma tombe en t'attendant, mon premier et immortel amour.

C'est à cette lettre, trouvée sans doute après la mort de sa femme, que semblent répondre ces trois lignes, non datées, sur un petit carré de papier bleu, qu'on a collé au-dessous de la photographie de Mme Hugo sur son lit de mort :

Chère morte, pardonnée et bénie, ce que je fais pour mes enfants est plus, et vaut mieux — et je sens bien que tu m'approuves.

Il est à remarquer, observe M. Perreau, que les mots « pardonnée et bénie », d'une encre plus blanche, n'avaient pas été écrits tout d'abord par Victor Hugo.

Enfin, voici une « prodigieuse note sur lui-même que l'auteur de la *Légende des Siècles* jeta, un jour ou une nuit, sur une feuille volante et qui fut miraculeusement sauvée de l'oubli » :

J'ai vécu de la vie réelle, grande et vraie. J'ai eu la confiance d'un roi, qui m'a fait pair de France. J'ai eu la confiance d'un peuple, qui m'a fait représentant. J'ai eu la confiance de Dieu, qui m'a fait poète.

Ce qui est à la fois d'un immense orgueil et d'une profonde naïveté.

On sait, ajoute M. Perreau, que Mme Négreponte, née Jeanne Hugo, s'est opposée à la vente en raison du caractère intime des reliques insérées dans le livre et que le juge des référés, tout en autorisant la mise aux enchères, a décidé que les volumes, après l'adjudication, seraient consignés entre les mains du commissaire-priseur jusqu'à ce qu'il ait été statué par le tribunal sur la requête de la petite-fille du poète.

Ce jugement a été exécuté après la vente.

§

M. Paul Achard nous rapporte, dans **L'Eclair**, ce mot de M. Louis Forest, un des auteurs de *Faust* (d'une adaptation en vers de Faust, jouée en ce moment à l'Odéon).

Prenant la parole après M. Gémier, M. Forest « s'éleva contre la sévérité de la presse à son endroit » et synthétisa son indignation dans cette formule :

« Je me hâte de vous dire que nos critiques sont d'une ignorance littéraire absolue ! »

Ces absolus ignorants, incapables de comprendre la « poésie » de M. Louis Forest, ce sont, entre bien d'autres : André Beaunier, G. de Pawlowski, Nozière, Lucien Descaves, Fortunat Strowski, Lucien Dubech, etc...

Dans *L'Eclair* encore, à propos de la vente André Gide, M. Robert Télin nous raconte que M. Henri de Régnier en adressant à M. Gide, le 27 avril 1925, son dernier ouvrage : *Proses datées*, y ajouta cette spirituelle dédicace, de sa belle écriture aristocratique :

A Monsieur André Gide
pour joindre à sa vente.
H. DE RÉGNIER.

Oui, pour joindre aux quarante volumes qu'il lui offrit au cours de ces dernières années, — en premières éditions...

Ce qui me paraît surtout immoral dans la circonstance, c'est la très grosse somme que représente la vente de ces livres offerts gracieusement, livres « truffés » de lettres et d'autographes, et convertis en rentes sur l'Etat ou en obligations de chemins de fer.

Mais M. André Gide a jeté également aux enchères quelques-uns de ses propres ouvrages, qui ont d'ailleurs atteint des prix un peu excessifs.

« Je pense que M. André Gide a fait là, en ce qui concerne ses petits livres restreints, une fort bonne opération de bourse, me disait, il y a quelques jours, un spécialiste de ces ventes. Il faut toujours vendre avant la baisse. »

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les Expositions d'art oriental de la Bibliothèque Nationale et de la rue de la Ville-l'Evêque. — L'Exposition de « Port Royal et le Jansénisme » à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — L'entrée du *Portrait du roi Jean le Bon* au Musée du Louvre.

La « saison d'art » parisienne qui, chaque année, à cette époque, vient nous offrir de nouveaux sujets de curiosité ou d'émer-

veillement, comptera, cette fois, sans doute parmi les plus brillantes. Ajoutée à l'Exposition internationale des Arts décoratifs modernes, l'exposition du Paysage français de Poussin à Corot dont nous avons rendu compte dans notre dernière chronique aurait suffi, à elle seule, à marquer cette année d'un caillou blanc. Et voici que la Bibliothèque Nationale vient d'ouvrir pour un mois (du 19 mai au 19 juin) une exposition d'art oriental ; que la Bibliothèque Sainte-Geneviève, de son côté, évoque en une suite de peintures, d'estampes, de livres et de souvenirs, « Port-Royal et le Jansénisme », que la Comédie-Française vient d'organiser une exposition rétrospective des décors, costumes et accessoires des pièces jouées dans la Maison de Molière et sur d'autres scènes importantes du XVIe siècle à nos jours ; qu'une exposition semblable, concernant les décors et costumes de théâtre des XVIIe et XVIIIe siècles, est ouvert à l'Opéra ; qu'une exposition de l'art roumain ancien et moderne est inaugurée au Jeu de Paume au moment où nous écrivons ces lignes ; qu'au Musée Cernuschi va s'ouvrir une exposition d'art siamois et d'art khmer ; que le Musée des Arts décoratifs va nous présenter un résumé de la peinture française de ces cinquante dernières années, et que le Musée Galliera prépare une exposition des rénovateurs de l'art appliqué de 1890 à 1910... Hâtons nous de parler des deux premières en attendant les autres.

Conformément au programme qu'elle s'est tracé de faire connaître par des expositions périodiques ses principales richesses, c'est en majeure partie de son propre fonds que la **Bibliothèque Nationale** a tiré les élements de la nouvelle manifestation à laquelle elle nous convie : avec l'aide éclairée de ses conservateurs et conservateurs-adjoints — MM. de la Roncière, P.-A. Lemoisne, Couderc, Blochet, J. Babelon, David, Dacier, A. Martin, P. Mornand — son actif administrateur général, M. Roland-Marcel, a fait un choix des plus précieux manuscrits à peintures, estampes, médailles et monnaies, objets d'art, cartes et livres conservés rue de Richelieu, auxquels le Musée Guimet et la Manufacture de Sèvres ont joint quelques pièces marquantes, et tout cet ensemble, encadré des deux belles tapisseries d'après Parrocel représentant l'entrée aux Tuileries et la sortie de l'ambassadeur turc Mehemet Effendi, d'une des pièces, *L'Indien à cheval*, de la célèbre « tenture des Indes », et de deux grands tapis persans du XVIe siècle prêtés par Mme la comtesse de Behague,

emplit la salle du rez-de-chaussée réservée à ces expositions et où l'on accède, comme il convient en cette circonstance, entre des cyprès et des roses.

On verra, en lisant la préface dont M. Roland-Marcel a fait précéder l'excellent catalogue rédigé par ses collaborateurs et qu'illustre la reproduction des plus belles pièces, comment s'est constitué peu à peu ce fonds oriental, grâce d'abord à l'historien Jacques de Thou et à Achille de Harlay de Sancy, notre ambassadeur à Constantinople sous la minorité de Louis XIII, qui acquirent pour la Bibliothèque du roi les premiers manuscrits, puis, et surtout, à Colbert qui organisa et subventionna les premières explorations vraiment scientifiques dont l'Asie fut l'objet, à nos ambassadeurs le marquis de Nointel, Gabriel de Guilleragues, Pierre de Girardin, les marquis de Bonnal et de Villeneuve, à des voyageurs érudits comme Galland et le P. Besnier, à des Pères jésuites, à des agents de la Compagnie des Indes, etc. A leurs apports s'ajoutèrent sous la Révolution nombre de pièces précieuses provenant de couvents désaffectés ou des trésors de Saint-Denis et de Chartres ; plus tard, lors de l'expédition d'Egypte, des manuscrits envoyés du Caire par Bonaparte ; enfin au XIXe siècle, nombre de donations généreuses, parmi lesquelles il faut citer celles du duc de Luynes — de qui vient le somptueux médaillier en laque de Coromandel qui figure à l'exposition — de MM. Schéfer, Darmesteter, Smith-Lesouëf, Marteau, Rouart, Haviland, Vignier, etc., qui achevèrent de porter le fonds oriental de la Bibliothèque à son degré de richesse actuel, insoupçonné du public : aujourd'hui il n'a d'égal au monde que celui du British Museum.

C'est un émerveillement pour les yeux que l'ensemble des 119 manuscrits turcs, arabes, persans ou hindous qui, du milieu du XIIe siècle aux environs de 1750, ont été copiés et enluminés pour les sultans, les princes de l'Islam ou les dignitaires de leurs empires et qui sont mis ici pour la première fois sous les yeux du public. C'est au XIIe et au XIIIe siècle que l'art primitif des musulmans du khalifat de Bagdad se mit à imiter les enluminures des livres des chrétiens de Syrie et de Mésopotamie, qui étaient elles-mêmes des transcriptions abâtardies des peintures des manuscrits grecs. Aussi les spécimens qu'on nous montre de ces premiers essais (nos 1 à 4), illustrations du recueil de nouvelles

littéraires dit *Les Séances de Hariri* et des *Fables* de Bidpaï, trahissent cette influence et montrent peu d'originalité. Mais déjà le *Peloton des étendards de la garde du khalife*, dans un autre exemplaire des *Séances de Hariri* daté de 1237 (n° 5), montre un style plus personnel et un magnifique accent. On admirera ensuite le *Siège de Bagdad par les Mongols*, évoqué dans une miniature d'un manuscrit exécuté à Tauris vers 1315 dans l'atelier fondé par Rashid ed Din, ministre du sultan de Perse (n° 15), le *Mahomet arrivant au cinquième ciel*, dans l'*Apocalypse de Mahomet* enluminée à Hérat en 1436 (n° 19), la *Chasse au lion* signée du célèbre Behzad, enlumineur des rois de Perse au XVe siècle, qui illustre l'album n° 22; et, à partir de cette date, pendant tout le XVIe siècle, quantité de compositions qui, par la gaieté et la richesse de leurs couleurs, la beauté sereine des décors de nature où se déroulent les scènes qu'elles représentent — chasses, festins, devis d'amour, siestes bercées par la musique dans des jardins enchanteurs, — sont comme l'image idéale de l'existence la plus douce et la plus heureuse : qu'on regarde surtout les merveilleuses peintures représentant *La Chasse du roi de Perse Bahram Gour* (n° 27), le sultan Sindjar se rendant, lui aussi, à la chasse parmi les arbres en fleurs et rencontrant une vieille femme qui lui adresse une supplique (manuscrit n° 25, enluminé à Boukhara en 1538 et dont la reliure n'est pas moins riche que les peintures), le *Combat de deux lutteurs* sous les yeux d'un roi assis sur son trône (dans le *Parterre des roses* de Sadi, n° 29), *Le Roi de Perse Shah Tahmasp dans ses jardins avec ses courtisans* (n° 35), d'un coloris si diapré, *La reine de Saba Balkis entourée de génies et d'anges* (n° 40) et *Salomon avec la reine Balkis* (n° 45), la *Rencontre dans la montagne de Fahrad et de Shirin, femme du roi de Perse* (n° 46), *Le Prince Solaïman assis sur son trône* (n° 84), etc. On ne sera pas moins ébloui par la magnificence des pages purement décoratives, dites « tapis », formées d'entrelacs géométriques aux vives et harmonieuses couleurs, qui décorent des recueils de poésies, notamment celles de Hafiz, ou des *Corans* et entre lesquelles l'œil ravi ne saurait faire un choix. On admirera également une suite de peintures et de dessins représentant divers personnages persans, du faire le plus élégant et du coloris le plus délicat, appartenant à la fin du XVIe et au commencement

du XVIIe siècle (n° 49), le traité d'astronomie enluminé à Samarkand peu avant 1437 pour le souverain de la Transoxiane Oulough Beg, petit-fils de Tamerlan, et dont les peintures sont inspirées de tableaux chinois du XIIe siècle (n° 20), et l'attention sera ensuite retenue par le grand *Coran* pris par Bonaparte dans la mosquée El Azhar au Caire, chef-d'œuvre de la calligraphie arabe du XVe siècle (n° 12), par la lettre autographe, terminée par une signature aux entrelacs si étonnants, où le sultan Soliman Ier adresse à François Ier ses condoléances à la suite de la défaite de Pavie (n° 97) et une missive d'Ibrahim Pacha à Charles-Quint (n° 98), par des miniatures de manuscrits radjpoutes du XVIIIe siècle retraçant des personnages de la mythologie hindoue (n°s 117, 118 et 119) et remarquables par leur vie, leur ampleur et leur couleur; enfin, par deux manuscrits français : l'un (n° 120), exécuté pour Jean sans Peur, et connu sous le nom de *Livre des merveilles*, recueil des relations des voyages accomplis en Orient et Extrême-Orient aux XIIIe et XIVe siècles par Marco Polo et autres explorateurs, est ouvert à la page où le miniaturiste a retracé des scènes de l'histoire du Vieux de la Montagne et de ses adeptes les « haschaschi », dont le nom se déforma ensuite en « assassins » ; l'autre plus remarquable encore, qui, copié et enluminé pour Philippe le Bon, est une relation de voyage d'outre-mer de Bertrand de la Brocquière, montre, dans une page admirable de composition et de coloris, qui rivalise avec les plus belles, des manuscrits persans et leur est peut-être supérieure par la vérité et le sentiment de la nature, l'auteur offrant au duc, occupé au siège de Mussy-l'Evêque, un *Coran* qu'il avait rapporté de Damas.

A ce merveilleux ensemble de peintures sont joints des reliures, puis des cartes, des estampes et des livres imprimés évoquant les voyages des Européens, et particulièrement de Français, en Orient du XIIIe au XVIIe siècle ; parmi ces documents, il faut signaler surtout l'atlas sur parchemin exécuté en 1375 par le juif majorquin Abraham Cresques qui, par les relations qu'entretenaient ses compatriotes et coreligionnaires avec les juifs du monde entier, possédait sur l'Asie et l'Afrique des connaissances précises dont témoignent les curieuses notations, accompagnées d'enluminures retraçant les types des divers pays, dont les onze feuilles de cet atlas sont ornées ; une vue de Jérusalem illus-

trant le livre imprimé à Lyon en 1488 des *Saintes pérégrinations* de Bernard de Breydenbach (n° 366), une autre vue de la ville sainte par Jacques Callot, d'autres de villes ou de palais orientaux avec leurs curiosités, ornant des relations de voyages ; enfin on ne verra pas sans une certaine émotion la carte des Indes que La Bourdonnais, détenu et mis au secret à la Bastille, traça avec des moyens de fortune sur un mouchoir gommé à l'eau de riz pour accompagner le mémoire où il se justifiait des accusations portées contre lui et qui lui valut sa libération.

Le Cabinet des médailles a envoyé aussi quelques-uns de ses plus précieux joyaux, notamment la célèbre coupe du roi de Perse Chosroès II (VIIe siècle après J.-C.) en orfèvrerie cloisonnée sertissant des médaillons en cristal de roche ou en verre de couleur ; la coupe en argent doré représentant le même roi à la chasse ; une autre pièce sassanide, aiguière en argent doré ornée de deux groupes de lions dressés vers le *hom* ou arbre sacré ; la fameuse pièce d'échiquier en ivoire, représentant un roi hindou sur un éléphant, qui passe pour avoir été envoyée à Charlemagne par le khalife Haroun al Rashid ; des camées et des intailles, parmi lesquels le camée représentant le roi Sapor faisant prisonnier l'empereur Valentinien ; des sceaux et monnaies des souverains persans, mongols, hindous, arabes, ottomans ; d'antiques et curieuses monnaies chinoises affectant la forme de bêches ou de couteaux et rappelant par ce dessin les primitifs instruments d'échange ; un billet de banque d'un empereur de Chine du XIVe siècle, etc. Aux murs sont accrochées les plus belles estampes japonaises de la collection Marteau léguée au Cabinet des estampes, pièces incomparables de Harunobu, de Shunsho, de Kiyonaga, de Sharaku, d'Outamaro, d'Hiroshighé, d'Hokousai, dont on ne se lassera pas de goûter l'élégance, le délicat et harmonieux coloris. Enfin le Musée de la Manufacture de Sèvres a prêté un choix de précieuses céramiques de Rhodes, de Perse, d'Arabie, de Chine et du Japon, et le Musée Guimet une admirable tête de divinité provenant d'Angkor (1).

(1) Comme elle le fait pour l'Exposition du Paysage français, la *Gazette des Beaux-Arts* prépare sur les manuscrits orientaux de cette exposition un magnifique ouvrage (vol. in-4, d'environ 160 pages avec 120 héliotypies, tiré à 500 exemplaires ; 300 fr. en souscription) destiné à en garder le souvenir et dont le texte sera rédigé par M. Edgar Blochet, conservateur de ces manuscrits à la Bibliothèque Nationale.

Comme l'Orient et l'Extrême-Orient sont, décidément, plus que jamais à la mode, une autre exposition d'art de la Perse, de la Chine et du Japon en leurs plus anciennes et leurs plus belles périodes (des débuts au XVIe siècle), organisée par un de nos plus érudits amateurs, M. Charles Vignier, a groupé dans les salles de la Chambre syndicale de la Curiosité, rue de la Ville-l'Evêque, une abondante série de pièces (au nombre de plus de 1120) choisies dans les collections les plus célèbres de Paris et de l'étranger : sculptures, peintures, terres cuites funéraires, objets d'art, céramiques, remarquables par la beauté de la matière, la noblesse et la distinction du style, l'originalité de l'invention décorative, et où les chefs-d'œuvre (nous avons noté surtout, entre bien d'autres, une tête de lionne rugissant, sculpture en pierre sassanide du Ve ou IVe siècle, comparable aux plus belles productions des grands animaliers assyriens) ne manquaient pas. Malheureusement, ouverte seulement du 4 au 31 mai, cette exposition sera fermée quand paraîtront ces lignes.

§

De cette Asie lointaine et mystérieuse, avec ses créations tour à tour grandioses, somptueuses ou raffinées, à l'austère Port-Royal des Jansénistes, enveloppé de la poésie « voilée, tacite, profonde », dont a parlé Sainte-Beuve, la distance est grande et le contraste singulièrement saisissant. L'intérêt cependant est peut-être plus prenant encore des documents réunis à la **Bibliothèque Sainte-Geneviève** (1) par les soins érudits de son administrateur, M. Amédée Boinet, et de ses adjoints, M. Frantz Calot, auteur du remarquable aperçu historique qui ouvre le catalogue, et M. L.-M. Michon, grâce aussi aux prêts généreux de nombreux collectionneurs, et qui évoquent à notre esprit et à nos yeux tant de grands noms et d'émouvants souvenirs de chez nous. Ils se répartissent en trois groupes principaux : Port-Royal des Champs, Port-Royal de Paris, Pascal, avec une annexe consacrée au diacre Pâris et aux Convulsionnaires de Saint-Médard. Des gravures nous montrent l'aspect du premier des deux monastères et retracent, ainsi que des gouaches, charmantes d'ingénuité, dues à Magdeleine de Boullongne, fille du peintre Louis

(1) Pour un mois seulement du 16 mai au 16 juin, et qu'il faut donc se hâter d'aller voir.

de Boullongne, et que traduisit en gravure Magdeleine Hortemels, la vie des religieuses; et voici, prêtée par le Louvre, la *Cène* de Philippe de Champaigne qui surmontait le maître-autel de l'église, joyau d'architecture gothique, qui fut hélas ! rasée en 1712. Port-Royal de Paris est évoqué, entre autres documents, dans des gravures de J. Marot et de Le Pautre, dans d'admirables portraits, tout pleins de spiritualité, où Philippe de Champaigne a fait revivre les nobles et graves figures de l'abbé de Saint-Cyran, de la Mère Angélique avec la Mère Agnès Arnauld, du médecin J. Hamon, d'Isaac Le Maistre de Saci, et le délicieux visage de sa propre fille, la sœur Catherine de Sainte-Suzanne, peintures auxquelles s'ajoutent le portrait de Philippe de Champaigne par Jacques Carré, celui de Pascal par Quesnel et son masque mortuaire, les bustes du grand Arnauld, du chancelier Michel Le Tellier et de son fils Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, par Coyzevox, celui de Boileau par Caffieri, et nombre d'effigies gravées entre lesquelles on admirera surtout celles de Philippe de Champaigne, du cardinal de Noailles, de Pascal et de Racine par Edelinck, de Louis XIV, d'Anne d'Autriche et de Bossuet par Robert Nanteuil, du grand Arnauld par Edelinck et par Drevet, de la duchesse de Longueville, du cardinal de Retz, etc. On y a joint des ouvrages d'Antoine Arnauld et de la Mère Angélique, un exemplaire de l'*Augustinus* de Jansénius, cause du mouvement, l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal* par Racine, un traité de théologie morale d'Escobar, des autographes des Messieurs de Port-Royal, une lettre de Jansénius à l'abbé de Saint-Cyran, d'autres de la Mère Agnès à une novice, Mlle Briquet, des lettres de Racine et de Mme de Sévigné, des gravures satyriques, telle la *Carte du pays de Jansénie*, et un *Jeu de la Constitution* imitée du jeu de l'oie, auquel s'oppose le *Tourniquet janséniste* qui, en faisant tourner un disque de carton, faisait apparaître dans une ouverture des personnages de l'un ou de l'autre clan; une chapelle portative contenant des reliques des Jansénistes, etc. Une vitrine spécialement consacrée à Pascal renferme une lettre de lui à sa sœur et une de celle-ci, l'obituaire de Port-Royal ouvert à la page où il est fait mention du décès de l'écrivain, un exemplaire de l'édition originale des *Pensées* et un autre, non moins précieux (appartenant au baron de Barante) de la série des dix-huit *Lettres écrites à un provincial*,

en première édition portant encore le pli de la poste, enfin un exemplaire de sa machine à calculer, inventée à dix-neuf ans, avec billet d'envoi de Pascal au chancelier Séguier, qui — ô ironie! — devait plus tard faire saisir les *Provinciales*. Les documents concernant le diacre Pâris et les convulsionnaires sont groupés dans la petite salle d'entrée et ne sont pas la partie la moins curieuse de l'exposition. On y voit notamment le portrait peint par Restout devant le cadavre de celui qui fut vénéré comme un saint par les jansénistes de la seconde époque, et des gravures qui retracent sa vie ascétique et humble (l'une d'elles le montre se livrant au tricotage des bas d'où il tirait de quoi subvenir à ses aumônes), son tombeau au cimetière de Saint-Médard et les guérisons qui s'y produisirent, la fermeture du cimetière par ordre de l'autorité royale en 1732 et des arrestations de convulsionnaires. L'un des plus fervents dévots du diacre Pâris fut le conseiller au Parlement Carré de Montgeron qu'on voit, dans une estampe, priant sur le tombeau de celui à qui il devait sa conversion; il avait écrit un livre relatant, avec gravures à l'appui, exécutées d'après les dessins de Restout dont les originaux sont ici exposés, les guérisons opérées au cimetière de Saint-Médard; mais la présentation au roi (que nous montre une gravure) de ce volume, mis ici sous nos yeux, n'eut d'autre effet que de le faire arrêter le soir même et enfermer à la Bastille, puis à la citadelle de Valence, où il mourut en 1754.

§

Une bonne nouvelle, dont nous voulons faire part tout de suite à nos lecteurs, nous arrive au moment où nous envoyons les pages à l'impression : celle de l'entrée au **Louvre**, que nous avions si instamment réclamée ici même (1), du précieux *Portrait du roi Jean le Bon*, naguère retiré de la Galerie Mazarine de la Bibliothèque Nationale. Le *Mercure* est heureux d'avoir pu contribuer à cette décision, dont nous exposerons les conditions dans notre prochaine chronique.

AUGUSTE MARGUILLIER.

(1) V. *Mercure de France*, 15 janvier 1925, p. 814.

ARCHITECTURE

L'Art monumental au Salon. — Le *Salon* de 1925 se trouve, comme nous l'avions annoncé l'an dernier, au Jardin des Tuileries (terrasse du bord de l'eau). Quand on y accède par la place de la Concorde, on aperçoit, sur la droite, de hautes colonnes de plâtre, rectangulaires, qui ressemblent assez à des cheminées d'usine. C'est l'entrée de l'*Exposition des Arts Décoratifs*, qui a chassé le *Salon* de son ancienne demeure. On ne peut s'empêcher de penser, en voyant ces colonnes-cheminées, qu'il s'agit là d'un symbole et que l'Art Décoratif, ainsi que l'Art tout entier, est peut-être condamné à s'industrialiser et à fabriquer un jour ses produits en *séries*, — tout comme les automobiles de M. Ford.

Le Salon est installé dans des baraquements en bois (intervalle de l'allée d'arbres). C'est fort laid, bien entendu. Et l'on se demande avec mélancolie quand cessera cet enlaidissement systématique des plus beaux coins de notre cher Paris, décidément aux mains des barbares. Ceci dit, il reste à constater que l'aménagement du Salon est bien. Les salles sont claires. Les œuvres moins nombreuses que d'habitude (ce qui n'est pas déplaisant), commodément placées et bien éclairées. C'est beaucoup, et nous félicitons les organisateurs. La section d'architecture qui nous intéresse peut se parcourir rapidement. Elle contient, comme toujours, des choses intéressantes et d'autres qui ne le sont qu'à peu près.

Commençons par les Monuments aux Morts. Le projet (1846) de M. *A. Pina*, statuaire (architectes : l'Architecture Française, rue de Rome), d'un *Tombeau au Dante*, mérite de nous arrêter. La renommée du grand poète italien semble toujours grandir ; et M. Pina, qui est né à Milan, a voulu sans doute glorifier en cet homme illustre l'impérissable Italie. Sa maquette est heureuse. Des hommes nus, disposés harmonieusement, aux musculatures énergiques, portent sur un grand lit de parade le corps du vieux *guelfe* implacable et génial, à jamais endormi dans son rêve énorme et splendide. Derrière la maquette se déroulent les plans d'ensemble : architectures vastes ; et quelques nobles peupliers çà et là rappellent ceux de la divine campagne de Florence. Après les défunts illustres de jadis, ceux d'hier, ceux de la Grande Guerre. Voici M. *Alleman* Jacques (2.019), avec

son *projet de Monument aux Morts de Lille*, destiné à être placé devant le palais des Beaux-Arts de cette ville. Trois colonnes d'ordre composite supportent une victoire ailée tenant une couronne dans chaque main. Il faudra voir cela sur place, pour se faire une opinion. Mais l'idée est simple et heureuse. Un *projet de Monument aux Morts* (2.091), M. Roisin, architecte, M. P. Moreau-Vauthier, statuaire, attire aussi le regard. On ne peut s'empêcher de penser cependant, et de dire, que ces innombrables noms de soldats, fixés sur les murs extérieurs, disperseront l'attention des pieux visiteurs. Sans doute, ces hommes méritent tous d'être signalés aux générations à venir. Cependant, dans un tel monument, ce qui doit d'abord arrêter la pensée, c'est une impression d'ensemble; le reste doit être subordonné.

L'architecture religieuse se présente ici avec : M. *J. Marchand* (2.073) ; *Maison Mère des Révérendes Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, à Montréal*. Ce sont de grands bâtiments monastiques, d'apparence rigide, et cela sent bien le Canada. M. *J. Delaire* nous présente (2.047) une *Eglise paroissiale et votive*, adaptation moderne d'art roman ; M. *P. Rey* (2.089), une *Eglise dans un centre minier*, aussi style pseudo-roman ; M. *M. Gabriel* (2 053), un *Temple protestant*, avec toits énormes et clocher bas. Enfin M. *C. Guimbard* (2.057) nous donne un *Projet de Mosquée*, intéressant, mais dont certains aménagements extérieurs nous paraissent un peu trop modernes. L'architecture civile mérite également d'être signalée. Et d'abord les voies ferrées, en attendant celles plus rapides de l'air. M. *A. Mitchell* (2.080), *Terminus Station B. A. G. S. Buenos-Aires*, nous suggère une fière idée du développement des chemins de fer dans l'Amérique du Sud ; mais cela désillusionnera un peu les derniers tenants du pittoresque dans le Nouveau-Monde.

M. *E. Thibault* (2.100) expose un *Projet de gare pour une grande ville du Nord*. On peut ne pas s'emballer devant un projet de gare, au point de vue esthétique s'entend. Cependant, celui-ci a le mérite de rappeler, dans ses grandes lignes, l'architecture de cette région. Passons à d'autres sujets. Voici M. *A. Audoul* (2.022) avec *Un Institut de botanique générale*, assez imposant édifice qui plaira aux savants. Si nous étions encore étudiant, nous n'aurions guère envie d'y entrer et préférerions l'herborisation en pleine campagne. C'est une vaine pensée, arrê-

tons-nous. M. *E. Warren* (2.104) nous offre une *Ecole de Pathologie de l'Université d'Oxford*, grande construction de briques avec coins de pierre blanche, à deux étages. Au premier plan, des arbustes maigres qui font regretter la vision des beaux ombrages de cette merveilleuse cité d'Oxford où il fait si bon rêver, flâner, sans trop se soucier de ses études. M. *R. Atkinson* (2021) nous soumet un *Projet de reconstruction de l'établissement thermal de Bath*. C'est grandiose, avec des façades donnant à l'édifice une allure de Parlement ; il y a aussi des échappées agréables, un coin de la fameuse cathédrale, par exemple ; et l'on a envie de s'échapper de l'établissement thermal. Avec M. *J. Labatut* (2.063), nous avons une *Architecture de Jardins* où l'on voit, en somme, peu de jardins. Baudelaire se serait sans doute assez plu là ; beaucoup de choses en pierre, assez bien disposées, d'ailleurs. Sauvons-nous vite vers les verdures à peine indiquées, car il y en a, mais autour. De M. H. Defrasse (2.046), *la Maison d'un minotier sur la Rance* nous apparaît romantique et amusante. Mais il y a donc encore des moulins à eau en Bretagne et sans aucun tuyau de cheminée, sans câble électrique ? M. *L. Brandon* (2.034) nous propose *Une hôtellerie dans l'Aisne*, d'aspect à la fois ancien et moderne. C'est très bien, très confortable. Mais nous préférerions, comme le grand poète, une simple auberge. Ce doit être fort cher, là-dedans. Quant à M. *J. Naylor* (2.084), c'est une *perspective of proposed Lombard Hall, Little Britain, London*. Alors, encore des coups de pioche dans ce vieux coin amusant. Qu'en penserait W. Irving, ce charmant Américain d'autrefois, qui a si souvent flâné là ? Allons encore plus loin et regardons une *Etude de style Louis XVI. Le Palais de Compiègne*, de M. J. Desmarest (2.048). On examine avec intérêt, car on peut presque dire que, comme architecture civile, c'est à peu près fini, chez nous, à cette époque. La promenade, dans cette partie du Salon, ne peut guère se terminer sans un coup d'œil sur les croquis, dessins, gouaches, aquarelles, qui sont, oserons-nous dire, comme le sourire sur le visage assez souvent sévère de cette section. Nous citerons donc et au hasard des rencontres : Mlle *L. Lacroix* (2.064), *Pont de Villeneuve-sur-Yonne*, agréable aquarelle ; M. *C. Lietaer* (2.070), *La Maison du tonnelier, Ossès* (B. P.), amusante gouache ; M. *W. Cargill* (2.035), *Relevé du château de Bain-*

villiers, près le Havre (en collaboration avec son fils) ; M. *L. André* (2.020), *Croquis : Ancien évêché d'Autun, La curieuse Rue des Prêtres*, etc. ; M. *Etienne* (2.051), Dessins : *Vieux coins de Paris* : rue de la Parcheminerie, Hôtel de Sens, etc. ; M. *W. Simpson* (2.099), *Un cadre de dessins*, savamment et joliment dessinés ; et enfin M. *E. Veiss* (2.103), *Retable de Fromentières* (aquarelle), fin du xv[e] siècle, très beau. Il y a d'autres choses encore, mais on ne peut pas tout citer. On nous pardonnera.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Albert Samain aux Jeux Floraux. — Depuis 1890, Samain, qui avait été un des fondateurs du *Mercure de France*, collaborait assidûment à cette revue. Il y faisait paraître assez régulièrement des poèmes, voire des notices bibliographiques et comptes rendus de volumes qui éclairent d'autant ses relations littéraires et élucident ses sympathies à cette époque.

Outre qu'il avait donné, en 1892, son premier conte en prose, *Xanthis* ou *La Vitrine sentimentale*, à la *Revue Hebdomadaire* (1), un périodique aujourd'hui oublié, *L'Album des Musées* avait publié, sous le titre *Amour de l'Art* (2), le sonnet que j'ai reproduit ailleurs (3), en lui restituant le vocable grec Αἰδῶς qu'il portait dans les manuscrits. Enfin, *La Jeune Belgique* avait mis, à l'un de ses sommaires, sous le simple titre de *Sonnet* (4), le poème qui commence par ce vers :

Pâle comme un matin de septembre en Norvège

et qui a été réédité ensuite, sous le titre *Ilda* (5).

Il convient de se rappeler, au surplus, que la première édition d'*Au Jardin de l'Infante*, que Samain nommait lui-même « édition verte » (6), de la nuance olive foncée de sa couverture (pour la distinguer de l'édition courante augmentée d'une partie nou-

(1) 17 décembre.
(2) 1[er] octobre 1891.
(3) *Albert Samain, sa vie, son œuvre*, Paris, Mercure de France.
(4) 1[er] février 1894.
(5) *Le Chariot d'Or*.
(6) Lettre à M. van Bever, 30 novembre 1899.

velle, L'*Urne penchée*) était sortie des presses, en 1893, tirée à 355 exemplaires.

Samain, qui n'était pas un producteur incontinent, ni un homme pressé d'arriver, ne manquait donc pas de débouchés pour sa prose ou ses strophes encore inédites. On peut s'étonner dès lors qu'il ait choisi ce moment-là pour tenter la chance d'un succès sans éclat et envoyer deux pièces au concours des Jeux Floraux.

Sans doute, l'antique institution de l'Académie Clémence-Isaure, qui tient ses assises annuelles à l'Hôtel Assezat à Toulouse et sollicite encore les ambitions de nombreux poètes et amateurs, n'est point tellement négligeable, car son assemblée est souvent composée de lettrés et d'hommes de goût. Elle compte parmi ses mainteneurs d'hier et d'aujourd'hui des écrivains notoires. On retrouverait d'ailleurs dans ses annales des noms de lauréats illustres, ne serait-ce que Victor Hugo, qui y vit couronner son *Ode aux Vierges de Verdun*. Que Samain cependant ait souhaité se voir primer en province peut paraître assez surprenant. Il venait, lorsqu'il participait à ce qu'on est convenu d'appeler un tournoi lyrique, d'obtenir de Pierre Quillard, dans le *Mercure*, un fort élogieux article, et M. Gustave Geffroy, devançant François Coppée dans le *Journal*, avait attiré l'attention des lecteurs sur *Au Jardin de l'Infante* (1).

D'autre part, le milieu où évoluait le poète, ce groupe des symbolistes épris de modernisme révolutionnaire en poésie et en métrique, ne devait avoir que médiocre estime pour les jugements des académies de province, fussent-elles vénérables et girondines. Il est impossible que les opinions péjoratives qui avaient cours chez les habitués de la rue de l'Echaudé Saint-Germain aient été ignorées de Samain. Il concourut tout de même.

Il ne pouvait escompter qu'en cette occasion le servirait sa renommée naissante, puisque les envois au concours sont strictement anonymes. Et Samain s'était conformé à la règle en insérant son manuscrit sous la double enveloppe traditionnelle, l'une portant une devise, afin de permettre de repérer l'auteur.

Cette devise elle-même, empruntée à un hexamètre de Virgile: *Longe magna vestigia sequi*, était de la nuance de modestie qu'on se plaisait à reconnaître au poète dans son entourage et

(1) *L'idée en poésie*, Albert Samain, *La Justice*, 27 septembre 1893.

d'une réminiscence noblement classique, ne la différenciant guère des autres exergues latins ou français en usage pour la circonstance.

Fut ce poussé par quelque collègue de la Préfecture de la Seine qui montrait de la révérence pour ce genre de récompense? Fut-ce par malice, afin de voir à quel rang son nom de vrai poète figurerait dans le palmarès, parmi la liste des poètes moins doués ou des versificateurs de bonne volonté? Peut-être Samain voulut-il ainsi éprouver tout bonnement la valeur de quelques poèmes qui, ayant été écartés de la sélection de son premier recueil, n'en avaient pas moins conservé ses tendresses. Peut-être encore essaya-t-il, par ce moyen, de se rendre compte si l'impression produite par sa poésie, que l'on commençait de vanter dans les cénacles, était de qualité telle que n'y demeurât point insensible un honnête jury prononçant en toute indépendance.

Une chose m'inciterait à le croire : Samain qui n'ignorait rien des exigences du concours et des conditions requises, puisqu'il s'y était par ailleurs conformé, avait pourtant, en la circonstance, donné une entorse au règlement. Un des deux poèmes soumis à l'appréciation du jury: *Les Monts*, n'était plus inédit.

La pièce avait en effet paru précédemment dans *Le Chat Noir* quelques dix années plus tôt (1). Cette particularité échappa, comme bien on pense, aux examinateurs toulousains, qui n'étaient pas obligés d'être grands clercs en littérature contemporaine. Leur perspicacité ne semble pas avoir été mise un seul instant en éveil. Non seulement le morceau ne fut pas rejeté comme ne remplissant pas les conditions du programme, mais il fut primé.

Cette petite supercherie nous vaut aujourd'hui une version nouvelle, revue et considérablement augmentée, d'un poème qui s'est trouvé définitivement agrégé aux pièces posthumes du *Chariot d'Or*. Le voici tel qu'il advint à Samain de le réciter devant un bienveillant auditoire au cabaret de Salis, et tel en tout cas que les strophes virent le jour dans le journal de l'établissement.

Le poème avait alors cette forme écourtée :

LES MONTS

Epiques survivants des vieux âges que hante
Une mystérieuse et tragique épouvante,

(1) 29 novembre 1884.

Ils dressent sous le ciel leur tumulte géant.
Rien n'égale en fierté leurs destins grandioses;
Et, dans la hiérarchie éternelle des choses,
Ils n'ont au-dessus d'eux, les ancêtres *moroses*,
Que le grand ancêtre Océan.

Avec leurs fronts hardis foudroyés d'anathèmes,
Ils disent la terreur des batailles suprêmes
Et causent dans la nuit au vieux ciel familier
Des jours où les Titans, révoltés magnanimes,
Pour traquer Zeus au fond des Olympes sublimes,
Entassaient, effrayants, les cimes sur les cimes
Comme des marches d'escalier.

Le tonnerre leur plaît. Tout le ciel qui s'embrase
A leurs fronts ceints d'éclairs met un nimbe d'extase.
Ils font rugir la foudre au creux de leurs ravins.
Et, sous les vents *du large à l'immense envergure,*
Ils dressent, plus joyeux, l'orgueil de leur stature,
Ravis de voir flotter comme une chevelure
Leurs grandes forêts de sapins.

Au-dessus du troupeau servile et gras des plaines,
La fière aridité de leurs formes hautaines
Se drape, en plein azur, d'un manteau de clartés :
Ils sont les chastes monts, aux aigles seuls propices,
Et la mort, les deux mains pleines de maléfices,
Garde sinistrement, au bord des précipices,
Leurs terribles virginités !

Le soir, c'est derrière eux que le soleil se couche.
Alors, la nuit, vêtus d'une ombre plus farouche,
Ils rendent, à leurs pieds, les coteaux plus tremblants;
Et, quand du fond du ciel la filiale aurore
S'avance, comme on fait aux vieillards qu'on honore,
Elle va, du premier rayon *clair* et sonore,
Baiser d'abord leurs cheveux blancs !

Ils sont l'élan puissant et profond de la terre.
L'azur les glorifie, et leur splendeur austère
Exalte les chanteurs aux grands fronts éclairés;
Au-dessus des torrents, au-dessus des abîmes,
Ils lancent la splendide escalade des rimes
Et c'est le même vent vertigineux des cimes
Qui souffle dans leurs chants sacrés.

Moïse aux cheveux pleins d'éclairs, Orphée imberbe,
Tous les pâles songeurs où s'incarna le verbe
Sont descendus, pensifs, des sommets radieux.
Car les monts, où le rêve augustement s'attache,
Ont dans leurs profondeurs une âme qui se cache ;
Et c'est de leurs vieux flancs éventrés qu'on arrache
Le marbre d'où sortent les dieux !

Ils ont les glaciers purs, les torrents magnifiques
D'où sort la majesté des fleuves pacifiques,
Les rocs aériens où l'aigle fait son nid.
Par leurs sentiers exempts de louches embuscades
Les chamois indomptés mènent leurs cavalcades
Et le neigeux sourire irisé des cascades
Fleurit leurs lèvres de granit.

Gardant pour leurs seuls fronts la fureur des orages,
Ils couvrent à leurs pieds les humbles pâturages
De la vague douceur d'un regard paternel.
Dans la stupeur du ciel leurs pics éperdus plongent.
Sans fin, à l'horizon, leurs croupes se prolongent ;
Et, doux de la douceur des colosses, ils songent
Dans je ne sais quoi d'éternel.

Ce poème était loin d'être parfait. Il contenait notamment une deuxième strophe qui n'était pas dépourvue de banalité et de platitude. Ici et là, des répétitions désagréables, voire un vers entier qui n'était amené, de toute évidence, que pour fournir une rime :

Ils lancent la splendide escalade des rimes.

Ces défauts-là et quelques autres n'avaient point échappé à l'auteur. Aussi, quand il s'avisa d'envoyer le morceau aux Jeux Floraux, Albert Samain avait fortement amendé, amélioré, revu son texte, augmenté d'ailleurs de plusieurs strophes. *Les Monts* avaient dans l'intervalle gagné en ampleur, en rhétorique aussi, mais en netteté de style et de beauté.

Par la suite, la pièce reproduite dans le Recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, année 1894 (1), sous le titre ancien : *ode*, se lisait ainsi :

(1) Imprimerie Douladoure-Privat.

LES MONTS.

I

Epiques survivants des vieux âges que hante
Une mystérieuse et lointaine épouvante,
Les monts dressent au ciel leur tumulte géant.
Leurs faîtes sont taillés pour les apothéoses,
Et, dans la hiérarchie éternelle des choses,
Ils n'ont, au-dessus d'eux, ancêtres grandioses,
Que le grand ancêtre Océan.

2

Le tonnerre leur plaît. Tout le ciel qui s'embrase
A leurs fronts ceints d'éclairs met un nimbe d'extase.
Ils font rugir la foudre au fond de leurs ravins ;
Et sous les vents du Nord à la sauvage allure,
Ils semblent redresser leur antique stature,
Ravis de voir flotter comme une chevelure
Leurs grandes forêts de sapins.

3

Au-dessus du troupeau servile et gras des plaines,
La fière aridité de leurs formes hautaines
Se drape, en plein azur, d'un manteau de clartés.
Ils sont les chastes monts aux aigles seuls propices.
Et la mort, les deux mains pleines de maléfices,
Garde sinistrement au bord des précipices
Leurs terribles virginités.

4

Une douceur aussi dans leur grand cœur circule.
Le ranz mélancolique, au fond du crépuscule,
De vallon en vallon *monte* en se prolongeant.
Avec la brebis blanche et la chèvre grimpante,
Les vaches des *pasteurs* s'égrènent sur la pente,
Et toute la montagne où maint troupeau serpente
Résonne de cloches d'argent.

5

Leurs lacs ont entendu pleurer les grandes harpes.
A leurs flancs, retenus ainsi que des écharpes,
Des nuages légers flottent négligemment.
Une lumière faite avec des pierreries
Les revêt, tour à tour, de robes de féeries

Et leurs neiges, trois fois pures, semblent pétries
Avec de l'éblouissement.

6

Le soir, c'est derrière eux que le soleil se couche,
Alors, la nuit, vêtus d'une ombre plus farouche,
Ils rendent à leurs pieds les coteaux plus tremblants :
Et quand, au fond du ciel, la filiale Aurore
S'avance, *comme on fait aux vieillards qu'on honore,*
Elle va, *d'un premier rayon pur et sonore,*
Baiser d'abord leurs cheveux blancs.

7

Ils sont l'élan puissant et profond de la terre.
L'azur les glorifie, et leur splendeur austère
Exalte les chanteurs aux beaux fronts inspirés.
Leurs pensers sont de grands éclairs sur les abîmes,
La force des torrents gronde en leurs voix sublimes
Et c'est le même vent vertigineux des cimes
Qui souffle dans leurs chants sacrés.

8

L'arc de Diane *brille* aux forêts du Taygète,
Sur le Parnasse en fleur Apollon Musagète
Fait sous sa lyre d'or palpiter le ciel bleu.
L'Olympe est le palais des Immortels en joie
Sur le Caucase en sang l'affreux vautour s'éploie
Et l'Œta voit, debout dans le feu qui flamboie,
Hercule devenir un Dieu.

9

Moïse *aux cheveux pleins d'éclairs*, Orphée imberbe,
Tous les pâles songeurs où s'incarna le Verbe,
Pensifs, *sont descendus des sommets familiers*,
Car les monts où le rêve augustement s'attache,
Ont dans leur profondeur une âme qui se cache,
Et c'est, dans leurs vieux flancs *déchirés* qu'on arrache
Le marbre, où les dieux sont taillés.

10

Leur argile âpre enfante une race jalouse
Qui prend la liberté divine pour épouse
Et, farouche, la donne en garde à son poignard.
L'air vierge ne sait rien des fanges de la ville,

Et, souvent, s'exilant de la foule servile,
L'âme de tout un peuple eut pour suprême asile
La poitrine d'un montagnard.

11

De sommet en sommet, *se hissant* éperdue,
L'âme *humaine — en plein ciel* — respire l'étendue
Et s'enivre du froid sublime de l'éther.
Les routes, les cités, les campagnes reculent.
Toutes les visions de la terre s'annulent,
Et seuls, les grands sommets dans la lumière ondulent,
Comme les vagues de la mer.

12

Les monts ont les glaciers éblouissants, *les sources*
Mères *des fleuves bleus et verts aux larges courses,*
Les rocs aériens où l'aigle fait son nid.
Par leurs sentiers *exempts de louches* embuscades,
Les chamois indomptés mènent leurs cavalcades;
Et l'arc-en-ciel, qui *tremble* au-dessus des cascades
Fleurit leurs lèvres de granit.

13

Ainsi, gardant pour eux la terreur des orages,
Ils couvent, à leurs pieds, les humbles pâturages
De la vague bonté d'un regard paternel.
Dans la stupeur du ciel leurs fronts superbes plongent
Sans fin, à l'horizon leurs croupes se prolongent.
Et, doux de la douceur des colosses, ils songent
Dans je ne sais quoi d'éternel.

Ces treize strophes éloquentes et passablement romantiques, très proches par endroit de la façon hugolienne, — car Samain doit à Hugo plus qu'on pense et plus qu'il ne pensait lui-même, — plurent au jury du concours. Elles obtinrent un « souci réservé ». Sans doute, Samain avait-il des préférences pour ce poème couronné. Il le republia en effet, comme inédit une fois de plus dans la *Revue hebdomadaire*, deux ans plus tard (1). Toutefois le texte ci-dessus portait d'importantes variantes et des corrections à tous les endroits soulignés. La suppression pure et simple des strophes 5 et 10 se justifie pleinement, puisqu'elle dérangeait

(1) N° 226, 3 octobre 1896.

l'économie générale du morceau par un développement accessoire. Nul n'ira prétendre que le grand thème romantique et hugolien n'ait gagné par les corrections d'ensemble et de détail, en harmonie et composition et précision des images et beauté.

Voici la première strophe transformée :

Epiques survivants des vieux âges que hante
Une mystérieuse et lointaine épouvante,
Les monts dressent au ciel leur tumulte géant.
La terre les vénère ainsi que des grands prêtres
Et, dans la hiérarchie éternelle des êtres,
Ils n'ont, au-dessus d'eux, les augustes ancêtres,
Que le grand ancêtre Océan.

Quelques mots suffisent à parfaire l'ampleur de l'évocation bucolique trop localisée à une vision helvétique, selon une couleur locale conventionnelle :

La corne pastorale, au fond du crépuscule,
De vallon en vallon sonne en se prolongeant.
Avec la brebis blanche et la chèvre grimpante
Les vaches des bergers s'égrènent sur la pente
Et toute la montagne, où maint troupeau serpente,
Est pleine de cloches d'argent.

Le poète, plus conscient de son métier de jour en jour, s'applique à donner à son vers plus de nerf et d'éclat. Par l'inversion heureuse de deux éléments du vers :

S'avance, d'un premier rayon pur et sonore,
Elle va, comme on fait aux vieillards qu'on honore.

Par la substitution à la banalité du vocabulaire et du premier jet de termes plus vigoureux et de neuves et fortes images:

Fait chanter l'archet d'or dans l'air de cristal bleu.
L'Olympe craque au bruit de l'immortelle joie

Par l'épithète significative qui précise et grave un tableau :

Moïse, au large front d'airain, Orphée imberbe,
Pensifs, ont descendu leurs géants escaliers...

Ou encore :

De sommet en sommet bondissant, éperdue,
L'âme — en plein firmament — respire l'étendue

Et plus loin :

Les monts ont les glaciers d'argent, les sources neuves
D'où sort la majesté pacifique des fleuves...
Dans l'azur étonné leurs pics superbes plongent.

En dépit de la date *septembre 1888*, qui figure sous le texte dans les éditions du *Chariot d'Or* et semble indiquer une rédaction intermédiaire entre la pièce parue au *Chat Noir* et celle envoyée aux *Jeux Floraux*, c'est le texte de la *Revue Hebdomadaire* qui a été intégré sans modification nouvelle dans « La Symphonie héroïque ». Ce petit point d'histoire n'était pas, semble-t-il, sans intérêt, en vue d'une éventuelle édition critique.

En même temps que *Les Monts*, Albert Samain avait envoyé à Toulouse un sonnet : *Hélène*. Cette pièce fut récompensée d'un œillet. La voici telle qu'elle parut en 1894.

HÉLÈNE

La vapeur d'un long jour de bataille surnage.
Hélène s'aventure en dehors des remparts,
Dans la plaine tragique où les morts sont épars,
Et contemple, fatale et triste, le carnage.

Là-bas..., les feux des Grecs brillent sur le rivage,
Les *chevaux par moments* hennissent près des chars...
Lente, elle va parmi les cadavres hagards
Et passe avec horreur *ses mains* sur son visage.

Eclairée aux lueurs du soir ensanglanté,
L'Adultère apparaît terrible de beauté,
Avec ses grands yeux verts de massacre et d'empire ;

Et déjà, les mourants *hideux* et mutilés,
Qui, dans l'ombre, levaient le bras pour la maudire
Touchent ses cheveux d'or et meurent consolés.

Voici, maintenant, le sonnet dans la version définitive qui fut insérée dans *Au Jardin de l'Infante*, édition de 1897, c'est-à-dire la 3e augmentée d'une partie nouvelle : l'*Urne penchée*.

HÉLÈNE

L'âpre vapeur d'un soir de bataille surnage.
L'Argienne aux bras blancs a franchi les remparts
Et, vers le fleuve rouge, où les morts sont épars,
Solitaire, s'avance à travers le carnage.

Là-bas, les feux des Grecs brillent sur le rivage ;
Les chevaux immortels hennissent près des chars...

Lente, elle va, parmi les cadavres hagards,
Et passe avec horreur sa main sur son visage.

Qu'elle apparaît divine aux lueurs du couchant!..,
Des longs voiles secrets qu'elle écarte en marchant,
Monte une odeur d'amour irrésistible et sombre ;

Et déjà les mourants, saignants et mutilés,
Rampant vers ses pieds nus sur leurs coudes dans l'ombre,
Touchent ses cheveux d'or et meurent consolés.

Il est inutile, je pense, d'insister sur la qualité des remaniements qui contribuent ici à donner au tableau plus d'éclat, de couleur et un accent déjà classique.

LÉON BOCQUET.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

A propos de l' « Anno Santo ». — On a, un peu partout, mentionné, cette année 1925, le retour de l' « année sainte », qui attire à Rome un afflux considérable de dévots, accourus de toutes les parties de l'univers catholique, depuis que, la veille de Noël 1924, la « porte sainte » a été ouverte dans les 4 basiliques patriarcales : Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure. Et sans doute, beaucoup de ces pèlerins ne songeaient-ils, ce faisant, qu'à participer plus pleinement aux trésors spirituels mis à leur disposition par l'Eglise et surtout à jouir des indulgences spéciales réservées à qui visite un nombre de fois déterminé ces 4 sanctuaires : d'abord l'indulgence plénière, ou soit la rémission complète de la peine temporelle due par les péchés, puis des indults spéciaux pour l'absolution des péchés dits « réservés », de certaines irrégularités, sans compter l'appât alléchant des « grâces extraordinaires » réservées à ces grandes manifestations de piété qui ont, en outre, l'attrait mondain du voyage et le charme de l'exotisme. Et puis, il y a eu, pour la France, la canonisation des deux saintes françaises : la Mère Barat et la Mère Postel, qui ont attiré à Rome un surcroît de dévots. Songez donc ! La petite Thérèse de l'Enfant Jésus n'ouvrit-elle pas la série, en cette année de jubilé? *Aventino*, dans l'*Action Française* (numéro du 27 mai 1925), dit « n'avoir jamais rien vu de semblable » depuis « 26 ans de vie romaine » ! Le fait est que la Papauté se

modernise : 4 énormes cornets de phonographe installés sur le baldaquin de Bernini, au-dessus de l'autel de la Confession, des appareils électriques délicats et compliqués envoyés — par avion ! — d'Angleterre et dissimulés sous l'autel pour enregistrer la voix de S. S., voilà qui prouve qu'à Rome on sait s'adapter. *Omne tulit punctum...*

Croirait on qu'il n'existe, en notre langue, rien qui vaille — pas même une exacte bibliographie — sur cette question si intéressante de l' « année sainte » ? Sans doute le *Dictionnaire de Théologie Catholique* en contiendra-t-il une, lorsqu'aura paru la IIe partie de son tome VIII, à l' article : *Jubilé*, où la question sera traitée du point de vue orthodoxe (1) et où seront indiquées certaines sources. Mais, en attendant, il est certain que ni le chanoine Ulysse Chevalier — à la *Topo-Bibliographie* de son *Répertoire des Sources Historiques du moyen âge* — ni aucune de nos *Encyclopédies* n'offrent rien qui puisse orienter les recherches du curieux, depuis que le vieux *Mercure de France* publia, dans son fascicule de septembre 1751, p. 102-120, son *Mémoire Historique sur les Jubilés*. L'illustre descendant de l'organe de Marmontel et de La Harpe se devait donc d'apporter quelques lumières sur l'énigme rituelle des Jubilés.

Laissons ce qui a été écrit sur l'origine du vocable. *Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.* Qu'il vienne de l'hébreu *jobel* — la « corne de bélier », ou instrument employé pour proclamer la célébration, d'où serait normalement dérivé un concept de jouissance — en passant par le grec, pour aboutir, en vertu d'une confusion avec *jubilo*, aux mots *jubilatio* et *jubilæum*, point n'est ici le lieu d'en discuter, pas plus que de l'espèce de continuité qu'il peut y avoir entre le concept jubilaire judaïque et l'institution jubilaire chrétienne, qui n'est peut-être, en somme, qu'une modification, une adaptation de ces « jeux séculaires » que la Sibylle avait, selon Varron, ordonné de célébrer tous les siècles depuis 249 et dont le *Carmen Sœculare* d'Horace, écrit l'an 17 avant notre ère, perpétue ceux célébrés par Auguste la dixième année de son règne, les derniers ayant été

(1) Voir, sur l'esprit de cette publication, les pages 90-103 d'*Histoire jésuite, Histoire vraie*, d' « I. de Récalde », Paris, 1924. Nous nous étions adressé à la maison d'édition du *Dictionnaire* pour savoir quand paraîtrait la *IIe partie* du t. VIII. N. M. Letouzey nous a répondu, le 11 mai dernier, qu'il n'avait « pas encore reçu le manuscrit de l'article : *Jubilé*.. ».

ceux de Dioclétien, en 298. Quoi qu'il en soit, l'existence des jubilés remonte fort avant dans l'Eglise chrétienne, et apparaît indépendante de l'attraction exercée, de tout temps, par Rome sur les croyants, comme possédant les tombeaux des apôtres (la popularité de Compostelle au moyen âge est de même nature et le voile de Véronique, à la visite desquels les Papes avaient attaché de spéciales indulgences : mouvement dont la fin du XIIIe siècle marque le paroxysme.

Entre autres sources capitales que nous signalons aux curieux sur l'origine des jubilés, il en est une, espagnole, qui mérite d'être placée au premier plan. C'est celle qui émane d'un voyageur de Cordoue, du XVe siècle, Pero Tafur, qui, de 1435 à 1439, parcourut l'Italie, fut à Jérusalem, s'y déguisa en Maure pour voir la Mosquée, fut envoyé par le Roi de Chypre comme ambassadeur au Caire, eut, à Constantinople, une réception princière et rentra en Espagne par la Grèce, Venise, l'Allemagne, les Flandres, Vienne, Florence et Tunis. Le récit de ce voyage, incomplet, a été édité en 1874 par Marcos Jiménez de la Espada au tome VIII de la Collection de Livres rares et curieux, à Madrid, sous le titre : *Andanzas e Viajes de Pero Tafur*, et c'est à la page 37 qu'on lit que l'indulgence jubilaire se rattache au fameux droit de sanctuaire assuré, à l'époque païenne, à quiconque franchissait le seuil de la Porte Tarpéienne, sur l'emplacement de laquelle fut érigée la basilique patriarcale du Latran. Or, ç'aurait été à la demande de l'Empereur Constantin — qui, on le sait, fit construire cette église en 324 — que le pape Sylvestre Ier aurait proclamé une bulle accordant une semblable immunité aux pécheurs chrétiens qui y viendraient « prendre sanctuaire ». Et ce furent les abus ultérieurs dérivés de ce privilège qui furent cause que les Papes murèrent la Porte, sauf à l'occasion de certaines époques de grâce. Il est, en tout cas, avéré qu'avant que le Borgia Alexandre VI fît — pour le VIIe jubilé, celui de 1500 — construire, à l'entrée de Saint-Pierre, une porte spéciale — actuellement, c'est la dernière à droite quand on entre dans la basilique, — il y avait eu démurage de la « Porte Sainte ». On trouvera, à propos du jubilé de 1450, le récit de cet acte, pour la basilique du Latran, dans l'*Archivio di Storia Patria*, IV, 569-570, où est produit le témoignage d'un marchand de Florence, Giovanni Rucellai. Que le rite d'ouverture et

de fermeture de ces portes n'ait pas changé, c'est ce qu'attestent les médailles jubilaires frappées par les divers papes et qui voudrait en connaître le détail n'aurait qu'à se reporter au livre imprimé à Rome en 1775 : *Ritus servandi in aperitione et clausura Portæ Sanctæ*. Pas n'est besoin d'un ésotérisme abscons pour en assimiler le symbolisme à celui de l'expulsion, puis de la réadmission des pénitents, rappelant le mythe de l'exclusion d'Adam et d'Eve du Paradis, dont la fatale hérédité n'a été abolie que par le sacrifice de l'Oint du Seigneur, Jésus-Christ.

Des Jubilés antérieurs à l'an 1300, nous ne savons rien de précis, et les vagues allusions à leur existence ne nous apprennent rien. Ainsi, dans ses *Analecta Hymnica*, XXI, 166, Dreves cite-t-il un hymne contre les Albigeois du début du XIIIe siècle, où, dès le commencement, se lit une peu équivoque attestation de la vertu jubilaire :

Anni favor jubilæi
Pœnarum laxat debitum,
Post peccatorum vomitum
Et cessandi propositum...

Le chroniqueur florentin Giovanni Villani, qui, ici, parle de choses qu'il a vues — et l'on sait quel intérêt acquiert, alors, son ouvrage — voulait sans doute marquer cette lointaine antiquité, quand au volume IV, ch. XXXVI des *Istorie Fiorentine*, il écrit que Boniface VIII, en instituant le Pardon Général de 1300, ne faisait que suivre et consacrer une vieille tradition papale, en vertu de laquelle les évêques de Rome avaient coutume d'accorder, au commencement de chaque siècle, de grandes indulgences, le jour de Noël principalement. M. Ch.-V. Langlois a, d'ailleurs, parfaitement raison de voir, dans le geste de ce Gaëtani, une manifestation de l' « orgueil formidable, insensé » de l'ennemi de notre Philippe le Bel (1) et, d'autre part, les avantages d'argent qu'entraînait cette proclamation n'étaient pas, évidemment, à dédaigner. C'est Froissard qui note, au livre IV, ch. LVII, de ses chroniques que Rome en tirait « tout profit », et nous savons, par la *Cronica* d'Asti, de G. Ventura — citée par Muratori, XI, 657, — qu'au seul autel de Saint-Paul, en ce jubilé de 1300, deux clercs étaient constamment occupés à ratisser la

(1) *Histoire de France*, de Lavisse, tome III, Paris, 1901, p. 141.

pecuniam infinitam que les naïfs « romées » laissaient choir dans le Trésor papal. Mais le pape restait fidèle à la tradition constante de son Eglise, en ayant l'air, tout en favorisant à peu près uniquement ses intérêts matériels, de se borner à sanctionner une dévotion populaire. Dans la bulle du 22 février 1300, promulgant le Jubilé, *Antiquorum habet fidem* — on en trouvera le texte dans le *Corpus Juris Canonici* de Boehmer, II, 1193 (1) — il n'en appelle, il est vrai, qu'assez vaguement au passé, n'ayant l'air ici de parler que d'une « célébration » qui aurait lieu chaque cent ans et n'employant d'ailleurs pas le vocable jubilé. Mais il a eu soin de faire écrire par son neveu et conseiller, le Cardinal Jacobo Stefaneschi Cajetano, un traité : *De Anno Jubilaeo*, que nous avons lu dans la réimpression du tome XXV de la *Bibliotheca Maxima Patrum Lugdunensis*, où l'on trouve, page 936, la singulière histoire suivante, qui confirme le bien fondé de notre thèse et que nous résumerons en quelques lignes.

Le bruit s'étant répandu, à l'approche de l'an de la salutaire Incarnation 1300, que ceux qui visiteraient la basilique du Prince des Apôtres obtiendraient d'extraordinaires indulgences, le Pontife, auquel étaient parvenues ces rumeurs, fit vainement rechercher dans les Archives de son Palais des traces écrites de cette croyance générale. On ne trouva rien. Et comme, au témoignage de G. Ventura, la foule, qui s'entassait sur la place devant l'église Saint-Pierre, suppliait le Pape de lui donner sa bénédiction avant que la mort ne la surprît, répétant qu'elle savait, par ses aïeux, que quiconque visiterait, l'année centenaire, les tombeaux des saints apôtres, resterait libre de faute et de peine, c'est alors que, Boniface ne proclamant toujours rien, lui fut présenté un ancien de 107 ans, venu à Rome des monts de la Savoie et qui confessa que l'année centenaire 1200, son père, étant allé à Rome, y était resté pour gagner les indulgences, tout le temps qu'avaient duré ses provisions, qu'en outre il l'avait averti de se rendre lui-même à la Ville Sainte la prochaine année centenaire, si, toutefois, il vivait encore, chose réputée impossible. Et ce fut toujours ce vieillard qui, interrogé sur les

(1) *Extravagantes Communes*, lib. V, tit. 9, cap. I. Voir aussi Reynaldus, *Annales Ecclesiastici*, sub anno 1300, § 4. Jusqu'alors, la visite des sanctuaires de Rome ne faisait gagner que 7 ans d'indulgence : voyez Henry-Charles Lea : *A History of auricular Confession and Indulgences in the Latin Church*, vol. III, London, 1896, p. 197 et suiv.

mobiles de sa venue, aurait répondu que, cette année, on pouvait gagner 100 ans d'indulgence chaque jour. Alors seulement le Pape aurait fulminé sa bulle Il est de fait qu'on lit, dans la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, à la date de 1208, la brève mention : « On dit que cette année-là fut célèbre comme la cinquantième année, ou année de jubilé ou rémission en Cour de Rome » (1). En conséquence, le Pape déclarait accorder *vere pœnitentibus et confessis, vel qui vere pœnitebunt et confitebuntur*, non seulement un pardon plus grand, mais un complet pardon de leurs péchés. C'était donc l'indulgence plénière, en vertu de laquelle les confesseurs romains avaient le droit d'absoudre des cas dits réservés, sans compter que la liberté, pour les fidèles, de choisir leur confesseur était, alors, une faveur inouïe. Au demeurant, ceux qu'intéresseraient ces subtilités théologiques les trouveront discutées dans deux articles, l'un de Paulus dans la *Zeitschrift für katholische Theologie* de 1899, l'autre dans la *Dublin Review* de janvier 1900, p. 1 et suivantes.

Nul n'a mieux décrit la physionomie de ces pèlerinages, de ces foules médiévales superstitieuses et truculentes, que le Prussien F. Gregorovius, ce Romain adoptif nommé, tout protestant qu'il était, citoyen d'honneur de la Ville Eternelle, au tome V, p. 547 et suivantes, de sa *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, dont la première édition parut de 1859 à 1871 en 8 volumes, à Stuttgart, chez Cotta. Quiconque a lu l'*Inferno* n'a pas été sans y noter, au chant XVIII, vers 28 et suivants, l'allusion qu'y fait Dante aux multitudes passant sur le pont du Castel Sant'Angelo divisé, pour la plus grande commodité de la circulation, en deux allées, l'une montante, l'autre descendante. Mais il n'est nullement si sûr que — comme le prétend le traducteur allemand de la *Commedia*, Richard Zoozman, à la huitième édition (Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1922), I, p. 27 des *notes* — le poète décrive là *Selbstgeschautes*. Ce n'est, en effet, qu'une probabilité et nous renverrons sur ce point au travail de Carboni, paru à Rome en 1901 : *Il « Giubileo » di Bonifazio VIII e la « Commedia » di Dante* (2). Quant au Jubilé

(1) Voyez Pertz, *Monumenta Germaniae Historica* (*Scriptores*), XXIII, 889

(2) On sait que les documents communaux florentins qui sont venus jusqu'à nous sont muets sur Dante du 15 août 1300 au mois d'avril 1301, ce qui permet

suivant, celui de 1350, on en a lu ici, sous la plume de notre excellent collègue et ami H. Massoul, une description presque aussi imagée que celle de Giovanni Villani, et nous n'aurons qu'à y renvoyer (*Mercure* du 15 décembre 1924). Massoul a oublié de rappeler quel usage devait faire Luther, en 1518, de la bulle *Unigenitus Dei Filius*, du 27 janvier 1343, par laquelle le Pape d'Avignon, Clément VI, ramenait les Jubilés à chaque cinquantenaire. C'est dans ce document qu'il est, pour la première fois, parlé de l'année sabbatique juive, ou jubilaire. C'est alors qu'aux visites obligatoires de Saint-Pierre et de Saint-Paul hors-les-murs fut ajoutée celle de Saint-Jean de Latran. Celle de Sainte-Marie-Majeure n'apparaîtra qu'au jubilé suivant. Sous prétexte que la période de vie terrestre du Christ avait été de 33 ans — chiffre censé équivaloir à la moyenne de l'existence humaine, — Urbain VIII, qui manquait d'argent, avait ramené à cette périodicité le retour des fêtes jubilaires, en fixant, par la bulle *Salvator Noster*, la prochaine solennité à l'an 1390 — les Papes étant retournés à Rome en 1377, avec Grégoire XI. Il s'en suivit qu'il y eut un jubilé sous Martin V, en 1429. Mais, en 1450, Nicolas V revint à la période cinquantenaire et ce fut Paul II — non, comme écrit Massoul, Sixte IV — qui, le 19 avril 1470, par la bulle *Ineffabilis*, décréta que les Jubilés auraient lieu chaque 25 ans, coutume qui a subsisté. Le sixième Jubilé eut donc lieu sous Sixte IV, en 1475. On n'aura, pour plus de détails, qu'à se reporter à Pastor, dont la *Geschichte der Päpste* a été traduite en notre langue par Alfred Poizat, chez Plon, ou, au besoin, à F.-X. Funck, dont le *Lehrbuch der Kirchengeschichte* a également été mis en français, chez Colin, par l'abbé Hemmer, en 1891-92, en deux volumes. Notre siècle — le XIXe, car c'est bien celui des cinquantenaires et, hélas ! aussi des quinquagénaires ! — n'a connu, par suite du « malheur des temps », qu'un seul jubilé, celui de 1825, dont l'Anglais Wiseman, auteur de *Fabiola*, a tiré autre chose encore — dans ses *Last Four Popes*, p. 270 — qu'un profit littéraire. Celui qu'annonçait la bulle de Léon XIII : *Properante ad exitum*, le 11 mai 1899, est encore dans toutes les mémoires, et l'on en trouvera quelques détails

toutes les hypothèses. Voir le si intéressant volume de Michele Scherillo : *Le Origini e lo Svolgimento della Letteratura Italiana*, t. I, Milano, Hoepli, 1919, p. 105.

dans la *Revue Romaine* de 1900, p. 185. Un intéressant article sur celui de 1925 a été publié par un pieux Espagnol, M. Francisco Naveso Marrupe, dans le magazine hebdomadaire madrilène *Blanco y Negro*, n° 1760, du 8 février dernier et réimprimé par la Revue mexicaine *Revista de Revistas*, n° 779, 12 avril 1925 : *El Año Santo de 1925 en la Capital del Cristianismo* (1).

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES PORTUGAISES

Almachio Diniz : *A Perpetua Metropole* ; Portugal-Brasil, Lisbonne. — Elysio de Carvalho : *Suave Austero*, America Brasileira, Rio de Janeiro. — J. Cortesão : *A expedição de Pedro Alvarès Cabrol* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — A. de Figueiredo : *D. Sebastião, Rei de Portugal*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Corrêa da Costa : *Dom Sebastião*, poème, Portugalia, Lisbonne. — A. Ferreira Monteiro : *Mar das Tormentas*, Seara Nova, Lisbonne. — S. de Beires : *Sinfonia do Vento*, Seara Nova, Lisbonne. — A. de Castro Osorio : *A Grande Aliança*, Lusitania, Lisbonne. — Mémento.

Ce sera source d'émerveillement pour le critique de l'avenir, capable d'embrasser d'un coup d'œil les divers courants d'influence d'où le monde actuel a tiré sa physionomie esthétique, que de trouver la France intellectuelle à l'origine de ces courants, particulièrement en ce qui concerne l'art d'écrire et l'évolution des genres littéraires. Qu'une telle assertion nous soit précisément suggérée par la lecture attentive d'un livre comme **La Perpétuelle Métropole**, destiné à la glorification des écrivains et poètes du Portugal contemporain par l'éminent essayiste et polygraphe brésilien M. Almachio Diniz, c'est ce qui pourra paraître piquant ; toutefois nul ne saurait soutenir sérieusement que

(1) Voici quelques indications bibliographiques supplémentaires sur les Jubilés, qu'on ne trouverait pas ailleurs. Nous les réduisons au strict nécessaire. La littérature ancienne est dans F.-S. Löffler : *Doppelte Nachricht von den römischen Kirchen-Jubel-Jahren*, Leipzig, 1755, p. 335. Voir en outre Eus. Amort : *De Origine, Progressu, Valore ac Fructu Indulgentiarum* et, sur le même sujet, l'ouvrage moderne de Fr. Beringer : *Die Ablässe, ihr Wesen und Gebrauch*, onzième édition, Paderborn, 1895, traduction française, Paris, 1890, p. 479-494. A. de Waal a donné un ouvrage anecdotique des plus curieux, où l'on trouve des souvenirs de pèlerins allemands de l' « Année Sainte », *Das « Heilige Jahr » in Rom. Geschichtliche Nachrichten über die Jubiläen*: München, 2e éd. 1900. On pourra comparer ces récits à ceux de F.-X. Krauss : *Das « Anno Santo »*, paru en 1900 dans les Suppléments de l'*Allgemeine Zeitung* dite d'Augsbourg et réimprimés dans le recueil des *Abhandlungen* du même auteur, t. II, Berlin, 1901, p. 217-337. Il faudra lire aussi l'ouvrage anglais de Thurston : *The Holy Year of Jubilee*, London, 1900 et *Tractatus de Anno Sancto* de Bastien, Maredones, 1901.

Guerra Junqueiro, Eugenio de Castro, João de Barros et Jayme Cortesão, qui ont tour à tour renouvelé de diverse façon les thèmes et les méthodes de la poésie lusitanienne, n'aient rien emprunté d'essentiel aux Lettres de France. De même pour ce maître du Roman réaliste que fut Abel Botelho, pour ce prodigieux remueur d'idées que fut Theophilo Braga. Les rapprochements esquissés plus ou moins explicitement par M. Almachio Diniz entre l'art d'un Gabriel Sarrazin et certaines œuvres de M. Severo Portela, entre le naturisme d'un Saint-Georges de Bouhélier et les débuts de M. Julio Brandão, comme conteur lyrique, suggèrent une réalité identique. Au vrai, le *francesisme* a touché les plus nationaux d'entre les représentants de la littérature portugaise d'aujourd'hui, de Manoel da Silva-Gayo à Teixeira de Pascoaés, voire de Julio Dantas à Carlos Malheiro-Dins, pour ne citer que ceux dont M. A. Diniz s'efforce d'analyser le talent et les tendances. J'irai plus loin : le mouvement contemporain de retour aux formes et aux sources purement nationales, proclamé déjà au regard de la langue, il y a plus d'un quart de siècle, par les *Palavras loucas* d'Alberto d'Oliveira et porté depuis lors à son apogée par le génie d'un Affonso Lopes-Vieira, par la bouillonnante ferveur d'un João de Castro, ne pouvait naître qu'en réaction contre ce même *francesisme*, et grâce aux claires méthodes puisées dans la pratique de la langue et des œuvres françaises. Parce que le français est le seul idiome contemporain où le sens de chaque vocable et de chaque tour de phrase ait acquis des limites précises, notre langue est devenue un incomparable instrument de culture que l'usage de l'anglais ou de l'allemand ne saurait d'aucune façon remplacer, malgré les chefs-d'œuvre dont ces parlers s'illustrent. Voilà pourquoi toute littérature, qui veut naître ou ressusciter, ne peut se passer du français. Les exemples abondent ; mais il n'en est pas de plus probant que celui des natons ibéro-américaines, créant à notre contact des œuvres vivantes et personnelles, capables de provoquer par lointaine répercussion un rajeunissement inattendu au sein des lettres castillanes. Au contraire, l'influence française au Portugal et au Brésil s'exerça directement, encourageant par là même certaines reprises de contact intellectuel entre la métropole et son ancienne colonie. Par ailleurs, et pour les mêmes raisons, un Ramon de Valle-Inclan se découvre d'impérieuses parentés avec

Eça de Queiroz, et le Portugal nouveau conçoit la curiosité de l'Espagne voisine.

Le livre de France, en effet, ne voyage pas pour les besoins d'une expansion commerciale et politique quelconque, mais bien pour éparpiller quelques préceptes de beauté, de bonté ou de vérité d'ordre humain et universel. Souvent les Français, à force de vouloir être clairs et mesurés, en arrivent à paraître moins profonds. Ceux qui savent juger discernent aisément le contraire, ce qui ne signifie point que la France détienne les recettes du génie, bien au contraire. Sa culture est éminemment propre seulement à favoriser l'éclosion des talents vrais. C'est un fait que l'examen attentif des Lettres portugaises suffit à prouver, sans diminution pour personne, car le *francesisme* n'a pas empêché Eça de Queiroez ou Junqueiro de rester Portugais d'esprit et de sentiment autant que Camoëns lui-même, João de Deus ou Camilo. Loin de moi, du reste, la pensée de poursuivre ici un plaidoyer qui pourrait paraître déplaisant et tendancieux.

A travers le monde intellectuel, la France a sa fonction propre, qui est d'assurer certains échanges. Le Portugal a la sienne qui est plus de sensibilité pure que de raison étudiée. Mais sans l'intervention souveraine de la raison, cette sensibilité aurait-elle pu produire ce miracle qu'est le génie poétique d'Affonso Lopes-Vieira, par exemple. Il nous est précieux, à ce propos, de trouver sous la plume de l'un des plus brillants écrivains et penseurs du Brésil actuel, M. Elysio de Carvalho, auteur d'un recueil d'essais philosophiques et littéraires: **Suave Austero**, où maintes figures portugaises sont finement dessinées, des attestations telles que celle-ci :

Affonso Lopes-Vieira s'est fait le poète de l'*Encoberto*. Sur le mythe modernisé du Sébastianisme, candide croyance qui enflamme les cœurs, il assied le mouvement spirituel, qui vise à sauver la nationalité de la confusion sanglante de notre temps.

Ainsi la renaissance du lusisme peut être considérée comme le *leitmotiv* de son œuvre. Mais ce n'est pas là le trait profond de son originalité. Celle-ci consiste en une admirable fusion de la nostalgie lusitanienne et de la joie latine, intimement alliées à un sentiment religieux de la nature. Le sortilège d'un talent très vigoureux tire de cette dualité une harmonie parfaite. Au reste, tradition veut dire, non pas routine, mais évolution créatrice. C'est comme un ordre architectonique qui se perfectionne, mais dont la structure est toujours la

même. Expression fulgurante de l'actuel moment portugais, A. Lopes-Vieira, par la qualité de son intelligence, par la luminosité de son œuvre et par l'accent mystérieux de son art, peut être considéré comme le Shelley de son pays.

Mais s'il est vrai que le peuple portugais trouve dans la « loi de constance lyrique » sa raison suprême de perpétuelle jeunesse, il faut également reconnaître, avec les meilleurs historiens contemporains, que le miracle des Grandes Découvertes répond à un vaste plan national, méthodiquement établi et réalisé.

A ce point de vue, M. Elysio de Carvalho insiste à juste titre sur le travail révélateur de M. Jayme Cortesão : *L'expédition de Pedro Alvares Cabral et la découverte du Brésil*, où de maîtresses pages dépeignent la ville de Lisbonne en l'an 1500 et détaillent les raisons qui portaient les dirigeants portugais à dissimuler leurs expéditions maritimes (*Le Secret des Découvertes. Lusitania*, janvier 1924). Suivra en deux volumes, actuellement en préparation : *La découverte pré-colombienne de l'Amérique par les Portugais*, qui ne manquera point de susciter les discussions les plus passionnées. Mais M. Jayme Cortesão n'avance rien qu'il ne prouve, et sa conscience de savant est toujours à la hauteur de son lumineux talent d'artiste.

Tel est également M. Antero de Figueiredo, maître du Roman historique péninsulaire, évocateur minutieux des grandes figures légendaires de Portugal. Aux dons innés du poète, il joint la finesse intelligente d'un Anatole France ; et s'il pénètre la réalité, c'est pour mieux saisir l'invisible. Car il a le sens du mystère et la vision de l'infini, dit encore M. Elysio de Carvalho.

A la philosophie de l'histoire qui ne fait souvent qu'épaissir les ténèbres, l'auteur de **Dom Sébastien, roi de Portugal,** préfère la poésie de l'histoire, qui ressuscite les personnages dans leur cadre et leur insuffle une âme nouvelle. Un pèlerinage en compagnie du grand romancier Carlos Malheiro-Dias au champ de bataille célèbre d'Alcacer Kébir, en terre maugrabine, fut pour Antero de Figueiredo prétexte à entreprendre la réhabilitation du héros malheureux dont la légende n'a cessé d'aimanter les tenaces aspirations de grandeur nouvelle, toujours vivantes au cœur des vrais Portugais. « Au milieu d'une nation décadente, mais riche de traditions, la mission de rappeler les fastes du Passé est une sorte de sacerdoce », a dit Herculano. Antero

de Figueiredo est devenu son plus glorieux disciple. Reprenant le mot de Renan : « Rien de grand ne s'accomplit en dehors de la chimère », il a fait de Dom Sébastien un fier génie trahi par le Destin, nourri d'idéal chevaleresque et mort pour cet idéal. Servi par la chance d'une étoile favorable, le vaincu d'Alcacer-Kébir (combien actuel, toujours !) eût égalé les Gama et les d'Albuquerque. Antero de Figueiredo le sculpte en pied avec un amour infini, et le dresse à nos yeux, sans comparses, comme une image immortelle de la Patrie douloureuse, mais incapable de perdre la foi en ses hautes destinées.

Dom Sébastien. « Nun Alvares de la Ruine et de la Déroute ! » s'écrie, avec une angoisse qui est en même temps l'anxiété d'une résurrection, le poète Corréa da Costa, dont le hardi lyrisme rappelle parfois les belles envolées de Junqueiro.

Autour d'un vitrail amoureusement peint, il fait chanter en symphonie les voix mystérieuses, où passe le frisson de sa propre âme. Comme lui, M. Antonio Ferreira Monteiro est un poète de l'inquiétude, et ses poèmes récents, **Mer des Tempêtes**, où vibre un lointain écho d'Anthero de Quental, l'ont mis en vedette. De sons et de couleurs transmués l'un dans l'autre, M. Sarmento de Beires ourdit musicalement la trame de sa **Symphonie du Vent**, qui n'est pas sans devoir quelque chose à Eugenio de Castro et à Lopes-Vieira, mais qui affirme une belle personnalité poétique.

Mais est il parmi les poètes portugais quelqu'un qui ait su pousser un cri de résurrection aussi âpre que celui de João de Castro dans son *Ode à Dom Sébastien* ? « C'est notre Roi Arthur », dit Mme Ana de Castro Osorio, qui s'est donnée, elle aussi, toute entière à l'idée messianiste et qui, dans **La Grande Alliance**, vient de réunir ses brillantes conférences de propagande au Brésil.

Il nous faudra revenir en détail sur les pages qu'elle consacre à l'analyse du nouvel idéalisme de la race à travers la moderne littérature portugaise. L'éveil contemporain de la curiosité brésilienne à l'égard du Portugal, et vice versa, montre que la création future d'une fédération inter-lusitanienne est peut-être moins chimérique qu'on ne suppose. Est-il exagéré de dire que, pour la réalisation d'un tel plan, Brésil et Portugal n'ont aucun intérêt à perdre contact avec la culture française.

MÉMENTO. — A lire, à la *Revista Literaria* de César de Frias n° 4, une *Lettre inédite da Fialho* ; à *Seara Nova*, une réponse (*Tréplica*) à Carlos Malheiro Dias par Antonio Sergio sur la question du *Desejado* (D. Sebastien) ; à *Ronsel*, n° 3 — Lugo-Galice — de beaux vers signés Noriéga Varela et Victoriano Taibo. De même en ce qui concerne ce dernier à *A Nosa Terra* (La Corogne n° 211).

A commenter plus tard : *D. João e a Mascara*, variations lyriques dialoguées par A. Patricio, *O Amor e o Destino* par João Grave, *Camões em Coimbra* par A. Ferraz de Carvalho ; *J. Valverde* de H. de Vilhena, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES JAPONAISES

Opinions de Paul Claudel. — Les idées de reconstruction de la Société. — Le Panasiatisme. — Les Socialistes. — Kagawa et Gandhi.

Depuis que j'ai lu ici même que nous devons lever notre chapeau devant une malle japonaise du musée Guimet « aux contours arrondis, couverts d'une laque d'or bruni » qui, nous disait-on, « caractérise toute une civilisation », et le garder, notre chapeau, sur la tête, chaque fois qu'il est question du Japon moderne, incapable de confectionner un objet semblable, je crains de passer pour naïf si je continue de prendre au sérieux les diverses manifestations intellectuelles d'un pays qui n'est plus celui du samuraï.

Par bonheur, Paul Claudel, qui arrive de Tokio, dissipe mes doutes et mes hésitations. Il vient de dire aux *Nouvelles Littéraires* :

J'ai eu le plaisir de me faire au Japon beaucoup d'amis dans le monde des étudiants, des écrivains et des artistes. Tous ces jeunes gens ont une sincérité, un enthousiasme pour l'idéal qui font plaisir. Il y a là de grandes forces pour l'avenir.

Claudel a le sens de la vie, c'est pourquoi il a vite compris et aimé l'ardente jeunesse du Japon. Si dans l'empire du Soleil Levant il n'eût admiré que le passé, s'il n'eût levé son chapeau que devant les gardes de sabre, les *netzukes* et les coffres en laque, le quai d'Orsay pourrait lui reprocher d'avoir là-bas perdu son temps. J'ai dit à cette place, il y a quelques mois, ses premiers succès d'ambassadeur. Pour les expliquer, nous ne saurions mieux faire que de lire un autre passage de ses déclarations aux *Nouvelles Littéraires*.

Je suis attiré par l'avenir. « La terre et les morts », dit Barrès. Je lui répondrai volontiers : « La mer et les vivants ». Il y a autre chose à dire aux générations qui viennent que ce mot fastidieux de tradition... Une âme forte n'est jamais garrottée par son passé et se tient libre et ouverte à toutes les vocations.

Avec cette attitude, qui n'est peut-être pas celle d'un archéologue, il n'a pu que sympathiser avec un grand pays qui se renouvelle dans ses profondeurs et s'arrache aux traditions mortes (1).

§

Après le cataclysme de 1923, on observa dans Tokio, capitale politique et centre spirituel de l'empire, comme un affaissement intellectuel et social. Les nerfs troublés par les horreurs vécues, les Japonais se détournèrent de la culture des idées et des préoccupations temporelles, ils s'abandonnèrent au sentiment, à une religiosité imprécise, confuse. Ce phénomène fit naître une littérature riche de sensations, mais d'une qualité assez vulgaire avec ses effets mélodramatiques. Elle exploitait trop l'angoisse et l'épouvante. Elle fatigua vite. Mains écrits exhortèrent à l'effort. Peu à peu, l'élite intellectuelle reprit goût à l'existence. La pensée de travailler à une société nouvelle est un grand excitant. Le jeune Japonais surtout a le sentiment de faire du neuf, de bâtir sur un sol déblayé. Cette idée de « reconstruction », vieille de quelques années, n'a plus rien d'abstrait, elle emprunte à la situation matérielle de cette région de Tokio, qui se relève péniblement de ses ruines, une signification sensible.

(1) On a plaisir aussi à lire cette appréciation de Claudel sur ce numéro spécial des *Cahiers du Mois*, « Les Appels de l'Orient », véritable monument de sottises, quelques réponses mises à part :

« Ce livre me semble une chose assez étrange. Vous avez lu la brièveté de mes réponses. La vérité, c'est que je ne comprenais guère ces questions ! Je vois bien plutôt une influence de l'Occident sur l'Orient que l'inverse... Pour ne prendre qu'un exemple, Rabindranath Tagore me semble avoir été beaucoup plus influencé par l'Occident qu'il ne l'a influencé lui-même... »

Avant nos naïfs découvreurs de l'Orient, des penseurs, surtout dans les mondes anglo-saxon et hongrois, s'engouèrent pour les philosophies et les disciplines asiatiques. Je ne citerai que Rhys Davids, qui prouva sa foi en accomplissant un long stage comme *bikku* dans les monastères hindous. Je ne sache pas qu'un de nos orientalistes soit allé jusque-là ! En France, comme bouddhiste militante, nous avons Alexandra David, dont on ne saurait trop admirer les pèlerinages aux Indes, au Tibet, en Chine. Sous le titre *le Bouddhisme hors d'Asie*, j'ai étudié, il y a une quinzaine d'années, et non sans sympathie, un mouvement extrêmement curieux qui fut sans lendemain...

Il y a en gros deux écoles de « reconstruction ». Il y a l'école socialiste et syndicaliste, dont quelques chefs sont chrétiens, et il y a les groupes panasiatistes, fidèles du vieux Japon, ennemis de l'Occident, dominé, disent-ils, par la civilisation anglo saxonne; amis de la Chine et de l'Inde révolutionnaires, de la Russie anti-capitaliste. Communistes et libertaires ont des affinités avec ces doctrinaires.

Il est quelquefois malaisé de discerner à quelle école, à quels groupes se rattachent les écrivains « de reconstruction ». On publie beaucoup, et tout ouvrage a la prétention d'épuiser la question traitée ; l'écrivain est prolixe.

Une nouvelle revue, *Naikwan* (*Introspection*), a publié de son directeur, M. Kayahara Kazan, un article très remarqué sous le titre « Unité ».

Le Japon manque d'une unité de vie parce que la mentalité et les coutumes du vieux Japon coexistent avec l'esprit et les manières d'être et d'agir importées d'Occident. Supposez un pin qui, admirant la beauté d'un cerisier, se parerait des branches, des feuilles et des fruits de cet arbre. Voilà ce que nous sommes. Un Japonais peut aller en Europe et en Amérique et étudier dans les universités étrangères, il restera Japonais... Et cependant la civilisation nationale est en poussière... La crise est spirituelle et économique. Pour en sortir, il faut reconstruire la société... Le besoin se fait sentir d'une nouvelle philosophie. Tous les esprits sont égarés, le bouddhisme, le confucianisme et le bushidô (morale chevaleresque) ayant perdu de leur autorité. Le peuple japonais et tous les Orientaux marchent sans secours, dans les ténèbres, cherchant en vain une lumière... Des personnes croient que l'Asie est divisée. Elles disent que la civilisation indienne est mystique, la chinoise littéraire, la japonaise sentimentale, et qu'elles n'ont rien de commun entre elles. Leur culture peut être différente, mais il n'y a qu'un esprit oriental, qui a été déterminé par la vie agricole. Cet esprit est négatif et conservateur, non point positif et progressif. Tandis qu'en Occident l'homme pense au gain qui lui permettra d'améliorer les conditions d'existence, la pauvreté est la caractéristique de la vraie vie orientale... Si le Japon veut se réformer suivant les principes occidentaux, il doit adopter une culture économique qui, propagée, unifiera le pays ; il faut que toute la collectivité agisse dans le sens du labeur matériel. Mais l'effort à faire est grand, car le régime autocratique sous lequel a vécu le Japon n'a pas éveillé dans les masses la conscience de la responsabilité... Ce qu'il faut prôner avant tout, c'est la volonté de vivre.

Ainsi voilà un auteur qui connaît tout le prix des traditions, mais qui n'hésite pas à exhorter ses compatriotes à vivre dans le sens des grands courants internationaux. M. Kayahara Kazan est néanmoins un panasiatiste, puisqu'il croit à l'unité de l'Asie.

Trois grandes revues traitent à des points de vue différents cette passionnante question du panasiatisme : la *Revue diplomatique* (tendances bureaucratiques), la *Revue Centrale* (d'esprit littéraire et dilettante), *Reconstruction* (socialiste).

Les socialistes de formation chrétienne critiquent sévèrement l'idéologie panasiatiste ; ils ne s'intéressent qu'à l'élaboration d'une législation ouvrière conforme aux recommandations du Bureau International du Travail de Genève. Un parti travailliste est en train de se constituer qui avec B. Suzuki, le président de la Confédération générale du travail; et T. Kagawa, romancier et apôtre chrétien, président de l'Union des Paysans, est appelé à jouer un rôle de premier plan dans la campagne politique déclenchée par le vote récent de la loi sur le suffrage universel.

T. Kagawa est en ce moment sur le chemin de l'Europe. Invité par diverses sociétés religieuses des Etats-Unis, il a quitté le Japon il y a quelques mois pour assister à Boston à un congrès d'églises américaines. Son intention était de s'arrêter à Hawaï et d'y faire quelques conférences sur l'amélioration des relations entre le Japon et les Etats-Unis, conférences qu'il devait répéter dans plusieurs villes américaines. Le président de l'Union des Paysans se proposait également de séjourner en Angleterre, en France, en Allemagne et en Suisse pour y étudier les conditions de la vie agricole. Son retour en Extrême-Orient doit s'effectuer par les Indes où il a pris rendez-vous avec Gandhi. On sait que l'agitateur japonais partage les théories de non-résistance du leader hindou, qu'il les a, en maintes occasions, mises en pratique dans son pays et qu'il s'en est inspiré dans son grand roman *Au delà du Point Mort*.

Au siège social de l'Union des Paysans japonais, Kagawa a expliqué les raisons qui l'ont poussé à entreprendre ce voyage à l'étranger. Le salut du Japon, a-t-il dit, est dans l'émigration. Mais les immigrants doivent avoir le courage de renoncer à leur patrie, de s'adapter aux mœurs, aux coutumes des peuples qui les accueillent, de s'assimiler intégralement à eux. Quand les Américains constateront que le Japonais qui s'installe à demeure

sur leur territoire veut et peut se dénationaliser et s'américaniser, leur ostracisme tombera. Par ce moyen, on s'ouvrira d'autres pays ombrageux... Reste à savoir si le Japonais possède sur lui-même le pouvoir que lui prêtent Kagawa et ses amis.

§

De nouvelles revues sont consacrées à l'étude du mouvement social. L'une d'elles, *Seiki* (*le Siècle*) a écrit dans son premier numéro :

Dans l'année 1924 le socialisme est devenu populaire; il s'est ouvert aux masses, au lieu de s'en tenir éloigné comme précédemment. Cette année a été remarquable encore pour d'autres raisons. La période de discussions et de propagande a pris fin : le premier pas a été fait vers l'entente ouvrière et l'accord des prolétaires avec les intellectuels.

Un Institut du Travail Industriel a été créé dans ce but de rapprochement. L'ouverture d'écoles ouvrières montre « que les Japonais ont compris que la lutte de classe ne peut être entreprise sans l'éducation préalable des masses ». La société fabienne, dont l'objet principal est l'étude du mouvement social, réunit des communistes, des socialistes, des parlementaires, des syndicalistes. Elle invite des hommes de lettres à faire des conférences contradictoires, et ces séances sont un peu comme les *Soirées* de notre *Faubourg* ; on fait appel à des artistes, à des musiciens... Si bien qu'un marxiste s'est écrié avec indignation que le socialisme tournait au divertissement.

ALBERT MAYBON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

S. Lee: *King Edward VII, a biography, vol. I*, London, Macmillan.

Sir Sidney Lee, bien connu par son *Dictionnaire de biographie nationale* qui en est à son 67e volume, a été chargé par le roi George V d'écrire la vie du roi **Edouard VII**, son père. Le vol. I, le seul qui ait encore paru, raconte la vie du futur roi pendant qu'il était le prince de Galles. Essayons de le résumer.

Le Prince avait été élevé sévèrement. Le prince de Hohenlohe, quand il le vit en 1859, constata qu'il donnait « des signes d'une crainte nerveuse de son père ». Celui-ci mourut le 14 décembre 1861, mais la reine Victoria, si elle confia dès lors au Prince le

soin de la représenter dans presque toutes les cérémonies officielles, ne lui accorda aucune influence sur les affaires. Il n'eut même que très tard (et par faveur des ministres, malgré sa mère) connaissance des documents diplomatiques. Il dut donc éprouver un certain dépit d'être tenu à distance par la Reine et être d'autant plus tenté de modeler ses opinions politiques sur ses sympathies. Celles-ci furent fixées d'une façon décisive par son mariage avec la princesse Alexandra, fille du prince Christian de Danemark (10 mars 1863). Quoiqu'il eût été projeté par le Prince-Consort, les diplomates continentaux y virent une preuve que l'Angleterre allait se ranger du côté du Danemark dans sa querelle avec la Confédération germanique au sujet du Schleswig-Holstein. Ils se trompaient. Quand le conflit éclata le 16 janvier 1864, « la Reine employa véhémentement son influence à maintenir la neutralité anglaise, à cause, fut-il généralement admis, de ses sympathies germaniques. Elle déclara que le Prince-Consort, qui n'avait jamais favorisé les prétentions danoises, aurait sûrement évité un conflit de l'Angleterre avec la Prusse ». Le prince de Galles au contraire, « ressentit avec acuité le péril de la patrie et du père de sa femme. Ses relations devinrent tendues, non seulement avec sa mère, mais aussi avec son beau-frère et sa sœur, le Kronprinz et la princesse de Prusse ».

Après la victoire, la Prusse et l'Autriche se querellèrent, Bismarck ayant rejeté les prétentions du prince Christian de Sonderburg-Augustenburg. La reine Victoria partagea à ce sujet l'indignation des princes allemands. Son fils et elle eurent dès lors de commun une vive aversion pour Bismarck. Quand la guerre de 1866 fut sur le point d'éclater, tous deux communiaient dans une même sympathie pour l'Autriche, mais le prince allait plus loin que sa mère et préconisait une alliance franco-anglaise (6 juin). Le résultat de la guerre (annexion du Hanovre, de la Hesse-Cassel, etc.) leur fut profondément pénible. Il augmenta les sympathies du Prince pour la France. « Toute sa vie, écrit Lee, il fut fasciné par la vie et la société française », mais de plus à cette époque « il était flatté des attentions sociales que Napoléon III, de sa voix douce, lui prodiguait sans cesse, et par l'importance qu'il semblait attacher à son opinion politique ».

La guerre de 1870 amena une nouvelle différence de vues entre la Reine et son fils. Elle et sa fille, la princesse de Prusse,

« éprouvaient une appréhension nerveuse d'une défaite de la Prusse ». Le Prince était d'avis que l'Allemagne « saurait se défendre », mais ajoutait que sa sœur pourrait maintenant mieux comprendre « quels avaient dû être les sentiments du petit Danemark ». La Reine regrettait que Prussiens et Anglais ne résistassent point aux Français côte à côte comme à Waterloo. L'Allemagne à ses yeux combattait pour « la civilisation, la liberté l'ordre et l'unité », la France pour « le despotisme, la corruption, l'immoralité et l'agression ». Le Prince-Consort avait prévu la nécessité « d'abaisser ce peuple vaniteux et immoral ». Le Prince, au contraire, reconnaissait quelque vérité dans ce que disait Gladstone : « Les deux esprits moteurs, Napoléon et Bismarck, sont à peu près au même niveau ».

Dès le 21 juillet, le Prince fut obligé de se disculper d'avoir dit à l'ambassadeur de France qu'il souhaitait la défaite de la Prusse. Quelques jours plus tard, étant allé chercher sa femme en Danemark, « il s'y convainquit que la sûreté de ce pays exigeait qu'il restât neutre ». Après nos premières défaites, il implora la Reine non seulement d'intervenir elle-même pour la cause de la paix, mais de l'envoyer avec des lettres à l'Empereur et au roi de Prusse pour y aider (21 août). Le 2 octobre, il écrivit à l'Impératrice « pour lui exprimer sa plus vive sympathie » et lui offrir sa maison de campagne *Chiswick*. Un peu après, accompagné de la Princesse, il alla lui rendre visite à Chislehurst, exemple que la Reine suivit le 30 novembre. La Reine, d'ailleurs, crut devoir avertir son fils de ne rien faire qui pût déplaire à l'Allemagne. « Une puissante Allemagne, lui écrivit elle le 9 septembre, ne pourra jamais être dangereuse pour l'Angleterre et pourra même être le contraire ». Le Prince, pour nous témoigner sa sympathie, fut réduit à s'associer à des œuvres de secours aux Français victimes de la guerre.

Après celle ci, le Prince restera dans les mêmes sentiments. Son appui ne nous manqua pas en 1875. Le 13 avril, il attira l'attention du comte de Münster sur l'anxiété que la politique de Bismarck causait à Paris. Il applaudit à l'initiative de la Reine quand elle écrivit à Guillaume Ier et à Alexandre II. Quand le danger fut passé, la Reine écrivit à la Kronprinzessin :

Bismarck est un homme terrible et est cause que l'Allemagne est fort antipathique. Personne ne supportera sa façon insolente d'agir et

de traiter les autres nations, la Belgique par exemple. Vous savez que les Prussiens ne sont malheureusement pas populaires. Personne ne tolérerait une puissance qui désirerait dicter sa volonté à toute l'Europe. Nous avons le plus grand désir de marcher la main dans la main avec l'Allemagne, mais nous ne pouvons tolérer cela et nous ne le tolérerons pas.

Les insolences de Bismarck à l'égard de la Belgique, dont il est question ci-dessus, étaient occasionnées par les mandements des évêques attaquant le Kulturkampf. Bismarck s'étant permis les mêmes à l'égard de la France pour le même motif, le Prince jugea politique pour le gouvernement français de céder et il céda, mais il fut de l'avis contraire pour la Belgique : « Ce pays-ci prendra les armes s'il le faut pour défendre les droits de la Belgique », déclara-t-il à Schouvaloff. La Belgique ne céda pas.

Trois ans plus tard éclata la guerre turco-russe. Le prince se montra alors « le plus Turc des Anglais ». Lord Napier de Magdala ayant été nommé commandant en chef des troupes à envoyer éventuellement au secours des Turcs, le Prince voulait joindre son état-major, mais peu après, il devint le plus solide appui du roi de Grèce, son beau-frère, pour obtenir la Thessalie.

La guerre de 1877-78 et les frottements avec la France, à raison de sa politique coloniale, avaient fait prendre au prince une attitude plus sympathique à l'égard de l'Allemagne. A la mort de Frédéric III, il se hâta d'accourir pour consoler sa sœur, fut témoin des humiliations que son fils lui imposait et fut révolté par la façon dont Herbert de Bismarck parlait de l'empereur défunt. Il ne lui demanda pas moins

ce qu'allait être la politique allemande sur trois points où il croyait, à tort ou à raison, que l'Empereur défunt avait voulu suivre de nouvelles directions, rendant l'Alsace-Lorraine à la France, le Schleswig au Danemark et restituant au duc de Cumberland (qui avait épousé la plus jeune sœur du prince de Galles) les biens privés de la famille de Hanovre, que la Prusse avait séquestrés La responsabilité du Chancelier dans ces trois actes de spoliation *rendait peu discret de la part du Prince* de demander à son fils ce qui allait advenir des projets de réparation de Frédéric, mais il céda à son impulsion généreuse.

Herbert rapporta au nouvel Empereur et à son père cette conversation, « représentant faussement le Prince comme ayant suggéré que le nouvel Empereur devrait exécuter ces projets ».

Guillaume II en fut exaspéré. Quant au Prince, il déclara que ce que disait Herbert était « un mensonge positif », qu'il avait seulement demandé si Fritz aurait désiré rendre l'Alsace-Lorraine si c'était possible, que Herbert avait répondu « qu'il n'y avait pas de fondement à ce bruit », et que du Schleswig et du Hanovre, il n'avait été parlé que vaguement (3 avril 1889).

En apparence, le Prince et Guillaume II s'étaient séparés bons amis. Tous deux devaient aller à Vienne. Le Prince, ne suspectant rien, écrivit à son neveu le 15 août qu'il se félicitait de l'y rencontrer. Il ne reçut pas de réponse. Arrivé à Vienne, il apprit de François Joseph que Guillaume « avait stipulé qu'aucun hôte royal ne serait présent à la cour pendant sa visite ». En vain le Prince fit-il écrire à l'attaché militaire anglais à Berlin qu'il avait l'intention d'aller recevoir l'Empereur à la gare de Vienne en uniforme prussien, il dut quitter Vienne pendant les 8 jours que dura la visite de Guillaume et couvrir cette expulsion par une visite au roi de Roumanie à Sinaia. Il revint ensuite à Vienne prendre congé de François-Joseph.

L'année suivante, Guillaume annonça qu'il viendrait visiter la reine à Cowes en août. La reine fit bon accueil à cette preuve d'amitié de son petit-fils. Le ministère Salisbury fut d'accord avec elle pour penser que de bonnes relations avec l'Allemagne seraient avantageuses. Le Prince, évitant les controverses politiques, annonça qu'il ne pourrait prendre part à la réception de l'Empereur tant qu'il n'en aurait pas reçu des excuses pour ce qui était arrivé à Vienne. La reine et Salisbury, tout en exprimant leur sympathie au Prince, lui remontrèrent la nécessité politique d'une réconciliation avant l'arrivée de l'Empereur. Le Prince céda. Il envoya le prince Christian, oncle de l'Impératrice, inviter son neveu à exprimer ses regrets par écrit (avril 1889). Le Kaiser nia avoir demandé l'éloignement de son oncle. En juin, la Reine déclara qu'elle allait arbitrer le différend. Elle demanda à son petit-fils l'assurance qu'il n'offenserait plus son oncle. Le Kaiser répliqua en termes assez évasifs qu'il était heureux de savoir « qu'elle considérait l'affaire de Vienne comme réglée. Je serai heureux de rencontrer l'oncle Bertie à Osborne », ajoutait il (23 juin). Le Prince, que Sir A. Paget trouva « beaucoup plus calme qu'il n'avait été conduit à le croire », consentit, après quelque résistance, à rencontrer son neveu à Osborne. Néanmoins,

en juin, Salisbury lui trouva encore « tout à fait une humeur de Rehoboam ».

Le Prince n'était pas au bout de ses peines. Guillaume II montra pour les régates de Cowes un enthousiasme que le Prince trouva « indiscret », fit construire un yacht pour disputer la coupe à celui de son oncle et la gagna. Quatre fois, le Kaiser revint à Cowes (1892-1895). La dernière fut particulièrement pénible au Prince, le Kaiser, qui l'avait baptisé « le vieux paon », étant allé jusqu'à lui reprocher de n'avoir jamais fait de service militaire actif. L'année suivante, la dépêche à Kruger mit fin aux visites du Kaiser aux régates.

En 1898, nouvel incident. Parmi les personnages de la suite de Guillaume II se trouvait l'amiral von Senden und Bibran, « dont l'attitude agressive était supportée bénévolement par le Prince ». En février de cette année-là, le Prince le rencontra par hasard chez son écuyer. Senden, qui retournait à Berlin, lui demanda s'il n'avait pas de lettre à y faire porter. Le Prince lui répondit qu'il en avait seulement une pour l'impératrice Frédéric et qu'il la ferait porter par le messager royal. Senden, offensé de la sécheresse de cette réponse, pour se venger, à son retour à Berlin dit au Kaiser que le Prince avait parlé d'une façon désavantageuse de l'Allemagne et de son empereur. Le Kaiser admit sans examen que ce que disait Senden était exact et y vit un affront prémédité. Il alla trouver Lascelles à l'ambassade et lui dit de transmettre sa plainte à Salisbury. L'ambassadeur demanda l'avis du Prince. Celui-ci répondit le 23 février :

Je ne puis comprendre pourquoi Senden a cherché à semer la discorde entre l'Empereur et moi et a dit des choses fausses... Je nie absolument avoir été incivil. Ce qu'il dit est faux et je le ressens comme une insulte positive envers moi. Personne n'est plus anxieux que moi d'avoir des relations amicales avec l'Empereur, quoique dans plus d'une occasion j'aie eu une amère expérience.

Conformément à l'ordre du Prince, Lascelles communiqua au Kaiser le contenu de la lettre. Le Kaiser, d'un ton maussade, répondit que son oncle le considérait toujours comme « un sot gamin » et que « cette hostilité continuelle pourrait avoir des résultats sérieux sur les relations des deux pays ». Le Prince pria Lascelles de faire savoir à l'amiral que lui, Prince, désirait ne plus avoir de rapports avec lui (10 mars).

Peu après, le Kaiser proposa à Lascelles que sa mère serve d'arbitre entre lui et son oncle et lui déclara regretter que des mésintelligences politiques et familiales le tinssent loin de l'Angleterre ; n'ayant pas de querelle avec la reine Victoria et espérant une amélioration des relations anglo-allemandes, il se promettait de visiter sa grand'mère pendant l'été. Le Prince fit de Nice, le 30 mars, une réponse évasive.

La veille, Mr Chamberlain avait fait à Hatzfeldt ses premières ouvertures pour une alliance anglo-allemande. « La situation politique, lui avait-il dit, a pris une tournure qui ne permet pas à l'Angleterre de continuer sa politique d'isolement. » Mais il ne sortit rien de cette initiative. Une proposition allemande d'échange de territoires fut même rejetée. Le Kaiser, le 8 août, écrivit à la reine Victoria que ses ouvertures avaient été reçues « par quelque chose d'intermédiaire entre la plaisanterie et la réprimande ». Néanmoins, comme on voyait approcher la crise de Fashoda, il continua à célébrer les victoires de Kitchener (2 et 4 septembre). Cette attitude étant utile à l'Angleterre, Lascelles à la fin de 1898 reçut l'ordre, non seulement d'arranger avec le Kaiser la question de sa visite en Angleterre, mais aussi de lui assurer que le Prince avait parlé de lui aimablement à la Reine. Mais un nouveau sujet de froideur se produisit. L'héritier du duché de Saxe-Cobourg mourut. La Reine entreprit de faire reconnaître par les diètes locales son troisième fils comme héritier, mais elle avait omis de consulter le Kaiser et il menaça de faire annuler le choix par le Reichstag ; la Reine dut renoncer à son plan. C'est probablement sous l'influence de l'irritation que lui causait ce veto qu'elle écrivit au Tsar le 2 mars 1889 :

Je suis ennuyée de vous le dire, mais Guillaume saisit toute occasion de faire croire à Lascelles que la Russie fait tout ce qui est en son pouvoir pour travailler contre nous, qu'elle offre des alliances dans ce but aux autres puissances et en a conclu une avec l'émir d'Afghanistan. Inutile de vous dire que ni moi, ni Salisbury, ni Lascelles n'en croyons un mot, mais je crains qu'il ne vous dise des choses contre nous comme il nous en dit sur vous. Si oui, dites-le moi tranchement et confidentiellement, tant il est important que nous nous comprenions l'un l'autre et qu'il soit mis fin à des procédés si malfaisants et si déloyaux. Vous êtes si loyal vous-même que je suis sûre que vous serez choqué de ces manœuvres.

L'incident de Fashoda avait été réglé sans que Salisbury ait

donné signe de vouloir imiter Chamberlain dans ses désirs d'alliance. Il ne se montrait pas plus disposé à céder dans le partage de Samoa. Le Kaiser écrivit le 27 juin à la Reine pour se plaindre de lui, à quoi celle-ci répondit le 3 juillet qu'il avait dû être victime d'une irritation momentanée, « car elle ne croyait pas qu'un souverain ait jamais écrit à un autre souverain de cette façon sur son premier ministre, d'autant que dans ce cas-là le souverain était sa grand'mère ».

La guerre des Boers approchait : l'Angleterre allait avoir besoin de neutralités et Guillaume désirait vendre la sienne et en profiter pour revenir en Angleterre. Il demanda à la Reine une invitation à Balmoral à l'automne. La Reine hésita. Hatzfeldt s'adressa au Prince. Sans enthousiasme, mais dans l'intérêt public, celui-ci promit son aide. Mais la Reine n'invita le Kaiser que pour novembre, à Windsor.

La guerre sud-africaine ayant éclaté le 11 octobre, le Prince se mit énergiquement à organiser la réception de l'Empereur en Angleterre. Celui-ci en profita pour lui faire un nouvel affront. Dans la liste de sa suite, il inscrivit Senden. Le Prince demanda sa radiation : « Si je vais en Angleterre, répondit le Kaiser, j'emmènerai qui me plaira ». Le Prince étant lent à céder, le Kaiser, à la 11e heure, menaça de contremander sa visite. Le duc et la duchesse de Devonshire persuadèrent au Prince de se contenter d'explications de Senden.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

K.-F. Nowak, *Les Dessous de la Défaite*, Payot. — Général Palat : *La Ruée sur Verdun*, Berger-Levrault. — Lieut. Général de Selliers de Moranville : *Du Haut de la Tour de Babel*, Berger-Levrault. — A. Marchand : *Les Chemins de fer de l'Est et la Guerre de 1914-18*, Berger-Levrault. — Jacques Laglaize : *Mémoires d'un Censeur*, Renaissance du Livre.

Il fallait s'attendre à voir s'élever en Autriche de vives récriminations contre la façon méprisante dont le grand état-major allemand traita le Haut Commandement, qui avait mission d'assurer le rôle de « Brillant second ». N.-F. Nowak s'est fait le porte-parole de tous ceux qui ont souffert de l'omnipotence, de la brutalité et souvent de la duplicité des hobereaux prussiens. **Les Dessous de la Défaite**, tel est le titre de ce plaidoyer

ardent, animé d'une conviction profonde, tissé de renseignements puisés à bonne source, qui n'ajoutera rien à la réputation surfaite des chefs allemands, et restituera au maréchal Conrad Von Hœtzendorff la part de gloire qui lui revient. Dès les premiers jours de la guerre, le grand Etat-major Allemand ne tint aucun compte des conventions arrêtées en vue d'une action commune des armées austro allemandes. Il ne restait aux armées de la Double Monarchie que le rôle ingrat de protéger les arrières des armées allemandes contre la poussée des Russes. Le généralissime autrichien, malgré sa grande valeur personnelle, et peut-être en raison de son attitude discrète, effacée, fut tenu constamment en une tutelle humiliante. Emettait il une idée, comme celle de l'attaque sur le San, qui tourna à la gloire du Maréchal Mackensen, le grand état-major allemand s'en attribuait la paternité. Présentait-il une suggestion, comme celle de faire déclancher l'attaque bulgare par le Sud, au lieu de la direction Est-Ouest qui fut adoptée, il n'en était tenu aucun compte, et il arrivait que les colonnes allemandes et bulgares se croisaient et se coupaient en pleine marche, entre Paratchin et Sokobanya, causant un embouteillage qui permettait aux Serbes d'échapper au désastre. Nous ne connaissions pas ce détail, qui éclaire d'une lumière nouvelle la campagne de Serbie. Ce sont là, dira-t-on, querelles d'Allemands, d'un médiocre intérêt. D'autres questions plus captivantes s'y trouvent traitées à fond : la conférence de Brest-Litowsk, le gouvernement personnel de l'Empereur Charles, l'incident Clemenceau-Czernim, la stratégie du général Cadorna, l'effondrement de la Bulgarie, enfin les derniers soubresauts de la Double Monarchie... Le narrateur, j'allais dire le mémorialiste, car souvent le récit prend la saveur de mémoires personnels, fait preuve d'une observation pénétrante. Il a approché et connu personnellement tous les grands personnages du drame ; il en donne parfois des portraits saisissants. Il est d'ailleurs admirablement informé, et ce n'a pas été une mince surprise pour nous que de lire, sous la plume d'un adversaire, cet hommage qu'il rend au génie militaire du Maréchal Foch :

L'intervalle entre deux de ses batailles, écrit il, était rempli par le développement de la première. Avec les masses qu'il commandait et malgré l'augmentation toujours plus sensible des renforts américains, le Maréchal eut *rarement sur son adversaire une supériorité numérique très marquée.*

Voilà une vérité dont beaucoup de Français ne se doutent pas.

Le tome X de *La Grande Guerre sur le Front Occidental* par le général Palat a pour titre : **La Ruée sur Verdun**. C'est le plus intéressant et le *mieux* au point des volumes parus jusqu'ici. Le général Palat a dépouillé non seulement les nombreux ouvrages sur Verdun, mais il a utilisé nombre de carnets de combattants, qu'il a eus à sa disposition. L'esprit critique qui anime ce grand ouvrage, sous une forme toujours modérée, lui donne une valeur d'enseignement tout à fait exceptionnelle, et le distingue des compilations incolores où les auteurs distribuent la gloire comme des petits pâtés. Il y en a toujours pour tout le monde. La tragédie de Verdun restera comme la démonstration la plus éclatante du peu d'efficacité de toute action militaire, avant tout basée sur un formidable déploiement de matériel. Il n'a jamais été fait emploi d'une masse d'artillerie aussi considérable et sur un espace de terrain aussi réduit. On en connaît le résultat. Certes, cet épouvantable et incessant pilonnage nous a coûté environ 200.000 tués en quatre mois. Mais nos pertes eussent été moins élevées, si l'idée de manœuvre avait présidé davantage à l'organisation de la défense. On s'en est trop tenu à des réactions frontales et à des chicanes autour de positions dominantes dont la possession n'était pas indispensable pour la maîtrise du champ de bataille. La consciencieuse étude du général Palat facilitera la tâche des hommes qui auront à cœur de dégager les enseignements de cette effroyable tragédie, conduite, d'une part par des militaires à l'esprit obtus et fous d'orgueil, et de l'autre par de braves gens, pris au dépourvu, dont la réflexion et le sang-froid ne s'exercèrent pas toujours librement.

Le lieutenant-général de Moranville, ancien chef d'état-major de l'armée belge en 1914, intitule son premier volume : **Du haut de la Tour de Babel**. C'est une sorte de préface à l'histoire de la Grande Guerre du point de vue belge.

Il a voulu marquer ainsi la confusion créée parmi le public par « les bourreurs de crâne » et la « conspiration du silence organisée autour des rares études critiques concernant une époque tragique », tragique par ses colossales erreurs. Du haut de la tour symbolique, cet officier général, aujourd'hui à la retraite, dit, dans la plénitude de son indépendance, ce qu'il croit être la

vérité. Son étude porte sur les plans de mobilisation, de concentration et d'opérations des armées belges, allemandes et françaises. Elle est d'un caractère essentiellement objectif. L'examen comparatif du plan du général Michel de 1911 et de celui qui le remplaça en 1914 (plan 17) aboutit à ce jugement :

Le plan 17 consacrait l'imprudence d'une offensive brutale rapide, prématurée, sur tout le front, avant d'être instruit de la répartition des forces ennemies ; au surplus, cette offensive ne correspondait aucunement aux possibilités d'intervention des alliés éventuels de la France.

Cette dernière critique a un caractère particulier de gravité. Elle n'avait pas encore été exprimée.

Le lieutenant-général de Moranville résume enfin comme suit ses critiques sur le plan 17 :

L'armée française partit en guerre avec cinq lourdes erreurs, savoir :

1° Une doctrine d'offensive outrancière en désaccord avec les règles de l'art de la guerre ;

2° Une organisation militaire dans laquelle l'appoint précieux des formations de réservistes avait été négligée en grande partie (1.200.000 h. dans les dépôts) ;

3° La méconnaissance du rôle important des mitrailleuses et de l'artillerie lourde d'armée ;

4° La méconnaissance de la force de résistance des positions défensives organisées, d'après les règles de la fortification de campagne ;

5° Un plan de concentration fondé sur l'idée préconçue que l'attaque allemande ne s'étendrait pas au delà de la rive droite de la Meuse.

Voilà qui suffit pour donner un aperçu de cette étude, particulièrement précieuse pour nous, puisqu'elle émane d'un allié, dont le caractère d'impartialité ne peut faire aucun doute.

Signalons, en terminant, le grand ouvrage de M. l'Inspecteur général Marchand : **Les Chemins de fer de l'Est et la Guerre de 1914 18**. Cette étude ne s'adresse pas seulement aux spécialistes, elle est parfaitement capable d'intéresser le grand public, à une époque où la question des transports a pris une importance capitale.

JEAN NOREL.

L'histoire de la Censure pendant la guerre serait à écrire en effet, mais par un écrivain sérieux, judicieux, et ne cherchant

pas à faire de l'esprit comme M. Jacques Laglains dans ses **Mémoires d'un censeur.** Il n'y a rien de plus impatientant, surtout à propos d'événements aussi terribles que ceux de 1914-1918, que cette affectation d'universitaire de viser à l'esprit et de parler de tout sur un ton de supériorité goguenarde. Comme il est facile de s'esclaffer en citant des bouts d'instructions générales venues de Paris : Ne pas parler de ceci ! Ne pas reproduire cela ! Ne pas citer de noms ni de chiffres ! Supprimer la date ! etc.

L'auteur se rend il bien compte des inconvénients qu'il y aurait eu à dire pendant cette période tout ce qu'on aurait voulu ? Une censure est toujours désagréable, mais pendant une guerre elle est indispensable. Celle de la guerre mondiale a-t-elle bien rempli son office ? Il semble que oui, en gros, et il faut en savoir gré aux 20 censeurs de Paris (dont 13 juifs, ce qui est peut-être beaucoup), qui fonctionnaient sous les ordres de M. L.-L. Klotz. L'auteur des *Mémoires* déclare qu'il n'est pas autrement fier d'avoir exécuté les directives de ce Bureau de la presse ; cela le regarde. « Je regardais, écrit-il en terminant, je regardais mon uniforme, et je me demandais s'il était bien fait pour ces besognes-là. Au total, sa vue me rassura, m'attestant que je n'avais point été libre de ne pas obéir. » M. Jacques Laglains avait un moyen bien simple de calmer ses scrupules, c'était de demander à partir pour le front.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Baron Desazars de Montgailhard : *Les artistes toulousains et l'art à Toulouse au XIX*ᵉ *siècle.* 2ᵉ livraison : *Les débuts de la Révolution. La Convention et le Directoire, 1789-1799* ; Guitard.

H. Verne et R. Chavance : *Pour comprendre l'art décoratif moderne en France.* Avec 515 illus. ; Hachette. 20 »

Géographie

R. Blanchard : *Les Alpes françaises* ; Colin. 6 »

Histoire

Edouard Gérardin : *Histoire de la Lorraine,* Duchés, Comtés, Evêchés,

depuis les origines jusqu'à la réunion des deux Duchés à la France, 1766 ; avec 66 grav. et une carte ; Berger-Levrault. 10 »

Littérature

Gabriel Arbouin : *Les Carnets de Gabriel Arbouin* ; Aux Ecoutes. » »

Jacques Bainville : *Tyrrhenus.* Frontispice et vignettes gravées sur bois par Ph. Burnot ; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 6 »

Octave Charpentier : *A travers Montmartre.* 300 dessins de Henry de Marandat ; Plicque. 10 »

Octave Charpentier : *A travers le Quartier latin.* Dessins de S. Finkelstein et Paul Baudier ; Plicque. 15 »

Remy de Gourmont : *Dissociations* ; Edit. du Siècle. » »

Werner Jung : *La « Jeanne d'Arc » de Bernard Schaw* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 3 »

Le Pèlerinage de Charlemagne, publié avec un glossaire par Anna J. Cooper. Introduction de l'abbé Félix Klein ; Lahure. 18 »

Joseph de Pesquidoux : *Le livre de raison* ; Plon. 7 50

Jean-Michel Renaitour : *Francis de Croisset*, étude critique ; La Griffe. 3 »

Paul Renaudin : *Amour sacré, amour profane*, études sur le XVIIe siècle ; Bloud et Gay. 10 »

Ernest Seillière : *Alexandre Vinet, historien de la pensée française, suivi d'un appendice sur Henri-Frédéric Amiel* ; Payot. 12 »

Géranimos Vocos : *Phidias et Socrate* ; Presses du Montparnasse. 2 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Victor Margueritte : *Les criminels* ; Flammarion. 8 50

Pédagogie

Paul Van Tieghem : *Précis d'histoire littéraire depuis la Renaissance* ; Alcan. 12 »

Poésie

René Beeken : *Le versant poétique ou le jeu de cartes* ; Edit. Selection, Anvers. » »

André David : *Le citron d'or.* Avec un portrait de l'auteur ; Le Monde nouveau. 6 »

Francis Jammes : *Le Quatrième Livre des Quatrains* ; Mercure de France. 5 »

Pierre-Jean Jouve : *Les mystérieuses noces* ; Stock. » »

Edmond Niox : *La galerie d'Apollon* ; Chiberre. 6 »

Politique

G. Lafond et P. Desfeuilles : *La Pologne au travail.* Préface de M. Georges Leygues. Avec des illust. ; Libr. Roger 10 »

Questions juridiques

Henri-Robert : *Les grands procès de l'histoire*, 4e série. Avec 49 illust. ; Payot. 10 »

Eugène Quinche : *Haarmann, le boucher de Hanovre* ; Edit. Henry Parville. 7 50

Les Codes de la Russie soviétique, I : *Code de la famille*, traduit par Jules Patouillet. *Code civil*, traduit par Jules Patouillet et Raoul Dufour. Préface et introduction par Edouard Lambert et Jules Patouillet ; Giard. 15 »

Questions militaires

Com. A. Grasset : *La guerre d'Espagne, 1807-1813*, tome II. Avec quatre croquis et une carte ; Berger-Levrault. 20 »

Questions religieuses

Albert Bayet : *La morale laïque et ses adversaires* ; Rieder. 7 »
Josué Jéhouda : *La terre promise* ; Rieder. 6 »
Charles Journet : *L'esprit du protestantisme en Suisse* ; Nouv. libr. nat. 12 50

Roman

Louis Artus : *La maison du fou* ; Grasset. 7 50
Louis Artus : *La maison du sage* ; Grasset. 7 50
Louis Artus : *Le vin de ta vigne* ; Grasset. 7 50
Emily Brontë : *Les Hauts de Hurle-Vent*, traduction de Frédéric Delebecque ; Nouv. libr. nat. 15 »
Charlotte Chabrier : *Une jolie femme meurt deux fois* ; Albin Michel. 7 50
François Duhourcau : *L'enfant de la victoire* ; Edit. de la Vraie France. 7 50
Jacques Fontelroye : *Chantal* ; Calmann-Lévy. 6 75
Jacques des Gachons : *Sur pieds*, contes pour les petits des hommes ; Editeurs associés. » »
Edmond et Jules de Goncourt : *Manette Salomon* ; Flammarion et Fasquelle. 12 »
Jacques de Lacretelle : *La Bonifas*; Nouv. Revue franç. 9 »
Paul Lagrange : *L'honneur du juge* ; Perrin. 7 50
Yvon Lapaquellerie : *L'angoisse et la volupté* ; Malfère, Amiens. 7 50
Gabriel de Lautrec : *Le serpent de mer* ; Edit. du Siècle. 6 75
Gaston Leroux : *La farouche aventure ou la coquette punie* ; Libr. Gallimard. 7 »
André Madeleine : *Nos vingt ans* ; Calmann-Lévy. 6 75
François Marino : *Les larmes du cœur* ; Figuière. 7 50
Afranio Peixoto : *Bugrinha*, roman brésilien, traduit du portugais par le comte Maurice de Périgny ; Dumoulin. » »
Thierry Sandre : *L'histoire merveilleuse de Robert le Diable* ; Malfère, Amiens. 7 50
T. Trilby : *Jacqueline ou la bonne action* ; Flammarion 7 95
Marcelle Vioux : *Marie-du-peuple* ; Fasquelle. 7 50

Sciences

M. Guichard : *Les industries de fixation de l'azote* ; Colin. 6 »
Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle. V. Le Symbolisme érotique. Le Mécanisme de la Détumescence.* Trad. par A. Van Gennep ; Mercure de France. 15 »

Sociologie

Edmond Goblot : *La barrière et le niveau*, étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne ; Alcan. 9 »
Henri de Saint-Simon : *L'œuvre de Henri de Saint-Simon*, textes choisis avec une introduction par C. Bouglé. Notice bibliographique par Alfred Pereire ; Alcan. 10 »

Varia

R. de Montessus de Ballore : *Index Generalis*, annuaire général des universités ; Edit. Spes. 75 »

Theâtre

Villiers de l'Isle-Adam : *Œuvres complètes de l'Isle-Adam*. VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde* (Bibl. choisie) ; Mercure de France. 18 »

Voyages

Jean de Granvilliers : *L'Allemagne comme je viens de la voir*. Avec 125 dessins de Roger Prat ; Edit. de France. 9 »

Ferdinand Ossendowski, en collaboration avec Lewis Stanton Palen : *L'homme et son mystère en Asie*, traduit de l'anglais par Robert Renard. Avec une carte. Plon. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Pierre Louys. — La commémoration Albert Samain. — Le monument Verlaine à Metz. — Un monument à Louis Pergaud. — Prix littéraires. — Lamartine et les Saint Simoniens. — Le souvenir de Desbordes-Valmore, à Douai, à Lyon et à Paris. — A propos de l'invention de la T. S. F. — Réponse à M. Marcel Boll. — Science et métaphysique. — Le centenaire de P. M. Ballantyne. — Un prédécesseur de Léonce Bénédite au Musée du Luxembourg. — — A propos des chaires de Langue d'Oc. — Les « Ligues de Bonté ». — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Pierre Louys. — La mort de Pierre Louys met en deuil le *Mercure de France* à l'histoire duquel son histoire fut si intimement liée. Nous n'essaierons pas de donner une bibliographie complète de cette œuvre, mais il nous faut citer les dates essentielles. Pierre Louys débuta avec *Astarté*, poèmes, couverture en couleurs par Albert Besnard, Paris 1891. C'est pendant cette année que parut *la Conque*, à laquelle collaborèrent Leconte de Lisle, Heredia, Swinburne, Mallarmé, Gide et Paul Valéry. Il faut ajouter, pour compléter la liste, que cette revue portait en épigraphe, sur sa couverture, un vers d'Henri de Régnier. Parurent ensuite : *les Poésies de Méléagre* (Paris, « la Sphinge », 1893), et la première de ce que les bibliophiles appellent les Quatre Plaquettes : *Léda* (L'Art Indépendant) ; dans ce conte, le poète, chantant « la louange des bienheureuses ténèbres », semblait pressentir la nuit où s'ensevelirait la fin de son existence. La seconde plaquette paraît en 1894 : *Ariane* (L'Art Indépendant), la même année que les *Scènes de la Vie des Courtisanes*, de Lucien de Samosate (*id.*), *La Maison sur le Nil* (*id.*) et les *Chansons de Bilitis* (*id.*). Enfin, c'est *Aphrodite* (« Mercure de France », 1896). On sait le succès immédiat qui, à la suite d'un retentissant article de François Coppée, écrit sur les conseils de Samain, découvrit alors au public le nom de Pierre Louys. En 1898, la quatrième plaquette, *Byblis*, paraît chez Borel, et *la Femme et le Pantin* au *Mercure de France*. Ensuite : *Une Volupté Nouvelle* (Borel, 1899), l'*Homme de Pourpre* (Borel, 1901). Ces deux contes se retrouveront dans *Sanguines* (Fasquelle, 1903). *Les Aventures du Roi Pausole* (Fasquelle, 1901), *Archipel* (Fasquelle, 1906) sont les derniers livres importants de Pierre Louys.

Il faut ajouter qu'en 1896, Pierre Louys avait collaboré au *Centaure*, avec A.-F. Herold, Gide, André Lebey, Henri de Régnier, Jean de

Tinan et un autre regretté ami du *Mercure de France*, Henri Albert, et qu'en 1897 il avait préfacé le premier volume des *Ballades Françaises* de Paul Fort.

L'œuvre de Pierre Louys s'arrête très tôt. Ce grand vivant, ce voyageur, ce conteur si divers et si passionné va disparaître du monde et renoncer à sa gloire. Il s'enferme dans son hôtel du hameau de Boulainvilliers et commence une vie nocturne et secrète, faite de souvenirs, d'étude et de méditation. Il a accumulé chez lui une bibliothèque prodigieuse, et, malgré une cruelle affection de la vue, il lit et écrit des nuits entières en se servant de tout un jeu de loupes. Il se livre à de patientes recherches dont il est seul à recueillir les fruits. Ses travaux portent sur les questions les plus variées : la Grèce, la poésie du XVIe siècle, la vie de Ronsard, la sorcellerie, Corneille et Molière, Restif de la Bretonne, la langue populaire du XVIIIe siècle, le journal cryptographié de l'architecte Legrand, la signification des drames wagnériens, les sources du *Bateau Ivre*. C'est à une mystique de la poésie qu'il aboutit, conclusion où se reconnaît l'influence du maître qu'il aimait entre tous, Mallarmé : les résultats de la plupart de ces réflexions sont condensés dans quelques pages, parues pendant la guerre, dans le *Mercure de France*, puis chez Crès : *Poëtique*, et qui constituent le plus émouvant des testaments. Mais il reste d'énormes dossiers de notes, analyses, principes esthétiques, exercices, recherches d'érudition, qui sont à publier. Pierre Louys laisse également des vers, un roman, presque achevé, dont il retardait toujours l'achèvement et la publication *Psyché*, et des papiers intimes dont l'intérêt est immense, et pour ce qu'ils révèlent de la vie littéraire d'une époque et pour ce qu'ils dévoilent de l'existence de l'un des artistes les plus purs et les plus conscients de la dignité de leur pensée qui aient jamais été. Parmi ces papiers de Pierre Louys il faut surtout désirer la publication de sa correspondance avec son frère aîné, l'ambassadeur Georges Louis, et du journal intime qu'il tint entre dix-huit et vingt ans, et où l'on trouve un extraordinaire récit d'une retraite à la Grande-Chartreuse. Car il faut insister sur ce fait qu'il y avait chez ce païen un mystique profond, dont le plus cher exercice avait été de développer en lui le goût de la réflexion et du secret. Une sensibilité aiguë, une émotivité toujours prête à s'ébranler s'alliaient en lui avec de la discrétion, du mystère, une pudique fierté. Il appartenait à une époque où l'orgueil et l'indépendance étaient tenus pour les premières qualités nécessaires à tout homme qui se risquait à aborder la vie intellectuelle. La spiritualité la plus haute et la plus raffinée n'a jamais cessé de marquer la moindre démarche de ce merveilleux esprit, même celles par lesquelles il s'adonnait à la peinture du plaisir et de la volupté. — J.-C.

Les obsèques de Pierre Louys ont eu lieu dimanche 7 juin. C'est en

présence d'une assistance nombreuses d'hommes de lettres et d'amis qu'a été faite la levée du corps au petit hôtel du Hameau Boulainvilliers où est mort l'écrivain. Le deuil était conduit par MM. Claude Farrère, André Lebey, Fernand Gregh et Thierry-Sandre. Le char funèbre était couvert de couronnes, parmi lesquelles celles de la Société des Gens de Lettres, de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, de l'Association générale des Etudiants, du *Journal*, du *Mercure de France*. Le service religieux a été célébré à l'église Notre-Dame-de-la-Miséricorde, rue de l'Assomption. A la suite du service funèbre, M. de Monzie, ministre de l'Instruction Publique, a prononcé un discours. L'inhumation a eu lieu au cimetière Montparnasse.

§

La Commémoration Albert Samain. — Le dimanche 7 juin, le petit village de Magny-les-Hameaux fut privé de sa paix coutumière. Des automobiles arrivant de Paris et de Versailles, des autobus partis des gares environnantes, amenaient de bonne heure ceux qui venaient prendre part à l'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Albert Samain, à l'occasion du 25e anniversaire de sa mort, et de la plaque apposée sur la maison qui fut sa dernière demeure. Mme Soulisse-Samain, sœur du poète, accompagnée de ses filles (avec quelle tendresse Samain parlait de ses nièces, alors petites filles !) et de son frère Paul sont déjà réunis sous les grands arbres de la délicieuse propriété, toute proche de l'église, de Raymond Bonheur, qui fut le plus intime ami d'Albert Samain. C'est dans ce joli domaine que les deux amis, au cours de journées lentes et sereines, ont fait le tri, parmi les nombreux essais de l'auteur si peu pressé de les faire paraître, des poésies qui composent *Au Jardin de l'Infante* ; et c'est parce que Raymond Bonheur habitait là qu'Albert Samain, espérant sans doute n'y point mourir, y est venu, dans une maison voisine, vivre ses derniers jours.

A deux heures et demie, dans une salle un peu exiguë de la mairie, M. le maire de Magny souhaite la bienvenue à l'assistance et l'assure que le souvenir du poète sera pieusement gardé dans le pays. Il reçoit les remerciements de M. Henry Connat, Secrétaire Général de Seine-et-Oise, Président de la Commission des Antiquités et des Arts, laquelle a pris avec M. Marcel Batilliat l'initiative de la commémoration. Et on boit une coupe de champagne.

Peu après, on se rend au cimetière, devant le beau bas-relief de marbre sculpté par Mme Yvonne Serruys, scellé dans le mur. Car ce n'est pas ici un monument funéraire, Albert Samain n'ayant d'ailleurs pas été inhumé à Magny, mais à Lille, sa ville natale. Il fait chaud sous le soleil, mais c'est le ciel incomparable d'Ile-de-France, bleuté plutôt que bleu, avec quelques floches blanchâtres qui atténuent les rayons; et il y a de l'air.

M. Henry Connat fait la remise du monument à la Municipalité. M. Georges Lecomte, de l'Académie française, prend la parole au nom et comme Président de la Société des Gens de Lettres, et retrace la double vie de Samain, employé et poète. M. Léon Riotor, conseiller municipal de Paris, parle au nom de la Ville, et aussi comme vice-président de la Société des Poètes français : il a connu Samain a son débarquer de Lille, et il évoque les heures de jeunesse, si lointaines maintenant. M. Gaston Rageot, Président de l'Association de la Critique, se défend d'étudier l'œuvre poétique ; il en discourt toutefois excellemment, et dit une chose qu'on n'avait jamais dite et qu'il fallait dire, en montrant le poète « inquiété » par son intelligence. M. Léon Bocquet est l'historiographe d'Albert Samain : il parle au nom des amis personnels, qui ne sont plus nombreux aujourd'hui et dont même quelques-uns, assistant aux obsèques de Pierre Louys, autre ami très cher, n'ont pu venir à Magny. C'est pour cette même raison que M. de Monzie, ministre de l'Instruction publique, a dû détacher pour, en ses lieu et place, apporter l'hommage du gouvernement, M. Pierre Audibert, dont le discours fut très écouté.

Après avoir entendu une poésie de Mme Lucie Delarue-Mardrus dite par Mme Caristie Martel, de la Comédie-Française, on se rendit par groupes à la maison discrète, écartée du chemin, dissimulée en partie par des verdures, où mourut Albert Samain, et qu'une plaque de bon goût, en céramique de la Manufacture nationale de Sèvres, signalera aux visiteurs du petit village voisin de Port-Royal et des merveilles naturelles de la Vallée de Chevreuse.

Pour finir l'après-midi, l'assistance, mêlée aux gens du pays, se réunit sous une tente, et dans une séance littéraire et musicale furent dites et interprétées des œuvres du poète.

Magny-les-Hameaux, cimetière Montparnasse, Albert Samain, Pierre Louys, c'est en un seul jour beaucoup de notre jeunesse évoquée, déjà fuyante. — A.-V.

§

Le monument Verlaine à Metz. — La date d'inauguration à Metz du buste de Paul Verlaine sculpté par James Vibert est fixée au samedi 27 juin. La veille, M. Gustave Kahn, président de la société « Les Amis de Verlaine », fera une conférence sur le poète, au cours de laquelle seront lus des poèmes. Nous publierons la dernière liste des souscriptions reçues en même temps que le compte rendu de l'inauguration.

§

Un monument à Louis Pergaud. — Nous donnons ci-dessous la quatrième liste de souscription :

Bénéfice réalisé sur la vente des livres d'auteurs franc-comtois, à la Foire-Exposition des *Francs-Comtois à Paris*	500 »
Société des Amis de l'Université à Besançon	100 »
Société d'Emulation du Doubs	50 »
M. Paul Bernard	10 »
M. Jules Adler	20 »
M. Lucien Pergaud	20 »
M. Jacobet	5 »
M. L. Simard	5 »
Conseil municipal de Besançon	1.000 »
Journée Pergaud :	
Département du Doubs	6.852,80
Département de la Haute-Saône	3.769,45
Département du Jura	6.157,40
Territoire de Belfort	2.289,25
Conférences sur Pergaud faites à Vesoul, Lons-le-Saunier, Beaume-les-Dames, Montbéliard, etc., par M. Layé, professeur	793,75
Instituteurs et institutrices d'Antony (Seine)	25 »
M. Lucien Lallier	5 »
M. Georges Lionnais	5 »
M. Thierry Sandre	100 »
M. Lebrin, vice président de la Société française du Braque	10 »
M. Comte	10 »
Mlle d'Herbais de Thun	20 »
M. Duc (Genève)	5 »
M. Balande (Sétif)	10 »
M. Consolin	5 »
M. J. Gressembucher	10 »
Mme Veuve Chabot	10 »
M. Léopold Carteret, éditeur	20 »
M. Maurice Malfroy	5 »
M. Legal	10 »
M. J.-M. Dard	10 »
Personnel de l'Ecole de Gentilly	30 »
Personnel de l'Ecole de Joinville	53 »
Personnel de l'Ecole de Saint-Maur	24 »
Personnel de l'Ecole de Champignol	20 »
Personnel de l'Ecole de la Varenne	30 »
Personnel de l'Ecole d'Adamville	35 »
Personnel de l'Ecole de Saint-Maur	20 »
Personnel de l'Ecole de Saint-Maurice et Marinville	35 »
Personnel de l'Ecole de Choisy	20,15
M. Léger, à Vitry-sur-Seine	5 »
Groupement de la Banlieue	50 »
M. Marcel Bégue	5 »
M. Paul Thiébaud	10 »
M. Jacques Girard	5 »
M. Robert Noblet	5 »
M. Louis Roy	5 »
M. Ladet	5 »
M. Léon Dubois	5 »
M. Géredolle	5 »
M. Paul Verpillat	5 »
M. Hatot	10 »
M. Lougnot	5 »
M. Perrad	10 »
M. Edouard Schneider	10 »
M. Vuillemin	10 »
Mlle Guillaumot	10 »
M. E. Brossard	20 »
M. P. Chevrier	5 »
M. Vivier	5 »
M. Richvilliez	10 »
M. Paul Petitot	5 »
M. Villard	5 »
M. Roger Salinet	5 »
M. René Rousseau	30 »
M. Cœurdevey	5

M. Albert Mathiez.......	5 »
M. Menanteau..........	5 »
M. Charles Eller (Turin).	5 »
M. Burgat.............	10 »
M. l'abbé Gennevois.....	10 »
M. Louis Roy....	5 »
M. Camille Aymonnier..	10 »
M. Jean Challié.........	20 »
M. André Spitz.........	10 »
Personnel des Ecoles d'Ivry (Seine)............	182 »
Ecoles de Bourg-la-Reine.	40 »
Société pédagogique des directeurs et directrices d'Ecoles de la Seine...	100 »
M. A. Jacquinot........	20 »
Un instituteur du Calvados..................	20 »
M. Hamblot...........	5 »
M. Prasson.............	5 »
Hommage du personnel enseignant de l'Ecole de l'avenue Louvois à Meudon...............	30 »
M. Lissac...............	5 »
M. Jean Dumont........	15 »
Personnel des Ecoles de Vincennes, rue Diderot.	25 »
Personnel de l'Orphelinat de Cempuis (Oise).....	68,75
M. Veil-Picard (Paris)..	500 »
Total de la 4e liste...	23.445,55
Report des trois premières listes.............	12.110 »
Total...............	45.553,55

Pour tous renseignements s'adresser à M. Charles Dornier, secrétaire du Comité, 28, rue Berthollet, Paris-Ve.

Les souscriptions sont reçues par M. Charles Léger, trésorier 49, rue de Paris, à Meudon (Seine-et-Oise). Chèques Postaux, Paris 656.60

§

Prix littéraires. — La Bourse nationale de voyage littéraire a été attribuée cette année à Mme Marie Le Franc, auteur d'un manuscrit intitulé *Grand Louis, l'innocent*.

§

Lamartine et les Saint-Simoniens. — Ces jours ci, le hasard a rapproché les noms de Lamartine et de Saint-Simon. Simple coïncidence. Les œuvres du poète sont entrées dans le domaine public ; on a fêté le centenaire de la mort du second.

Je ne crois pas qu'aucun rapport ait jamais existé entre eux, mais il y eut une tentative de la part des saints-simoniens d'attirer dans leurs rangs le grand poète.

Cela, du reste, n'a rien de bien extraordinaire. Etant donné la base intellectualiste du système des réformes sociales de Saint-Simon, le désir de grouper dans sa religion le plus grand nombre de *capacités* paraît tout à fait logique. Ainsi, donc, on s'adressa à Lamartine. Et c'est la lettre par laquelle il répondit aux sollicitations du citoyen Cognat, auteur de plusieurs ouvrages et propagandiste décidé, qu'il nous semble curieux de rappeler. C'est dans *le Cabinet de lecture* du 24 août 1833 que nous l'avons trouvée.

Comme on le verra, Lamartine, tout en acceptant le principe d'amélioration sociale, se refuse, exactement comme il se refusera plus tard lors de la Révolution de 1848, à quoi que ce soit qui puisse saper ou même mettre en danger les fondements de l'organisation économique établie. Il avait déjà l'intention de se mêler au mouvement politique, mais sans s'inféoder à aucun parti.

Voici cette lettre adressée de Smyrne en date du 29 mai 1833.

A Monsieur Cognat, Compagnon de la Femme.

Monsieur, je reçois avec reconnaissance vos deux ouvrages et la lettre qui les accompagne. Je me sens bien au-dessous de la haute mission sociale que vous voulez bien attribuer à de faibles poésies. Nous ne sommes plus au temps où les vérités politiques et religieuses se manifestaient sous la forme d'inspirations lyriques à l'humanité. Elles ne se révèlent maintenant que par la raison générale et l'expérience. Ces deux mots vous disent assez que mon symbole n'est pas tout à fait le vôtre ; mais si je ne puis partager vos jeunes illusions sur la réalisation d'un âge d'or ici-bas, je partage plus que personne vos *nobles désirs d'amélioration sociale*. Je regarde même ce désir comme un symptôme et comme un présage. Avant de découvrir ce nouveau monde dont vous parlez, bien des navigateurs s'égarèrent et sombrèrent sur l'Océan inconnu. Mais leurs débris même guidèrent Colomb sur sa route, et le Nouveau Monde fut trouvé. Je retourne en France, monsieur, porter comme les autres ma pierre à l'édifice moderne, s'il est donné toutefois à notre génération de fonder quelque chose. A défaut de la lumière et de la force que Dieu seul peut donner, j'y porte de la bonne volonté, du dévouement et de l'espérance.

Je lirai, monsieur, *l'Essai d'Economie politique*, que vous m'adressez, et je serai heureux d'y trouver quelque idée féconde et pratique qui puisse améliorer notre état social sans en saper les éternelles bases. Si comme voyageur, monsieur, je pouvais être utile à des compatriotes jetés sur la terre étrangère, je vous prie de ne douter ni de mon empressement ni de mon plaisir à le faire.

Agréez mes remercîments, monsieur, et l'assurance de ma considération distinguée.

AL. DE LAMARTINE.

Une phrase de cette lettre exige, peut être, une explication : « Si comme voyageur », etc. Il faut se souvenir qu'à cette époque, les saints simoniens parcouraient le monde à la délivrance de la femme et que par conséquent Lamartine pouvait en rencontrer, facilement, soit en Palestine, soit en Egypte.

M. NUNEZ DE ARENAS.

§

Le souvenir de Desbordes-Valmore à Douai, à Lyon et à Paris. — Le 13 juillet 1896, peu après l'inauguration, à Douai, du monument de Marceline Desbordes-Valmore, monument dû au sculpteur douaisien Houssin et que les Allemands devaient emporter en 1914, les fidèles de la poétesse décidèrent de faire apposer une plaque commémorative sur sa maison natale, rue de Valenciennes.

La réalisation de ce projet demanda quelques années et n'alla pas sans tâtonnements.

Dans le premier livre qu'il consacra à la *Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, en 1910, M. Lucien Descaves demanda si la plaque scellée au n° 32 de la rue de Valenciennes désignait bien le berceau de Marceline : « Je n'en suis pas sûr, disait-il, et la municipalité n'en est pas sûre non plus... »

Comme l'avait deviné M. Lucien Descaves, il y avait erreur. La plaque du 32 fut, il y a deux ans, transportée au 36 de la même rue (1). Ce dernier logis avait pu être authentiqué par le fait suivant :

Sur un mur de la cave, l'inscription ci-dessous avait été découverte, gravée dans la pierre :

Je fus posée par Nicolas Duhem marchand brasseur, le 3 avril 1753.

Or, les registres communaux de 1784 mentionnent que Félix Desbordes, le père de Marceline, habitait dans la maison appartenant au sieur Duhem, brasseur.

Il y a encore une autre preuve.

Dans la *Royauté d'un jour* (*Contes et scènes de la vie de famille*, tome I), c'est à son père, M. Duhem, que le petit roi d'en face, Ferdinand Duhein, ordonne de donner quittance des loyers dus par le père de Marceline.

Le souvenir de Desbordes-Valmore est également commémoré à Bordeaux, où elle vécut de 1823 à 1827, et qu'elle semble avoir beaucoup aimé.

> Aux coteaux de Lormont j'avais légué ma cendre.
> Lormont n'a pas voulu d'un fardeau si léger.

La municipalité bordelaise ne l'a pas oublié : à l'angle du Cours de l'Intendance, 21, rue Montesquieu (aujourd'hui 16), une plaque a été inaugurée, cette année même, sur le dernier logis habité, dans cette ville, par Marceline, vers sa quarantième année.

Par contre, Paris, où elle resta plus de vingt-cinq ans, semble se désintéresser complètement du culte valmorien et on comprend que trois des fidèles de ce culte, MM. Lucien Descaves, Félix Vandérem et Auguste Dorchain, s'émeuvent d'une telle négligence.

Les logis de Marceline ne manquent pourtant pas ici. M. Lucien Descaves les a énumérés : 1806, 10 rue des Colonnes ; 1833, 12 rue de Lancry et 19 boulevard Saint-Denis ; 1837, 1, rue de l'Est ; 1838, 34, rue Montpensier et 8, rue La Bruyère ; 1840, 345, rue Saint-Honoré ; 1841, 6, rue d'Assas ; 1842, 8, rue de Tournon ; 1845, 10, boulevard Bonne-Nouvelle ; de 1847 à 1849, 89, 74 et 76, rue Richelieu ; 1850, 10, place

(1) Ce jour-là les habitants du 32, en signe de protestation, fermèrent les volets de la maison.

Vendôme ; 1852, 26, rue Feydeau ; de la fin de 1843 à sa mort, 73, rue de Rivoli.

Qu'on ne retienne pas ce dernier emplacement pour y graver le nom de Desbordes-Valmore, soit. La rue est bruyante et encombrée ; l'immeuble est laid et encombré d'annonces commerciales. Mais pourquoi pas 34, rue Montpensier, ou 10, place Vendôme, ou 8, rue de Tournon ?

Pour nous, c'est à cette dernière maison qu'iraient nos préférences. La rue est relativement calme. La maison, de belle apparence et qui appartient aujourd'hui au marquis de Pothuau, fut construite, en 1717, par Guy Chartraire de Saint-Aignan, conseiller au Parlement de Dijon. Jules Janin l'habita de 1830 à 1870 : le « prince des critiques » eut, pendant trois ans, pour voisine la poétesse quand celle-ci publiait *Bouquets et prières* et *Huit femmes*.

Mais la municipalité parisienne ne serait-elle pas bien inspirée de demander aux « valmoriens » eux-mêmes de désigner l'immeuble de leur choix pour cette commémoration ? — L.-DX.

§

A propos de l'invention de la T. S. F.

Londres, le 20 mai 1925.

Monsieur,

Le numéro du 1er courant de votre revue contient un article par M. Camille Pitollet, *Comment Guglielmo Marconi a pu « inventer » la T. S. F.*, dans lequel il y a de nombreuses inexactitudes qu'il vaudrait la peine de rectifier.

Le Sénateur ne désire nullement soulever une plainte ou porter réclamation officielle à votre rédaction, mais il tient à ce que vous soyez informé d'autorité sur ces divergences de faits qui, n'entamant nullement la réputation du Sénateur comme vrai inventeur de la T. S. F., qui est, du reste, complètement établie par de nombreux documents et constatée par maintes hautes autorités, pourraient tout de même conduire à de nouveaux malentendus.

A part les inexactitudes de tout le résumé scientifique, qu'il n'est pas nécessaire de rectifier, puisque le Sénateur considère que toute personne bien informée saura en juger le mérite, il y a des inexactitudes de dates et de faits qui d'elles mêmes, et à elles seules, suffiraient à infirmer tout l'article. Ainsi :

Marconi n'a jamais été élève du professeur Righi, bien que sa famille et lui même aient été pendant de longues années les amis intimes du professeur.

Marconi n'a jamais été étudiant à l'Université de Bologne, bien que celle-ci lui ait conféré, à la suite de ses inventions, l'honneur de membre honoraire de cette fameuse Institution.

Marconi n'a jamais été à Civitavecchia pour ses premiers essais de

T. S. F. ; il n'y est allé la première fois qu'en 1924 lorsque, par suite de tempête en Méditerranée, il dut y relâcher avec son yacht *Elettra*.

Marconi n'a jamais été à Antibes pour des essais de T. S. F., bien que des ingénieurs de la Compagnie fondée par lui en Angleterre y aient été envoyés pour diriger ces essais, bien après que la T. S. F. eut été un fait accompli. Le Sénateur n'a été sur la Côte d'Azur pour la première fois qu'en 1922 lorsqu'il se rendit à Cannes à bord de son yacht *Elettra*. Il en résulte que toute cette histoire de querelle dans un hôtel d'Antibes est une chose montée, on ne saurait dire pour quelle raison et dans quel but, mais qui n'a aucun fond de vérité.

Marconi n'a pas eu à rendre grâce au hasard d'une rencontre fortuite à Antibes pour sa connaissance avec le feu sir William Preece, car dès ses premiers jours en Angleterre, en 1896, il avait apporté avec lui d'Italie des lettres de présentation auprès de plusieurs personnages importants que sa parenté à demi anglaise lui facilitaient aisément.

Les premières expériences effectives en T. S. F. conduites par Marconi en Angleterre eurent lieu à Westbourne Park en 1896, en présence des autorités anglaises, y compris sir William Preece, dont il avait déjà fait connaissance et avec lequel il s'était lié d'amitié.

Il y aurait encore maintes inexactitudes à relever, mais les quelques-unes déjà détaillées suffiront, on l'espère, à vous éclairer sur le manque de vérité sur lequel tout l'article est fondé.

Agréez, Monsieur, etc.

P. COMAGRINI,
Secrétaire particulier.

§

Réponse à M. Marcel Boll. — M. Marcel Boll me fait l'honneur inattendu de me ranger parmi les « métaphysiciens de profession et les professeurs de philosophie », à côté de M. Boirac, « recteur de l'Académie de Dijon », dont j'ai précisément eu l'occasion, longtemps avant M. Boll, de relever les erreurs (Gaston Danville : *Magnétisme et Spiritisme*, « Mercure de France », p. 64).

Gaston Danville, dit M. Boll, conteste mes opinions en s'appuyant sur des interprétations qu'il ne sait pas abandonnées depuis vingt ans et plus (*Mercure de France*, 15 mai 1925, p. 82).

Je regrette de lui apprendre que je ne suis ni métaphysicien, ni professeur de philosophie. Je dois en outre faire remarquer que le passage incriminé ne contient pas seulement une — et non plusieurs — « *interprétation* », mais surtout un exposé de *faits* que M. Boll passe entièrement sous silence. Aussi me permettrai-je de reproduire les lignes visées au complet, en soulignant l'*exemple sur lequel je me suis appuyé* pour justifier mon « interprétation ».

Il ne faudrait pas abuser, sous le prétexte que l'on prend facilement l'hystérique en flagrant délit de mensonge ou de fraude, de ces termes de mythoma-

nie et de simulation. Quand une hystérique crée, par un procédé quelconque, frottement sur des corps durs..., etc., une excoriation qu'elle exhibera ensuite en prétendant qu'elle s'est produite sans qu'elle sache comment, on peut appeler cela mythomanie, et il y a simulation. Toutefois, *lorsque avec une pointe mousse, qu'on affirme acérée, on écrit un nom sur le bras d'une hystérique et qu'il se produit une vive rougeur, dessinant les lettres, allant parfois jusqu'à un suintement sanguinolent,* on ne saurait valablement parler de mensonge, de simulation ou de mythomanie.

Les conditions de cette expérience s'opposent, ainsi qu'il est aisé de s'en rendre compte, à tout essai de simulation, puisque chez les sujets présentant cette excessive sensibilité cutanée — assez rare d'ailleurs — l'exagération des réactions vaso-motrices, allant quelquefois jusqu'à l'hématidrose, se produit sous les yeux de l'opérateur et reste limitée au trajet, quel qu'il soit, du style sur la peau.

Laissant de côté les « interprétations » d'*il y a vingt ans* (parmi lesquelles j'aurais pu citer celle de M. Georges Dumas, qui attribuait des phénomènes analogues à une concentration de la pensée du sujet !), trop nombreuses pour être reproduites et discutées dans un court article, je me suis borné au contraire à m'appuyer sur ce *fait* expérimental et à l'interpréter au point de vue des *thèses actuelles,* que défend M. Boll, en l'opposant à des faits de simulation.

J'excuse mon savant contradicteur de *vouloir* ignorer cette catégorie d'expériences ; il en est tant d'autres que, malgré l'étendue réelle de ses connaissances, il ignore *involontairement.*

C'est ainsi que, comme je l'ai montré (même article, p. 674), il ne savait pas l'importance des expériences de Chevreul, dites du pendule. Il ne sait pas non plus que les expériences de transfert par l'aimant, qu'il attribue à tort à Charcot (p. 79), furent effectuées par M. Babinski. Il y voit une « preuve de l'ignorance des *médecins d'alors*, tant en physique qu'en physiologie » (note 5), parce qu'il ne sait pas que le *Docteur* Onanoff démontra rapidement *alors* à M. Babinski qu'il était victime d'une mystification. M. le professeur Babinski doit probablement à cette mésaventure une partie de ses opinions *actuelles,* que nous rapporte M. Boll. Ce dernier cite Grasset (p. 100) pour affirmer que « jamais une personne en état d'hypnose n'a été volée » ; il ne sait pas qu'il lui suffirait de feuilleter la collection du *Journal de Psychologie normale et pathologique* (Alcan) pour trouver d'amusantes observations, très détaillées, prouvant le contraire.

Quant à savoir si « les conceptions *actuelles* qui se sont systématisées sous l'impulsion d'Ernest Dupré », dont M. Boll se réclame et qu'il me reproche en somme de combattre, tout en feignant de croire que je les ignore, sont *actuelles,* d'abord, présentent quelque valeur, ensuite, il me suffira de les résumer.

Ces conceptions *actuelles* (?) voient dans l'hystérique un malade qui ne fait que mentir, un « mythomane ».

Pourquoi l'hystérique, ce mythomane, ne fait il que mentir ?

M. Boll nous l'explique : c'est parce qu'il est en lui une « constitution mythomaniaque ».

Nous avons, presque tous, déjà lu cela dans Molière. Cette résurrection imprévue de la *virtus dormitiva* n'offre donc rien d'*actuel*, au sens de nouveau, car dès le XVIIe siècle ce genre de conceptions médicales prêtait seulement à rire.

M. Marcel Boll, qui se pique d'actualité, mais par contre ignore tant de choses anciennes, ne saurait-il pas que ces « interprétations » à la Diafoirus sont « abandonnées » depuis... deux cents ans et plus ?

GASTON DANVILLE.

§

Science et métaphysique.

Brest, le 23 mai 1915.

Monsieur,

On a bien voulu me communiquer l'extrait du numéro de votre Revue (15 mai), à la fin duquel M. Boll réveille les échos de la bienveillante manifestation dont naguère (15 nov. 24) il m'honora. J'espère que, fidèlement, vos *Echos* reproduiront à leur tour la « réaction idiosyncrasique » dont votre collaborateur attend ses « divertissements » favoris.

Je m'abstiendrai pourtant de tout essai de justification personnelle, — qui n'intéresserait sans doute aucun de vos lecteurs, et qui fournirait à M. Boll le trop facile triomphe de m'épingler en effigie dans la case des « paranoïaques et revendicants ».

Je me bornerai à demander à M. Boll, — de façon « purement objective », — s'il *croit* vraiment qu'aujourd'hui l'épithète « métaphysique », qu'il accole à quelques-unes de mes « assertions purement subjectives », *ait pratiquement un sens ?* — Elle *aurait*, si tous ceux qui l'emploient étaient de bonne foi, cette signification fort simple : « *au delà* de l'expérience ». *En fait*, les hommes de science ont fait un tel abus de cette épithète, — ils l'ont si souvent mise au service de leur sectarisme inconscient, qu'elle n'a plus *pratiquement*, aujourd'hui, que le sens suivant : est « métaphysique », pour un homme de science, toute proposition, *de quelque nature qu'elle soit*, à laquelle il refuse son adhésion. La science, c'est ce qu'il croit vrai. La métaphysique, c'est ce que son voisin croit vrai.

Le compte rendu lui-même, qui m'applique au passage ce coup de queue vénénifère, illustre clairement cette constatation générale. La théorie de la relativité, celle des quanta, sont pour M. Boll le *nec plus ultra* de la science ; ils sont pour M. Le Châtelier (« savant considéra-

ble» pourtant) de la métaphysique, ou même de la magie. — A. Comte, et Newton lui-même, qualifieraient à coup sûr de « métaphisiques » les théories modernes sur la constitution de la matière, qui pour M. Boll sont de la science authentique.

Même lorsque, *exceptionnellement*, ils ne sont pas de la polémique affective, du simple journalisme, les termes « métaphysique », « mystique », n'ont bien ainsi eux-mêmes qu'un sens *purement subjectif*.

Docte autant qu'acerbe, un professeur qui ne connaît la réalité scientifique qu'à travers les livres peut donc qualifier de « métaphysicien » un ingénieur qui, pendant 15 ans, s'est efforcé de confronter la science, non point même avec le réel arbitrairement simplifié du laboratoire, mais avec la réalité et ses inéludables sanctions ; — et cela dans ce champ extrêmement vaste, offert à l'application des résultats de la science et des méthodes, qu'on a pu appeler « la plus magnifique synthèse de l'industrie humaine » : le navire de guerre. — Mais, ce faisant le distingué professeur se montre (c'est bien son tour) tout simplement « divertissant ! » (1)

— En définitive, les comptes rendus et ouvrages critiques de M. Boll mettent le lecteur, par leur constante alternance d'approbation et de dénigrements, en face de ce dilemme psychologique : 1° Ou bien M. Boll est affligé d'une constitution « cyclothymique », dont la période est inférieure à la durée moyenne de lecture (*même hâtive*) d'un quelconque ouvrage. — 2° Ou bien les inévitables imperfections de l'esprit humain ont *enfin* trouvé en lui un juge suprêmement éclairé. Il faut se résoudre, dans ce cas, à ce que nulle œuvre, aussi consciencieuse et sincère qu'elle soit, ne trouve entièrement grâce devant cet inflexible arbitre. *A moins que*, par un bienheureux hasard, l'auteur ne professe des idées de tout point identiques à celles de M. Boll. Auquel cas celui-ci consentira, magnanime, à ne l'accuser que de plagiat.

Veuillez agréer, etc.

A. LAMOUCHE,
Ingénieur principal de la Marine.

§

Le Centenaire de P. M. Ballantyne. — Neveu de James Ballantyne, le célèbre éditeur de Walter Scott, Robert Michael Ballantyne naquit à Edimbourg il y a cent ans.

Après de sommaires études, il entra comme employé à la Compagnie des fourrures de la Baie d'Hudson qui l'envoya en 1841 à Rupert Land pour y trafiquer avec les Indiens.

Six ans de cette vie d'aventures altérèrent sa santé de telle sorte qu'il lui fallut rentrer en Ecosse où il publia, peu après son retour, le récit

(1) Si M. Boll désire savoir comment le côté *pratique* de mon ouvrage a pu être jugé par un esprit compétent, je me permet de renvoyer au compte rendu publié par l'*Ingénieur-Conseil* du 15 nov. 1924, entre autres.

de son séjour au nord du Canada, un volume intitulé *La Baie d'Hudson*, qui obtint un très grand succès.

Toutefois ce ne fut que plus tard qu'il entreprit sérieusement d'écrire des volumes destinés plus particulièrement à la jeunesse.

Dans la *Grande terre solitaire* il évoqua encore une fois ses souvenirs de trappeur, de même dans *Flocons de neige et Rayons de soleil ou les jeunes chasseurs de fourrures.*

Les Esquimaux et leurs mœurs sont décrits dans *Ungava*, encore un livre de souvenirs. Dans *L'île de Corail*, roman d'imagination, Robert Michael Ballantyne, ayant commis une erreur grossière, se promit de ne plus jamais écrire de ce qu'il ne connaîtrait pas d'expérience ; aussi, pour ses romans suivants, alla-t-il sur place se documenter. Pour *le Phare*, il se rendit au phare de Bell Rock où il vécut plusieurs semaines.

Afin d'écrire *Pour vaincre le feu*, il servit pendant quelque temps en qualité de pompier bénévole à Londres.

Afin d'ajouter à ses récits la couleur locale, Ballantyne n'a pas hésité à se rendre en Norvège, à Alger, au Cap de Bonne-Espérance.

En 1866, il s'était marié et vivait à quelques kilomètres de Londres, à Harrow. Au mois d octobre 1893, il partit pour l'Italie, espérant qu'un climat moins rigoureux que celui de l'Angleterre l'aiderait à rétablir une santé chancelante.

Ce fut en vain. Le 8 février 1894 il mourait à Rome où il fut enterré dans le cimetière protestant.

Si Ballantyne n'a plus aujourd'hui que quelques lecteurs, il trouva par contre de son vivant un public qui partageait ses faveurs entre lui et Fenimore Cooper, dont il fut un heureux rival.

§

Un prédécesseur de Léonce Bénédite au Musée du Luxembourg. — Parmi ceux qui ont précédé Léonce Bénédite, mort ces jours derniers, à la « conservation » du Musée du Luxembourg, il en est un très peu connu au titre de Conservateur de Musées.

Il s'agit d'André Gill, dont la renommée fut grande à la fin du second Empire, à cause des portraits-charge des hommes du jour, publiés dans la *Lune*, hebdomadaire qui, à la suite de nombreuses suspensions judiciaires ou administratives, prenait souvent la dénomination de l'*Eclipse*.

Et ce caricaturiste qui connut le grand succès du genre, mais qui n'avait rien de classique, celui qui allait devenir le poète de la *Levrette en Paletot*, de *Bibi*, de *la Muse*, le bohème au sang bleu — car il s'appelait Gosset de Guinnes — devint un jour un personnage officiel : conservateur du Musée du Luxembourg.

En 1870, après le 4 Septembre, tous ceux qui touchaient au monde

de la Politique, des Lettres et des Arts et qui avaient fait opposition à l'Empire par la parole, la plume ou le crayon, furent pourvus d'emplois, sinon de sinécures, par le nouveau gouvernement ; il en va, d'ailleurs, toujours ainsi.

André Gill fut oublié et, pendant le siège de Paris, le dessinateur de l'*Eclipse*, qui s'était elle même éclipsée, n'avait, pour satisfaire son appétit de fort garçon de vingt-huit ans, que ses trente sous de garde national.

Au 18 mars 1871, à la demande d'un groupe d'artistes et d'hommes de lettres, André Gill fut nommé par la Commune conservateur du Musée du Luxembourg. Quels étaient ses appointements ? Nous l'ignorons, mais il nous dit lui-même qu'il était logé dans le Palais-Médicis et y trouvait des avantages :

O cher temps envolé ! — Quand la grille fermée
Nous allions tous les deux dans l'ombre parfumée

. . . .

Où choisissant parfois un astre dans le ciel
Et puis très curieux, ramenant de la nue
Nos regards, de trouver l'étoile devenue
Perle dans l'eau, parmi les duvets d'argent fin
Que les cygnes secouent sur l'onde du bassin

. . . .

T'en souviens tu ? — C'était du temps de la Commune.

André Gill fit mieux qu'errer la nuit dans le jardin du Luxembourg, il fit mieux encore que conserver des trésors artistiques, il les augmenta. En cette époque de chambardement, il ne chambarda rien, au contraire.

Voici ce qu'il écrit lui-même :

On m'avait revêtu des « pouvoirs les plus complets » pour me substituer au conservateur officiel, M. de Tournemine. Je devais le remplacer partout, dans sa charge et dans ses appartements. Quand je luis rendis visite et m'expliquai il pâlit dans son fauteuil. Moi, j'étais debout, et je lui dis :

— Tranquillisez-vous, Monsieur, je passe et je ne suis pas gênant, ne dérangez rien à vos affaires, il n'y a ici qu'un travailleur de plus qui vient vous aider.

Et il en fut ainsi.

Le Musée du Luxembourg avait, à cette époque, sa porte principale d'entrée rue de Vaugirard, en face la rue de Rotrou qui longe l'Odéon et s'étendait dans toute l'aile du Palais qui va jusqu'à la porte principale, face à la rue de Tournon. Pendant le siège, le Musée avait été transformé en ambulance et nous laissons encore André Gill écrire :

Et alors, nous travaillâmes. Le bataillon de gardiens lava, frotta, épousseta, les cadres enchâssèrent de nouveau leurs toiles et la bonne odeur du vernis du Musée chassa les émanations pharmaceutiques de l'ambulance.

André Gill passa ses journées à explorer les greniers et hangars du

Louvre et du Palais de l'Industrie. De ses explorations, il revenait portant au Luxembourg un *Sous-Bois* de Courbet et une foule d'œuvres admirables, parmi lesquelles, par « coquetterie », dit il lui-même, un paysage de M. de Tournemine, qui avait, comme peintre, « la spécialite des éléphants peints sur un ciel orange ».

Le 23 mai 1871, la fusillade drue de la rue Saint-Jacques et de la place du Panthéon, entre les fédérés et l'armée de Versailles s'entendait au Palais du Luxembourg.

— Eh, monsieur, s'écria un garçon, on se bat à cinq cents pas d'ici.

— Eh bien, répondit Gill, accrochons pour les vainqueurs.

Vers quatre heures, le bruit de la fusillade se fit plus proche, très proche, et Gill raconte :

Je fis trois pas vers le groupe de gardiens et, tirant de ma poche une pièce de cinq francs, des deux qui composaient mon avoir — voyez l'opulence — je la leur offris en disant :

— Citoyens, nous ne nous reverrons plus sans doute, acceptez ceci pour boire à la santé de la République.

C'était ridicule probablement. Il n'en parut pas ainsi. Et, Monsieur de Tournemine, me serrant cordialement la main, m'affirma qu'il garderait, quoiqu'il il arrivat, le souvenir d'avoir vécu quelque temps en campagnie « d'un parfait gentilhomme. « Ainsi dit-il ».

LÉON ROUX.

§

A propos des chaires de Langue d'Oc.

Monsieur le Directeur,

Pourquoi ennuyer indéfiniment les lecteurs du *Mercure* avec cette chaire de Bucarest, quand le directeur de l' « Index Generalis », *se gardant de mettre en cause qui que ce soit*, a dit ce qu'il a dit et n'a rien à ajouter ?

Il eût été bien plus simple que l'auteur de la lettre parue dans le *Mercure* du 1er juin 1925 donne un extrait de trois lignes seulement de l' « Annuaire pour 1925 de l'Université de Bucarest ». La question fût restée dans le domaine des discussions de texte et n'eût pas risqué, ce à quoi je ne me prêterai certainement pas, de devenir une querelle de personnes.

Je n'ai pas dit, je le rappelle, que l'illustre maître mis en cause n'est pas professeur de philosophie romane.

Inutile d'ajouter qu'au point de vue français, je suis très heureux de savoir que la philologie romane est enseignée à Bucarest.

Regardons, si vous le voulez bien, la question comme définitivement élucidée.

Veuillez agréer, etc. R. DE MONTESSUS DE BALLORE.

§

Les « Ligues de Bonté ». — Nous recevons de Mme Eugène Simon, fondatrice des *Ligues de Bonté*, la lettre suivante :

Paris, le 25 mai 1925.

Monsieur le Directeur,

Nous vous sommes très reconnaissants, ainsi qu'à M. Henri Mazel, d'avoir bien voulu faire connaître les « Ligues de Bonté » mentionnées dans un des si intéressants articles de votre Revue, *Le Mercure de France*.

Une phrase de cet article nous est un peu pénible : le sentiment religieux existe dans l'âme de tous nos collaborateurs, à quelque religion qu'ils appartiennent ; les « Ligues de Bonté », ainsi que nous le disons dans notre brochure, « font appel à toutes les bonnes volontés, dans tous les milieux, sans *aucune distinction d'opinions philosophiques ou religieuses.*

Leur but est tout simplement de lutter contre l'égoïsme en faisant l'éducation du cœur de l'enfant.

Veuillez agréer, etc.

CLARICE EUGÈNE SIMON.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES COMPLÈTES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde.* Vol. in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 18 fr. Il a été tiré 59 ex. sur Vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 59, à 50 fr., et 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 60 à 609, à 30 fr.

LE QUATRIÈME LIVRE DES QUATRAINS, par Francis Jammes. Vol. in-8 écu sur beau papier, 5 fr. Il a été tiré 100 ex. sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 100, à 15 fr., et 550 ex. sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 101 à 650, à 10 fr. (L'ouvrage ne sera jamais réimprimé sous cette forme.)

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE. V. *Le Symbolisme érotique. Le Mécanisme de la Détumescence*, par Havelock Ellis. Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Vol. in-8 carré, 15 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXX

—

